HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE L'ALGÉ

DE 1830 A 1847,

PAR

M. DE MONT ROND,

Capitaine d'Artillerie.

TOME II.

PARIS,

IMPRIMERIE DE E. MARC-AUREL, ÉDITE

12, Rue Richer;

Au Comptoir des Imprimeurs-Unis, 15, quai Malaquais

1847.

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

DE

1830 A 1847.

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

DE 1830 A 1847.

LIVRE SIXIÈME.

LE MARÉCHAL VALÉE, GOUVERNEUR.

Rupture avec Abd-el-Kader. — Irruption des Arabes dans l[a] Métidja. — De part et d'autre, on se propose à pousser vi[-]goureusement la guerre. — Prise de Cherchel par le[s] Français. — Le 12 mai 1840, le maréchal Valée force l[e] Ténia de Mouzaïa. — Il occupe Médéah et Miliana. — Plu[-]sieurs combats sanglants avec les réguliers de l'Émir. — L[e] maréchal Valée remplacé par le général Bugeaud. — Com[-]mencements de la guerre dans la province d'Oran. — Bea[u] fait d'armes de Mazagran. — Le général Lamoricière com[-]mande à Oran. — Intrigues et tentatives d'Abd-el-Kade[r] dans la province de Constantine. — Affaires du désert. – Bou-Azis-Ben-Gannah. — Considérations sur la partie es[t] de la Régence. — Le général Négrier revient y commande[r]

A sa rentrée dans Alger, le duc d'Orléans fut reç[u] avec des acclamations de triomphe; cette longu

course à travers des pays inconnus aux modernes, sur les traces de Jugurtha, de Marius et de Bélisaire, frappait vivement l'imagination et semblait une prise de possession définitive de l'Algérie. Heureux des transports qui éclataient de toutes parts, le prince offrit sur l'esplanade de Bab-el-Oued un immense banquet à tous ses compagnons d'armes; aux félicitations mutuelles sur le passé se mêlaient les plus brillantes espérances sur l'avenir; la France était désormais sans rivale en Afrique; la renommée en vola jusqu'au désert et l'Émir sentit son influence blessée à mort. Cependant cette expédition était en réalité plus brillante qu'utile, puisqu'elle nous ouvrit une communication que nous ne reprîmes plus; ce serait être injuste d'un autre côté, que dans faire l'unique cause du renouvellement des hostilités qui éclatèrent bientôt après. Il semble que par la paix de la Tafna, l'Émir n'avait voulu que nous donner l'occasion de détruire Achmet-Bey dont il convoitait l'héritage; depuis la prise de Constantine ses démarches tendaient de plus en plus à la guerre; au mépris de ses engagements il avait envoyé un corps de troupes dans la province de Constantine, et ses émissaires parcouraient les montagnes de Bougie et de Gigelly, prêchant la guerre contre les chrétiens. A vrai dire, la paix n'avait paru bien établie que pendant ses expéditions aventureuses dans le désert. A peine de retour, il avait employé toute son influence pour éloigner de nous

la population arabe vivant sur notre territoire. Les Douairs et les Zmélas dont il avait éprouvé la bravoure étaient surtout l'objet de ses intrigues; beaucoup de leurs jeunes gens fanatisés par ses menées avaient rejoint ses étendards; cependant le gros de la tribu nous fut fidèle. Il avait ensuite interdit à ses administrés tout commerce avec la garnison d'Oran. Quelques tribus qui avaient enfreint ses défenses avaient vu leurs chefs saisis et décapités; sa haine avait surtout éclaté contre les malheureux Coulouglis de Tlemcen, que nous avions eu l'imprudence de confier à sa générosité. La guerre sainte avait été prêchée dans les mosquées de Mascara et de Miliana et une vive fermentation régnait dans toute la Régence; mais comme au milieu de toutes ces manifestations, la correspondance de l'Émir était pleine de protestations pacifiques, le maréchal avait pris le parti de faire toutes les concessions compatibles avec l'honneur de la France; un événement funeste vint bientôt prouver qu'il fallait renoncer à toute espérance de paix. Les Hadjoutes avaient continué leurs brigandages, et presque toutes les réclamations du maréchal pour en obtenir le redressement étaient depuis quelque temps sans résultat, mais du moins le sang de nos soldats n'avait pas encore coulé, quand le 10 novembre, le chef de bataillon Raphel, commandant le camp de Laleg dans la partie ouest de la plaine, fut averti qu'un parti d'Arabes semblait vouloir enlever le troupeau

de bœufs appartenant à l'administration de la guerre, qui paissait dans les environs. Pendant que les troupes prenaient les armes, M. Raphel monta à cheval et, suivi seulement d'un lieutenant de chasseurs et de six cavaliers, se porta du côté des brigands. A peine était-il arrivé à quelque distance, dans un lieu couvert de broussailles, qu'une décharge de mousqueterie renversa mort les deux officiers et presque toute leur suite; deux chasseurs restés seuls debout accoururent à bride abattue donner l'alarme au camp, mais quand les troupes arrivèrent sur le théâtre de ce lâche assassinat, les brigands avaient disparu emportant les têtes du commandant et de ses malheureux compagons. Un pareil attentat commis par des sujets de l'Émir demandait une éclatante réparation; celui-ci ne se pressa pas de la donner; enfin huit jours après il adressait au maréchal Valée la lettre suivante, renfermant une déclaration de guerre positive.

Louanges à Dieu.

De la part de Saïd-Hadji Abd-el-Kader (que Dieu le protége et le rende victorieux), à l'excellence d'Alger, le maréchal Valée.

Le salut, la miséricorde, la bénédiction soient sur celui qui suit la vérité.

Votre première et votre dernière lettre no
sont parvenues, nous avons compris leur conten
Je vous ai déjà écrit que les Arabes de la Régen
étaient tous d'accord et qu'il ne leur reste d'autr
paroles que la guerre sainte ; j'ai employé to
mes efforts pour changer leur idée, mais person
n'a voulu de la durée de la paix ; ils ont tous é
d'accord pour faire la guerre sainte et je ne trou
d'autre moyen que de les écouter, pour être fidè
à notre chère loi qui le commande ; ainsi je
vous trahis pas et vous instruits de ce qui es
renvoyez mon oukil d'Oran pour qu'il rentre da
sa famille.

Tenez-vous prêt à ce que tous les Musulma
vous fassent la guerre sainte, car s'il arrive que
que chose, je ne veux pas être accusé d'être u
traître ; je suis pur et jamais il n'adviendra p
moi quelque chose de contraire à la droiture d
notre loi.

Écrit à Médéah, lundi soir 11 du Ramadan 125

Le maréchal reçut la lettre de l'Émir seulemen
deux jours après qu'elle eut été écrite ; alors le
troupes de ce dernier, au nombre de plusieur
milliers, passaient la Chiffa et envahissaient notr
territoire. A ce même moment le commandant d
Bouffarick faisait partir deux convois de vivre
escortés chacun par une trentaine de fantassin
et un lieutenant, et destinés, l'un au blockaus d

Mered sur la route de Blida, l'autre au camp de Laleg. Ils furent attaqués tous les deux par un millier d'Arabes à une lieue de leur point de départ. Le lieutenant du convoi de Mered, le jeune Roman, forma ses voitures en carré, y renferma ses hommes qui surent par un feu bien nourri tenir les ennemis à distance, jusqu'au moment où la garnison du camp de Bouffarick vint les dégager. Ce détachement ne perdit qu'un seul homme, le brave lieutenant dont la présence d'esprit avait sauvé ses troupes, et qui fut tué raide d'une balle dans la tête. Le convoi de Laleg fut moins heureux; soit que son chef se fut laissé surprendre, soit qu'il n'ait pas eu la précaution de se retrancher derrière ses voitures, toute l'escorte fut exterminée et le convoi enlevé. Ce malheur aurait dû rendre plus prudent; il n'en fut pas ainsi : le lendemain le successeur du malheureux Raphel au camp de Laleg, aperçut dans la plaine un corps de 1,500 Arabes; il marcha contre eux avec un détachement de 200 hommes, qu'il eut l'imprudence de déployer en tirailleurs; les Arabes façonnés par Abd-el-Kader commençaient à être plus redoutables que nos officiers n'étaient portés à le supposer. Les 200 Français furent attaqués avec une vigueur qui fit bientôt sentir à leur commandant qu'il pourrait payer cher sa témérité; il voulut alors former ses troupes en carré et battre en retraite, mais il ne put exécuter son mouvement sans quelque désordre; l'ennemi redoubla d'acharnement; le détachement

fut écrasé et 105 officiers ou soldats restèr
sur la place. Le reste, dont plusieurs étaient gr
vement blessés, rentra précipitamment au can
Bientôt les Arabes se trouvèrent sous le feu
l'artillerie qui en garnissait les retranchemen
le canon tirait sur eux à mitraille; en un instan
devant du camp se couvrit de cadavres et
débris et la plaine de chevaux effarouchés et
loppant sans maître. Repoussés sur ce point
Arabes concentrèrent tous leurs efforts contre
seul blockaus sans pouvoir réussir à l'enle
après de nouvelles pertes éprouvées par la m
queterie, ils repassèrent la Chiffa avant la nu

Une attaque simultanée avait eu lieu dan
partie est de la plaine, où les Européens ava
établi leurs premiers essais de culture e
colonisation. Le 20 novembre, des nuées d'
bes débouchèrent par les gorges de Beni-Mou
et l'alarme se répandit dans toutes les ferm
tuées au pied de l'Atlas. Les colons se réfugi
dans les camps occupés par les troupes, ou
des maisons crénelées offrant quelques mo
de résistance; tous ceux qui ne prirent pa
précautions furent massacrés ou emmenés
l'intérieur; les bâtiments abandonnés par
propriétaires devinrent la proie des flammes
la pente nord des montagnes, les indigène
bitant notre territoire furent pillés, les ho
tués, les familles contraintes d'émigrer

l'intérieur. Les troupes des camps trop peu nombreuses, formées en grande partie d'infanterie, devant, avant tout, protéger des positions renfermant un matériel précieux, ne se mouvant qu'avec une extrême lenteur, étaient presque sans action sur des cavaliers insaisissables, qui se trouvaient partout, lorsqu'il y avait quelque chose à piller ou à detruire, et nulle part lorsqu'on voulait les combattre. La meilleure tactique contre de pareils ennemis était la défense individuelle de toutes les habitations occupées par les colons, et la plupart remplirent courageusement leur tâche; MM. de Vialar, Tobler, de Montaigu, se barricadèrent chez eux, et mirent à profit les armes et la poudre que le gouvernement leur avait fournies. Derrière ces forteresses improvisées, se pressait une population arabe et européenne, qui ne rivalisait que de bravoure; leur contenance en imposa à l'ennemi; tous les colons qui se défendirent furent dégagés par l'armée avant que leurs maisons fussent forcées. Au premier bruit de cette irruption, tout ce qu'Alger comptait de troupes disponibles se transporta aux avant-postes; la garde nationale, passée en revue par le maréchal, présentant un effectif de 1,100 hommes, fut seule chargée du serviee de la place; elle prenait les armes pour la défense de ses foyers; elle s'acquitta de sa mission avec zèle et exactitude. De jeunes Juifs demandèrent des ar-

mes et une organisation qui leur permit de contribuer à la défense commune. Les camps de l'ouest de la plaine, qui ne protégeaient rien, furent évacués et leurs forces concentrées à l'est.

Tels furent les événements de la fin de novembre 1839, déplorables sans doute, mais bien moins importants que la presse et la peur ne se plurent à les représenter. Aucun poste fortifié ne fut pris par les Arabes; la perte des colons se borna à 20 ou 25 personnes de tués et le dégât matériel, d'après l'estimation qui en fut faite plus tard, ne dépassa pas 80 ou 100,000 francs. Bientot les troupes disponibles se formèrent en patrouilles, qui battirent la plaine et forcèrent le gros des ennemis à l'évacuer. Des groupes de cavaliers arabes continuèrent cependant à s'y montrer successivement sur divers points, cherchant des occasions faciles de meurtres et de pillage. Quelquefois les deux partis se rencontraient, et il s'en suivait des combats qui ne tournaient pas à l'avantage des Arabes; le colonel La Fontaine, à la tête du 62e de de ligne, leur tua beaucoup de monde dans l'une de ces escarmouches, et, le 14 décembre, le général Rulhières, en conduisant un convoi au camp de Blida, trouva l'occasion d'une affaire importante. Il laissa s'engager l'ennemi le plus possible, en ne lui ripostant que faiblement; quand il fut bien à portée, l'artil-

lerie ouvrit son feu, les chasseurs de l'escorte chargèrent; en un instant tout fut sabré et dispersé. Dissimuler une partie de nos forces, pour n'en faire usage que lorsque l'ennemi se serait compromis, telle fut la tactique qui marqua tous nos succès en Afrique, mais que notre vivacité française ne nous permet pas toujours d'employer.

Le 14 au soir, le général Rulhières, avec son convoi, entra dans le camp de Blida; mais il fallait encore ravitailler la ville et la citadelle dont les communications étaient interceptées. Le lendemain, à quatre heures du matin, le général attaqua et repoussa une nuée d'ennemis, qui, au premier coup de fusil, étaient descendus des montagnes voisines. Le convoi fut introduit dans la citadelle, et l'on profita du surcroit de forces qui s'y trouvait momentanément pour en réparer les conduits de fontaine que les Arabes avaient coupés. Vers les 9 heures du matin, un bataillon régulier d'Abd-el-Kader voulut s'opposer au retour de la colonne française à Bouffarick; quarante-neuf coups de canon, dont quatre à mitraille, le tinrent à distance, et l'escorte du convoi effectua sa retraite dans un ordre parfait.

Le maréchal prit à son tour la campagne à la tête d'un petit corps d'armée qu'il était parvenu

à rendre disponible. Le 30 décembre 1839, il était à Bouffarick, surveillant l'infanterie régulière de l'Émir, campée sur les dernières pentes de l'Atlas, à l'ouest de Blida, d'où elle servait d'appui à la nombreuse cavalerie des tribus qui parcouraient la plaine. Ce jour là même cette cavalerie s'approcha de Bouffarick, ayant l'air de nous offrir une bataille, que le maréchal savait bien qu'elle n'aurait garde d'accepter; il aurait fatigué inutilement ses troupes à poursuivre ces insaisissables ennemis. Il fallait attirer les fantassins arabes hors des lieux difficiles où ils étaient campés, et où il n'était pas sûr d'aller les chercher. Pour y parvenir le maréchal s'avança sur l'ouest, comme s'il eût voulu marcher sur Médéah; bientôt il fut entouré de tous côtés par la cavalerie indigène qui faisait le coup de fusil avec les éclaireurs de la colonne. Celle-ci s'arrêta, comme hésitant dans ses mouvements; enhardie par cette inaction, l'infanterie arabe descendit lentement dans la plaine en se masquant de la lisière de broussailles qui marque le cours de l'Oued-Kébir; le maréchal épiait tous ses mouvements. Dès qu'il la crut assez avancée dans la plaine, une portion de la cavalerie française se porta rapidement vers la montagne pour lui couper le retour; le reste exécuta une charge à fond, et l'infanterie française, sans tirer un coup de fusil, marcha droit à l'ennemi, au pas de course et la baïonnette en avant.

Les réguliers de l'Émir voulurent battre en retraite, mais le chemin de la montagne était coupé, il leur fallut se retirer du côté de la Chiffa, où un grand espace de plaine permit aux chasseurs de revenir plusieurs fois à la charge et de les poursuivre, le sabre dans les reins, jusques sur les bords de la rivière. L'ennemi se hâta de la traverser. Les chasseurs y prirent quelque repos, et revinrent ensuite au camp de Blida, en traversant un espace débarrassé, cette fois, de tous les maraudeurs ennemis, car la cavalerie arabe avait disparu, comme on s'y attendait bien, dès que l'action était devenue un peu sérieuse; 400 cadavres ennemis furent comptés sur le même terrain où 105 Français avaient perdu la vie il y avait quarante jours. On prit aussi dans cette affaire une pièce de canon et 400 fusils; elle nous coûta 13 hommes tués et 91 blessés; la leçon, du reste, profita aux Arabes. Le lendemain, une colonne aux ordres du général Rostolan ramena un convoi de Blida, battit tous les environs de la ville sans rencontrer d'ennemis; à peine aperçut-il de loin quelques Kabyles qui disparurent dès qu'on fit mine de les attaquer. Bientôt tout le pays à l'ouest de Blida parut désert. De temps en temps seulement un groupe de cavaliers traversaient l'immensité de la plaine à bride abattue, puis restaient quelque temps en observation et disparaissaient sans laisser trace de leur passage. Le 4 janvier, le maréchal se rabattit sur le camp

de Coléah, dont il trouva les troupes pleines d'une ardeur et d'un courage qui n'avait eu aucune occasion de se manifester ; les habitants de cette ville, ainsi que ceux de Blida, avaient montré les meilleures dispositions à notre égard ; on les organisa en milice, et on les arma avec les fusils pris dans la journée du 31 décembre. Le 5 janvier le temps se mit à la pluie, la colonne mobile rentra dans ses cantonnements, et le maréchal revint à Alger ; les environs du camp de Cara-Mustapha, à l'extrémité est de la plaine, avaient été légèrement inquiétés dans la journée du 21 novembre, mais depuis lors, malgré plusieurs reconnaissances exécutées par la garnison, jamais les troupes ne purent joindre l'ennemi, et les communications ne furent point interrompues de ce côté.

Abd-el-Kader avait concentré presque toutes ses forces du côté d'Alger, et c'était là que la guerre sévissait avec plus de fureur. La province de Constantine était tout-à-fait tranquille, et les faibles mouvements dont elle fut le théâtre ne se manifestèrent qu'un peu plus tard. A Oran, bien que les relations avec l'intérieur fussent tout-à-fait rompues, et que les troupes pussent s'y considérer comme en guerre ; cependant les deux partis étaient restés renfermés dans leurs limites respectives jusqu'au milieu de décembre 1839. Alors les Garabas, soutenus du kalifat de Mascara, menant avec lui quelques réguliers, vinrent essayer contre

Mostaganem une tentative qui fut vigoureusement repoussée ; la garnison et les habitants combattirent avec un égal courage; plusieurs de ces derniers furent tués les armes à la main. Depuis, l'ennemi n'osa plus revenir à la charge, mais il tenait étroitement bloqué des forces trop faibles pour tenter de se dégager.

Le cabinet français, à la première nouvelle de la levée du bouclier de l'Émir, s'était préparé à pousser rigoureusement la guerre contre un ennemi avec lequel il n'y avait plus de paix à espérer. Un régiment de la garnison de Marseille reçut un soir son ordre de départ, et le lendemain il était en mer. Tout le midi fournit son contingent de troupes, et plus de 10,000 hommes s'embarquèrent dans les mois de décembre et de janvier. Toutes les forces concentrées dans Alger ou aux environs y répandaient une vie, une activité extraordinaire. Les Européens de la Régence, voyant que la France se décidait à frapper des coups décisifs, reprirent avec plus d'ardeur que jamais leurs travaux et leurs projets d'amélioration. Quant aux Maures de la ville, accoutumés à la vie calme et monotone de l'Orient, ils s'imaginaient que toute l'Europe s'était abattue sur leur pays, et que la famine allait s'ensuivre. Ce bruit de chevaux, de voitures, leur était insupportable ; des convois de deux à trois cents attelages partaient tous les jours pour les camps de Coléah et de Blida,

qui allaient devenir les bases des nouvelles opérations. Vainement l'ennemi essaya-t-il d'inquiéter ces mouvements dans les journées des 24 et 28 janvier, il fut partout repoussé sans peine ; mais les pluies, le mauvais état des routes, l'encombrement causé par les nouveaux soldats qui chaque jour arrivaient de France, forcèrent le maréchal à remettre au printemps prochain toutes les grandes opérations offensives.

Il se décida à les ouvrir par l'occupation de Cherchel, petit port de mer situé à vingt lieues à l'ouest d'Alger. Plusieurs de ses habitants, embarqués sur des sandales armées, avaient donné la chasse à un bâtiment de commerce français, le Frédéric-Adolphe, et forcé son équipage à l'abandonner. Les corsaires le pillèrent, puis le conduisirent en triomphe dans leur port ; c'était un souvenir de l'ancienne piraterie de la Régence qu'il était urgent de réprimer. Deux bateaux à vapeur envoyés dans les eaux de la ville pour savoir ce qu'était devenu le Frédéric-Adolphe, et le ramener s'il leur était possible, furent accueillis par une vive fusillade qui leur tua quelques hommes. Les commandants insistèrent cependant courageusement pour remplir leur mission jusqu'au bout, mais ils trouvèrent le navire échoué et incapable d'être remis à flot ; ils essayèrent alors vainement de l'incendier. Pour venger cette insulte, des bâtiments de guerre, en croisant devant la côte,

avaient canonné plusieurs fois Cherchel, sans pouvoir en obtenir un acte de soumission. Une expédition par terre et par mer, pour en prendre une possession définitive, fut alors résolue. Cette place prenait à revers l'ouest de la Métidja et devait nous en assurer la paisible jouissance. Le 12 mars un corps d'armée de 1200 hommes partit de Coléah et de Blida en trois colonnes, qui se réunirent en une seule au milieu du chemin qu'elles avaient à parcourir. Selon leurs habitudes, les Arabes vinrent tirailler avec les flanqueurs; on arriva le 15 sous les murs de la ville, pendant que des bateaux à vapeur, chargés de munitions et d'approvisionnements, se présentaient à l'entrée du port. Les habitants avaient evacué leurs demeures, qui furent occupées sans coup férir; pendant toute cette expédition nous ne perdîmes qu'un seul soldat, qui saisi par le froid se noya au passage de la Chiffa; 70 hommes avaient été blessés par l'ennemi; le mauvais temps, qui recommança quelques jours après, arrêta pour longtemps encore la reprise des opérations ultérieures.

A la nouvelle de la rupture avec Abd-el-Kader, rupture qui suivit de si près le passage des Bibans, le duc d'Orléans avait éprouvé le désir de prendre une part active à cette guerre, dont l'expédition précédente pouvait passer pour le prétexte; il obtint un commandement dans la campagne offensive qui se préparait, et débarqua le 13 avril

à Alger avec son frère le duc d'Aumale, qui avait alors le rang de colonel; un brillant état-major accompagnait les deux princes. Après quatre jours passés dans la ville, le duc d'Orléans se rendit au camp de Bouffarick, occupé par la première division, qui devait entrer en campagne sous ses ordres; de part et d'autre on se préparait vigoureusement à la guerre. Sentant tout le danger de sa position, Abd-el-Kader, depuis six mois, faisait travailler avec activité et intelligence à des fortifications qui devaient nous fermer le passage du Ténia; puis sans attendre que nous vinssions le chercher dans ses montagnes il se porta à l'est, chez son kalifat Ben-Salem, pour essayer de soulever, à l'aide de quelqes bataillons réguliers qu'il avait emmenés avec lui, les tribus kabyles du Sébaou, les pousser à l'attaque des camps de Cara-Mustapha et du Fondouck, qu'il supposait presqu'entièrement dégarnis de troupes, et recommencer par là ses incursions dans la partie la mieux habitée de la plaine. Le maréchal Valée marcha droit à lui, le chassa successivement de toutes les positions qu'il occupait, sans pouvoir l'amener à une affaire un peu importante; les tribus kabyles avaient refusé de se ranger sous les étendards de l'Émir; celui-ci pour s'en venger avant de quitter le pays, fit ravager leur territoire et brûler leurs adouars par ses troupes régulières le maréchal ne trouvant plus d'ennemis devant lui rentra dans Alger, le 21 avril. Il n'y prit qu'un

bien court repos ; quatre jours après il était à la tête du corps expéditionnaire destiné à opérer dans la province de Titery, et qui comprenait un total de 9,000 hommes ; c'était tout ce qu'il avait pu mobiliser, après avoir pris les mesures nécessaires à la sécurité d'Alger et des avant-postes. Le premier objet que se proposa le gouverneur fut de fouiller à fond le bois des Karezas, à l'extrémité occidentale de la plaine, à l'abri duquel les Hadjoutes avaient bravé jusqu'alors tous nos efforts. Ce repaire fut cerné par plusieurs corps de troupes parties de différents points à la fois, et l'opération touchait à son terme quand la cavalerie du Bey de Miliana déboucha tout-à-coup par la gorge de l'Oued-Jer ; il fallut marcher vers ce nouvel ennemi. Aux premiers coups de fusil il se retira sur un plateau inférieur de la montagne, où il fit ses dispositions pour passer la nuit ; un mouvement de retraite exécuté par la cavalerie française, pour donner aux hommes à pied le temps de la rejoindre, avait fait croire au Bey que les hostilités étaient finies pour la journée, mais dès que tout le corps français fut en ligne la charge battit sur tout le front des troupes ; l'ennemi abordé à la baïonnette fut rejeté dans le vallon de Bouroumi, qu'il avait immédiatement derrière lui, en laissant quelques cadavres sur le terrain qu'il venait d'évacuer. Les jours suivants se passèrent en marches et contremarches, mêlées de petits combats qui ne décidaient rien ; Cherchel était alors vigoureuse-

ment attaqué par une division de l'armée ennemie. Jugeant, d'après toutes les forces que l'Émir mettait en même temps en action dans la province d'Alger, que c'était là que devait surtout se faire sentir l'effort de la guerre, le maréchal résolut de renforcer l'armée qui opérait sous ses ordres de trois bataillons tirés d'Oran, où tout était tranquille, avant de se porter à l'attaque du col de Mouzaïa, qui devait nous ouvrir l'entrée du centre du territoire d'Abd-el-Kader et de la vallée du Chétif, d'où il tirait la plus grande partie de ses ressources. Des ordres furent sur-le-champ expédiés au général Gueheuneuc, qui commandait à Oran, pour que les troupes qu'on lui demandait vinssent débarquer à Cherchel le plus rapidement que les vents et la mer pourraient le permettre; et le maréchal profita du retard que lui donnaient ces nouvelles mesures pour occuper la ferme de Mouzzaïa, qui devenait ainsi la base d'opération la plus rapprochée du col, et y entasser tous les approvisionnements et munitions nécessaires aux opérations ultérieures, et surtout l'artillerie destinée à l'armement de Médéah que cette fois nous ne devions plus abandonner. Le 7 mai 1840 le gouverneur revint au nord-ouest, vers Cherchel, toujours harcelé par les Arabes qu'on battait partout, mais qui reparaissaient toujours. Le 9 il se trouvait sous les murs de cette ville, où il évacua ses malades et ses blessés, et prit les 2,000 hommes arrivés d'Oran; enfin, le 10 le corps expéditionnaire complètement ravitaillé quitta les environs de Cherchel et

arriva au bout de deux jours de marche, qui ne furent guère qu'une série de combats, à la ferme de Mouzzaïa, à l'entrée de la gorge qui conduit au col.

« Le col de Mouzaïa, dit le maréchal Valée, se trouve dans un enfoncement de la chaîne principale, au sud-ouest et à peu de distance d'un piton très élevé, qui domine au loin toute la position. La route qui y conduit, construite en 1836 par le maréchal Clausel, suit d'abord une arête qui se dirige du sud au nord et qui permet d'arriver sans de grandes difficultés jusqu'au tiers de la hauteur totale; elle se développe ensuite jusqu'au col sur le versant occidental du contrefort, en contournant plusieurs arêtes secondaires; elle est constamment dominée par la crête qui se rattache d'un côté au piton de Mouzzaïa, de l'autre au col lui-même. A droite de la route se trouve un profond ravin dont la berge occidentale ne peut-être abordée sans de grandes difficultés. A l'ouest du col la chaîne se bifurque, s'abaisse rapidement pour se précipiter dans le vallon du Bouroumi qui la coupe perpendiculairement, et reparaître au-delà dans les crêtes peu élevées du territoire des Boualouans. Le col n'est donc évidemment abordable en venant de la ferme de Mouzzaïa que par la crête orientale, dominée tout entière par le piton de Mouzzaïa. » Un grand nombre de redoutes construites par l'Émir en occupaient tous les saillants et la cime

la plus élevée était couronnée par un réduit presque inabordable; le col lui-même était armé de plusieurs batteries et l'ensemble de toutes ces défenses était gardé par toutes les troupes régulières de l'Émir, soutenues par les bataillons d'infanterie des villes de Médéah, de Miliana, de Mascara et de tous les contingents Kabyles de la province, accourus pour la défense de cette position qu'ils regardaient comme la clé de leur territoire. Le maréchal Valée eut pu la tourner à l'ouest par la vallée de Bouroumi, mais sûr du succès avec les excellentes troupes qu'il commandait, il se décida pour une attaque directe et de vive force qui devait impressionner vivement les Arabes, en leur prouvant que nulle défense ne pourrait arrêter un moment la valeur française.

La première division de l'armée commandée par le duc d'Orléans et renforcée de trois bataillons fournis par la seconde, eut pour mission d'enlever à la fois toutes les défenses ennemies; le reste des troupes fut chargé de former la réserve et d'assurer les derrières des assaillants. Le prince partagea sa division en trois colonnes; la première commandée par le général Duvivier devait attaquer directement le piton par le nord, et la seconde, sous les ordres du colonel Lamoricière le contourner pour l'aborder ensuite par une arête qui s'en détache vers le sud-ouest; la 3e colonne eut pour tâche de marcher directement au col;

toutes ces instructions furent données dès la veille avec un ordre et une précision admirables aux officiers qui devaient les exécuter. Le 12 mai 1840, à quatre heures du matin, la première division quitta la ferme de Mouzzaïa et marcha réunie jusqu'à midi et demi; alors le général Duvivier reçut l'ordre de faire tête de colonne à gauche pour commencer son mouvement particulier; ce fut un moment solennel, que celui où ses braves soldats dirent à leurs camarades un adieu qui devait être éternel pour plusieurs d'entre eux, et se préparèrent à accomplir un des faits d'armes les plus brillants et les plus dangereux de nos guerres d'Afrique. A peine commençaient-ils à gravir les pentes du piton, qu'ils furent accueillis par une fusillade que dirigeaient sur eux une nuée de Kabyles retranchés dans chaque ravin, derrière chaque rocher; la colonne continua de monter sans y répondre. Elle profita d'un nuage qui passait sur ces cimes élevées pour prendre un peu de repos; mais quand le vent vint à le dissiper elle se trouvait sous le feu de trois redoutes échelonnées, se commandant les unes les autres et qui lui firent éprouver des pertes nombreuses. « Montons toujours mes amis, leur disait le général Duvivier, qui, malade et s'appuyant sur une branche d'arbre, gravissait péniblement la pente à la tête de ses troupes; nous arriverons toujours au sommet assez nombreux pour en chasser les Arabes. » Les trois redoutes furent successivement enlevées sans un temps

d'arrêt. Les réguliers de l'Émir qui occupaient le réduit de la cime, essayèrent alors un mouvement offensif; abordés eux-mêmes vigoureusement à la baïonnette, ils furent culbutés sur toutes les pentes, et le drapeau du 2e léger, si connu en Afrique, domina glorieusement le point le plus élevé de l'Atlas. Le général Duvivier se dirigea ensuite avec ce régiment vers le col, en suivant la crête de la montagne, et le reste des troupes qu'il commandait s'échelonnaient sur les positions qu'elles venaient de conquérir.

Pendant que la première colonne accomplissait si glorieusement sa tâche, le duc d'Orléans à la tête des deux autres suivait la route directe qui devait le conduire au col; à trois heures il parvint à l'arête boisée rejoignant le piton, par où devait l'aborder la 2e colonne. Le colonel Lamoricière s'élance le premier avec ses Zouaves et le reste des troupes désignées le suit immédiatement; deux redoutes qui leur barraient la marche furent de suite enlevées; une troisième, séparée des assaillants par un ravin à pentes très abruptes, dirigeait contre eux un feu très meurtrier, et les Kabyles accourus de toutes parts à la vue du mouvement de cette seconde colonne, l'attaquaient avec fureur à droite et à gauche; il y avait un instant d'hésitation dans la tête, quant tout tout-à-coup on entendit les tambours du 2e léger qui arrivaient sur les derrières de l'ennemi; saisis alors d'une nou-

velle ardeur les Zouaves franchissent le ravin, se jettent dans l'intérieur du retranchement des Arabes qui fuient, et quelques instants après les deux détachements font leur jonction au point où l'arête suivie par le colonnel Lamoricière se rattache au corps de la montagne. Les deux chefs se jettent dans les bras l'un de l'autre, à peine espéraient-ils mutuellement se revoir ; les vainqueurs réunis poursuivent l'ennemi dans la direction du col avec toute la rapidité que les difficultés du terrain pouvaient permettre ; les soldats étaient excessivement fatigués.

Le duc d'Orléans, resté seulement avec la troisième colonne, avait suivi la route qui devait le conduire au col. Bientôt il se trouva sous le feu d'une batterie arabe, établie à l'ouest du point le plus élevé du passage et qui prenait d'écharpe les troupes ascendantes. La batterie de campagne qui accompagnait l'armée française se porta rapidement en face des canons ennemis, et le feu de ceux-ci fut bientôt éteint. L'œuvre de la 3e colonne devint dès lors plus facile ; elle se mit à gravir les dernières pentes et dans un instant elle n'eut plus devant elle que des fuyards. Toute l'armée se trouva alors réunie au sommet du col et se lança à la poursuite de l'ennemi ; les Kabyles se dispersèrent rapidement et il n'en fut plus question pour le moment ; les réguliers d'Abd-el-Kader effectuèrent leur retraite en assez bon ordre

pu côté de Miliana. La seconde division qui suivait immédiatement la troisième colonne de la première, avait eu plusieurs petits combats à soutenir sur ses flancs et ses derrières, contre des détachements de Kabyles, qui suivant leur habitude enveloppaient l'armée de toutes parts; mais de pareils ennemis n'étaient pas difficiles à tenir à distance. A sept heures du soir toute l'armée avait pris position sur le col et des détachements continuaient d'occuper les crêtes et le piton de Mouzzaïa. Après la première joie du triomphe on fit le recensement de nos pertes; la glorieuse journée du 12 mai nous en avait coûté des cruelles; le 2e léger avait eu plus de 200 hommes de tués ou mis hors de combat, mais c'était le corps qui avait le plus souffert; les Zouaves et le reste de l'armée accusèrent en tout une perte de 100 hommes. Plusieurs jeunes officiers de brillante espérance avaient terminé leur trop courte carrière sur les rochers sauvages de Mouzzaïa.

Le maréchal séjourna au sommet du col trois jours entiers qui furent occupés à recevoir les convois restés à la ferme, et à construire une route sur les pentes sud de la montagne, opération que les difficultés du terrain rendirent seule longue et pénible, car l'ennemi découragé n'y opposa qup de faibles obstacles. Le 16 mai le chemin était praticable pour l'artillerie; le duc d'Orléans prit position au pied des pentes du sud, sur le plateau

appelé le bois des Oliviers. Un bataillon régulier ennemi le dominait encore d'une arête située au nord-est où il s'était établi; les Zouaves furent chargés de l'en chasser et s'acquittèrent de leur commission avec leur bravoure ordinaire. Ils lui firent éprouver des pertes considérables. A cinq heures du soir toute l'armée put camper en sûreté au bois des Oliviers, à une petite journée de marche de Médéah. La route qui conduisait à cette ville suivait les flancs sud-ouest d'une chaîne de hauteurs, que l'Émir avait couronnée d'une succession de redoutes défendues par toutes les troupes régulières qui lui restaient encore. Le maréchal, cette fois, au lieu de les attaquer de front appuya vers la droite du côté de Miliana et tourna toutes tles défenses, qui dès lors furent évacuées; l'enne mi concentra toutes ces forces sous les murs de Médéah; les troupes françaises par une marche rapide y arrivèrent vers les onze heures du matin dans la journée du 17. Aux premiers coups de canon les Arabes disparurent; la première division les poursuivit vivement et entra dans la ville, où elle fut rejointe par le reste de l'armée qui s'était un peu écartée de sa route à la poursuite de quelques Kabyles. Médéah était complètement évacué depuis quelques heures; l'Émir en se retirant avait arraché à leurs foyers tous ces mêmes habitants, qui jadis avaient reçu le maréchal Clausel avec tant de plaisir, qui plusieurs fois avaient combattu dans nos rangs; combien ne du-

on pas alors regretter les fausses mesures qui avaient forcé une ville qui ne demandait qu'à rester notre alliée, à se jeter entre les bras de notre plus cruel ennemi, qui ne l'abandonna qu'à la suite de plusieurs défaites, et après l'avoir ruinée et dépeuplée entièrement !

Pendant les deux jours que le corps expéditionnaire séjourna dans les murs de Médéah, les soldats travaillèrent avec ardeur aux travaux nécessaires pour assurer la défense de la place ; le général Duvivier en fut nommé gouverneur, et son autorité devait s'étendre sur tout l'ancien Beylick de Titery. On lui donna 2,400 hommes pour la soutenir, force insuffisante pour avoir quelque action hors des murs de la ville, mais qui était malheureusement tout ce que le corps expéditionnaire pouvait fournir. L'insuffisance des approvisionnements que nous avions pu transporter au-delà de l'Atlas força également le maréchal à revenir sur Blida, tandis qu'une marche directe sur Miliana eut épargné du sang et du temps. L'armée reprit le 20 la route du col ; dès qu'Abd-el-Kader, qui s'était porté sur le chemin de Miliana pour couvrir cette ville, vit se prononcer notre mouvement de retraite, il vint avec toute sa cavalerie se précipiter sur le 17me léger qui formait l'arrière-garde ; vivement repoussé il attendit son infanterie, et dès qu'elle fut arrivée il recommença son attaque. Le combat engagé au bois des Oliviers se poursuivit avec un

acharnement remarquable; on se chargeait à la baïonnette, on se fusillait à bout-portant. Pendant ce temps les voitures du convoi filaient dans la gorge étroite qui conduit au col, et dont il fallait avant tout fermer entièrement l'entrée aux ennemis. Une fois qu'elles furent toutes sorties de ce passage dangereux, l'armée reprit une offensive décidée et repoussa vivement les Arabes; quelques obus précipitèrent leur retraite définitive; dans la soirée, l'armée occupa toutes les hauteurs qui dominent le col. La journée du 20 mai, dans laquelle les Arabes combattirent avec la fureur dont ils accompagnaient ordinairement nos mouvements de retraite leur coûta des pertes énormes; 49 morts et 212 blessés avaient de notre côté scellé de leur sang notre victoire du bois des Oliviers; depuis lors la colonne française n'eût plus un seul coup de fusil à tirer pour rentrer dans ses cantonnements de Blida et des environs.

Après quelques jours de repos, pendant lesquels le maréchal remplaça les corps qui avaient le plus souffert par d'autres qui n'avaient pas encore combattu, l'expédition reprit la campagne le 5 juin, se dirigeant cette fois sur Miliana, à travers un pays où le drapeau français n'avait encore jamais paru. Après deux jours de marche, pendant lesquels l'ennemi n'osa pas se montrer, on parvint au col de Gontas, qui sert de limite aux eaux de la Métidja, et la grande et riche vallée du Chélif se

déroula aux pieds de nos soldats. Le lendemain, en s'approchant de Miliana, un nuage de fumée fit pressentir au maréchal le sort de cette ville; en se retirant, l'Émir y avait laissé l'incendie; l'armée française arriva avant que le feu eût fait beaucoup de ravages, et elle put admirer les beaux bâtiments, les établissements importants que le génie d'Abd-el-Kader avait su créer au milieu des mâsures qui composent ordinairement les villes de la Régence; trois jours furent consacrés à réparer les brèches de l'enceinte et à construire des ouvrages avancés destinés à couvrir les jardins, qu'il était important de conserver à la future garnison. Une route fut pratiquée pour amener dans la place l'artillerie nécessaire à sa défense; une mosquée fut organisée pour servir d'hôpital; le lieutenant-colonel d'Illens fut nommé gouverneur de Miliana avec une garnison assez faible, l'expérience ayant prouvé que les Arabes n'étaient pas capables de prendre même un simple blockaus; Miliana était du reste d'une facile défense : situé à l'extrémité d'un plateau ondulé, à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, elle est entourée à droite et à gauche par des ravins, et domine toute la vallée du Chélif, par où seulement l'ennemi pouvait se présenter. Il semble qu'une position aussi élevée eut dû être très saine, cependant cette première garnison de Miliana fut horriblement décimée par les maladies. Les habitations en ruines dans lesquelles elle fut obligée de se loger, et la

nostalgie, résultat de l'isolement dans lequel elle fut confinée, causèrent une partie de ces désastres; mais la situation de la ville elle-même appuyée sur les pentes sud des monts Zaccar, qui l'abritent des vents bienfaisants du nord et la laissent au contraire exposée à toutes les influences du souffle du désert, y contribua beaucoup aussi.

Le 12 juin la colonne française descendit dans la vallée du Chélif, harcelée par les Arabes qui avaient soin néanmoins de se tenir toujours à distance; la plaine était alors couverte de riches moissons, auxquelles on mit le feu; l'incendie fit des progrès rapides, et bientôt l'armée campée sur les dernières pentes des montagnes vit pendant la nuit une mer de flammes s'étendre à ses pieds; les habitations des indigènes ne furent pas plus épargnées. Le maréchal passa ensuite sur la gauche du Chélif pour y continuer l'œuvre de destruction; on gémit de voir une armée française obligée d'appeler de pareils moyens à son secours [illegible] officiers qui les employaient étaient [illegible] à les déplorer, mais c'était la seule [illegible] teindre un ennemi qui ne voulait [illegible] ni combattre. L'armée s'avan[illegible] aperçut les signaux du gén[illegible] pait Médéah. Une comm[illegible] pouvant avoir aucun [illegible] vancer contre Ab[illegible] ses forces sur le[illegible] tagnes de Mouz[illegible]

combats, ces troupes régulières que l'Émir avai
su former, et avec lesquelles il maintenait le
tribus sous son obéissance ; on savait d'ailleur
par expérience que les Arabes affectionnaient ce
lieux pour y livrer bataille. Dans la nuit du 1
au 15 le colonel Changarnier quitta vers minui
le maréchal pour aller avec un détachement occu
per le col de Mouzzaïa; il n'y trouva personne; pui
le jour suivant le reste de l'armée quitta le boi
des Oliviers pour s'engager dans la gorge étroit
qui gravit la montagne. Comme on s'y attendai
bien, l'Émir vint attaquer les flancs et la queu
de la colonne; il s'ensuivit une foule de petit
combats qui tous se ressemblent par les détails
et après lesquels les troupes françaises battaien
constamment en retraite. L'important était d'at
tirer l'ennemi dans la gorge, évacuée peu à pe
par nos soldats qui se retiraient vers le col, tou
jours en dominant les Arabes; puis quand l
gouverneur jugea que le moment était venu, i
ordonna tout-à-coup un mouvement de retour à l
baïonnette; l'ennemi fut rejeté dans des préci
pices affreux, où hommes, armes et drapeaux rou
laient pêle-mêle, et restaient suspendus dans de
lieux où il était impossible d'aller les atteindre
les balles allaient y chercher ceux que l'arm
blanche avait épargnés, puis l'artillerie qui cou
ronnait les points culminants écrasait de ses bou
lets ceux que la fuite avait soustrait aux coups d
fusil. Le feu ne cessa sur toute la ligne que lorsqu

l'ennemi eut complètement disparu, et nos soldats accablés par la fatigue et la chaleur prirent seulement alors un peu de repos. Cette journée du 15 juin nous coûta 32 hommes tués raides ou morts de leurs blessures, et 261 blessés furent reçus aux ambulances. Suivant les rapports des déserteurs arabes, l'ennemi avait perdu plus de 1000 soldats. Le fait est que ce combat porta un échec sensible aux forces de l'Émir, et lui ôta pour cette année l'envie de tenir ferme contre les Français. Le reste de la campagne ne fut plus qu'une suite de marches et de contre-marches, de passages des montagnes par les convois qui ravitaillaient Médéah et Miliana, d'excursions sur le territoire des tribus hostiles, qu'on réduisait au désespoir par la ruine de leurs habitations et de leurs cultures sans pouvoir les amener à se soumettre. Pendant tout le cours de ces opérations, la cavalerie de l'Émir osa seule se montrer de temps en temps, et éprouva chaque fois des pertes qui la faisait disparaître pour quelques jours; enfin, le 26 juin le maréchal, qui avait établi son quartier à Médéah pour surveiller les travaux d'installation de la place, rejoignit dans la plaine le colonel Changarnier, commandant la division active. Le corps expéditionnaire réuni repassa le col de Mouzzaïa, en s'étendant sur le territoire de la tribu du même nom, coupable d'une foule d'actes d'agression contre nos troupes; d'autres détachements devaient la cerner du côté de la Métidja. Cette opération

réussit complètement; tous les hommes qui vou
lurent résister furent tués, les femmes, les enfant
les marabouts faits prisonniers, les moissons, le
habitations livrées aux flammes. Les soldats pri
rent une telle quantité de bétail, qu'ils en égo
gèrent une partie, ne sachant qu'en faire; terribl
nécessité de cette guerre qui semblait nous ramene
au temps barbares; et cependant ce qui échapp
aux désastres de la tribu ne fit aucun acte de sou
mission. Ce jour-là même le maréchal rentrait
Blida. Un pareil châtiment fut infligé aux Beni
Salah, ces turbulents Kabyles qui, du haut de leur
montagnes, avaient fait si souvent trembler cett
ville, qui repose à leurs pieds; cette dernière ex
pédition avait encore un autre but, celui de décou
vrir une route plus courte pour parvenir jusques
Médéah. Le chemin existait, en effet, mais il fu
trouvé impraticable même pour les mulets de bât
Le maréchal se porta de sa personne au somme
de la montagne, d'où l'on apercevait la ville avec
laquelle on voulait communiquer, et sous la pro
tection d'un poste, y établit un télégraphe, seul
mode de correspondance que la difficulté des lieux
permettait pour le moment. Enfin, le 5 juillet
toutes les troupes reçurent l'ordre de rentrer dans
leurs cantonnements. Cette campagne, si glorieuse
pour nos troupes et si désastreuse pour celles
d'Abd-el-Kader, ne nous avait pas cependant assu-
ré la possession tranquille d'un pouce de terrain,
hors d'une étroite ceinture autour des villes de

Médéah et de Miliana dans laquelle nos soldats restaient étroitement bloqués; mais elle eut pour résultat de prouver à l'Émir qu'une grande guerre contre les armes françaises lui serait impossible à soutenir. Ces défenses, qu'il avait mis six mois à construire, étaient tombées dans un seul jour; ces troupes régulières, organisées avec tant de soin et d'intelligence, étaient exterminées ou dispersées, et il se trouvait réduit à ne plus essayer que d'une guerre de surprises, d'escarmouches, de dévastations, qui nous abandonnait tout le territoire de la Régence à ravager. Mais il était peu probable que les indigènes voulussent longtemps le suivre dans une pareille voie; la conquête de la Régence devenait alors une affaire de temps et de patience; il ne s'agissait que de brûler les moissons, de manière à forcer les Arabes à se soumettre ou à quitter le pays; restait à trouver la force que devait avoir la colonne chargée de cette dernière mission, problêmes qui furent résolus plus tard par le général Bugeaud.

Le gouverneur n'était pas encore rentré dans Alger, que l'Émir essayait déjà une attaque vigoureuse contre Médéah. Dans la nuit du 2 au 3 juillet, il vint se cacher avec 4 ou 5,000 hommes, et son lieutenant El-Barkany, dans un ravin aux environs de la ville, espérant enlever, au point du jour, une partie de la garnison qui campait à quelque distance de la place, pour construire un

ouvrage en maçonnerie, destiné à assurer le saillant d'un rocher très important à conserver. Un bataillon s'en détachait ordinairement pour aller moissonner des blés dans la plaine. A quatre heures et demie du matin, les Arabes sortirent de leur ambuscade et tombèrent sur les moissonneurs. Ceux-ci rentrèrent précipitamment au camp et donnèrent l'alarme. Les soldats qui le gardaient, aux premiers coups de fusil, avaient déjà saisi leurs armes, et, fort heureusement, se trouvèrent prêts à recevoir l'ennemi qui se précipitait sur eux; l'attaque continua de la part des Arabes avec un acharnement extraordinaire; la droite française plia un instant. Une charge à la baïonnette du 23ᵉ décida l'affaire; l'ennemi fut partout renversé, mais la victoire nous coûta cher : un lieutenant-colonel, deux capitaines, un lieutenant, 18 soldats étaient tombés morts ou mortellement blessés. Le général Duvivier arrêta une poursuite qui eut pu devenir dangereuse dans un pays peu connu et devant un ennemi si supérieur en nombre. On trouva sur des Arabes morts à cette affaire, plusieurs de ces décorations qu'Abd-el-Kader distribuait à ses troupes, et que le général Duvivier envoya à Paris. On ne put pas, du reste, apprécier, même approximativement, la perte éprouvée par l'ennemi, parce qu'il avait eu le temps d'enlever la plus grande partie de ses morts; à neuf heures on entendit le tambour des réguliers qui battait le rappel, et le soir,

les environs de Médéah étaient rendus à leur calme habituel. La garnison de Miliana fut aussi attaquée à peu près à cette époque, mais beaucoup plus faiblement. Les Arabes ne bornèrent pas leurs tentatives aux points que nous occupions derrière les premières chaînes de montagnes. Le 29 juillet, 17 ou 1,800 cavaliers, commandés par El-Barkani et Ben-Salem osèrent franchir l'Aratch au gué de Constantine; un détachement marcha contre eux, les força de fuir en laissant une trentaine des leurs sur la place. Des masses de cavalerie ennemie reparurent quelques jours après dans l'ouest de la plaine; une reconnaissance fut dirigée de ce côté; les braves troupes qui la composaient, surprises par des forces trop supérieures, se défendirent avec un courage héroïque; mais écrasées à la fin, elles perdirent 2 officiers et 105 hommes tués ou faits prisonniers. Dès que la première nouvelle de ce désastre parvint à Coléah, le commandant Cavaignac partit avec toutes les forces qu'il put réunir pour aller chercher l'ennemi; il ne trouva plus personne. El-Barkani qui commandait les Arabes dans cette excursion, s'était rabattu sur Cherchel, qu'il attaqua vigoureusement le 15 août; le feu se maintint toute la journée du 16. Les lieutenants de l'Émir continuaient son système d'inquiéter le plus de points possibles à la fois, sans engager nulle part un combat à fond. La garnison de Miliana avait été constam-

ment harcelée, et enfin un peu plus sérieu
ment attaquée le 1er août. Abd-el-Kader
même ne parut pas dans ces dernières affair
il était retourné à l'ouest pour réparer les vi
que les derniers combats avaient faits dans
troupes, et persécuter les Juifs de Mascara et
Coulouglis de Tlemcen.

Pendant que la plus grande partie des trou
laissait passer dans leurs cantonnements les p
fortes chaleurs de l'été, l'infatigable M. Ch
garnier, nommé depuis peu général, reprer
le projet d'une communication avec Médé
par le territoire des Beni-Salah. Il parvint à f
pénétrer un convoi, à dos de mulets, par
nouveau passage, malgré la résistance des m
tagnards. A son retour, il prit le chemin
col de Mouzaia et l'infanterie arabe l'attaqua
bois des Oliviérs. C'était le quatrième e
cinquième combat qui se livrait sur ce p
depuis la descente des Français en Afrique
général n'avait avec lui que 2,000 homn
Sans s'amuser à une vaine fusillade, il ordo
une charge à la baïonnette; 80 ou 100 Ara
tombent percés par l'arme favorite des Franç
et nous n'eûmes que 2 hommes de tués
blessés. Le corps expéditionnaire rentra s
obstacle à Blida. Peu de jours après le gén
Changarnier se signala par une nouvelle
toire. Le maréchal Valée avait ordonné l'éva

tion du camp de Cara-Mustapha pour couper court à une affection scorbutique qui s'y était déclarée; quelques hommes seulement continuèrent d'y garder un blockaus. Ben-Salem vint camper tout autour espérant le prendre par la famine, Des détachements français partirent secrètement de leurs cantonnements le 18 septembre, et se réunirent à 7 heures et demie du soir à la Maison-Carrée; là le général Changarnier se mit à leur tête et les dirigea vers le camp de Ben-Salem, en faisant un grand détour pour éviter les avant-postes ennemis. Au point du jour on arriva en vue des Arabes; aux premiers coups de fusil les tambours français battirent la charge; l'ennemi surpris se sauva dans le plus grand désordre. Sa cavalerie parvint néanmoins à se rallier un peu plus loin, mais abordée de nouveau par les chasseurs du premier régiment que soutenait l'infanterie française, elle fut coupée en deux, sabrée, et 129 cadavres restèrent sur la place. Le général n'ayant plus d'ennemi devant lui rentra le même jour dans Alger, emmenant à sa suite 17 prisonniers et quelque butin.

Le gouverneur, rentré dans Alger, profita du temps que la guerre lui laissait de libre pour s'occuper de divers détails de l'administration intérieure de la colonie. Un des points les plus importants à régler était le sort de plusieurs propriétés situées dans les environs de Blida, de Coléah et

ha pour couper
ue qui s'y était
ement continué.
-Salem vint cam-
·e par la famine,
ıt secrètement de
ıtembre, et se
ı soir à la Mai-
ier se mit à leur
Ben-Salem, en
es avant-postes
iva en vue des
l les tambours
mi surpris se
Sa cavalerie
eu plus loin,
seurs du pre-
·ie française,
29 cadavres
ı'ayant plus
e jour dans
iers et quel-

profita du
pour s'oc-
tion inté-
ıs impor-
ropriétés
Coléah et

de Cherchel, abandonnées par leurs possesseu
au moment où elles avaient été comprises da
l'intérieur de nos avant-postes. Il eut été absur
de laisser des ennemis jouir de la protection et
l'administration de la France, contre laquelle
étaient en armes. Le maréchal leur accorda
délai suffisant pour revenir dans leurs foyers, r
clamer leurs possessions et produire leurs titre
presque aucun des anciens propriétaires ne vou
profiter, dans le délai prescrit, de l'amnistie a
cordée par le gouverneur; passé ce terme, tou
les terres sans maître furent réunies au domai
de l'État. On les concéda plus tard à des colon
qui de toute l'Europe, commençaient à prendre
chemin de la Régence. Ils en devenaient propri
taires absolus, à charge par eux de les cultiver
d'en payer une légère redevance au trésor publi
c'était le seul moyen de repeupler des territoi
fertiles, et qui ne devaient pas rester sans ha
tants.

Les grandes chaleurs, qui se prolongèrent t
longtemps cette année en Afrique, n'étaient
encore passées, qu'il fallut songer à ravitailler
liana, dont la garnison était dans un état dé
rable. Le général Changarnier fut chargé de
soin, qu'il accomplit du 1er au 7 octobre. C
expédition n'offrit rien de remarquable; on es
moucha avec les Arabes; on leur tua et nous p
dîmes quelques hommes; on ruina quelques h

tations. Officiers et soldats montraient une patience admirable dans les ennuyeuses et fatigantes promenades qu'il fallait plusieurs fois recommencer. L'émir, quoique de retour de l'ouest, ne semblait avoir nulle envie de combattre et abandonnait ses partisans à leurs propres efforts.

Maître de la campagne, le maréchal Valée n'avait plus qu'à choisir sur quelle tribu il ferait tomber sa colère; les Righas établis à l'est de Miliana, sur les pentes sud des Monts-Zaccar, fiers des richesses que leur avait procurées le commerce d'Alger, n'avaient jamais éprouvé les malheurs de la guerre. Le maréchal étendant ses forces en un vaste éventail, balaya d'un seul coup leurs champs cultivés, tous leurs villages: les habitants se réfugièrent sur les cimes les plus élevées des montagnes, d'où ils descendaient par moments pour faire le coup de fusil avec les envahisseurs. Le maréchal n'attendait qu'un mot de soumission pour faire cesser le pillage : ce mot n'arriva pas. il parvint ensuite sur les ruines d'une ville romaine dont l'ancien nom, *Aquæ Calidæ*, se trouva inscrit sur une pierre, et bien plus éloquemment dans les sources d'eaux thermales qui abondent dans les environs. Les bassins où venaient se baigner les maîtres du monde étaient encore apparents, ainsi que les restes de trois grands chemins qui partaient de ce lieu pour arriver à Cherchel, Miliana et Médéah; le tracé en est

facile à suivre dans toute leur étendue, et il en existe des tronçons assez bien conservés pour qu'il soit possible de les utiliser avec avantage, lorsque la civilisation viendra faire refleurir ces beaux pays qu'elle a trop longtemps abandonnés. Une longue halte fut consacrée à l'exploration de ces débris. Le maréchal se rabattit ensuite sur le pays des Beni-Menad, qui fut traité comme celui des Righas, et enfin, l'armée revenant dans ses cantonnements fouilla de nouveau à fond le pays des Hadjoutes pour détruire tout ce qui avait échappé aux expéditions précédentes ou qui avait été réédifié depuis lors. Un corps de 2,000 cavaliers arabes accompagnait constamment l'armée française, mais sans oser s'opposer en rien à ses opérations; elles nous avaient coûté 3 ou 4 hommes tués par les Righas, dont un brillant officier, le jeune d'Harcourt à peine entré dans les rangs de l'armée. Une nouvelle pointe exécutée par le maréchal avant l'hiver à Médéah, fut plus pacifique qu'aucune de celles qui l'avaient précédée; la constance des ennemis commençait à se lasser; à peine si quelques coups de fusil partirent des broussailles qui longeaient la route. Les chefs des Soumatas vinrent faire leur soumission et promirent de marcher dorénavant avec nous; l'armée traversa leur territoire en maintenant la plus exacte discipline, avec menace d'un double châtiment dans le cas où ils manqueraient à leurs promesses. Ils les oublièrent cependant,

mais la France ne manqua pas à la sienne; retrouvés l'année suivante dans les rangs de nos ennemis, ils furent sévèrement punis par le successeur du maréchal Valée. Enfin, le 20 novembre, les pluies étant imminentes, toute l'armée rentra dans ses cantonnements, après une campagne qui n'avait guère été marquée que par des ravages; malheureusement le territoire ennemi n'avait pas été le seul à en souffrir. Pendant que le maréchal Valée opérait derrière la première chaîne de l'Atlas, le général Schram, qui commandait dans Alger, avait eu à repousser plusieurs incursions exécutées par des partis de 5 à 600 cavaliers ennemis, qui tout-à-coup perçaient la ligne de nos avant-postes, et arrivaient pour massacrer et brûler tout ce qui se trouvait derrière. Avec un pareil état de choses, toute colonisation était impossible; les villes prospéraient par suite du mouvement qu'y entretenait une armée nombreuse, mais les campagnes étaient désertes; le Sahel d'Alger seul fut à peu près constamment garanti : les maraudeurs n'osaient pas s'aventurer si avant.

La suspension des hostilités pendant la saison des pluies, la soumission des Soumatas, quoiqu'elle fut très précaire, le besoin qu'avaient les indigènes de s'approvisionner de beaucoup d'objets qu'ils ne trouvaient point chez eux, en attirèrent de nouveau plusieurs dans nos marchés où l'on continuait à

bien les recevoir, du moment qu'ils se présentaient sans armes. Ils faisaient une peinture énergique des maux causés par la guerre, et à les entendre l'Émir ne demandait qu'à traiter. C'était une soumission pure et simple que voulait le cabinet français, déjà deux fois trompé dans ses traités avec Abd-el-Kader; la paix n'avait abouti jusqu'alors qu'à rendre de plus en plus redoutable un ennemi trop orgueilleux pour accepter sincèrement la supériorité de la France. Ainsi ces demi-ouvertures ne pouvaient avoir aucun résultat, mais du moins elles marquèrent un temps d'arrêt dans les ravages et dans les dévastations. Les garnisons de Miliana et de Médéah ne furent plus attaquées; elles employèrent leurs loisirs à réparer ces deux villes que l'ennemi ne nous avait abandonnées qu'entièrement dévastées; à compléter leurs systèmes de défense et enfin à cultiver les terres qui les entourent. A Blida surtout, les fortifications et la culture étaient poussées avec une merveilleuse activité; chaque jour de nombreuses familles arrivaient d'Europe pour repeupler nos nouvelles acquisitions. Au milieu de ces soins, le maréchal Valée fut rappelé en France; un âge dejà avancé et qui ne lui aurait pas longtemps permis une activité qu'il sentait nécessaire à cette guerre, lui rendit moins pénible l'abandon d'un commandement, dans lequel il avait recueilli les plus beaux fleurons de sa gloire militaire; des articles de journaux reproduisant, sans respect pour des cheveux blan-

chis au service de son pays, des insinuations aussi fausses que malveillantes, le lui avaient souvent rendu bien amer ; une lettre ministérielle du 29 décembre 1840, lui permit de remettre le commandement au général Schram, qui devait le conserver jusqu'à l'arrivée du général Bugeaud désigné pour le remplacer.

Bien qu'en 1840, l'effort de la guerre se fut fait sentir principalement dans les environs d'Alger, cependant quelques beaux faits d'armes avaient, cette même année, illustré notre drapeau dans la province d'Oran. Les avant-postes qui entouraient cette derrière ville avaient été si bien fortifiés que l'ennemi n'essaya même pas de les attaquer. On avait pris les mêmes précautions pour les autres points de la côte occupés par nos troupes, seulement la petite ville de Mazagran, à trois quarts de lieue à l'ouest de Mostaganem, où pendant la paix nous avions établi des Arabes alliés, sous la protection d'une garnison française, avait été abandonnée lors du renouvellement des hostilités, à cause de l'insuffisance de nos forces à tout protéger. Un poste de 123 hommes seulement avait été laissé dans une espèce de fort en ruines, au centre des habitations. Toutes les espérances de Mustapha-Ben-Thami, kalifat de l'Émir à Mascara, se bornèrent à l'enlèvement de cette misérable citadelle ; 82 tribus fanatisées par ses prédications lui fournirent un contingent de leurs plus braves guerriers. Ceux qui

devaient monter à l'assaut s'étaient fait inscrire sur un registre et devaient recevoir une forte récompense en cas de succès. Enfin, dans les premiers jours de février 1840, toute cette multitude, marchant sous les ordres du kalifat, vint investir le petit fort de Mazagran ; les fantassins ennemis se logèrent dans les maisons de la ville, qu'ils crénelèrent pour diriger de là un feu extrêmement vif sur cette poignée de Français ; qui semblaient ne pouoir leur échapper. Les cavaliers arabes tenaient la campagne et traînaient avec eux deux pièces de canon, dont ils se servirent pour battre en brèche les faibles murailles qui les arrêtaient encore. Pendant quatre jours, le capitaine Lelièvre, qui commandait le fort, et ses braves compagnons eurent à lutter contre cette nuée d'ennemis, qui venaient se faire tuer à bout portant avec beaucoup de bravoure. Le 6 février, les Arabes, accrus de renforts venus de toutes parts de l'intérieur livrèrent encore un assaut désespéré qui dura une heure entière ; il ne leur réussit pas mieux que toutes les attaques précédentes, et ils quittèrent enfin la partie avec une perte de 5 à 600 hommes. Pendant cette résistance acharnée, la garnison de Mostaganem, qui ne pouvait, à cause de sa faiblesse numérique, aller dégager entièrement celle de Mazagran, avait néanmoins exécuté plusieurs vigoureuses sorties ; elles étaient soutenues par quelques pièces de canon, que les ennemis attendirent jusqu'à portée de pistolet. Un feu

de mitraille les écrasa, et cette diversion sauva le capitaine Lelièvre décidé à mourir plutôt que de se rendre. La France et l'armée s'émurent à ce nouveau trait d'héroïsme de quelques-uns de leurs enfants; un ordre du jour autorisa la 10e compagnie du 1er Bataillon d'Afrique, à conserver comme un glorieux trophée, le drapeau qui flottait sur les murs de Mazagran, et qui, tout criblé de balles, attestait à la fois et l'opiniâtreté de l'attaque et l'énergie de la défense. Cette action d'éclat atterra les Arabes et débarrassa de maraudeurs les environs de Mostaganem, qui pendant quelques temps devinrent un véritable désert. L'Émir, étranger en apparence à la lutte qu'il avait engagée, s'occupait alors de ses établissements de Tegdempt; il devint furieux en apprenant l'échec de son lieutenant; bientôt, il eut à supporter des sujets encore plus directs d'inquiétude; quelques tribus de la province d'Oran se révoltèrent contre son autorité; il s'ensuivit un combat dans lequel ses réguliers lui donnèrent la victoire, sans pouvoir détruire les germes de mécontentement et de désunion qui rendaient son pouvoir vacillant et qui contribuèrent plus tard à le renverser; les tribus de l'ouest sont les plus turbulentes et les plus belliqueuses de la Régence; c'était parmi elles qu'il trouvait la force active de son autorité en même temps que les plus grands sujets d'inquiétude pour son avenir. Après la défaite des révoltés, au commencement de 1840, Bou-Hamedy, son kalifat de

Tlemcen, parvint à réunir les guerriers de presque toutes les tribus, dans un camp considérable, sur les bords du Rio-Salado, au sud-ouest d'Oran; il tendit une embuscade aux troupeaux de nos alliés, qui furent enlevés dans la matinée du 12 avril, au moment où on les conduisait aux pâturages; sans se douter des forces nombreuses qu'il avait devant lui, Youssouf, qui commandait les spahis cantonnés à Miserghin, fit monter à cheval tous ses cavaliers, au nombre de 800, et reprit bien vite les troupeaux enlevés; mais les Douairs et les Zmelas, altérés de vengeance, se lancèrent imprudemment à la poursuite de l'ennemi; pour les soutenir, Youssouf fut forcé de s'aventurer plus loin qu'il ne le désirait; tout-à-coup il est enveloppé par toutes les troupes de Bou-Hamedy, qui, au nombre de 8,000 cavaliers, débouchent de la gorge de Ten-Salmet; la position était critique; Youssouf prit ses mesures avec sang-froid et intelligence; son premier soin fut d'envoyer, sur-le-champ, à Oran, demander des secours au général Gueheneuc; cependant il fallait battre en retraite; elle se fit lentement et en bon ordre durant une heure; alors les ennemis devenant de plus en plus nombreux et acharnés, il devint urgent de former l'infanterie en carré; ce mouvement ne put s'effectuer sans un peu de désordre; un désastre complet était imminent; un escadron de cavalerie, commandé par le capitaine de Montébello, se dévoua pour le salut commun : pendant une demi-

heure, ces 65 braves tinrent ferme, assaillis, débordés, enveloppés par plus de 1,000 cavaliers arabes; on ne se battait qu'au pistolet et à l'arme blanche; l'escadron perdit un tiers de ses hommes, mais l'infanterie avait eu le temps de compléter sa formation en carrés, et pouvait, dèslors, braver tous les efforts de cette multitude; la cavalerie française se retira rapidement sous le canon de Miserghin : les carrés d'infanterie continuèrent leur retraite avec calme et lenteur, faisant feu des quatre faces à la fois; vers les quatre heures et demie arrivèrent les renforts d'Oran; la cavalerie se reforma; on reprit l'offensive : l'ennemi en retraite fut poursuivi jusqu'à six heures du soir; il avait perdu dans cette chaude affaire près de 400 hommes, et nous, seulement 42 : puissance admirable de l'ordre et de l'organisation. Ainsi, de tous côtés, Abd-el-Kader n'éprouvait que des revers; la fidélité des tribus en était de nouveau ébranlée, car on sait que les Musulmans regardent comme impie de lutter contre la force, qui chez eux est l'expression de la volonté de Dieu. L'Émir fut plusieurs fois réduit à brûler les moissons de ses sujets pour les ramener à l'obéissance; mais c'était dans les circonstances les plus critiques qu'il montrait surtout son indomptable énergie et son infatigable activité; ce qui prouve l'ascendant que savait acquérir cet homme extraordinaire, c'est le dévoûment inaltérable que lui gardèrent ceux auxquels il avait confié une portion de son

autorité; tous lui furent fidèles dans sa mauvai
comme dans sa bonne fortune, et plusieurs
firent tuer à son service. Pendant qu'il châtia
les Arabes révoltés, il envoyait des expéditio
dans la province de Constantine; il brûlait l
moissons des Douairs aux portes d'Oran, enfin
armait des Sandales pour attaquer l'île d'Harcl
goun; mais ce poste reçut des renforts, et l'Ém
fut encore une fois contraint d'abandonner s
projets; enfin un ennemi qui devait lui porter l
coups les plus terribles venait de débarquer
Oran. M. de Lamoricière, général à 34 ans, reç
le commandement de la province dans le mo
d'août 1840. Une impulsion vigoureuse dans to
les services militaires y signala dès lors sa pr
sence. Les troupes brûlaient de désir d'entrer
campagne sous un jeune chef d'une réputation
brillante; nul général n'exigea plus de ses soldat
et nul n'en fut mieux obéi, parce qu'il prenait to
jours la plus grande part des dangers et d
fatigues. Il rendit l'infanterie française presq
aussi mobile que la cavalerie, et perfectionna
système des *razias*, de manière à réduire les e
nemis au désespoir. Disons une fois pour toutes
qu'on entend par ce mot, qui a pris place dans l
langue française depuis nos guerres d'Afrique
quand les populations qu'on veut châtier
trouvent à portée, on part le soir avec une peti
colonne, plus ou moins forte, selon l'importan
du coup que l'on veut tenter et la résistance pr

sumable; on marche toute la nuit dans le plus grand silence, sans lumière, en se glissant de préférence dans les vallées étroites et les endroits inhabités; vers les trois heures du matin, un peu avant que le soleil fasse le jour, ce qui a lieu tout-à-coup et presque sans aurore sous cette latitude, on envoie quelques éclaireurs reconnaître exactement la position des tentes ou Adouars qu'on veut enlever. Pendant ce temps la colonne se repose et se prépare; il est quelquefois difficile de retenir les Arabes auxiliaires qui flairent le combat et le butin. Quand des renseignements positifs sont arrivés, on se remet en marche le plus rapidement possible; la cavalerie prend les devants; dès qu'elle aperçoit l'ennemi, elle fond dessus au galop; une partie combat et massacre tout ce qui résiste; l'autre s'occupe des troupeaux, qui, accoutumés par leurs maîtres à marcher au commandement comme un escadron de cavalerie, ont ordinairement pris le galop, et détalent à toutes jambes. Les Arabes auxiliaires font table rase; les tentes en poil de chameau, l'ameublement qu'elles renferment ont disparu dans quelques minutes; les hommes non armés, et les femmes, en signe de soumission se dépouillent de leurs vêtements, et se mettent à courir tous nuds, implorant la pitié du vainqueur. Pendant ce temps l'infanterie arrive; on rassemble autant de troupeaux qu'on le peut et l'on revient immédiatement sur ses pas; il arrive assez souvent que l'arrière-garde est suivie par les

anciens propriétaires qui témoignent leur mécontentement à coups de fusil ; on n'y fait pas attention, l'on rentre au camp sans s'arrêter, après avoir fait une marche de quinze ou vingt lieues, comme une promenade. Telle est la guerre la plus capable d'amener les Arabes à la soumission. La tribu ruinée demande ordinairement la paix dès le lendemain et sollicite la faveur de faire partie de la prochaine expédition, afin d'avoir l'occasion de s'indemniser de ses pertes.

M. de Lamoricière étudia pendant deux mois les hommes et les choses du Gouvernement qu'il était appelé à exercer, prudence admirable chez un jeune homme que la fortune avait jusqu'alors si singulièrement favorisé ; il fit du reste payer bien cher aux ennemis ce temps de repos ; vers le milieu d'octobre 1840, il apprit qu'une partie notable des Garabas et des Beni-Amer campaient à onze lieues d'Oran, en pleine sécurité ; il convoque les troupes sous prétexte d'une revue, et part sans que personne sût où il les conduisait ; les ennemis surpris perdent leurs chefs les plus importants ; leurs femmes et leurs filles sont faites prisonnières : tout ce qu'ils possédaient devient la proie des vainqueurs.

M. de Lamoricière trouva bientôt un autre moyen de châtier les Arabes ; on sait que les habitants de la Régence ont l'habitude de garder leurs

blés dans des espèces de magasins souterrains, où il se conserve très bien; c'est ce qu'on appelle des silos : ils sont toujours si bien cachés qu'on marche dessus sans s'en apercevoir; le jeune général imagina d'employer de grandes tiges en fer, pour sonder le terrain et reconnaître la grande pierre plate, qui ordinairement recouvre l'entrée de ces greniers abondamment pourvus; dans différentes excursions, les Français enlevèrent ainsi tout le blé qui se trouvait aux environs d'Oran, à trente lieues à la ronde; une dernière fois, ils revenaient dans la ville avec des mulets chargés de butin, quand ils furent vigoureusement attaqués dans un défilé très étroit; les Arabes furent d'abord contenus, mais leur nombre et leur audace augmentant toujours, il fallut s'arrêter pour les combattre. La cavalerie dégagea la colonne et l'on arriva sans encombre au bivac; le lendemain les ennemis reparurent plus audacieux encore, et s'avancèrent jusqu'à portée de pistolet de nos troupes : le général n'attendait que ce moment; une charge de cavalerie ordonnée à propos leur tua quinze hommes sur la place et dispersa le reste; le colonel d'état-major de Maussion qui s'était fait dans l'armée une réputation de bravoure et de loyauté, fut tué dans cette retraite d'une balle dans la tête.

Les rapides expéditions du gouverneur d'Oran jetèrent la terreur dans toute la province. Les

environs de la ville devinrent un désert; M. de Lamoricière ne désespéra pas d'atteindre encore les ennemis. Il avait sous ses ordres le capitaine Daumas, qui, ayant longtemps résidé comme chargé d'affaires à Mascara, entretenait de nombreuses relations parmi les Arabes, et était parvenu à se former une escouade d'émissaires indigènes qu'il envoyait dans toutes les tribus ennemies, recueillir des nouvelles et des renseignements. On sut par eux qu'une partie de la confédération des Beni-Amers, cherchant des pâturages pour leurs bestiaux, s'étaient établis derrière le Rio-Salado ou l'Oued-Mala, à dix huit lieues sud-ouest d'Oran; ils s'y faisaient garder par deux vedettes veillant nuit et jour au sommet d'une montagne. Tant d'obstacles ne firent qu'aiguillonner l'ardeur du jeune général; il partit à l'improviste, se dirigeant sur les bords de la mer, ralliant en route Mustapha et ses Douairs. Quatre éclaireurs indigènes surprirent sur leurs montagnes les vedettes ennemies et s'en emparèrent; tout allait bien jusques-là : mais des difficultés de chemins inattendues ralentirent la marche de la colonne; les prisonniers s'échappèrent et allumèrent de grands feux sur les hauteurs, pour donner de loin l'alarme à leurs concitoyens; arrivés au lieu du campement, les Français ne trouvèrent plus que des traces encore fraîches; l'ennemi ne devait pas être loin, on battit la campagne, on finit par découvrir les fuyards; la cavalerie parvint à couper la queue de

l'émigration; elle se lança ensuite sur les traces du reste, faisant le coup de fusil avec les cavaliers de l'arrière-garde; on perdit inutilement et du temps et de la peine; nos chevaux étaient si fatigués, qu'il fallut lâcher prise et rentrer à Oran, avec le butin fait dès le commencement de l'action. Cette journée termina la campagne de l'automne 1840, dans la province d'Oran.

Nous avons vu par les événements précédents que l'ambition d'Abd-el-Kader s'étendait sur toute la Régence : bien avant le commencement des hostilités, ses tentatives avaient agité toute la province de Constantine, quoique à l'exception de Biscara, il ne fut parvenu à y établir son autorité nulle part. Le théâtre de ses intrigues était surtout les tribus qui, ne s'étant pas encore positivement ralliées à notre étendard, formaient une sorte de terrain neutre où les deux influences n'avaient cessé de se combattre, avec des succès divers. Des révolutions rapides et sanglantes avaient surtout bouleversé la portion sud de la province de Constantine, qui bien qu'appelée le désert, nourrit encore des populations nombreuses, de tout temps presque indépendantes, sous le patronage de grandes familles jouissant d'une influence séculaire et respectée. Lors de la prise de la capitale, l'autorité française avait désigné pour chef de ces régions a peu près inconnues, Ben-Ferrat, notre ancien allié contre Achmet-Bey; mais à peine avait-il reçu

l'investiture de son pouvoir, qu'il s'était hautement rangé sous les drapeaux d'Abd-el-Kader ; le maréchal Valée le remplaça alors par Azis-Ben-Gannah, chef d'une famille rivale de celle de Ben-Ferrah, et qui, quoique allié par le sang au dernier Bey de Constantine, nous témoigna une fidélité qui ne se démentit jamais ; le nouveau *Scheick-el-Arab*, c'est ainsi qu'on désigne le chef du désert, reçut dans les premiers jours de mars 1839, un émissaire de Bou-Azous, commandant des troupes régulières d'Abd-el-Kader, qui voulait essayer auprès de Ben-Gannah, les menées qui lui avaient si bien réussi auprès de son prédécesseur ; mais l'homme n'était plus le même ; Ben-Gannah fit décapiter l'espion et comme il n'était pas alors trop loin de Constantine, il en envoya la tête au général Galbois qui tout en louant son zèle n'agréa pas un pareil hommage. Le Scheik-el-Arab, avec quelques Turcs à la solde de France et les partisans de sa famille, s'achemina ensuite vers son gouvernement où son autorité fut bientôt sans rivale. Les hostilités ayant enfin positivement éclaté entre la France et l'Émir, ce dernier envoya contre Ben-Gannah ce même Bou-Azous qui fut battu, contraint de fuir dans les premiers jours de 1840 ; Abd-el-Kader renforça son lieutenant de 450 fantassins réguliers et de 800 chevaux ; avec ces ressources Bou-Azous parvint à entraîner à sa suite une grande partie des tribus qui errent dans ces plaines sablonneuses ; ses succès ne durèrent

pas longtemps ; l'allié de la France convoqua tous les partisans de sa famille et vint à leur tête chercher Bou-Azous ; il le rencontra le 24 mars 1840 à Selsons, quatre-vingt lieues au sud de Constantine, et le battit si complètement que pas un des fantassins de l'Émir ne parvint à s'échapper. Voici la lettre par laquelle le héros arabe rendait compte de cette affaire au général Galbois.

« J'ai été attaqué par les troupes régulières d'Ad-El-Kader ; j'ai perdu la moitié de mon monde et de ma famille en combattant les ennemis ; mais grâce à Dieu, ils sont tous vaincus ; ne pouvant t'envoyer leurs têtes qui sont trop lourdes, je t'expédie leurs oreilles. Quant aux armes, j'ai pris 500 fusils et quelques-uns de plus, et je les garde pour armer autant de mes Arabes qui combattront de même nos ennemis dans l'occasion : je n'ai quitté le champ de bataille que quand je les ai tous vus réduits à l'état de cadavre, à quoi j'ai travaillé pour ma part en scheick et en Arabe qui aime la bonne renommée. Je te prie de me changer le yatagan que tu m'as donné ; il est tout ébréché, courbé, hors de service. C'est dans cet état, du reste, qu'un Arabe fidèle doit rendre les armes qu'on lui confie pour la défense de son pays. »

En effet, 500 oreilles droites, les bagages, les canons de Bou-Azous suivirent de près cette missive. Le gouverneur de Constantine les envoya à

Alger. Cette victoire rompit entièrement les relations qu'Abd-el-Kader voulait nouer avec Tunis pour en tirer des munitions de guerre, et nous permit de donner la main à Tedjini, le marabout d'Aïn-Madhi qui, soutenu de notre influence, espérait fermer définitivement à l'Émir les immenses plaines du Sahara, son refuge et sa place d'armes assurés en cas de défaite.

Un autre émissaire de l'Émir, nommé Ben-Omar, avait paru aux environs de Sétif dans l'été 1839; le général Galbois, resté dans la Medjana après le passage des Bibans par le maréchal, Valée s'était mis à sa poursuite et l'avait rejeté dans le sud-ouest, du côté de Msylah, où il continuait à se maintenir. Se voyant sans concurrent de ce côté, le gouverneur de Constantine continua dès lors son établissement de Sétif et en pacifia les environs. Le plus heureux succès couronna partout ses efforts, et il ne rentra à Constantine qu'après avoir laissé l'influence de la France toujours croissante dans l'ouest de la province; autour de nos camps s'établissaient des marchés et des points de réunion pour les tribus environnantes, qui venaient y chercher protection et justice; les officiers qui les commandaient étaient devenus les arbitres des différends qui naissaient souvent entre les populations peu accoutumées à une autorité régulière, mais qui en reconnaissaient les avantages dès qu'elle se montrait quelque part avec la force nécessaire pour se soutenir.

Cependant un troisième prétendant surgit tout-à-coup dans la province de Constantine. Achmet-Bey, après la prise de sa capitale, s'était retiré chez les Haractas, grande confédération encore insoumise chez lesquels il parvint à maintenir son influence, en leur promettant des secours qu'il attendait, disait-il, de Constantinople : comme depuis il n'avait rien tenté d'important, et que la crédulité des Haractas semblait vouloir à la fin se lasser, on l'avait laissé assez tranquille dans sa retraite ; le renouvellement des hostilités avec Abd-el-Kader, lui rendant l'espoir de ressaisir son pouvoir au milieu de la conflagration générale, il essaya, au commencement de mars 1840, quelques razzias sur des populations qui préféraient notre domination à la sienne ; une expédition fut entreprise pour soutenir nos alliés, chasser Achmet-Bey de chez les Haractas et punir cette tribu de l'assistance qu'elle lui avait prêtée. Des troupes parties à la fois de Guelma, de Sidi-Tamtam et de Constantine se concentrèrent à Aïn-Babouch, à 20 lieues sud-est de la capitale, sur les frontières des Haractas. Leur territoire fut envahi immédiatement ; on poursuivit l'ennemi pendant quatre jours ; on le rencontra enfin le 21 avril, derrière les eaux de la Meskiana, à plus de 50 lieues de Constantine. Les spahis passèrent sur-le-champ la rivière ; il s'engagea un combat très vif de cavalerie, dans lequel le jeune Lepic, fils d'un général de l'Empire, officier de

belle espérance, tomba mort dès les premiers coups. Plusieurs de ses camarades furent grièvement blessés ; enfin, le reste de la cavalerie arriva ; l'ennemi prit la fuite, et l'infanterie, qui n'avait pas tiré un coup de fusil, n'eut d'autre soin que de garder les nombreux troupeaux recueillis dans la campagne. Le lendemain, une députation des Haractas vint traiter de leur soumission et promit de renvoyer Achmet-Bey de leur territoire. Ce dernier, avec 1,500 cavaliers encore dévoués à sa fortune, se retira vers Dyr ; les populations environnantes, pour se débarrasser de ce dangereux voisinage, l'attaquèrent, le battirent et le forcèrent de se refugier dans les montagnes les plus sauvages de la frontière de Tunis ; la soumission des Haractas ne se démentit plus.

Cette affaire terminée, le général Galbois s'occupa du cercle de Philippeville, que les émissaires de l'Emir parcouraient dans tous les sens ; mais comme les tribus Kabyles de cette province ne reconnaissaient aucun centre de pouvoir, il aurait fallu les soumettre successivement, et des soins plus importants rappelèrent l'attention du général et les forces de la France du côté de Sétif. Ben-Omar, chassé de la Medjana en septembre 1839, n'avait pas tardé à y rentrer, se présentant hautement cette fois comme le boulevard de la foi musulmane, l'allié de l'Émir contre les chrétiens. Il prit alors plus d'ascendant sur les populations : il

souleva les Kabyles des bords de la mer; à sa voix les habitants de Zamourah eux-mêmes oublièrent les promesses qu'ils avaient faites au maréchal Vallée; il était nécessaire d'éteindre ce foyer d'insurrection qui donnait la main aux ennemis de la province d'Alger. Le gouverneur de Constantine tira donc le 62e de Philippeville pour l'envoyer à Sétif, en confiant à son colonel, M. de la Fontaine, le soin d'établir un nouveau camp à Aïn-Turco, à portée du pays insurgé. Cet officier était déjà connu par l'influence qu'il avait su conquérir sur les Kabyles du Sahel de Constantine, et nul n'était plus que lui capable de s'acquitter de sa mission; il laissa une partie de son régiment à Sétif, et avec le reste se porta, le 3 mai, à Aïn-Turco, où il arriva après une marche de sept heures : il présida aux travaux d'installation du nouveau poste, et revint ensuite à Sétif chercher des approvisionnements; à peine était-il parti que les Kabyles vinrent assaillir le bataillon laissé à la garde des travaux : leur nombre, augmentant toujours, s'éleva bientôt jusqu'à 8,000 combattants; les retranchements ébauchés furent criblés de balles : les soldats se défendaient si vigoureusement que les cartouches commençaient à leur manquer, quand le colonel averti revint de Sétif avec des renforts. L'ennemi fut tourné, mis en déroute et poursuivi jusqu'au pied des montagnes; le camp fut ravitaillé et muni de canons et de fusils de remparts; les Kabyles, cependant, revinrent à la charge les jours

suivants : enfin, le 13 au soir, le colonel partit à l'improviste de Sétif avec toutes les forces disponibles pour secourir le poste sérieusement en danger; cette fois, voulant donner une leçon aux ennemis, le chef français prit une offensive plus décidée et marcha vers le camp de Ben-Omar, situé à une lieue et demie du nôtre, et centre de l'insurrection de toutes les tribus ; il fallut l'enlever pied à pied ; l'ennemi se défendit vigoureusement, et les Kabyles perdirent plus de 100 hommes ; ils s'enfuirent enfin du côté de Zamourah, et rentrèrent dans leurs montagnes. Pendant une absence du colonel, le camp d'Aïn-Turco fut encore une fois attaqué par ces indomptables Kabyles que rien ne pouvait décourager ; 2,000 fanatiques revinrent se faire mitrailler avec une fureur qui se brisa devant la bravoure calme de nos soldats : au milieu des cris des mourants et des lamentations des femmes, on entendait par intervalles la voix des marabouts, dominant le bruit du combat, et mêlant aux coups de fusil et au fracas du canon, leurs invocations au prophète Mahommet en faveur de ses fidèles sectateurs.

Abd-el-Kader luttait sur tous les points avec une opiniâtreté qui, avec des forces moins inégales, eut peut-être vaincu la fortune. Il envoya de nouveaux secours à Bou-Azous, qui, rétabli de sa défaite de Selsons, enflammé du désir de la vengeance, envahit le gouvernement de Ben-Gan-

nat, alors absent. Les feudataires du Scheick-el-Arab, imbus de son esprit, se réunirent, battirent Bou-Azous pour la troisième ou quatrième fois, et si complètement qu'il disparut tout-à-fait de la scène, et que longtemps on le crut mort. Cette affaire fut le coup de grâce de l'influence de l'Émir dans le désert de Constantine, où il ne conservait plus que Biscara. En même temps qu'il secourait Bou-Azous il avait remplacé Ben-Omar, à la faute duquel il attribuait ses mauvais succès dans le Medjana, par son propre frère Hadj-Mustapha, auquel il donna une armée plus forte que toutes celles qu'il avait jusqu'alors envoyées dans l'est de la régence; elle comptait 1,100 fantassins réguliers et un millier de cavaliers. Le frère de l'Émir confia une partie de ses forces à Ben-Salem, kalifat de Sébaou, avec mission de soulever les tribus limitrophes de la province d'Alger, et avec le reste rejoignit Ben-Ferrat, encore à la tête de quelques partisans. Les deux chefs arabes entraînèrent un grand nombre de tribus et marchèrent contre Sétif, quartier général des forces françaises. A la première nouvelle de l'approche de l'ennemi, le colonel Levasseur, qui avait remplacé M. La Fontaine dans le commandement de Sétif, envoya en reconnaissance un détachement de cavalerie soutenu de quelques fantassins. Les cavaliers oublièrent que leur mission était d'observer et non de combattre; ils engagèrent l'action contre des forces trop supérieures

en nombre. L'infanterie s'avança pour les soutenir. Le petit corps français, complètement enveloppé, fit face de partout et parvint à effectuer sa retraite sur Sétif en très bon ordre et sans grande perte. Malgré ce demi-succès et sa supériorité numérique, l'ennemi n'osa pas attaquer la place. Quelques jours après, elle reçut des renforts de Constantine; les tribus encore fidèles amenèrent leur contingent. Le commandant français, à la tête de toutes les forces, sortit à son tour le 1er septembre à la recherche de l'ennemi. Il ne tarda pas à le rencontrer à Medja-Zerga. Les fantassins réguliers de Hadj-Mustapha montrèrent de la résolution et une certaine entente des manœuvres. Ils se formèrent en carré pour soutenir le choc de la cavalerie française; mais enfin ils furent enfoncés, leur drapeau fut pris, et 115 hommes des leurs restèrent sur le champ de bataille, sans compter ceux qui moururent plus tard de leurs blessures. Après sa défaite, le frère de l'Émir se retira vers l'ouest pour retrouver Ben-Salem et les troupes qu'il lui avait confiées, et parvint à recruter de nouveaux partisans dans les montagnes de Bougie et de Zamourah. Une colonne se lança à sa poursuite; elle l'atteignit le 13 août. Un escadron de spahis, commandé par le capitaine de Vernon, composait l'avant-garde française. Il attaqua l'ennemi dès qu'il vit quelques chasseurs à portée de le soutenir. Les troupes de l'Émir se défendirent avec courage; les spahis furent forcés

de mettre pied à terre et de charger à la baïonnette; enfin les chasseurs arrivèrent et fixèrent la victoire. Mustapha, encore une fois battu, fut abandonné de tous les habitants de la province; les Kabyles rentrèrent dans leurs montagnes, où l'on n'alla pas les chercher. Le frère d'Abd-el-Kader, désespérant dès lors de tenir la campagne, rassembla tout ce qui lui restait de troupes et se retira à Msylah, petite ville au sud-ouest de Constantine, sur la lisière du désert, où il resta tranquille pendant tout le reste de l'année 1840. Les tentatives répétées d'Abd-el-Kader sur la Medjana, les combats qui en avaient été la suite, ayant démontré l'importance de Sétif, le général Gueswiller y fut envoyé pour y commander sous les ordres du gouverneur de la province, restant à Constantine. Cette mesure consolida encore la domination française dans la Medjana. Les tribus de la plaine, qui avaient pris part à la dernière levée de boucliers, ne pensèrent plus qu'à faire oublier leur imprudence; le temps des semailles approchait, et les soins agricoles les occupaient exclusivement. Les marchés établis dans nos postes devinrent plus fréquentés que jamais; les habitants des environs de Constantine, plus à portée de leurs nouveaux maîtres, commençaient à goûter quelques-unes des connaissances apportées par eux. Les chirurgiens des régiments traitaient les malades indigènes et introduisaient la vaccine dans la régence. Enfin, quand le 3 décembre, la neige

vint couvrir les hauts plateaux de la province et arrêter les mouvements militaires, la tranquillité régnait partout.

Il est intéressant de rechercher la cause qui maintenait la paix dans la province de Constantine, pendant que le reste de la régence était en feu, et qui éteignit les soulèvements partiels et peu importants que l'Émir parvint à y susciter plus tard à force d'intrigues et de troupes envoyées pour les soutenir. On a répété et cru longtemps en France, que cet heureux résultat était dû à ce qu'on appelait le système arabe, organisé le 30 septembre 1838 par un arrêté du maréchal Valée, et qui conférait l'administration du pays à des chefs indigènes du nom de kalifats, ne reconnaissant d'autres supérieurs que le gouverneur de la province; ce fut là une grande erreur : parmi les personnages plus ou moins importants qui furent élevés à cette dignité, les uns furent condamnés au galère, les autres passèrent à l'ennemi, et presque tous ceux qui ne donnèrent lieu à aucun sujet de plainte positif, s'éteignirent dans l'inaction et la nullité la plus complète. Aucun ne put, sans le secours de nos baïonnettes, faire rentrer l'impôt le plus léger, et excepté le Scheick-el-Arab, Ben-Gannah, dont nous venons de raconter les exploits, aucun ne porta le moindre coup à nos ennemis. Mais derrière cette vaine apparence d'autorité, l'action des officiers français se faisait

sentir par la justice, le désintéressement, la loyauté avec laquelle ils usaient de leur influence. Les commandants des camps auprès desquels se trouvaient la force et l'équité se substituaient peu à peu, et sans efforts, aux autorités indigènes, dont le rôle se bornait à leur servir d'interprète; encore bientôt après put-on s'en passer tout-à-fait, à mesure que plus de connaissance de la langue et des mœurs des indigènes nous les rendit moins nécessaires. Les habitudes féodales sont peut-être celles qui conviennent le mieux à un certain âge de la vie des peuples, lorsqu'ils ne sont pas capables de se gouverner par eux-mêmes. Les Arabes n'ont point encore dépassé cette période; le pouvoir d'un homme est la seule forme administrative qui leur convienne; il faut les gouverner à la manière arabe, mais avec des Français.

Autres que l'institution des Kalifats indigènes, furent donc les causes qui maintinrent la paix dans la province de Constantine; les habitants en sont moins fanatiques, plus industrieux que dans l'ouest, et par conséquent plus rapprochés des mœurs des nouveaux conquérants; ensuite ils se divisent en plusieurs races, différentes de langue et d'habitudes, qui se touchent sans se mêler; indépendamment des Juifs, sans influence aucune, on en compte quatre principales, les Turcs et les Coulouglis leurs descendants, les Arabes purs, les Kabyles et enfin les Chaouias, espèce de Béotiens

entêtés et crédules, dont les Arabes disent qu'ils ont de la viande au lieu de cervelle dans la tête, et dont l'origine n'est pas bien connue; ils habitent généralement les vallées fertiles, se livrent à la culture des céréales, tandis que l'Arabe, fidèle aux traditions de ses pères, aime à promener sa tente dans les vastos plaines qui lui rappellent sa première patrie, et montre un goût particulier pour l'éducation des bestiaux; comme les Chaouias, les Kabyles sont stables, mais se fixent sur les pentes et les plateaux élevés des montagnes; industrieux et économes, ils s'y bâtissent de bonnes maisons recouvertes en tuiles, entourées de jardins clos de murs ou de haies vives parfaitement entretenues; ils aiment et entendent très bien la culture des légumes et des arbres fruitiers; souvent à la suite d'une marche pénible à travers des précipices et des rochers arides, nos troupes ont tout-à-coup découvert au détour d'une vallée, un groupe de jolies habitations, à demi cachées sous de massifs d'arbres et de fleurs, aussi soignées que les fermes de la Flandre et de la Normandie: tout y rappelait une vie champêtre et heureuse; c'était une tribu Kabyle, fixée là depuis des siècles, ignorant le reste du monde, comme elle en était ignorée; le gouvernement de ces tribus est républicain; elles élisent des chefs dont l'autoritée est très bornée et toujours de courte durée; quiconque possède un fusil, a le droit de vote, parce qu'il peut soutenir son opinion; « ce cens électoral dit le général

Duvivier, en vaut bien un autre ». Aussi les premiers deniers que possède un jeune Kabyle, sont toujours consacrés à l'achat de cette arme précieuse, qui est pour lui la toge virile. Leurs habitudes d'indépendance, nourries par la vue de leurs montagnes qu'ils croient inaccessibles, les a longtemps éloignés de nous; mais moins inconstants que les Arabes, plus fidèles à leur parole, sectateurs moins fanatiques de Mahomet, Il est présumable qu'ils seront les premiers à se fondre avec les Français; on les croit issus des anciens habitants du pays, refoulés dans les montagnes par les conquérants musulmans, dont ils ont pris la religion, mais non les habitudes; nos prédécesseurs dans la domination de la régence, les Turcs, trop peu nombreux pour n'avoir recours qu'à la force, mettaient toute leur politique à entretenir les antipathies qui divisaient ces diverses populations, afin de les opposer les unes aux autres, et parvenir ainsi à les dominer toutes; en dernier lieu, les Kabyles représentés par Ben-Aïssa, jouissaient de toute la confiance d'Achmet-Bey, et furent employés par lui avec succès à la défense de Constantine, lors de notre première expédition; successeurs des Turcs, nous héritâmes sans nous en douter des fruits de leur politique, et il nous fut facile de dominer ces populations qui ne pouvaient se réunir dans une résistance commune. Chaque race se subdivisait encore en tribus, indépendantes les unes des autres; chez plusieurs, les chefs jouissant, sous notre suze-

raineté très indulgente, d'un pouvoir à peu près despotique, ne se souciaient pas de le partager avec un autre souverain qui probablement se montrerait plus exigeant que nous: il faut encore remarquer qu'Abd-el-Kader était personnellement tout-à-fait inconnu dans la province de Constantine; ces motifs réunis firent qu'il essaya vainement tous les ressorts religieux, pour y exécuter un soulèvement général; les plus zélés musulmans se contentèrent de lui répondre qu'ils se joindraient à lui quand il serait le plus fort, réponse tout-à-fait conforme à la foi mahométane, qui reconnaît la victoire comme la manifestation des volontés de Dieu : tout se borna à des querelles entre quelques grandes familles que notre intervention appaisa bien vite; dans l'ouest de la Régence au contraire, les populations sont presque purement Arabes, les Chaouias y sont tout-à-fait inconnus, les Kabyles et les Turcs en très petit nombre; à Tlemcen seulement ces derniers avaient quelque influence qui fut facilement détruite pendant la paix que nous avons accordée à l'Émir.

LIVRE SEPTIÈME.

Le Maréchal BUGEAUD, Gouverneur.

Le général Bugeaud à Alger. — Son système et celu
général Rogniat. — Il bat Abd-el-Kader auprès de Mil
et chez les Beni-Zugzug.—Il passe dans la province d'O
détruit Tegdempt, occupe Mascara.—Les Medjeers pas
sous les drapeaux français.— Osman Bey.— Les Fran
poursuivent les ennemis.—Le Gouverneur revient à Al
M. de Lamoricière transporte son quartier général à 1
cara. — Ses expéditions multipliées aux alentours.
soumet plusieurs tribus.—Soulèvement du cercle de T
cen contre Abd-el-Kader. — Le général Bedeau y
mande et le soumet. — M. de Lamoricière poursui
succès. — La division de Mascara s'avance de plus en
dans le sud.— Le général d'Arbouville commande à M
ganem.— Courses d'Abd-el-Kader d'une rapidité exces
—Combat de Loha.— Les Krallafas soumis.— Sécurité
environs d'Oran.

Dans les pages précédentes, nous avons con
les événements dans les trois provinces jus
l'hiver 1840 — 41, époque à laquelle le maré
Valée quitta le commandement général : 1

qu'Abd-el-Kader se fut défendu avec un courage et une activité extraordinaire, l'opiniâtreté de la lutte avait usé la plus grande partie de ses ressources; son infanterie régulière était presque entièrement détruite et sa cavalerie n'était encore nombreuse, que parce que nulle part elle n'avait osé accepter le combat. Les tribus soumises à son pouvoir étaient épuisées d'hommes et d'argent; celles de l'ouest manifestaient des signes de mécontentement, et déjà se formait parmi elles l'orage qui plus tard devait amener sa ruine. Tout son territoire était ravagé, ou pouvait l'être au premier moment; mais si le chef arabe ne pouvait plus rien fonder, il pouvait encore détruire, et les environs d'Alger en portaient le sanglant témoignage. Les assassinats et les incendies désolaient jusqu'aux portes de la ville; le temps des grands combats avait fini avec le maréchal Valée; celui des escarmouches et des surprises allait recommencer avec le général Bugeaud; la tâche de ce dernier n'était pas plus facile que celle de son prédécesseur, bien qu'il n'eût à lutter que contre un ennemi qui ne tenait presque plus nulle part : les guerres soutenues principalement par les populations finissent toutes de même; les Chouans succédèrent aux grandes armées Vendéennes, les guérillas espagnols, aux troupes régulières et soldées; par une heureuse coïncidence, les talents et le caractère des deux derniers gouverneurs de l'Algérie, se trouvèrent en rapport avec la mission dont ils étaient chargés; le général

Bugeaud s'était d'abord montré peu partisan de l'occupation totale de la régence : un des premiers il avait entrevu de quel prix nous devions payer cette conquête, et effrayé pour sa patrie de la grandeur du sacrifice, il avait conseillé d'abandonner une entreprise dont il n'apprécia que plus tard tous les avantages ; malgré cette opinion bien connue, le cabinet ayant manifesté la ferme résolution de ne pas laisser à l'Émir un pouce de terrain, et promettant de fournir toutes les ressources nécessaires à une guerre décisive, il avait paru l'homme le plus capable de la bien diriger ; au milieu de cette nuée d'écrits et de discours sur les affaires africaines, deux hommes seulement et deux militaires, les généraux Rogniat et Bugeaud surent voir le véritable nœud de la question, chacun sous un point de vue et dans un but tout-à-fait différents ; le premier, partant de la supposition que la France ne devait ni abandonner, ni soumettre entièrement la Régence, conseillait de cesser les expéditions lointaines qui ne propageaient que la dévastation et l'incendie, et par suite la haine du nom Français ; il voulait réunir tous les efforts sur un seul point, et n'occuper sur ce point que le terrain qu'on voudrait et qu'on pourrait immédiatement cultiver ; pour le défendre des incursions des Arabes, on l'aurait enceint d'un obstacle continu, soutenu, de distance en distance, par de petits postes armés, exerçant une surveillance toujours active : se fondant sur ce que la principale force de l'ennemi

consistait dans la cavalerie, et que c'était d'elle surtout qu'on avait à craindre ces rapides et terribles excursions, appuyé du fait que les Arabes n'étaient jamais parvenus à prendre un seul blockaus, il pensait qu'un pareil obstacle pourrait être d'un profit très faible et par conséquent peu dispendieux, surtout en profitant des accidents naturels du terrain, tels que rivières, rochers, escarpements; la population renfermée dans cet espace comme dans une île, s'y serait occupée de la culture des terres, sans se mêler en rien des événements extérieurs; on n'aurait laissé pénétrer les Arabes dans nos lignes, que désarmés et dans un but commercial; si quelques familles indigènes avaient voulu s'établir parmi nous, nous ne les aurions reçues qu'à condition de se conformer en tout à nos mœurs et à nos coutumes, et toujours en petit nombre pour ne pas introduire l'ennemi dans la place; puis à mesure que la population civilisée se serait trouvée trop à l'étroit dans ses premières limites, elle aurait successivement retranché du pays inoccupé, des parcelles de 30 ou 40,000 hectares par des retranchements analogues au premier, et soumis à la même surveillance : le général Roguiat appuyait ses idées de l'exemple de la grande muraille de la Chine, et de celle beaucoup moins considérable, construite par les Romains, pour reprimer les excursions des peuples du nord de la Grande Bretagne. Si dès le début de la conquête de l'Algerie, on eût pu prévoir combien de millions, combien de jeunes et brillantes

existances devait dévorer cette terre inhospitalière, une raison froide et ferme eût approuvé le plan du général Rogniat; peut-être même encore sur quelques points de ce vaste continent, ravagé plutôt qu'habité par tant de hordes différentes, aurons-nous encore à l'appliquer quelquefois; mais ces idées ne furent énoncées qu'en 1839, et comme il arrive presque toujours, les événements avaient emporté les plans et les projets; en 1839, la France voulait tirer une vengeance éclatante d'un chef de tribu, qui s'était servi contr'elle du pouvoir qui lui avait été confié; la conquête de tout le territoire qu'elle lui avait donné à administrer fut donc résolue; les avis variaient sur les moyens d'y parvenir; il était démontré combien était inutile la poursuite par une armée d'un ennemi qui s'ouvrait partout devant elle, pour se refermer immédiatement derrière; autant aurait valu lutter contre un essaim de guêpes; il fallait un autre moyen de l'atteindre, et le général Bugeaud proposait pour cela deux plans. Le premier était d'occuper assez de points sur toute la Régence, pour que chaque tribu fût tout au plus à une journée de marche d'une force armée; de cette manière, les Indigènes complètement enlacés, eussent été immédiatement soumis; ce plan était très simple, très sûr, mais demandait pour son exécution, une énorme quantité de troupes; c'est ce que le général Bugeaud appelait la grande guerre; il en avait un second, moins rapide, moins sûr, mais aussi moins dispendieux; c'était d'orga-

niser des colonnes mobiles assez fortes pour parcourir le pays, sans crainte d'être entamées ; il suffisait pour cela, d'après l'expérience du général, d'un effectif de 5000 hommes de toutes armes : ces colonnes au mois de juin de chaque année, traversant les tribus insoumises, en auraient brûlé les moissons et les adouars, seules valeurs que les Arabes ne peuvent pas emporter avec eux et qui par conséquent offrent quelque prise à nos coups. Au bout de deux ou trois ans de semblables expéditions, où l'ennemi se serait soumis, ou il aurait quitté le pays. Les 80,000 hommes mis à la disposition du nouveau gouverneur, au commencement de 1841, lui permettaient de combiner quelques effets de la grande guerre, avec le système général de la petite.

Le général Bugeaud, débarqué pour la troisième fois en Afrique, le 22 février 1841, adressa aux habitants de la Régence une proclamation remarquable par ce ton de franchise brusque, cet oubli, ou ce mépris des précautions oratoires, ce mélange de pensées originales, de conseils pratiques, d'idées positives qui avaient signalé ses discours à la Chambre des Députés sur la question d'Afrique ; trois jours après, il était parti pour Blida; sur sa route, il remarqua les champs incultes des villages de Dely-Brahim et de Douéra, et les habitants ne vivant que des industries qui accompagnent toujours les grandes réunions de troupes;

la crainte des maraudeurs arabes empêchait les colons de se répandre dans la campagne pour la cultiver ; le nouveau gouverneur fut vivement frappé d'un état de choses si déplorable ; il aimait l'agriculture, l'avait pratiquée avec succès et la regardait avec raison comme la base et l'essence de toute prospérité solide. Il conseilla aux cultivateurs de se rendre en force dans les champs, de manière à pouvoir repousser quelques cavaliers ennemis et travailler ainsi tantôt chez un propriétaire, tantôt chez un autre. A Blida, le général put apprécier une petite application du système de M. Rogniat. Nos troupes, dans leurs moments de loisir, avaient entouré d'un fossé une superficie de 2,000 hectares d'un terrain fertile, pouvant nourrir aisément 200 familles à raison de 10 hectares par chacune. Dans cet espace privilégié, le gouverneur fit tracer des chemins d'exploitation, désigner l'emplacement d'un village et former des lots qu'on devait adjuger aux premiers colons qui se présenteraient pour les occuper.

De retour à Alger, il donna ses premiers soins à la répression de ce brigandage armé dont il venait de voir les tristes effets ; le moyen qu'il employa fut d'organiser en patrouilles continuelles les troupes stationnées à tous les avant-postes, l'enregistrement de tous les Arabes soumis sur des listes dressées à cet effet, et l'obligation de porter sur eux une marque distinctive afin qu'on

pût les reconnaître au premier aspect ; ordre fut donné aux patrouilles de saisir tous ceux qui ne seraient pas munis de ce signe et de les remettre aux commandants des places d'Alger, et de Mers-el-Kébir, qui devaient les traiter comme les condamnés aux travaux publics et les organiser en sections de travailleurs à la suite de ces derniers ; le résultat de toutes ces mesures fut assez heureux ; après douze jours consacrés à ces détails de l'administration intérieure, le gouverneur confia l'administration provisoire d'Alger au général Baraguay-d'Illiers et s'embarqua pour l'est de la Régence qu'il ne connaissait pas encore ; il amenait avec lui les généraux Négrier et Lafontaine, chargés de commander l'un à Constantine, l'autre à Philippeville ; chacun d'eux avait déjà occupé avec succès et gloire le poste qui lui était de nouveau confié ; le gouverneur, dans moins de 12 jours, fit plus de 300 lieues, visita les places de Bonne, Guelma, Constantine, Philippeville, Bougie et toutes les stations intermédiaires ; satisfait de nos affaires de ce côté, son premier acte, à son retour dans Alger, fut l'organisation en milice indigène de quelques habitants de Gigelly, qui étaient rentrés dans leur ville depuis notre occupation et qui, par leur dévoûment, semblaient dignes de combattre dans nos rangs ; la même mesure fut étendue aux villes de Médéah et de Coléah.

La campagne prochaine devait être et était en

effet l'objet des soins les plus constants du Gouverneur; tout se préparait pour la pousser vigoureusement; de nouveaux renforts étaient arrivés de France et les ducs de Nemours et d'Aumale devaient en partager les fatigues et les dangers; le premier avait reçu le commandement de la première division de l'armée active, et le second servait avec son grade de lieutenant-colonel dans le 24e de ligne; mais avant d'entreprendre les grandes opérations offensives, il fallait ravitailler Médéah et Miliana qui n'avaient plus de vivres et qui devaient cependant servir de points d'appui pour la campagne prochaine. Le gouverneur, accompagné du général Changarnier, se mit à la tête du corps d'armée, escortant un convoi qui se dirigeait par le chemin connu du Ténia. Deux fois, au milieu des combats, il fallut recommencer la fatigante et ennuyeuse ascension de ces montagnes; au bois des Oliviers, sur un lieu déjà arrosé de tant de sang, le général Changarnier reçut à l'épaule un coup de feu qu'on crut d'abord mortel; heureusement que quand la balle eut été extraite, le général eut encore la force de se remettre à la tête de ses troupes, et il ne fit compléter le pansement que quand l'ennemi eut entièrement disparu. En dernier lieu, le général Bugeaud vint aux pieds des pentes méridionales du col recevoir un convoi destiné pour Miliana, et se dirigea sur cette dernière ville par un chemin encore inexploré. Il suivait les montagnes des Boualouans, traversait

un bout de la vallée du Chélif, et remontait ensuite droit au nord, en suivant le fond du ravin sur les bords duquel sont bâtis les murs de la place. Durant sa route, le gouverneur aperçut dans la plaine à sa gauche, un corps de 10 ou 12,000 cavaliers arabes qui semblaient observer ses mouvements; cette vue l'avertit de se tenir sur ses gardes; il fit d'abord couronner les crêtes par de l'infanterie, et alors seulement il s'engagea dans la gorge avec des cavaliers qui conduisaient par la bride leurs chevaux chargés de sacs de farine; bientôt les fantassins de gauche furent attaqués par les Kabyles; nos troupes les repoussèrent, mais se laissant entraîner trop loin à leur poursuite; elles découvrirent le flanc du convoi sur lequel vinrent se ruer d'autres ennemis. Les cavaliers français, avec leurs chevaux et leurs sacs étaient assez embarrassés; mais enfin, soutenus de la présence du gouverneur, les uns se lancèrent en tirailleurs contre l'ennemi, pendant que les autres tenaient leurs chevaux par la bride; les assaillants furent maintenus à distance; la garnison de Miliana sortit de la ville et vint porter secours au convoi qui devait la nourrir; quelques instants après, les provisions étaient en sûreté dans ses murailles.

A la vue des forces nombreuses que l'ennemi avait déployées dans cette journée, le gouverneur jugea qu'en se retirant le lendemain par le même chemin, il parviendrait peut-être à engager une

action générale ; il savait que la sauvage ardeur des Arabes n'est jamais si imprudente que quand elle s'exerce sur un ennemi qui se retire, et il prit ses mesures pour les envelopper, d'un côté entre la garnison qui gardait Miliana, de l'autre entre l'armée sous ses ordres qui devait quitter la place ; tout se passa comme le gouverneur l'avait prévu, mais les Arabes avertis par leurs défaites précédentes, ne s'engagèrent qu'à demi dans le piége et l'impatience de quelques corps qui se portèrent trop tôt en avant, forcèrent le général à donner le signal de l'attaque générale plutôt qu'il ne l'aurait voulu ; cependant cette action toute incomplète qu'elle fut, coûta aux Arabes 400 hommes restés sur le champ de bataille du 3 mai 1841.

Le lendemain au point du jour toute la colonne déboucha dans la plaine, à la recherche de cette nombreuse cavalerie aperçue en arrivant à Miliana ; on la trouva divisée en trois ou quatre bandes dont chacune était plus nombreuse que les deux régiments de chasseurs lancés à sa poursuite ; l'ennemi évita constamment le combat ; dans les marches et contremarches qui s'en suivirent, une partie de la cavalerie arabe passa le Chélif sur un pont au sud de Miliana ; l'armée française la suivit sur la rive gauche où elle établit son camp ; le général divisa ensuite ses forces en deux corps : le premier composé de toute la cavalerie française et de trois bataillons d'infanterie, continua la pour-

suite d'Abd-el-Kader; le reste garda le camp et les bagages. A la tête de la première colonne, le général Bugeaud s'avança droit au sud, brûlant et ravageant les riches tribus qu'il trouvait sur son passage; il arriva ainsi chez les Beni-Zugzug, parmi lesquels Abd-el-Kader et ses troupes d'élite avaient établi leurs camps; l'émir était menacé de perdre toute son influence sur ses alliés, s'il les abandonnait sans combattre à toute la colère des Français; il fut ainsi forcé d'engager une action dont il prévoyait que l'issue ne lui en serait pas favorable; ses troupes se défendirent néanmoins assez vaillamment et ne quittèrent le champ de bataille, qu'en y laissant 184 hommes. Le reste se dispersa et nous abandonna tout le pays où nous fîmes un riche butin en bestiaux; quelques prisonniers et quatre-vingt deux femmes, dont plusieurs, appartenant à des chefs importants, tombèrent entre nos mains; la nécessité de mettre nos prises en sûreté ramena la colonne entière vers le pont, et dans sa marche elle aperçut un corps nombreux de cavalerie arabe, commandé comme on le sut depuis, par Milou-Ben-Aratch, l'ancien ambassadeur d'Abd-el-Kader à Paris; le général marcha droit à lui pour tâcher d'engager un second combat : mais les cavaliers Arabes prirent le galop et s'écoulèrent par le haut de la vallée pour y rejoindre les autres troupes ennemies. A peine le corps de Milou-Ben-Aratch était-il perdu de vue, qu'on en aperçut un troisième sous les ordres de

Barcany; celui-ci cheminant sur la rive droite du Chélif, le gouverneur passa la rivière par un gué et lui donna la chasse; tous ces efforts furent vains, et ces derniers ennemis disparurent sans tirer un coup de fusil; enfin le gouverneur désespérant de pouvoir combattre, ayant prouvé aux tribus que toutes les forces de l'émir ne sauraient les défendre quand il voudrait sérieusement les atteindre, reprit le 6 mai le chemin de Blida, en traversant le territoire des Soumatas. Ceux-ci avaient déjà manqué aux promesses de soumission faites au maréchal Valée; toutes leurs habitations furent brûlées et leurs troupeaux conduits à Blida.

Ainsi l'Émir, après quelques combats peu importants qui usèrent bien vite les forces que le repos de l'hiver lui avait permis de rassembler, revint à son système de ne tenir ferme nulle part; mais en agissant ainsi il réduisait au désespoir les Arabes de la province d'Alger dont le territoire était entièrement ruiné; ils commencèrent dès lors à comprendre que n'ayant plus de villes, plus de villages où ils pussent se pourvoir d'une foule de choses qui leur étaient nécessaires, plus même de camp qui put leur offrir un refuge assuré, leur vie devait désormais se confondre avec celle des bêtes féroces que l'on traque de tanières en tanières : avant leur rupture avec les Français, les indigènes n'étaient point étrangers aux douceurs de l'existence; elles étaient moins positives que le

nôtres, plus poétiques, mais peut-être encore plus impérieusement recherchées par ces peuples qui goûtent avec tant de charmes les délices de la paresse et d'une nonchalante rêverie; comme tous les méridionaux, les Arabes passent rapidement du repos le plus complet aux fatigues les plus excessives; ces deux états se servent mutuellemeut de délassement; autrefois, les hostilités des tribus entre elles étaient généralement peu sérieuses, surtout peu prolongées, et présentaient plutôt l'image d'une chasse que d'une véritable guerre; mais il leur était impossible de supporter l'existence telle que nous la leur avions faite; il fallait maintenant qu'ils fussent constamment sur pied, le jour fuyant devant nos baïonnettes, la nuit collant leur oreille contre terre, pour surprendre le pas de notre cavalerie. Avec un pareil genre de vie, ils avaient besoin d'une nourriture plus substantielle, et leurs moissons étaient brûlées, leurs silos vidés, leurs bestiaux pris; à peine leurs chevaux trouvaient-ils encore un peu d'herbe que le soleil allait bientôt brûler. Et alors que deviendraient ces compagnons fidèles de leurs courses et de leurs dangers, auxquels l'existence de leurs maîtres était pour ainsi dire attachée? et ces femmes, ces enfants, ces êtres si faibles auxquels ils portent ordinairement une si vive tendresse, quels maux ne souffraient-ils pas au milieu de tant de fatigues? Ils mouraient par milliers, tendant des mains suppliantes à leurs époux, à leurs pères, que l'am-

bition de leur chef jetaient dans un gouffre de sou
frances sans terme et sans répit; et cependant
soit héroïsme, soit crainte des vengeances d
l'Émir, pas un de ses partisans un peu notable
n'avait encore prononcé le mot de soumission

Bien convaincu de l'inutilité d'une nouvell
poursuite de l'ennemi, le gouverneur résolut d
consacrer les restes de la campagne du printemp
1841, à la destruction simultanée de cette chaîn
de villes et de postes fortifiés, établis par Abd-el
Kader sur les limites du désert et de la région cul
tivée, ayant action en même temps sur les deu
pays, et qui lui servaient de magasins et de place
d'armes. La principale était Tegdempt, dont l
général Bugeaud se réserva l'attaque. Au retou
de Tegdempt, il devait occuper définitivemen
Mascara, pour dominer le pays qui l'entourre e
frapper au cœur le pouvoir d'Abd-el-Kader, e
forçant à la soumission ou à l'exil la grande trib
des Hachems, berceau de la famille de l'Émir, e
qui lui était particulièrement dévouée, parc
qu'elle partageait en quelque sorte la souverainet
dont il était revêtu. Le 14 mai, le gouverneu
s'embarqua pour Mostaganem, point de départ d
l'expédition projetée, et où l'on entassait depui
quelque temps tous les approvisionnements néce
saires. Il y trouva la division d'Oran et son jeun
chef, brûlant de se signaler par quelqu'exploit u
peu plus sérieux que les expéditives razias d

l'automne dernier. Le général Lamoricière n'avait eu qu'un combat un peu important à livrer depuis qu'il commandait la province; cette affaire, qui avait eu lieu dans le courant de janvier 1841, n'avait pas laissé que de coûter 400 hommes à l'ennemi, qui depuis lors avait complètement disparu des environs d'Oran. Quelques Arabes continuaient, malgré la guerre, à fréquenter nos marchés, attirés par l'appas du gain, plus fort que toutes les défenses d'Abd-el-Kader. A son arrivée à Mostaganem, le gouverneur divisa ses troupes en deux colonnes. Le duc de Nemours, qui pour la troisième fois paraissait dans les rangs de l'armée d'Afrique, reçut le commandement de la première, le général Lamoricière de la seconde. L'expédition conduisait avec elle un matériel de siége, dans le cas où l'Émir, accouru sur le nouveau théâtre des hostilités, voudrait défendre sa ville de prédilection; on verra que cette précaution devint inutile. On partit pour Tegdempt le 18 mai 1841. Après quelques combats de flanc et d'arrière-garde, et une affaire un peu plus importante engagée entre la cavalerie des deux partis sous les murs mêmes de la place, les Français y entrèrent pour la première fois le 25 mai. Comme dans presque toutes les villes que nous avions envahies depuis le commencement de la guerre, les maisons étaient évacuées et en partie en flammes; cependant les nouvelles constructions de l'Émir, ses magasins, sa fabrique d'armes,

et plusieurs habitations couvertes en tuiles étaien encore intactes. Sur une hauteur qui dominai la ville, s'élevait une forteresse vaste et solide, o les architectes d'Abd-el-Kader avaient épuisé tout leur science; tout fut détruit, et du haut de montagnes voisines l'Émir put voir sauter le murs qui lui avaient coûté tant de soins et d'ar gent. Deux ans s'étaient à peine écoulés, qu nous construisions nous-mêmes un poste et de établissements à Tiaret, a quelques lieux seule ment de Tegdempt. Quand le fer et le feu euren rempli leur tâche, l'armée française évacua l ville, en laissant pour quelque temps un peti corps de troupes caché dans les maisons encor debout. On savait par expérience que les Arabes une fois qu'ils croiraient les Français partis, n manqueraient pas de rentrer dans la ville, et l'o voulait leur faire payer cher leur curiosité. E effet, une quinzaine des plus empressés furent tué au moment où ils arrivèrent sous le feu des soldat embusqués, qui, après leur décharge, regagnèren tranquillement le gros de l'armée. L'Émir tin fidèle compagnie à la colonne en retraite, san jamais pouvoir être amené à un véritable combat Arrivé en vue de Mascara, il reçut de nombreu renforts, et l'on crut un moment qu'il tenterai une bataille pour défendre la ville : vaine espé rance; il disparut après une canonnade qui lu avait tué quelques hommes. Les Français s'instal lèrent tranquillement à Mascara, où, au milieu d

beaucoup de maisons en ruine on trouva néanmoins plus de ressources pour les casernements et les magasins qu'on n'aurait osé l'espérer. L'enceinte des constructions était très grande, et avait contenu jadis de 25 à 30,000 âmes; trois bataillons d'infanterie, trois compagnies du génie furent désignés pour en former la garnison; on leur laissa tous les vivres qui n'étaient pas nécessaires à la retraite de l'armée active. Dans son retour à Mostaganem, le gouverneur qui voulait joindre ce port à Mascara par une route praticable aux voitures, essaya d'un chemin en ligne droite par lequel les Français n'avaient jamais passé; il fallait étudier toutes les directions pour choisir ensuite la plus convenable. Malheureusement le gouverneur fut cette fois-ci complètement trompé dans ses espérances. Le terrain qu'il franchit se trouva si horriblement tourmenté, que l'arrière-garde toute seule eut à lutter longtemps contre Abd-el-Kader, sans qu'il fut possible au corps d'armée de lui porter secours; du reste elle se battit avec un tel courage et un tel succès qu'elle tua beaucoup de monde à l'ennemi, sans éprouver elle-même de perte importante. Les Arabes disparurent dès que le terrain permit au reste de l'armée de paraître en ligne. On rentra à Mostaganem après une campagne pénible, dont le seul résultat avait été la destruction des maisons de Tegdempt et l'occupation des masures de Mascara.

Cette ville allait devenir pour nous dans la province d'Oran, ce qu'étaient déjà Médéah et Miliana dans celle d'Alger, c'est-à-dire un point d'appui pour les opérations nouvelles. Le maréchal Bugeaud l'approvisionna de vivres et de munitions, il se préparait ensuite à marcher sur Saïda, forteresse bâtie sur les bords du désert, lorsqu'il apprit que la place venait d'être évacuée et brulée, disait-on, par l'ennemi lui-même; une expédition de ce côté lui semblant alors sans but, il tourna toutes ses forces contre les Hachems possesseurs de la plaine d'Égris, qui entoure Mascara. Les Arabes ne défendirent pas mieux la campagne qu'ils n'avaient fait de la ville; à l'approche des baïonnettes françaises, ils replièrent leurs tentes, et s'acheminèrent au sud, vers le désert; les cavaliers de la tribu, mêlés de quelques réguliers d'Ad-el-Kader, se tenaient à l'arrière-garde de cette immense émigration, mais comme elle ne pouvait cheminer qu'avec embarras et lenteur, la colonne du Gouverneur eut le temps de lui donner une rude chasse qui leur couta bien du monde; les Hachems chassés de la plaine, les Français n'eurent plus qu'à recueillir les magnifiques moissons dont la guerre les avait rendus les maîtres. L'artillerie et le génie, qui avaient vu les occasions faillir constamment à leur courage dans une guerre toute d'escarmouches, signalèrent leur zèle et s'employèrent à transporter les blés dans les murs de Mascara; les Hachems mécontents de voir s'enlever ainsi le fruit de leurs

labeurs, essayèrent plusieurs retours offensifs, pour surprendre les moissonneurs et enlever les voitures ; de leur côté nos alliés arabes, qui retrouvaient leur véritable manière de faire la guerre, étaient toujours en course, coupant des têtes, enlevant des hommes et des chevaux. Le récit de ces combats semblerait une épisode des temps héroïques, alors que la guerre consistait surtout, en surprises, embuscades, et combats individuels ; de part et d'autre éclataient des traits d'un courage extraordinaire, qu'on ne remarquait plus tant ils étaient communs ; malheureusement la colonne du gouverneur fut bientôt forcée de retourner à Mostaganem, pour évacuer ses malades et ses blessés, et chercher une foule d'objets que l'habitude rend nécessaires aux armées européennes ; alors les rôles changèrent : la petite garnison de la ville fut à son tour confinée dans les murailles, et les Hachems, encore une fois maîtres de la plaine, s'empressèrent de mettre à profit, pour la moisson, une possession qu'ils pensaient bien ne pas devoir être de longue durée, puis ils brûlèrent ce qu'ils ne pouvaient emporter ; ces malheureuses populations, fanatisées par l'Émir, préféraient l'exil à une domination qui pourtant leur aurait été bien légère ; mais tous les autres arabes n'étaient pas disposés à les suivre dans cette résolution désespérée ; les Madjeers, grande tribu fixée aux environs de Mostaganem, et qui longtemps avaient entre-

tenu des relations de commerce avec les Fran-çais, firent alors des ouvertures. Pour les suivre plus commodément, le gouverneur resta sur les bords de la mer, et confia la conduite des opé-rations militaires au général Lamoricière; puis, voyant que la conclusion traînait en longueur, il s'embarqua le 7 juillet pour Alger, où le rappelaient les soins ordinaires du gouverne-ment.

Resté seul, pour commander la province, M. de Lamoricière recueillit tous les blés qui avaient échappé à la faucille ou à l'incendie des Hachems. Tout ce qu'il en entassa dans la place de Mascara était suffisant pour nourrir pendant sept mois la garnison de 2,000 hom-mes qu'on y laissait; elle avait des approvi-sionnements pour trois mois, en autres denrées moins indispensables. Le service de ce point ainsi organisé, le général revint à Mostaganem continuellement harcelé par l'Émir. Un corps de 2,500 hommes fut laissé dans cette dernière ville, sous les ordres du colonel Tempoure, et le reste de la division regagna Oran pour y passer les plus fortes chaleurs.

Ce temps du repos ne devait pas durer long-temps; quoique la paix avec les Medjeers n'eût pas été positivement conclue, ils revinrent plusieurs fois approvisionner les marchés de Mostaganem

où ils étaient d'autant mieux reçus, qu'ils apportaient des vivres frais à une ville qui depuis longtemps en était privée. Dès que nos troupes furent rentrées dans leurs cantonnements, l'Émir vint avec ses forces régulières s'établir chez les Medjeers pour arrêter les suites de ce commencement de défection et en châtier sévèrement les auteurs. La tribu ne voulut pas les lui abandonner, et comme ils étaient exigés impérieusement, elle finit par se jeter tout-à-fait dans les bras des Français et à demander des secours au colonel Tempourre; ce dernier, sans perdre un instant, marcha contre Ab-el-Kader, le battit deux fois, le rejeta au-delà du Chétif, et ramena une grande partie des Medjeers qui passèrent dans notre camp à la vue de l'Émir; l'étoile de celui-ci commençait à pâlir. Quelques-uns de ses réguliers, qui avaient laissé un si grand nombre des leurs sur les champs de bataille, qui avaient à supporter des fatigues incessantes, l'abandonnèrent à cette même époque. De nouvelles tribus firent des ouvertures au colonel Tempourre qui sur-le-champ en donna avis à Alger. Ces heureuses nouvelles parvinrent au gouverneur, le 6 août à deux heures et demie du matin, et trois heures après il était en mer pour venir sur les lieux en juger par lui-même. A Mostaganem, il trouva le général Lamoricière, qui de son côté était accouru d'Oran avec des forces assez importantes. Le colonel Tempourre avait repris la campagne, à la recherche de la portion des Medjeers que

l'Émir retenait par force sous son obéissance ; cet ennemi infatigable avait encore alors un corps de 6,000 cavaliers à ses ordres.

Le général Bugeaud se voyant si bien secondé par ses lieutenants, ratifia tous les engagements qu'ils avaient pris avec les Arabes nouvellement soumis, et revint dans la capitale en touchant à Oran, où il ne séjourna que 48 heures ; les Medjeers entrèrent à la solde de France aux mêmes conditions que les Douairs et les Smélas, et vinrent s'établir sous le canon de Mostaganem, où on leur assigna des terres. Pour donner un drapeau aux populations soumises et à celles qui semblaient tentées de les imiter, on résolut de leur choisir un chef musulman qui, avec le titre de Bey, sous l'autorité de France et à des conditions qui seraient réglées plus tard, commanderait tout le territoire de Mostaganem et de Mascara. On revêtit de cette dignité un peu avilie Hadj-Mustapha-Ouled-Osman-Bey, personnage issu d'une famille vénérée dans la province, dont son père avait été gouverneur, et que nos nouveaux alliés nous désignèrent eux-mêmes comme l'homme le plus capable de contrebalancer l'influence de l'Émir. On lui forma une petite armée avec les soldats déjà assez nombreux qui avaient quitté l'étendard de l'Émir.

A peine le nouveau Bey était-il installé qu'il

reçut des envoyés de la portion des Medjeers encore insoumise, et qui demandaient à rejoindre leurs frères établis sous la protection française. Quelques jours après arrivèrent des émissaires de diverses tribus, épuisées par la guerre, et qui voulaient aussi traiter de la paix; l'édifice de l'empire arabe, élevé avec tant de peines et de soins, craquait de toutes parts et menaçait ruines; nos armes, en détruisant les forces soldées de l'Émir, avaient brisé le lien qui retenait toutes ces petites nationalités réunies, et elles tendaient de nouveau à se disjoindre; envain Abd-el-Kader essaya-t-il de ressaisir son ancienne influence, en publiant une proclamation menaçante : dans peu de jours il allait, disait-il, détruire le Bey proclamé par les infidèles; le général Bugeaud répondit à des paroles par des faits, et envoya de nouveaux renforts à Mostaganem; la confiance et la sécurité renaissaient autour de cette ville; les troupeaux de nos alliés allaient sans danger chercher jusqu'à quinze ou vingt lieues dans les terres, une nourriture que les bords de la mer ne leur fournissaient plus; les Garabas, naguère ennemis acharnés, recommencèrent à apporter quelques provisions à Oran, qui bientôt, fut dans l'abondance; on parlait de combats nombreux livrés, durant l'été, entre les troupes de l'Émir et les tribus qui voulaient se soumettre : une vive agitation régnait dans toute la Régence; on était dans l'attente de grands événements

quand s'ouvrit la campagne d'automne; le Ma-
réchal Bugeaud, arrivé à Mostaganem vers la mi-
septembre, prit le commandement de l'armée ac
tive, et se dirigea d'abord sur la Mina, où plusieur
tribus lui avaient donné rendez-vous pour com
pléter leur soumission; il avait avec lui le Be
Osman et les Medjeers, qui faisaient alors leur
premières armes sous le drapeau français; mais soi
impossibilité, soit mauvaise volonté, les popu
lations qui avaient promis de se soumettre ne s
trouvèrent pas au lieu désigné; après trois jour
de vaine attente, le général se résolut à le
traiter en ennemies; par une marche de nuit
il franchit la Mina, et transporta toutes se
forces au centre d'une tribu qui perdit 50
hommes tués sur le champ de bataille e
329 prisonniers, femmes et enfants compris. Plu
de 2,000 têtes de bétail furent ramenées à Mos
taganem; le commandant d'Oran faisait alors d
son côté une pointe à Mascara, dont il trouv
la garnison dans un état sanitaire excellent
grâce aux travaux agricoles dont elle avait occup
ses loisirs; elle avait déjà fait 180 hectolitres d
vin avec les vignes dont les environs abondent
et elle en eût pu faire bien davantage, si le
futailles ne lui avaient manqué; les auxiliaire
indigènes qui accompagnaient ces expéditions s
gorgeaient de butin aux dépens des ennemis
et s'attachaient de plus en plus à notre cause
les deux généraux, réunis de nouveau à Mos

taganem, concertèrent leurs mouvements ultérieurs; le gouverneur partit pour une expédition contre les Flitas, grande tribu habitant les bords de la haute Mina, et qui avait toujours été très dévouée à l'Émir : Lamoricière devait conduire un nouveau convoi à Mascara; celui-ci, arrivé à peu de distance de Mostaganem, apprit que les ennemis, au nombre de 9,000 hommes, l'attendaient dans un endroit très difficile, où l'on fait cinq lieues sans trouver une goutte d'eau; l'Émir espérait enlever le convoi, ou du moins le retarder assez dans sa marche pour en faire mourir de soif toutes les bêtes de somme; sans se laisser tenter par l'espoir d'un combat dont l'issue pouvait être douteuse, M. de Lamoricière prit le sage parti d'allonger sa route, en obliquant à l'est; il traversait ainsi un pays facile, abondamment pourvu d'eau, et il avait de plus l'avantage de se rapprocher du gouverneur, qu'il envoya sur-le-champ prévenir de son changement de direction; à cette nouvelle, ce dernier rebroussa chemin, et vint dans la nuit du 6 au 7 octobre 1841, rejoindre son lieutenant sur les bords de l'Hill-Hill. Toutes les forces françaises réunies, il fut résolu qu'on irait partout chercher l'Émir, afin de le combattre; mais comme dans cette guerre, la célérité était le premier moyen de réussite, les troupes furent divisées en deux colonnes, la première, composée de cavalerie, pour prendre

les devants, la seconde, comprenant l'infanterie, devait suivre la première d'aussi près qu'elle pourrait le faire; on marcha ainsi droit à l'ennemi, qui occupait une forte position à Aïn-Kébira. L'Émir, malgré l'avis de ses lieutenants qui voulaient combattre, n'osa pas attendre les Français; il jeta son infanterie à gauche dans les montagnes, et recula avec sa cavalerie jusqu'en arrière d'El-Bordj, où il s'arrêta enfin derrière trois ravins presque infranchissables : la cavalerie française, qui le suivait de près, partie de son bivouac le 8 octobre, à deux heures du matin, arriva au point du jour en vue de l'ennemi, qui fut abordé sans perdre un moment; la droite française, composée des spahis d'Oran, des Douairs de Mustapha et des troupes du Bey Osman, culbuta les ennemis qu'elle avait devant elle; mais à la gauche, nos nouveaux alliés, les Medjeers, qui avaient en tête les réguliers de l'Émir, perdirent un de leurs chefs les plus braves, plusieurs cavaliers, et furent enfin ramenés sur le bord du ravin qu'ils venaient de franchir; heureusement, à ce moment même arrivait le général Bugeaud avec son infanterie, qui venait de faire trois lieues en cinq quarts d'heure; il se porta rapidement au secours de l'aile gauche. Le centre de l'Émir attaqua à son tour l'infanterie du gouverneur; alors la droite française, qui n'avait plus d'ennemis devant elle, fit un changement de front à

gauche, et fondit sur les troupes ennemies : la cavalerie des tribus ne soutint pas le choc; mais les réguliers, enfoncés trois fois, se rallièrent trois fois, quoique perdant toujours du terrain; on se battit à coups de sabre et de pistolet, la mêlée devint sanglante; enfin cette terrible cavalerie fut entièrement rompue, dispersée et poursuivie pendant près de deux heures. Le gouverneur s'attendait à un nouveau combat avec l'infanterie Arabe qu'on croyait derrière sa cavalerie; ce ne fut que plus tard qu'on apprit qu'elle avait suivi une autre route.

Maîtresse de la campagne par la victoire du 8 octobre, l'armée française réunit ses deux divisions et le convoi arriva à Mascara sous la conduite du général Levasseur; le gouverneur se trouvant alors trop éloigné des Flitas pour donner suite à ses premiers projets, vint s'établir, en traversant la plaine d'Égris, au centre du pays des Hachems. On commença par vider tous les silos qu'on put découvrir et le blé en fut envoyé à Mascara. Cette ville, nouvellement pourvue d'hôpitaux, reçut aussi tous les malades et les blessés de l'armée française, et alors, plus libre de ses mouvements, le gouverneur se lança sur les traces des Hachems, qui s'étaient retirés à l'ouest dans des montagnes élevées où jamais les Turcs n'avaient mis le pied. Les fugitifs y furent traqués à travers les rochers; on leur enleva un immense butin, et on

leur fit un si grand nombre de prisonniers
pour ne pas avoir la charge de les nourrir, on
le parti de les relâcher après les avoir désarmé
dépouillés. L'Émir, qui nous suivait constamm
tenta une attaque pendant la nuit qu'on passa
ces horribles lieux ; mais elle fut si mollei
conduite qu'elle ne nous coûta pas un seul hom
Dans son retour à l'est, le gouverneur fit halte
dant un jour pour détruire le village de la Gre
berceau de la famille d'Abd-el-Kader, où il avait p
sa jeunesse dans l'école musulmane fondée pa
ancêtres. Elle était située dans une vallée rian
fertile où tout porte à la méditation et au rec
lement. Le frère aîné de l'émir, Sidi Saïd, étai
core la veille dans la maison paternelle, dem
bâtie avec une élégance qu'on se serait pe
tendue à rencontrer au fond de l'Afrique. Au
étaient groupés une trentaine d'habitations
loger les gens attachés à leur suite ou à la cu
de leurs terres. Le 19 le gouverneur était d
tour à Mascara, où il était venu déposer son l
et installer le bey Osman, qui fit son entrée
sa nouvelle résidence au bruit de l'artillerie e
fanfares militaires.

Après un jour de repos donné aux troupe
colonne expéditionnaire marcha droit au sud
le fort de Saïda, bâti en 1838, à dix-huit ou
lieues de Mascara, pour servir de magasin à l'
et tenir en bride les tribus de la Iacoubia,

pays qui avait toujours supporté sa domination avec peine. On y arriva le 21, malgré une attaque de nuit tentée sur la colonne par l'infanterie de Ben-Thamy. Saïda était évacué de la veille; un millier de chameaux en avaient enlevé tous les effets transportables : le génie se mit sur-le-champ à miner la vaste enceinte du fort, qui fut entièrement détruite. Pendant que le gouverneur s'occupait de ce travail, arrivèrent des députés de la Iacoubia; ils furent très heureux de voir tomber cet instrument de servitude, et donnèrent des renseignements sur les Hachems de l'est, réfugiés dans les montagnes à l'extrémité sud de leur territoire, sur la lisière du Tell ou pays cultivé. Ils s'offrirent à conduire le général à leur retraite, qu'ils représentaient comme facile à envahir par le désert. Un rendez-vous fut fixé pour la nuit du 23 au 24: quelques chefs restèrent avec le gouverneur, pendant que les autres allaient prévenir les cavaliers de la ligne Iacoubia de monter sur-le-champ à cheval pour se joindre aux Français. Malheureusement la distance à parcourir était bien plus longue que ne le pensait le gouverneur : il n'arriva au rendez-vous qu'à la pointe du jour. Nos nouveaux alliés étaient depuis longtemps à leur poste, impatients de ce retard, et n'attendant que notre arrivée pour lancer leurs chevaux; il en était temps, car les Hachems commençaient à décamper. Les assaillants partirent au galop : dans un instant les vallées et les montagnes furent couvertes

d'une nuée de cavaliers. On ne put atteindre que la queue de la colonne fugitive; on prit néanmoins beaucoup de bestiaux et plusieurs chameaux chargés d'uniformes pour les réguliers de l'émir, provenant des magasins de Saïda. Les Iacoubias se firent un peu la part du lion, mais le gouverneur ne s'y opposa pas, pour ne pas risquer de rompre une amitié de si fraîche date. De nombreux bivouacs attestaient qu'une population très nombreuse et plus de 40,000 têtes de bétail avaient séjourné dans ces montagnes. Les fuyards se dispersèrent dans toutes les directions. La colonne française suivit une trace qui se dirigeait vers l'Oued-el-Abd; les Iacoubias nous abandonnèrent pour mettre leur butin en sûreté et furent immédiatemen tremplacés par d'autres tribus attirées par l'espérance de s'enrichir aussi à notre suite. On rencontra enfin la cavalerie régulière de Ben Thamy. Il s'ensuivit une affaire acharnée où l'on se fusillait de si près que le feu prenait aux vêtements des cavaliers; c'était une suite de combats corps à corps sur une étendue d'une lieue et demie; on prit à l'ennemi un étendard et 22 chevaux; rien ne peut exprimer la joie de nos Arabes en voyant ces trophés enlevés à cette redoutable cavalerie qui tant de fois les avait fait trembler. Après quelques nouvelles courses exécutées ensemble, nos auxiliaires Indigènes témoignèrent le désir de rentrer chez eux; le général leur fit des présents, les renvoya en ne gardant auprès de lui qu'un Thaleb ou savant

qui devait leur servir d'agent diplomatique auprès de la puissance française.

Livré à lui-même, le gouverneur voulut combiner un mouvement avec le colonel Géry qui commandait à Mascara. Il lui fit ordonner de venir fermer, avec toutes les troupes dont il pouvait disposer, le bas d'une vallée où une partie des Hachems s'étaient retirés. Lui-même devait la descendre en marchant vers Mascara droit au nord; mais le mouvement manqua par suite d'une nuit froide et pluvieuse qui fatigua et retarda beaucoup les hommes et les chevaux : cependant chemin faisant on récolta encore quelque butin et les deux colonnes réunies rentrèrent enfin à Mascara, où celle du gouverneur reprit les vivres nécessaires à son retour à Mostaganem : elle suivit dans cette dernière retraite la vallée de l'Hamman, qui plus tard prend le nom de l'Habra, et enfin, après sa réunion avec le Sig, celui de la Macta. C'était une nouvelle direction à étudier, au moins pour la partie la plus méridionale, et l'on était sûr d'y trouver des fourrages pour la cavalerie. Abd-el-Kader continuait d'harasser ses troupes en ayant l'air de poursuivre avec un millier de cavaliers la petite armée française qu'il n'avait garde cependant de vouloir attaquer.

Le général Bugeaud rentra à Mostaganem après 53 jours de campagne, avec une perte d'un

officier et de 23 hommes tués par le feu de l'er
nemi et de de 11 morts de maladie.

Pendant que les troupes françaises poursuivaier
à outrance les tribus encore soumises à l'Émi
Milou Ben-Aratch avait voulu punir les Medjeers d
leur alliance avec les chrétiens : il tomba su
leurs adouars établis aux bords du Chélif, croyar
avoir bon marché d'une population dont presqu
tous les guerriers suivaient la colonne français
Il réussit, en effet, à enlever une quarantaine d
femmes et quelques troupeaux. Mais à cette no
velle, tout ce qui restait parmi les Medjeers en ét
de porter les armes, se réunit, poursuivit les ra
visseurs, et, après un nouveau combat, parvint
délivrer les prisonniers et à enlever même pl
sieurs chevaux à l'ennemi ; Milou Ben-Aratch ava
laissé plus de 100 de ses soldats sur le cham
de bataille.

La campagne terminée, le Gouverneur revi
immédiatement à Alger, laissant au général La
moricière le soin de compléter le succès de no
armes. L'Émir, toujours dans les environs d
Mascara, épiait l'occasion de quelque surprise :
peine le départ de la colonne française lui eût-
donné quelque répit, qu'il avait déjà réparé se
pertes et rallié ses partisans ; il tomba d'abord su
nos alliés de la Iacoubia et les força de fuir dan
le désert ; puis, quelques jours après, il tenta u

heureux coup de main sur le troupeau de la garnison de Mascara, qui fut enlevé malgré l'énergique résistance de l'officier chargé de le surveiller, et qui, lui-même, fut fait prisonnier. Le gouverneur d'Oran, sentait combien l'Émir était encore redoutable ; il fallait être à portée de secourir les tribus qui s'étaient confiées à notre fortune, et épuiser l'énergie de ces redoutables Hachems, qui n'avaient pas encore donné signe de soumission ; il résolut alors de transporter son quartier-général à Mascara ; cette place avait reçu toutes les prises faites pendant l'été sur l'ennemi, et le jeune général comptait sur son activité et sa fortune pour procurer à ses troupes les vivres qui pourraient leur manquer. Avant d'exécuter cette audacieuse entreprise, qui devait avoir de si heureux résultats, il séjourna quelque temps à Oran pour surveiller les intérêts politiques de la province ; la portion des Douairs et des Smélas, qui avaient jusqu'alors combattu avec Abd-el-Kader, firent quelques ouvertures pour rejoindre les drapeaux de Mustapha, l'illustre chef de leur tribu : le général Levasseur appuya ces démonstrations par un mouvement offensif, et 284 tentes, 350 cavaliers bien montés, leurs femmes, leurs troupeaux vinrent s'établir sous le canon d'Oran : plusieurs autres tribus cherchaient aussi à se rapprocher de nous, pour jouir d'une tranquillité que nous seuls pouvions leur donner ; ceux que leur fanatisme éloignait à jamais des Chrétiens se décidaient à

quitter un pays désormais leur conquête; quarante ou cinquante familles, illustres parmi les Hachems, avaient déjà fait leurs préparatifs pour passer dans le Maroc : la ville de Tlemcen, où les Français avaient conservé de nombreux partisans, s'agitait et désirait notre retour. Ce fut au milieu de ces heureuses circonstances que le général Lamoricière, menant avec lui le Bey Osman, qui commandait son magzem, c'est-à-dire sa maison militaire, partit le 29 novembre de Mostaganem pour Mascara. Il était à la tête de 4,000 Français, tous hommes choisis, et dont le tempérament était bien fait au climat d'Afrique; il conduisait avec lui un immense convoi d'effets et d'approvisionnements de toute espèce; il contenait des moulins à bras, des instruments aratoires, des graines de légumes et de plantes fourragères, et tout ce qui pouvait aider à l'établissement des troupes pendant l'hiver qu'elles allaient passer loin des ressources de leur patrie; ce n'étaient plus les dévastations de la guerre qu'elles portaient avec elles, c'était une colonie qu'elles allaient fonder; les cavaliers marchaient à pied, menant par la bride leurs chevaux, chargés de ris et de bled; les bœufs eux-mêmes, destinés à la nourriture des troupes, portaient les hamacs qui devaient leur servir de couches; chaque fantassin, outre son sac et ses armes, portait encore pour huit jours de vivres; une armée, ainsi embarrassée, paraissait peu propre aux combats; cependant, attaqués

dans un défilé étroit, les soldats posent leur fardeau par terre; la charge sonne : l'ennemi, vivement abordé, abandonne ses morts et ses blessés, et n'ose plus reparaître; la patience et le mépris de la fatigue semblaient être les qualités dominantes de l'armée quand il fallait marcher, et la valeur quand il fallait combattre.

On arriva le 1er décembre à Mascara; l'Émir, effrayé d'un pareil voisinage, vida la plaine d'Égris, et se porta d'abord avec toutes ses forces régulières vers le bas Chélif, pour couper au général Lamoricière ses communications avec Mostaganem; il fut tiré de cette attitude d'observation par les événements de Tlemcen, dont nous rendrons compte plus tard, et qui, dans les premiers jours de 1842, portèrent une rude atteinte à son influence.

A peine établi à Mascara, le général s'aperçut bien vite que, malgré tout ce qu'il avait pu apporter de vivres, malgré l'ordre et l'économie qui présidait à leur distribution, c'était à leurs fusils, comme disent les Arabes, que les troupes françaises devaient surtout demander leurs moyens de subsistance; aussi, quand elles étaient en campagne, vécurent-elles presque constamment sur les silos des ennemis que l'habitude leur avait appris à connaître avec une grande facilité : le blé en nature remplaçait le pain dont on fait or-

dinairement la soupe, et cette alimentation ne parut jamais produire un mauvais effet sur la santé du soldat; la division active sortit une première fois pour se procurer des vivres, le 5 décembre, et guidée par des renseignements exacts, elle arriva bientôt aux nombreux silos des Hachems, situés au sud-est de la ville, qui se trouvèrent si bien garnis, que les transports, devenant insuffisants, on fut forcé d'y séjourner pour les vider à plusieurs fois; les Hachems vinrent nous attaquer vivement au retour; mais leur aga et beaucoup de cavaliers sont tués, et ils se retirent découragés. Les jours suivants, l'armée continue ses recherches, ce qui amène de nouveaux combats, auxquels prirent part les réguliers de l'Émir, les Flittas et les Hachems; ces derniers montraient généralement beaucoup de courage, et se précipitaient à l'envie sous la mitraille pour sauver leurs blessés et enlever leurs morts; les ennemis éprouvèrent encore des pertes cruelles; enfin une razia, ruineuse pour deux tribus des montagnes, les Beni-Chougran et les Beni-Daho, les amènent à la soumission, malgré un bataillon régulier de l'Émir, placé au milieu d'elles et dont elles parviennent à se débarrasser; mais le mauvais temps se déclare enfin; la pluie tombe par torrents, et les chemins sont bientôt si mauvais que toute expédition lointaine devient impossible : heureusement que la période pluvieuse est de courte durée; une forte gelée raffermit bientôt le sol, et permet aux cava-

liers de battre la campagne pour chercher des fourrages. Pendant ce temps les tribus hostiles, refoulées dans les plus âpres montagnes, souffrent des meaux inouïs ; chaque jour le froid enlève des femmes, des enfants et même des hommes ; leur patience est à bout, et plusieurs cavaliers arrivent à Mascara, sous prétexte de nous vendre des chevaux, mais, en réalité, pour tâcher de deviner quels sont nos projets ultérieurs ; ils retournent désespérés, en apprenant que les Français sont définitivement établis à Mascara ; les chefs, qui ne contiennent plus les tribus que par l'espérance d'une paix prochaine, feignent de vouloir entamer quelques négociations que le général repousse, en leur disant que tout préliminaire doit commencer par une soumission pure et simple. Le froid continue, une épaisse neige couvre la terre, et cet hiver, d'une rigueur inaccoutumée sous cette latitude, fait périr une multitude de bestiaux ; enfin, une lettre du général Bedeau, qui commandait à Mostaganem, annonce que la plus grande partie des tribus situées entre cette ville et Mascara, sont définitivement soumises, et que les autres ont fait des ouvertures ; les Hachems, presque seuls, avec un courage obstiné, continuent une lutte inégale, et se confiant dans la crue des rivières, causée par les neiges qui fondent pendant le jour, descendent dans la plaine pour trouver quelque nourriture à leurs troupeaux affamés ; un courrier, qui arrive à Mascara les pieds

gelés, n'a que le temps de prévenir le général de leurs mouvements, et meurt du tétanos quelques heures après; les troupes français quittent la ville à la tombée d'une nuit sombre et glaciale; l'infanterie traverse un ruisseau à moitié gelé, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine; on tombe sur les campements des Hachems; tout ce qui résiste est tué; le reste se disperse ou est fait prisonnier; le temps, qui menace de plus en plus, ne permet pas de pousser plus loin cette expédition; les jours suivants, des torrents d'eau inondent les terrasses de Mascara, endommagées par la gelée; des maisons s'écroulent, mais comme la ville est très considérable, nos troupes trouvent encore à se mettre à l'abri.

Cependant par un temps épouventable, arrivent des députés des tribus nouvellement soumises, demandant protection contre Ben-Thamy qui, averti de leur alliance avec les Français, et craignant la contagion de l'exemple, s'était avancé contre elles jusqu'à Téliaounet, au nord-est de Mascara. Le froid a paralysé ses mouvements ultérieurs, mais il n'arrêtera pas les nôtres. Le général Lamoricière part au milieu de la nuit par un temps de gelée qui favorise la marche des troupes. Notre seule approche fait fuir l'ennemi, et l'on rentre à Mascara avec quelque butin. Ce jour-là même, 28 janvier, le général Bedeau arrive de Mostaganem avec un convoi. La division com-

mençait à manquer de sel, de sucre et de café, privations légères, et qui n'influaient en rien sur la santé des troupes; malgré les fatigues excessives et le temps affreux qu'elles avaient essuyés, leur état sanitaire était meilleur que dans les villes de la côte, ce que le général attribuait à la suppression de toute liqueur alcoolique, dans la boisson des soldats.

A peine le général Bedeau venait-il de repartir pour Mostaganem, que l'on apprit que le chef des Hachems de l'est, ou Hachems-Charégas, furieux de la soumission des Bordjias, s'était jeté sur leurs tentes qu'il a dévastées, et se proposait de revenir leur faire une seconde visite; Lamoricière juge qu'avant tout il faut protéger nos nouveaux alliés. Il part le soir même du jour où la nouvelle lui en est parvenue, arrive au point du jour après une marche de huit lieues, au milieu des spoliateurs qui, surpris à leur tour, voient d'immenses troupeaux et trente prisonniers tomber entre les mains des Français. L'on rentre à Mostaganem après avoir largement indemnisé les Bordjias des pertes qu'ils avaient éprouvées. Le lendemain, sur quelques indications données par des Coulouglis qui passent dans nos rangs, la division se remet en route pour chercher les magasins où Ben-Thamy a entassé ses munitions de guerre. La pluie, la crue des rivières retardent la marche; on n'arrive aux magasins ennemis qu'à quatre heures du

l'alcool
de sucs
les fatigues
s avaient
ur que dans
ral attribué
r alcoolique,

lueur
-coup,
tentes,
de mar-
es cava-
ne émi-
donnant
ne fran-
ablissent

au venait-il
a appris que
ems-Char
as, s'était
se propos
site; Lam
er nos
r où la
oint du jour
milieu des
ient d'in
tomber
à Mosta
les Boub
es. Le
ées par d
, la div
magasin
s de gu
nt la ma
qu'à qu

de la tribu
l français
e. A peine
se remet
ant qu'ils
us grande
es parents
ur la sou-
le Califat
à la co-
es contre

valerie de Ben-Thamy, si une fois leur soumission était complète. Pour la décider, Lamoricière va établir son camp entre l'ennemi et les populations musulmanes. Celles-ci alors n'hésitent plus, acceptent toutes nos conditions, et les Hachems voient enfin la défection se glisser jusque dans leurs rangs. Au lieu de chercher à la châtier, ils s'enfoncent au sud-ouest pour échapper à l'infatigable adversaire dont la brusque activité les désespère. Le général les suit de près : un détachement de réguliers veut protéger leur fuite en gardant un défilé. Les rapides dispositions de Lamoricière le cernent de toutes parts; une partie des Arabes tombent sous nos coups. Le reste allait périr, quand leur chef se jette à la crinière du cheval du colonel Renaud, se fait reconnaître et demande quartier pour ceux de ses soldats qui vivent encore. Tout le détachement est fait prisonnier, et l'on s'empare de deux étendards; mais le combat, quoique très court, a donné quelque avance aux populations fugitives; elles se jettent dans des bois impraticables, puis se divisent en deux bandes, dont l'une va chercher un refuge chez les Djaffras et les Beni-Amer; l'autre s'enfonce dans le sud à la suite de Ben-Thamy. Lamoricière les poursuit jusqu'au delà de Saïda, les jette au nord-est, en s'emparant des traînards; les Ouled-Kraleb, les Ouled-Aouf paient cher l'hospitalité qu'ils ont donnée aux fugitifs; pour mieux les surprendre, le général feint un re

cara. Ces malheureuses peuplades ont une lueur d'espoir, et reviennent sur leurs pas. Tout-à-coup, la division remonte au sud, surprend leurs tentes, en enlève une partie avec des prisonniers de marque. Ben-Thamy qui n'a plus que quelques cavaliers à ses ordres, veut envain tenter une émigration nouvelle. Plusieurs Adouars l'abandonnant reprennent, sous la protection de la colonne française, le chemin de leur patrie, et s'établissent sous les murs de Mascara.

Malgré ces défections partielles, le gros de la tribu reste dans une position hostile. Le général français a juré de vaincre cette résistance obstinée. A peine a-t-il repris des vivres à Mascara, qu'il se remet en campagne. Bien convaincus maintenant qu'ils n'ont à espérer ni repos ni trève, la plus grande partie des Hachems, ceux surtout dont les parents sont nos prisonniers, se prononcent pour la soumission, et repoussent à coups de fusil le Califat d'Abd-el-Kader ; ils viennent se rendre à la colonne française qu'ils guident eux-mêmes contre le reste de la tribu. De nouveaux Adouars passent dans nos rangs. Enfin Ben-Thamy, abandonnant tout-à-fait une autorité qui lui échappe, quitte les tentes des Hachems-Garabas ou de l'ouest pour se réfugier chez leurs frères de l'est. On marche contre ces nouveaux ennemis qui, à leur tour, se retirent chez les Flitas : on reprend les projets du Gouverneur contre ces derniers. Pour avoir de

plus grandes forces à lancer sur eux, le commandant de la province appelle auprès de lui, à Fortassa, le général d'Arbouville, qui, le 15 février 1842, avait remplacé à Mostaganem le général Bedeau parti pour Tlemcen. M. d'Arbouville, pour obéir à cet ordre, abandonne plusieurs tribus auxquelles il donnait la chasse sur les bords du Chélif, et qui déjà lui avaient fait quelques ouvertures. Les deux généraux combinent leurs mouvements pour envelopper la grande tribu des Flitas, centre de résistance à l'est de Mascara ; mais le mauvais temps dérange la marche des troupes ; les Flitas s'échappent et quelques Adouars seulement font leur soumission. Le général d'Arbouville reçoit bientôt la liberté de ses mouvements, et en profite pour reprendre ses projets sur le bas Chélif. Livré à lui-même, M. de Lamoricière, après diverses marches et contremarches exécutées avec une patience et une activité admirables, parvient enfin à envelopper, le 25 février, dans les hautes vallées de Médroussa, à quelques lieues à l'ouest de Tegdempt, un grand rassemblement des tribus fugitives. En vain les plus braves d'entre leurs guerriers veulent essayer de se défendre; quatre-vingts des leurs tombent au premier choc, et douze mille têtes de bétail, un butin immense, plusieurs personnages importants deviennent la proie du vainqueur. Jamais razia n'avait eu de pareils résultats. Mais une nuée épaisse descend vers midi du couronnement des montagnes, et envahit lentement la vallée ;

elle se résout bientôt en une neige tombant à flocons pressés, et tous les sentiers disparaissent sous une couche d'un pied d'épaisseur; les détachements de la division errent à l'avanture sans pouvoir se retrouver; le canon même a perdu sa voix puissante, et ne se fait plus entendre qu'à quelques pas, tant le brouillard est dense et difficile à ébranler; nos guides ne savent plus où ils sont; la plupart des troupeaux que nous avions eu tant de peine à enlever, roulent au fond de précipices d'où il est impossible de les retirer; la nuit vient mêler ses ombres à l'épaisseur de la nue; le temps devient de plus en plus froid et mauvais; les feux des bivouacs ne jettent plus qu'une flamme incertaine qui à chaque instant menace de s'éteindre; vingt-trois prisonniers, plusieurs Français, presque tous les troupeaux qui nous restaient encore, tombent morts de froid dans cette nuit cruelle. Du moins les rigueurs de la nature arrêtent celles de la guerre; il n'y a plus d'ennemis; nos prisonniers nous servent de guides fidèles, et les Sdamas qui fuyaient devant nos baïonnettes, viennent dans notre camp chercher un secours qui ne leur sera pas refusé : on leur abandonne pour apaiser la faim qui les dévore, la plus grande partie des troupeaux que nous avions pu sauver; reconnaissants de ce bienfait, ils jurent de rompre à jamais avec ces malheureux Hachems, dont l'obstination a causé tant de maux. Quelques heures après un de leurs chefs nous ramène un détachement égaré

de la veille, et sur le sort duquel on éprouvait les plus vives inquiétudes; au même moment le brouillard se dissipe, et l'on aperçoit les murs de Frenda, ville que ses habitants ont évacuée, mais dans laquelle la division trouve pour la nuit un abri délicieux après tant de bivouacs passés sur la neige et la glace; le général y accorde deux jours de repos à ses soldats.

Frenda, bâtie sur un escarpement de rochers, renferme dans son enceinte, une étendue considérable. De ses murailles l'œil embrasse un horizon immense; située au nœud des trois vallées de Médroussa, de l'Oued-el-Tat et de l'Oued-el-Abd, presque au niveau des plateaux qui les séparent, cette ville est le centre du commerce du pays, et les habitants du désert y viennent échanger leurs laines et leurs troupeaux contre les grains que leurs sables leurs refusent.

Pendant le séjour du général à Frenda, des députés des habitants réfugiés dans les montagnes et de plusieurs autres petites tribus, vinrent traiter leur soumission; « en voyant auprès de toi, lui dirent-ils, tant de Musulmans d'une haute piété, nous sommes assurés que ce n'est point à notre religion que tu fais la guerre; mais sache, que si, comme jadis les Espagnols, tu avais attaqué notre foi, ce serait en vain que tu aurais amené contre nous l'Andalousie tout entière; nul ne

serait venu toi et nous aurions fui vers le désert d'où nos pères sont sortis. »

La révolte de l'année avait été très mauvaise, et Frenda n'offrit aucune ressource en vivres au général; il n'en partit le 29 mars qu'après avoir renvoyé les prisonniers dont les tribus avaient fait leur soumission, et s'être assuré que de nombreuses populations s'étaient dirigé vers Mascara pour se mettre à sa disposition. Le long de sa route il recueillit beaucoup de familles éparses qui n'aspiraient plus qu'au repos, et des cavaliers lui arrivaient sans cesse, porteurs d'offres de paix et d'obéissance; en arrivant devant Mascara, le 31 mars, il trouva la plaine d'Egris couverte de tentes; la plus grande partie des Hachems, plusieurs parents de l'Émir ont eux-mêmes demandé à vivre sous nos lois : chaque jour quelques dissidens viennent se réunir aux populations soumises, et les Hachems consentent à livrer, comme contributions de guerre, 350 chevaux en bon état. De son côté M. d'Arbouville n'était rentré à Mostaganem qu'après avoir obtenu de nombreuses soumissions sur les bords de la Mina.

Ainsi, les populations de l'ouest de la Régence, qui les premières avaient élevé l'Émir sur le pavois, qui lui avaient constamment fourni les plus grandes ressources, avaient déserté sa cause; tandisque les montagnards des environs d'Alger, qui

avaient été soumis à sa domination plutôt qu'ils ne l'avaient désirée, tant de fois traqués par nos troupes, souffraient des maux inouis plutôt que de manquer à la foi qu'ils lui avaient promise. C'est que la province d'Oran, est presque entièrement peuplée par des Arabes, les montagnes d'Alger par des Kabyles ; la différence des races explique la différence des manières d'agir ; « les Kabyles, dit le général Duvivier, sont rétifs à l'obéissance, surtout à la soumission, mais dès qu'ils ont engagé leur parole, ils la tiennent honorablement ; l'Arabe au contraire est essentiellement mobile de position et de caractère ; oubliant aujourd'hui le désir qui le dominait hier ; toujours voltigeant à cheval d'un point à un autre ; faisant même voltiger autant que possible, vers des stations diverses, sa tente, sa famille et ses troupeaux, accoutumés à courir à sa voix comme un escadron de cavalerie ; le mouvement est son besoin, la stabilité sa gêne, la plaine large et sans obstacle est son milieu. »

Nos derniers succès dans la province d'Oran, notre établissement à Mascara, l'alliance conclue avec les tribus des environs de Mostaganem, avaient retenti jusqu'à l'extrémité ouest de la Régence, où les populations souffraient impatiemment le joug de d'Abd-el-Kader, qui les épuisait d'hommes et d'argent, pour soutenir la lutte inégale dans laquelle il s'était si imprudemment

engagé ; notre vieil et fidèle allié Mustapha avait conservé de nombreuses relations avec Tlemcen ; sa famille entretenait depuis longtemps des rapports d'amitié, avec celle d'un personnage important des alentours nommé Abdalla-Ben-Mohamet-Ouled-Sidi-Chigr, marabout d'une race antique et vénérée ; ce dernier profita de ces circonstances, pour se faire le centre des dispositions hostiles à l'Émir et lever enfin contre lui l'étendard de la révolte, dans les derniers jours de 1841 ; il fut immédiatement soutenu par des tribus nombreuses et puissantes qui le reconnurent pour leur chef : instruit de ce coup inattendu, Abd-el-Kader accourut à Tlemcen avec toutes les forces dont il pouvait disposer. Mais déjà l'insurrection avait jeté de trop profondes racines pour qu'il osa l'attaquer dès son arrivée, et l'inaction dans laquelle il fut forcé de se renfermer, finit par devenir fatale à sa cause. A la première nouvelle de cet événement qui en préparait de plus importants encore, le colonel Tempoure qui commendait à Oran, en sortit le 20 décembre pour se rapprocher de Tlemcen ; il avait avec lui Mustapha et ses Douairs ; mais un temps horrible et qui menaçait de devenir pire encore, les retint à deux ou trois journées d'Oran, dans un camp qui leur offrait du moins un terrain solide, du bois et de l'eau en abondance ; le 23, ils y furent visités par le propre frère d'Ouled-Sidi-Chigr, porteur de renseignements très précieux sur les forces dont ce dernier pouvait dispo-

ser, et sur les dispositions des tribus à son égard; le lendemain le général Mustapha, intermédiaire naturel entre les Français et les Arabes reçut une lettre de notre allié lui-même, et du chef des Ghossels, tribu puissante et principal point d'appui du nouveau pouvoir. Dans la soirée du même jour, quelques cavaliers de la grande confédération des Beni-Amer vinrent offrir le concours de leurs forces, pour accompagner le colonel Tempoure à Tlemceñ, que, disaient-ils, l'Émir était incapable de défendre; on leur répondit que le mauvais temps rendait toute expédition impossible pour le moment, mais que dès les premiers beaux jours on mettrait à profit leur bonne volonté, et ils repartirent chargés de lettres de Mustapha pour leurs principaux chefs, que ce dernier connaissait presque tous personnellement; bientôt les messagers se succédèrent d'heure en heure; c'étaient des ennemis d'Abd-el-Kader, altérés par l'espoir de satisfaire des haines héréditaires, des Scheilks qui, l'ayant offensé et redoutant sa vengeance, appelaient de toutes leurs forces une autre domination. Enfin arriva une seconde missive d'Ould-Sidy-Chigr, annonçant qu'impatient d'avoir une entrevue personnelle, avec le général Mustapha et le chef des Français, il s'était mis en route pour venir lui-même les chercher. Le temps était affreux; la neige tombait tous les jours; impossible de songer à faire marcher l'infanterie; mais après une longue

conférence, les chefs résolurent de se porter en avant dès le lendemain 28 décembre, avec la cavalerie indigène seulement, pour épargner la moitié du chemin à un nouvel allié qui montrait déjà tant de bonne volonté; heureusement que le temps s'éclaircit un peu pendant la nuit; au point du jour Mustapha se mit en route avec ses cavaliers, sur une épaisse couche de neige, emmenant avec lui le colonel Tempoure, et trois autres Français, officiers d'artillerie qui formaient un petit état-major à ce dernier. Arrivés en vue des pentes nord des Monts Bouhaïd, qui forment la séparation des eaux du Rio-Salado et de l'Isser, ils commencèrent à découvrir les éclaireurs de l'armée d'Ould-Sidi-Chigr; bientôt celui-ci parut en personne, dans toute la pompe de sa nouvelle dignité spirituelle et temporelle, accompagné de nombreux chefs de tribus et d'une escorte de trois cents cavaliers; le reste de ses forces couvraient les Adouars des insurgés contre les entreprises de l'ennemi; le général Mustapha fit alors ranger ses Douairs en bataille, pour recevoir avec plus de respect le chef pontife, qui s'avançait précédé de quatre drapeaux aux couleurs musulmanes; les officiers de Mustapha qui composaient son avant-garde, mirent pied à terre et vinrent successivement baiser la main de l'illustre marabout; bientôt les deux principaux personnages furent en présence; et avec cet air calme et digne qui plaît tant aux Arabes, le général embrassa

le marabout sur l'épaule et celui-ci le serra dans ses bras avec une tendresse toute filiale. Ce n'était que le prélude d'une cérémonie plus solennelle encore. Mustapha voulait sanctionner la ligue qui allait se conclure par un appareil imposant, qui put laisser des traces profondes parmi les guerriers qui allaient y assister; les deux chefs et leurs escortes gravirent la montagne d'un pas rapide; parvenus au sommet, ils virent se dérouler à leurs pieds le cours de l'Issèr, la plaine de Tlemcen, les remparts et la citadelle de la ville, et dans le fond la chaîne de l'Atlas qui servait de cadre au tableau; c'était là que devait se jurer la nouvelle alliance. Un cercle se forme des personnages les plus importants : tous les cavaliers arabes entouraient leurs officiers; le général avait voulu que le côté de Tlemcen resta libre, afin que la ville participa, pour ainsi dire, aux serments qui allaient être prononcés, et qu'Abd-el-Kader du haut de ses remparts fut témoin de cette déclaration d'une guerre implacable. Mustapha prit alors la parole : Parvenu, dit-il, au terme de sa carrière, ses vues ne sont plus de ce monde ; complètement désintéressé dans tout ce qui allait se passer, il n'avait plus qu'un désir, celui de contribuer à l'élévation de l'ancienne famille d'Ould-Sidy-Chigr, afin que sous la protection des Français, elle pût faire le bonheur des Arabes, qu'Abd-el-Kader sacrifiait à son ambition insensée ; le marabout lui répondit par un discours en forme de prière,

et composé de versets, dont les derniers mots étaient répétés par tous les assistants ; les quatre européens complètement étrangers à la langue et aux mœurs des indigènes, ne savaient trop quelle contenance conserver au milieu de toutes les cérémonies orientales ; mais on savait que derrière eux résidaient toutes les forces de la France, et cette seule idée les rendait en réalité les personnages les plus importants de la conférence ; à défaut des paroles qu'il ne pouvait prononcer, le colonel Tempoure offrit à Ould-Sidy-Chigr des présents qu'il avait eu soin d'apporter, et qui furent acceptés avec reconnaissance et admiration.

A cette conférence un peu théâtrale, en succéda une autre d'un genre plus sérieux. Mustapha s'entretint longuement et en secret avec les principaux chefs, sur les mesures à prendre, et l'on se sépara en se promettant mutuellement d'entrer en campagne dès que la saison le permettrait. Mustapha et le colonel rentrèrent dans leur camp après une course de vingt lieues exécutée dans un jour, par des chemins affreux, et sans que cette excellente cavalerie arabe parût ressentir la moindre fatigue. Le lendemain le mauvais temps reprit, et les eaux qui grossissaient toujours menacant d'interrompre les communications avec Oran, on prit le parti de se retirer sur cette dernière ville. Dans le bivouac qui suivit cette première

journée, un envoyé des Lagnats, portion des Beni-Amer, vint supplier le général Mustapha de marcher au secours de cette peuplade qui fuyait en masse le territoire d'Abd-el-Kader. Malgré un temps affreux, son grand âge, et les douze jours de fatigues accablantes qu'il avait essuyées, Mustapha revint sur ses pas le 31 au matin, et dépassa même de quatre lieux son ancien campement, pour recueillir plus tôt la tribu fugitive. Il la rencontra dans un état de souffrance difficile à décrire. Des femmes, des enfants, des hommes même, étaient morts de froid en traversant des montagnes glacées; leurs parents les portaient avec eux pour leur donner plus tard la sépulture. Enfin Mustapha et ses protégés rejoignirent la colonne française vers minuit, et l'on établit nos nouveaux alliés dans les environs de nos avant-postes, et ils purent nourrir leurs nombreux troupeaux où goûter enfin un peu de tranquillité. Ainsi se termina cette petite expédition poussée jusqu'à cinq lieues de Tlemcen, sans avoir tiré un seul coup de fusil.

Prévenu de l'importance des événements, le général Bugeaud, avec cette activité et cette résolution dont il ne cessa de donner des preuves dans cette guerre, vint avec des renforts débarquer à Mérs-el-Kébir dans la nuit du 13 au 14 janvier 1842. De son côté, Abd-el-Kader ayant fait sa jonction avec son Califat Bou-Hamedi, profitant de

la crue des eaux qui paralysaient tous nos mouvements, était tombé sur la confédération insurgée dont une partie avait été ramenée sous le joug. Ould-Sidy-Chigr, notre nouvel allié, se rapprocha précédemment de nos avant-postes. Les Beni-Amer furent rançonnés et pillés, et plusieurs de leurs chefs tombèrent entre les mains de l'Émir, qui fit dire à Mustapha que les têtes de ses amis l'attendraient à Tlemcen, menace qui heureusement ne fut pas exécutée. Pendant ces nouveaux succès d'Abd-el-Kader, le général Bugeaud s'indignait contre le mauvais temps qui le retenait dans les murs d'Oran. Il ne put entrer définitivement en campagne que le 24 janvier. Arrivé sans équipage de pont sur les bords du Rio-Salado, il le trouva encore si gros, qu'il parut difficile de franchir ce premier obstacle. Le général imagina de couper plusieurs grands arbres qu'on jetta au travers de la rivière; on les assujettit avec des pieux, puis chaque soldat d'infanterie fit une fascine dont ils se chargea, et réunis en bataillons, ce qui les faisait ressembler à une forêt marchante, ils vinrent défiler devant la rivière, et jeter leur fardeau sur les arbres couchés et l'on forma ainsi une espèce de pont, sur lequel l'infanterie passa d'abord sans encombre, puis cinq cents chameaux, trois cents mulets, et enfin toute l'artillerie de montagne et les bagages. Sur la rive gauche du Salado, Ould-Sidy-Chigr qui accompagnait l'armée française, la quitta pour aller rallier ses partisans. D'au-

tres torrens furent franchis de la même manière; mais sur les rives de l'Issor, on ne trouva ni arbres ni broussailles. Heureusement que cette rivière était beaucoup moins profonde que celles laissées derrière. Les cavaliers de Mustapha prirent chacun un fantassin en croupe; les mulets des équipages, les chevaux des officiers, ceux mêmes du gouverneur, furent également employés à traverser l'infanterie. Un cordon formé par les gendarmes maures et par un détachement de chasseurs recueillait au-dessous du gué les hommes entraînés par les eaux, sage précaution qui sauva beaucoup de soldats dont les chevaux s'étaient abattus, renversés par les pierres que roulait le torrent. Après avoir de même traversé la Sicka, le corps expéditionnaire fit halte sur le champ de victoire du 6 juillet 1836; il y fut assailli par une pluie mêlée de grêle et de neige, fouettée par un vent d'ouest très violent. Un bois servit de refuge aux troupes, et leur fournit du feu pour adoucir les rigueurs d'un bivouac glacé. Le lendemain arriva Ould-Sidy-Chigr avec soixante cavaliers; c'était tout ce qu'il avait pu réunir parmi les nombreuses tribus soulevées naguère pour sa cause. Ses partisans avaient été dispersés par Abd-el-Kader, mais il espérait qu'ils viendraient peu à peu le rejoindre à Tlemcen. On marcha sur cette ville. L'Émir l'avait abandonnée la veille, en forçant les malheureux restes d'une population naguère considérable à le suivre dans les précipices et les déserts. On y retrouva sa fon-

derie, ses canons, ses boulets, ses obus, essais grossiers mais ingénieux d'un art encore naissant. C'était peu pour le général Bugeaud d'avoir conduit l'armée à Tlemcen ; il fallait l'y nourrir, et ce fut toujours la question la plus difficile dans nos guerres d'Afrique. On parvint à découvrir des silos pleins de blé, et à réorganiser les anciens moulins d'Abd-el-Kader. Les habitants de la ville échappés des mains de l'Émir pendant la marche, rentraient peu à peu pour s'établir tant bien que mal dans leurs maisons en ruines. Les troupes françaises s'étaient emparé des mosquées, du Méchouar et s'y trouvaient assez commodément. Mais l'ennemi campait aux portes de la ville, interceptait les vivres, gênait les communications. Après les premiers soins donnés à l'installation de la petite garnison qui devait s'assurer de la place, le gouverneur qui venait d'apprendre qu'Abd-el-Kader avait paru à l'ouest, partit sur ses traces le 2 février. A quelques lieues de Tlemcen on délivra des populations nombreuses entraînées de force par les ennemis. Dans la nuit du 3 au 4, le gouverneur envoya nos nouveaux auxiliaires, qui connaissaient bien le terrain, s'embusquer sur l'extrême frontière, au point où elle est coupée par la route de Tlemcen à Ouchda, première ville du Maroc, et dans la matinée suivante, Mustapha et ses cavaliers furent lancés à la poursuite de l'Émir qu'ils rencontrèrent à l'ouest de la Tafna, dans un village où il avait passé la nuit. L'attaque eut lieu

sur-le-champ; l'ennemi perdit vingt-cinq hommes tués, six prisonniers, un drapeau, et se réfugia derrière la frontière du Maroc, qui servit de limite à la poursuite de Mustapha. De retour à Tlemcen, le gouverneur en repartit le 18 pour marcher sur Sebdou, petite place située derrière l'Atlas, où l'Émir avait entassé tout ce qu'il avait pu soustraire aux vainqueurs. Bou-Hamedi qui l'occupait avec deux cents chevaux l'avait évacuée la veille. On y trouva sept canons en bronze provenant de la fonderie de Tlemcen qui furent envoyés en France. L'Émir avait dépensé des sommes énormes pour les vains essais qu'une seule marche de nos troupes livrait entre nos mains. Les remparts de Sebdou qui étaient solides et bien bâtis furent démolis pierre par pierre, le gouverneur n'ayant point de poudre pour les faire sauter. On gémit de voir la destruction suivre ainsi partout nos pas, et l'on se demande s'il n'eût pas mieux valu laisser subsister des constructions que les Arabes ne défendaient jamais, et que nous avions l'espoir de pouvoir occuper plus tard d'une manière permanente. Pendant notre séjour à Sebdou, quelques tribus des environs apportèrent de l'orge pour les chevaux. Elles avaient eu la confiance de rester dans leurs habitations qui furent scrupuleusement respectées. Les jours suivants furent consacrés à amasser dans Tlemcen tous les vivres recueillis dans les alentours, et l'on parvint ainsi à assurer, non sans peine, la subsistance de la gar-

nison pour vingt-cinq jours. Le gouverneur la mit sous le commandement du général Bedeau, arrivé récemment de Mostaganem avec des renforts. Il laissa le général Mustapha pour le seconder, et reprit le chemin d'Oran en traversant le territoire des Beni-Amer, avec lesquels il régla toutes les conditions de la future alliance. Ils offrirent au général, au bord d'un ruisseau, un repas à la manière antique, composé d'un énorme plat de bouillie arabe, surmonté d'un mouton rôti tout entier. Toutes les troupes eurent des vivres en abondance. Le gouverneur trouva à Oran les chefs de ces terribles Garabas, si longtemps le fléau des environs d'Oran, et qui cette fois venaient définitivement se soumettre. « Nous avons été les ennemis les plus acharnés des Français, dirent-ils, nous serons dorénavant vos amis les plus fidèles ; quand vous l'ordonnerez, nous marcherons avec vous ; nous brûlerons de la poudre à votre service et nous saurons mourir s'il le faut ; nous demandons à faire partie du Magzen d'Oran sous les ordres du général Mustapha. » On leur accorda leur demande, et nos nouveaux alliés portèrent à dix-huit cents les cavaliers qui obéissaient au vieux général. Ces forces, d'une extrême mobilité, étaient presque suffisantes pour maintenir toute la province en respect, et la défendre contre l'Émir.

A peine le Gouverneur avait-il quitté les environs de Tlemcen, qu'Abd-el-Kader y avait

reparu, à la tête de quelques avanturiers recueillis dans le Maroc. Il vit fuir encore une fois devant lui son compétiteur Sidy-Chigr, qui se montrait plutôt un esprit fin et prudent qu'un guerrier bien redoutable; heureusement il avait pour son bras droit son ami Mustapha, dont les troupes firent éprouver coup sur coup deux sanglantes défaites à l'Émir, malgré des prodiges de valeur de la part de ce dernier, et le repoussèrent jusques sous les murs de Nédroma son refuge habituel et qui cette fois ferma ses portes au vaincu.

Le général Bedeau pour fortifier les bonnes dispositions des habitants de cette ville, vint camper sous ses murailles; il était arrivé de Tlemcen sans tirer un coup de fusil, aussi pas la moindre dévastation n'avait été commise et l'entrée de Nédroma fut interdite aux troupes pour prouver aux Indigènes tous les ménagements que l'on voulait garder pour leurs mœurs. Le général reçut dans son camp les notables de la ville, et les chefs de quelques tribus environnantes et essaya de les réunir dans une ligue contre l'Émir; il en exigea des otages pour la sûreté de la promesse qu'ils firent de le repousser même par la force, s'il tentait de nouveau de pénétrer chez eux. Après avoir jeté un coup d'œil sur les environs de Nédroma, qu'il trouva fertiles et peuplés de beaux villages Kabyles, le général revint au sud, où il avait appris qu'Abd-

el-Kader avait reparu, et pillé quelques-uns de nos alliés à l'aide des tribus du Keff, territoire montagneux et difficile, situé à l'ouest de Tlemcen dont les habitants, confiants dans leurs affreux rochers, ne s'étaient jamais soumis à aucun des pouvoirs qui avaient dominé la Régence; cette fois on les poursuivit jusqu'au fond de leurs repaires; les cavaliers de Mustapha mirent pied à terre, gravirent les rochers comme de véritables Kabyles et soutenus de l'infanterie française, ils firent un grand butin et beaucoup de prisonniers. Les Beni-Amer qui combattaient alors sous notre bannière se distinguèrent aussi dans cette affaire; mais nous avions eu à lutter contre un ennemi qui semblait se jouer de toutes ses défaites. On n'en finirait pas si l'on voulait raconter toutes ses tentatives, toutes ses courses. A peine le général Bedeau était-il rentré dans Tlemcen, qu'il apprit que les environs de el-Bredj- étaient ravagés par l'Émir ; il marchait de ce côté quand des cavaliers, accourant à bride abattu, lui rapportèrent qu'un ramassis de Kabyles, d'Arabes, de Marocains, soutenus de 200 réguliers, mettait à feu et à sang le pays situé entre Oran et Tlemcen ; le général français prenant avec lui la partie la plus mobile de ses troupes, revint sur ses pas à marches forcées et se trouva tout-à-coup sur les bords de la Sicka, en face d'une multitude d'ennemis, heureusement plus âpres au pillage que braves aux combats; les réguliers seuls mirent quelque énergie dans leur attaque. Le reste

s'arrêta aux premières volées des obusiers français; la nuit mit un terme à l'engagement, et sauva l'ennemi des coups des autres corps de l'armée qui arrivaient en toute hâte pour lui couper la retraite. Le lendemain dès les deux heures du matin, on reprit la poursuite de ces bandes qu'on ne put joindre, et qui gagnèrent le Maroc, avec une faible perte. La division de Tlemcen, n'avait perdu que très peu d'hommes par le feu de l'ennemi, mais elle était écrasée de fatigue; elle fut alors accrue de quelques bataillons tirés d'Oran et de Mostaganem, qui traversèrent tout le pays sans brûler une amorce; ce renfort était bien nécessaire, car le général Bedeau était loin d'avoir terminé sa tâche; le 27 avril deux émissaires lui annoncèrent que Nédroma était bloqué par l'Émir; une partie des forces musulmanes était établie au Col de Bab-Taza qui défend les approches de la place; cette position fut forcée par les Français le 29, et les bandes ennemies se dispersèrent encore une fois. Arrivé devant la ville, le général Bedeau félicita les habitants de leur courageuse résistance, et leur confia les otages qu'il exigea des tribus voisines; celle des Traras établie au nord-est, aux bords de la mer, s'était seule tenue à l'écart; elle fut l'objet d'une nouvelle expédition du général Bedeau, qui, le 15 mai, pénétra les montagnes qui lui servaient de repaire; après quelques coups de fusil essuyés principalement par la cavalerie de Mustapha, la colonne fouilla

tous leurs villages, et les chefs vinrent faire leur soumission entre les mains du général ; on traversa dès lors leur territoire sans y causer le moindre dégât, ce qui étonna beaucoup les Kabyles, accoutumés à voir le vainqueur user et abuser de ses droits ; l'Émir du reste leur avait persuadé que les Français ne faisaient la guerre que pour massacrer les hommes, et emmener les femmes et enfants prisonniers en France ; on trouva dans les replis des montagnes, plus de vingt beaux villages très bien bâtis, entourés de jardins et de champs parfaitement cultivés ; les habitants en étaient actifs, industrieux et guerriers ; c'étaient eux, en très grande partie, qui avaient livré au général d'Arlanges les sanglants combats de 1836 ; c'était chez eux que l'Émir avait constamment trouvé le principal point d'appui de son pouvoir dans l'ouest de la Régence ; cette fois, leur soumission fut sincère et durable, et ruina les dernières espérances d'Abd-el-Kader dans l'ouest. Il se vit au même moment enlever les ressources qu'il tirait du Maroc, par les négociations que le général Bedeau avait ouvertes avec le kaïd d'Ouchda, pour se plaindre des hostilités de ses administrés. L'Émir était de plus obsédé par les plaintes des Hachems, ruinés par la division de Mascara, et qui conjuraient leur chef de voler à leur secours. Il prit donc le parti de confier à Bou-Hamedy 600 chevaux, pour se maintenir comme il le pourrait dans le cercle de Tlemcen, et

à la tête du reste de ses troupes, il se dirigea vers l'est, en suivant la lisière du Désert; Bou-Hamedy était trop faible pour tenter quelque chose; il se tint à l'écart, et l'ouest de la Régence jouit aussi d'un peu de tranquillité.

Le général Bedeau en profita pour faire quelques établissements à Tlemcen, où tout était à créer; cette malheureuse ville se repeuplait peu à peu, mais seulement de Musulmans, un décret du gouverneur en ayant banni tous les Européens qui n'appartenaient pas à l'armée. Avant le commencement de l'hiver, on y avait créé des magasins pouvant renfermer les vivres nécessaires à la consommation de 4,000 hommes pendant dix mois, des habitations commodes pour tous les officiers, des écuries pour les chevaux; on traçait et l'on construisait la route qui devait joindre Oran et Tlemcen; on jetait un pont sur le Rio-Salado, et les Français signalaient enfin, par des bienfaits, leur présence sur cette terre que la guerre avait si cruellement dévastée.

En rendant compte plus tard des événements dont la province d'Alger était alors le théâtre, nous dirons les motifs qui engagèrent le maréchal Bugeaud à revenir encore une fois à Oran, où il débarqua le 28 avril 1842 : il y appela M. de Lamoricière et sa division active, avec laquelle il comptait remonter le Chélif, pour la réunir par terre

aux troupes qui opéraient dans le centre de la Régence. Le général d'Arbouville, qui avait pris le commandement de Mascara, en était parti le 27 avril pour se porter au sud ; mais la nouvelle s'étant répandue qu'Abd-el-Kader, chassé des environs de Tlemcen par le général Bedeau, allait reparaître dans la plaine d'Egris, le gouverneur voulut lui opposer un général qui connût parfaitement le terrain sur lequel il devait opérer, et nul ne pouvait mieux remplir son but que le jeune et brillant commandant de la Province ; il renvoya donc M. de Lamoricière dans le sud, portant au général d'Arbouville l'ordre de se rendre à Mostaganem pour y rallier le gouverneur et l'accompagner vers la Métidja.

M. de Lamoricière, menant avec lui le général Mustapha et plus de 2,000 cavaliers auxiliaires, se porta jusqu'à quarante lieues au sud d'Oran, pour rabattre, chemin faisant, les tribus rebelles, sur le général d'Arbouville, qui opérait alors, vers Saida, vingt lieues plus à l'est ; ces mouvements combinés amenèrent la soumission d'une portion des Djaffras, et des Hachems Garabas qui s'étaient réfugiés chez eux ; les deux divisions, marchant à une journée l'une de l'autre, se réunirent le 10 mai à Mascara, où le général d'Arbouville avait reçu la veille l'ordre du gouverneur. Mustapha reprit le 11 le chemin d'Oran avec les auxiliaires des environs de cette ville.

Resté seul avec sa division à Mascara, M. de Lamoricière en partit le 15 mai, le même jour où le gouverneur quittait Mostaganem; les deux expéditions marchaient toutes les deux à l'est par des mouvements parallèles; après un jour consacré à la réconciliation des Iacoubias et des Hachems, le commandant de Mascara se porta contre les Flitas, dont à peine une faible fraction avait fait une soumission incomplète; après quelques Adouars enlevés ou amenés à composition, la masse de la tribu évacua le pays, et la division française se rabattit sur Tégdempt, en partie rebâti et repeuplé, où quelques chefs Hachems et d'autres tribus hostiles réunies aux débris des troupes régulières de la maison de l'Émir, formaient encore un noyau de résistance organisé : en s'en approchant, la colonne française eut à soutenir quelques petits combats qui coûtèrent cinq ou six hommes à l'ennemi; ce fut tout ce qu'il tenta pour défendre les approches de Tégdempt, où les Français entrèrent pour la seconde fois le 25 mai; le fer et le feu détruisirent de nouveau cette malheureuse ville, dont quelques maisons sortaient à peine de leurs ruines : pendant son séjour à Tégdempt, le général reçut des députés des tribus qui avaient commencé leur soumission, lors de l'expédition de février, que le mauvais temps avait rendue si pénible, et qui venaient alors en régler les conditions définitives; ces affaires terminées, l'armée française se porta au sud, sur les traces de la grande

émigration des Flitas et d'une partie des Hachems réfugiés sur le territoire Ouled-Chérif : ces derniers avaient promis au général de se soumettre dès que sa présence leur donnerait l'assurance de pouvoir le faire sans danger.

Au sud de Tégdempt s'étend un immense plateau, élevé de onze cents mètres au-dessus du niveau des mers, appelé le Serzous, et qui, sous différents noms, se prolonge au sud de presque toute la Régence; sans cesse balayée par les vents, pierreuse, stérile en bois et en céréales, cette plaine nourrit néanmoins une herbe touffue et donne naissance à de nombreux cours d'eau, qui vont arroser le Tell, entre autres à la Mina, qui en précipite un volume d'eau déjà considérable par une cascade de quarante mètres de hauteur perpendiculaire; c'est là que manœuvra le général Lamoricière du 24 au 30 mai; dans les diverses courses qu'il fit à droite et à gauche pour reconnaître le pays, il s'approcha des *Sabaïom-Aïoun*, où des soixante-dix fontaines, source principale du Chélif; il y reçut la soumission de plusieurs tribus, et parvint, non sans peine, à concilier les vieux différents qui les divisent de temps immémorial et à les réunir dans une grande ligne contre l'Émir et ses lieutenants. Quant à l'émigration des Flitas et des Hachems-Cheragas, premier but de sa course, elle avait trop d'avance pour qu'il pût espérer la rejoindre. Satisfait d'avoir organisé une

« Aïn-Sfid, dit M. de Lamoricière, est situé dans un pays entièrement aride et déboisé; une bordure de joncs le long d'un ruisseau, quelques touffes de ces herbes coriaces que les Arabes appellent dys et alpha, une autre nommée achra, et dont la racine brûle assez bien, voilà toutes les ressources en végétation qu'offrait le pays; à deux lieues derrière moi j'avais laissé les derniers champs d'orge des Djaffras; devant moi s'étendait à perte de vue une contrée plus aride encore, et à l'horizon brillait au soleil la surface du Schot, qui n'est point encore à sec, ni même partout guéable à cette époque de l'année; telle était la contrée où ma présence à Aïn-Sfid rejetait la nombreuse population des Djaffras et des Hachems avec leurs troupeaux affamés. » Bien certain que les fugitifs ne pourraient tenir longtemps dans une situation pareille, le général organisa des caravanes composées de 3 à 4,000 chevaux et autres bêtes de somme, qui allaient et venaient chaque jour des champs d'orge des Djaffras au camp français pour nourrir la nombreuse cavalerie de Mustapha et de la ligue de la Iacoubia. Ainsi l'ennemi était rejeté dans le désert sans que nous y fussions tout-à-fait engagés; cette position qui pouvait durer indéfiniment de nôtre côté, amena bientôt le découragement de l'ennemi. Dès le premier jour, quelques Djaffras avaient fait des ouvertures de paix; mais le général ne voulait les entendre que quand les chefs se presenteraient eux-mêmes; ils hésitèrent

pendant trois jours, mais finirent par promettr de rentrer dans leurs cantonnements, derrière l camp français. Enfin, le 12 juin au matin, toute les tentes se mirent en mouvement à la fois, et l tribu vint défiler devant le général et le Be Osman, en exécutant des fantasias et des course équestres en signe de soumission et de confiance Les chefs promirent d'entrer dans la ligue de Iacoubias qui depuis longtemps nous était dévoués

Les Hachems, abandonnés de leurs alliés, mai influencés par les parents de l'Émir, se décidèren à mettre le Schot entre leurs tentes et leurs pe sécuteurs. Surpris par des orages, au milieu de c marais saumâtres, beaucoup de bestiaux y fure engloutis; des femmes, des hommes mêmes périrent; et pour comble d'infortune, les trib du désert vinrent piller les malheureux émigrant Leur énergie était épuisée; un de leurs chefs chargea d'écrire au général Lamoricière pour l annoncer que les derniers restes d'une trib naguère si puissante, allaient reprendre la rou de Mascara et se rendre entièrement à discrétio Les plus proches parents de l'Émir, presque seul mais bien pourvus de chameaux, s'étaient enfonc encore davantage dans les plaines sablonneus du sud.

De retour, le 17 juin, à Mascara, ou rien d'i portant ne s'était passé pendant son absence,

général apprit que l'Émir était alors chez les Flitas, seule tribu qui lui offrit encore un secours avoué; rejoint par Ben-Thamy et par tous les débris des émigrations de l'est, il avait encore avec lui 800 cavaliers éprouvés et fanatiquement dévoués. Il pouvait, par quelque rapide coup de main, écraser quelques-unes des tribus soumises de la Basse-Mina et du Chélif, dont les cavaliers avaient accompagné le gouverneur aux environs d'Alger. Le général en concevait une assez vive inquiétude, qui fut heureusement dissipée par le retour de M. d'Arbouville à Mostaganem. Les populations soumises des environs de Tégdempt étaient aussi exposées aux coups de l'Émir; mais c'était à la division de Mascara à les protéger, et elle se porta sur Fortassa, où elle séjourna du 22 juin au 26 juillet; son chef reçut une lettre du général d'Arbouville, annonçant sa prochaine entrée en campagne contre les Flitas et Abd-el-Kader. Sûr alors que ce dernier aurait assez d'occupation sur les bras pour ne plus penser à inquiéter les populations alliées, il se décida à monter encore une fois sur le Serzous pour arriver jusqu'à Gougilah, bourgade principale d'un oasis fertile, située aux pieds du Djebel-Nador, dont les dernières pentes sont arrosées par le Susselem, rivière qui finit par se perdre dans les sables, mais qui conserve encore un filet d'eau à quelque distance des montagnes dans les plus grandes chaleurs de l'été. L'oasis de Gougilah est habitée par les Ouled-Krélif, tribu populeuse, la

plus avancée dans le sud de celles qui obéissaient régulièrement à l'Émir. Au-delà on ne trouve plus que des sables, et la région alors incertaine d'Aïn-Madhi. C'était à Gougilah qu'Abd-el-Kader avait entassé tout ce qu'il avait pu sauver des villes de Mascara et de Tégdempt; il voulait y établir le nouveau centre de son pouvoir, qu'avec une constance admirable il réorganisait en arrière des points occupés par nos armes. Cette dernière position centrale entre Médéah, Miliana et Mascara, mettait l'Émir à même d'agir avec une égale facilité dans les provinces d'Oran et d'Alger; toutes les terres des Ouled-Krélif, susceptibles de culture avaient été ensemencées l'hiver dernier; les Arabes y avaient emmagasiné en silos tous les blés qu'ils avaient pu emporter de Tell. Avant cependant de s'engager aussi loin, le général Lamoricière chercha à se ménager l'appui des Arars, puissante tribu, qui pouvait, disait-on, mettre en campagne jusqu'à 4,000 cavaliers errants sur un immense territoire, à l'ouest de Gougilah. Elle possède plus de 30,000 chameaux au moyen desquels elle franchit des distances énormes avec une rapidité incroyable; elle se divise en Arars Chéragas et Arars Garabas, Arars de l'ouest, Arars de l'est, ainsi que plusieurs autres tribus de la Régence; jamais elle n'avaient été complètement soumise à l'Émir, ce qui donnait au général français plus d'espoir de former avec eux une alliance. En effet, ils s'étaient déjà réunis pour lui envoyer une députation, qui était alors à

sa recherche; la rencontre eut lieu sur les pentes du Serzous: le général leur promit de leur livrer les moissons et les silos des Ouled-Krélif; c'était un appas tout puissant pour les Arars; le traité fut bientôt conclu; le 12 juillet, pendant que la colonne française traversait le désert, elle fut rejointe par 1,500 cavaliers Arars, et quatre mille individus de toute espèce qui lui servaient de guide et d'escorte; on arriva le 14 au matin sous Gougilah, bâti comme un nid d'aigle au sommet d'un rocher escarpé; le misérable butin que renfermait les 2 ou 300 baraques qui composaient le village fut bientôt enlevé. Les Arars, leurs femmes, leurs enfants, se mirent avec une prestesse admirable à moissonner les récoltes et à vider les silos des Ouled-Krélif; des caravanes arrivaient à chaque instant, amenant de nouveaux moissonneurs qui remplaçaient ceux qui partaient chargés. Les Ouled-Krélif, témoins de la dévastation de leur territoire, se décidèrent enfin à faire leur soumission: mais il était trop tard pour leurs intérêts; néanmoins le général parvint à faire leur paix avec les Arars, et tous promirent de résister bravement aux tentatives de l'Émir: le général monta au sommet du rocher de Gougilah, et là, son regard embrassant une immense étendue, n'aperçut partout que les sables du désert; à 12 ou 15 lieues à l'est, on lui fit distinguer, aux dernières limites de l'horizon, une rangée de collines où le général Changarnier venait alors de livrer le glorieux combat de Zoui-

lan, et au sud-est ses dernières crête du Djeb Sahari, au pied duquel coule le Taguin, sur les bord duquel s'étaient refugiés les débris de plusieu émigrations: le général renonça à les poursuivre su ce nouveau terrain; tous les renseignements re cueillis lui annonçaient que, décimés par la soif e la faim, menacés du pillage par les autres tribu du désert, les émigrés avaient manifesté l'inte tion de rentrer chez eux. En effet, dans son retou à Mascara, où il arriva le 24 juillet, il fut rejoi par quelques réguliers de l'ennemi et par cin cents tentes des Hachems Chéragas, annonçant qu le reste de l'émigration les suivait de près; la co lonne française ne ramena avec elle que 46 malades malgré 36 jours de bivouac et les fatigues excess ves qu'elle avait endurées; l'air vif et frais de Serzou avait été très favorable à la santé des troupes. Beau coup de soldats, indisposés en y arrivant, s'y étaie rétablis comme par enchantement. Il était temp cependant de leur donner quelque repos; la cha leur était brûlante, et les sources presque parto desséchées. Les circonstances en décidèrent autr ment.

Les partisans de l'Émir, rejetés par cet dernière expédition jusqu'au fond des déserts, hâtèrent de sortir d'une position intolérable, dès qu le retour des Français leur rendit la liberté de leu mouvements; l'Émir recruta parmi eux de nouveau soldats; après une pointe sur Thaza, il revint

l'ouest, et tomba sur les Ouled-Krélif, qui déjà pillés par nos auxiliaires, subirent de leur ancien maître une razia plus ruineuse encore; les Arars eux-mêmes, craignant d'entamer une lutte inégale, s'enfoncèrent à l'ouest, et abandonnèrent un champ libre à l'Émir; d'autres tribus oublièrent leurs serments et se laissèrent entraîner à sa suite. Ces nouvelles, arrivant coup sur coup à Mascara, donnèrent beaucoup à penser au général; il voulait continuer les travaux commencés pour réparer les ruines de la ville; il craignait qu'une nouvelle campagne, dans une pareille saison, n'influa sur la santé des troupes, jusqu'alors excellente. Mais quand il apprit le 13 août qu'Abd-el-Kader venait de piller la ville de Frenda, qu'il s'était établi chez les Krallafas, dévoués à sa cause, tout près de Tegdempt, et menaçait les tribus soumises, il n'hésita plus, et partit le 15 août par une chaleur brûlante; il était le 20 à Médroussa, d'où le seul bruit de son approche avait chassé l'Émir; toute la population nomade, attachée à la fortune de ce dernier, s'était de nouveau enfoncée dans le désert; avant de les y poursuivre, le général convoqua à Médroussa les contingens des Arars, des Sdamas, des Iacoubias, moins pour se servir de cette cavalerie, plus propre au pillage qu'au combat, que pour les compromettre de plus en plus avec l'Émir et leur ôter toute velléité de le rejoindre; Pendant cette conférence, ce dernier qui avait conservé autour de sa personne un corps de

cavaliers d'une mobilité extraordinaire, surprit et dévasta quelques détachements des Arars ; le général sentait, qu'accorder un plus long repos à un rival tel qu'Abd-el-Kader, c'était s'exposer à perdre dans quelques jours le fruit de tant de fatigues et de sang répandu ; il renvoya tous les cavaliers auxiliaires, afin qu'ils pussent protéger leurs familles, et reprit la route du désert pour y chercher l'ennemi. Mais comment joindre ces cavaliers infatigables, errant dans des plaines immenses, où rien ne gardait trace de leurs passages? La colonne française épuisa vainement et ses vivres et ses forces à les poursuivre, prévenu enfin qu'il avait laissé derrière lui cet ennemi qu'il croyait en avant, le général Lamoricière fit brusquement volte-face, et revint vers le Tell ; il allait monter le col qui sépare les deux régions, quand il aperçut enfin toute la cavalerie de l'Émir, au nombre d'un millier de chevaux, rangés sur la hauteur ; ils n'acceptèrent pas le combat, mais se mirent à la suite des Français, tiraillant avec l'arrière-garde ; on arriva ainsi dans la vallée de la Mina, où voulant profiter du passage de la rivière par le général Lamoricière, l'Émir engagea une escarmouche qui ne tourna pas à son avantage ; cette seule affaire engagea l'ennemi à se tenir plus à distance, mais il n'en resta pas moins dans le pays, épiant le moment du départ de la colonne, pour recommencer ses ravages ; il était évident qu'il n'y avait plus qu'une force permanente qui pût

assurer la domination française dans ces régions. Le général français se détermina à établir sur l'Oued-el-Haddad un camp qui fut occupé par trois bataillons d'infanterie et 210 chevaux, deux pièces d'artillerie, sous les ordres du colonel De la Torre; le reste des troupes reprit le chemin de Mascara, ramenant avec elle beaucoup moins de malades qu'on ne l'eût supposé.

De son côté le général d'Arbouville avait poursuivi les Flitas sans leur laisser ni trêve ni relâche; un des premiers résultats de sa campagne fut de forcer l'Émir à quitter le pays pour se réfugier au sud, où il retrouvait la division de Mascara, comme nous l'avons raconté; débarrassés de cette influence une portion des Flitas se soumit enfin; mais le manque de vivre força bientôt le général d'Arbouville à reprendre la route de Mostaganem; obliquant à l'est dans ce retour, il traversa un pays tout-à-fait nouveau, montagneux, haché, d'une manière extraordinaire; les Kabyles qui l'habitaient ne cessèrent d'attaquer la colonne pendant les deux jours mis à traverser leur territoire; la colonne éprouva une perte de soixante-dix hommes environ; dès qu'on fut arrivé dans un terrain plus ouvert, les chasseurs exécutèrent plusieurs charges et rendirent largement aux Kabyles tout le mal qu'ils nous avaient fait.

La dernière pointe de M. de Lamoricière dans le

désert n'avait pas eu de résultat ; il n'avait, il est vrai, éprouvé aucun revers, mais il n'avait obtenu aucune soumission ; Abd-el-Kader conservait toujours à sa suite un noyau de soldats réguliers autour desquels s'étaient groupés la tribu entière des Krallafas et une multitude d'émigrés venus de tous les points de la Régence ; ce rassemblement qui comptait plus de 30,000 âmes, reparut encore dans le Tell dès que la colonne française en fut repartie. Le détachement du camp de l'Haddad était trop faible pour tenir la campagne devant un ennemi si nombreux ; la division de Mascara se remit donc en route le 10 septembre 1842, pendant que son chef avait été conférer le gouverneur, débarqué à Mostaganem ; il fut résolu que le général Mustapha et ses douairs iraient soutenir la colonne agissante de Mascara ; Le général Lamoricière vint se remettre à sa tête au camp de l'Haddad, où déjà elle était arrivée ; Mustapha le rejoignit peu de jours après ; les deux généraux remontèrent encore une fois la Mina, refoulant la grande émigration jusqu'aux sources du Chélif ; l'Émir était au désespoir de ne pouvoir accorder un seul moment de repos à ces nombreuses populations qui mourraient pour sa cause ; jugeant qu'il leur serait plus utile en essayant une diversion sur les derrières de l'armée française, il les abandonna à leur fortune dans le désert, et prenant avec lui les soldats réguliers qui lui restaient encore, il essaya sur plusieurs tribus sou-

mises une suite de razias, exécutées avec une rapidité dont il avait seul le secret; pendant que le général Lamoricière le croyait devant lui dans le désert, il se portait à marches forcées jusques sur les bords de la mer vers l'embouchure du Chélif où il surprit et dévasta, le 16 septembre 1842, les Arribis auxquels il conservait une haine particulière; puis franchissant une espace de vingt lieues dans une seule marche, il vint tomber comme la foudre sur les Ouled-Krouidem, auxquels il massacra 300 hommes et dont il enleva tous les troupeaux; une nouvelle marche de vingt lieues en un jour, le porte par la vallée de l'Oued-Kar, chez les Sdamas dont les troupeaux s'étaient aventurés au débouché de leurs montagnes; il les enlève ainsi que beaucoup de femmes et d'enfants et tue une quarantaine d'hommes; mais les Sdamas rentrent bien vite dans leurs défilés, s'y retranchent, et leur courageuse résistance fait éprouver à l'Émir une perte de vingt-quatre soldats; abandonnant une proie trop difficile, il va déposer ses prises et ses bagages chez les Béni-Ourack, dans les défilés les plus sauvages de l'Ouarenséris; puis revenant immédiatement sur ses pas, il se cache avec la partie la plus mobile de sa troupe sur les bords de la Mina, probablement non loin de Fortassa; pendant quelques jours on ne savait plus ce qu'il était devenu; mais de nouveaux ravages le décèlent; il sort de sa retraite à la tombée de la nuit du 20 septembre, et arrive le lendemain à la pointe

du jour à la bourgade d'El-Bordj, éloignée de 1
lieues de son point de départ, et à 5 lieues seul
ment de Mascara ; la population d'El-Bordj avert
à temps s'était retirée dans les montagnes ; il ma
sacre onze malheureux qui n'avaient pas eu
temps de s'enfuir et les enterre sous l'incendie d
habitations ; à l'approche de la garnison de Ma
cara il se retire en toute hâte, et va se cacher
nouveau dans les gorges de l'Ouarenséris.

L'épouvante avait glacé tous les alliés de la pr
vince d'Oran ; ils envoient des députés au co
mandant le conjurant de revenir les protéger co
tre l'Émir ; le général les reçut sur le plateau
Serzous où il se trouvait déjà ; revenir sur ses p
était se condamner à une guerre défensive ; il
pondit donc aux tribus suppliantes qu'elles avai
des armes pour combattre les faibles forces c
l'Émir menait dans ses expéditions ; que s'il s'ét
présenté lui-même aussi mal accompagné dans
commencement de la guerre, elles auraient b
su lui résister ; qu'elles se défendissent donc c
tre l'Émir, et que toute connivence ou toute
blesse à son égard serait plus tard sévèrement
nies ; indépendamment de la réalisation immédi
de ses projets, à laquelle il tenait beaucoup,
général pensait qu'il était bon que les populati
se commissent sérieusement avec leur anc
maître.

Après avoir ainsi renvoyé les députés, M.
Lamoricière s'enfonça dans le désert, à la suite

la grande émigration ; il voulait la fatiguer, s'il ne pouvait l'atteindre, l'éloigner de plus en plus du Tell, seul territoire d'où elle put tirer quelque ressource et dégoûter les populations de ces promenades dans le Sahara, par les misères qui en sont inséparables ; il menait avec lui les alliés des expéditions précédentes, les Arars et les Ouled-Katif, attirés par l'espoir du pillage, et conduisant de nombreux chameaux qu'ils espéraient bien ramener chargés de butin ; la célérité de ces auxiliaires ne les rendait pas les ennemis les moins redoutables pour les fugitifs ; le 24 septembre 1842, le colonne campa au 70 Fontaines ; le 25 et le 26, elle chemina sur le plateau et atteignit par des marches successives de sept lieues, les rives de Susselem et les puits de Smir ; le mauvais temps la retint un jour entier dans ce dernier campement ; précédée par les cavaliers auxiliaires elle arriva le 28 à Chellala et à Ben-Hamman, non loin des montagnes du même nom ; ces deux bourgades sont entourées de bonnes murailles ; les environs en sont occupés par des jardins délicieux et des terrains fertiles, où les partisans de l'Émir avaient entassé d'immenses magasins de grains qui devinrent la proie des Français et de leurs alliés ; les prisonniers qu'on y reccueillit donnèrent des détails sur l'émigration ; elle s'était divisée en deux parties ; l'une se dirigeant à l'est, devant être au sud de la province de Titery, où elle pouvait rencontrer

quelques-unes des colonnes françaises qui opéraient de ce côté; le général Lamoricière l'abandonna à sa fortune; l'autre partie marchait au sud vers le haut Taguin, et la division de Mascara s'attacha à sa poursuite; elle arriva le 30 septembre au matin, après une marche de nuit pour éviter la chaleur à Raz-el-Ayumfa-Taguin, Oasis abondamment arrosée, située à 23 lieues au sud et un peu à l'est de Thaza, et à 60 de Mascara; c'est un campement précieux pour les Arars, les Ouled-Katif, les Ouled-Cheib, les Ouled-Nail, tribus environnantes qui s'en disputent souvent la possession les armes à la main; la colonne y séjourna une journée entière, rendue pénible par une chaleur excessive et par un vent du désert qui soulevait une poussière suffocante; il fut suivi immédiatement d'une pluie diluvienne; le général ne dépassa pas Ayuma; il désespérait d'atteindre l'émigration et il eut été imprudent de s'avancer davantage dans le désert; il était du reste très important d'avoir quelques nouvelles de l'Émir laissé si loin en arrière; il revint donc vers le Tell par une marche parallèle à l'arrivée, mais par une route plus à l'est; il traversa successivement Medrem, il côtoya le marais où se perd le Susselem; il traversa le Nahr-Ouassel c'est-à-dire le fleuve naissant à Ben-Temza. Enfin le 7 octobre 1842 au matin, il campait à Mekra-el-Kreil sur les bords du Tell, lieux qu'il connaissait déjà.

C'est là qu'il fut rejoint par les Arars et les Ouled-Katif, qui l'avaient quitté quelques jours auparavant pour mettre leur butin en sûreté, et qui trouvaient la société des Français trop fructueuse, pour vouloir encore l'abandonner; ils ramenaient à vide plus de 5,000 chameaux qui devaient être chargés aux dépens des tribus hostiles. Avec cette nombreuse escorte le général descendait le Riou, vendant les silos à droite et à gauche de la route, et s'établissait vers les onze heures pour le reste de la journée, non loin des ruines de Loko ou Loha, quand un Arar à demi dépouillé arriva au galop, en criant qu'Abd-el-Kader et sa cavalerie enlevait tous les chameaux dispersés aux environs pour recueillir leurs chargements de blé; c'était en effet l'Émir, qui poursuivi par les plaintes des tribus immolées à sa cause, tentait une démonstration pour les secourir; le général Mustapha et le chef des Turcs, Ibrahim sautèrent à cheval, rallièrent leurs hommes et fondirent sur l'ennemi sans perdre un moment; trois bataillons d'infanterie française allégés de leurs sacs les suivaient au pas de course; ils arrivèrent cependant trop tard pour prendre part au combat; l'ennemi n'avait pu soutenir l'attaque de nos auxiliaires et avait été rompu dès le premier choc; Mustapha le poursuivit à outrance, l'accula aux abords d'un ravin presque infranchissable; c'est là que la confusion fut épouvantable et la mêlée sanglante; le cheval de l'Émir s'abattit parmi les

rochers ; il eut toutes les peines possible à se sauver, et l'on fut quelque temps sans savoir s'il était mort ou vif; un de ses conseillers les plus intimes fut tué, un officier supérieur de sa cavalerie fait prisonnier, un autre eut son cheval tué sous lui, mais ne fut reconnu ni parmi les morts, ni parmi les prisonniers. Pendant que les auxiliaires dépouillaient les morts et se gorgeaient de butin, les chasseurs et les spahis tournèrent l'obstacle qui avait été si désastreux pour l'ennemi, le poursuivirent durant plus de deux heures en lui faisant éprouver constamment de nouvelles pertes; elles se montèrent en totalité à cent seize hommes tués ou faits prisonniers : on lui avait enlevé trois guidons de sa cavalerie; de notre côté nous perdîmes un Arar et deux spahis; quelques-uns de nos auxiliaires furent blessés.

Le général français n'était encore qu'à trois lieues du champ de bataille de Loha, quand il vit arriver à son camp une immense caravane comptant au moins huit milles chameaux; c'était des tribus du Désert qui venaient faire leur provision ordinaire de grains dans le Tell; ils s'adressaient aux Français comme aux maîtres du pays; les silos des ennemis leur fournirent un ample chargement, et pour comble de bons procédés, la colonne française les convoya jusqu'au Désert, leur domaine naturel; et arrivés là, dit le général, les chameaux, si embarrassés dans les chemins pierreux

et accidentés du Tell, une fois rendus à leurs sables, franchissent en peu de jours des distances énormes. Après cette dernière opération, la division de Mascara rentra à son quartier général; l'ennemi ne pouvait pas cependant se flatter d'avoir un moment de repos; des bords du Riou, le général Lamoricière avait eu connaissance de la division de Mostaganem, qui poursuivait à outrance les indomptables Flitas qu'on ne pouvait amener à une soumission complète; ils avaient évacué leur pays devant le général d'Arbouville, et celui-ci qui avait pour douze jours de vivres les poursuivait chez les tribus où ils s'étaient réfugiés.

A peine les troupes de Mascara avaient-elles prises quelques jours de repos, que le général les ramena vers la haute Mina, où elles arrivèrent les premiers jours de novembre 1842 : il y fut bientôt rejoint par les députés des Krallafas, cette tribu qui avait émigré tout entière, et qui demandait maintenant à faire sa soumission; les envoyés firent au général la peinture la plus affreuse des maux éprouvés pendant leur fuite; pendant quatre jours ils n'avaient eu à boire que cette eau saumâtre, qui si souvent en Afrique remplace l'eau douce des autres pays; toutes ces souffrances avaient causé parmi les Krallafas une si grande mortalité que deux milles personnes étaient mortes dans quelques jours; les émigrés s'étaient rapprochés du Tell dès que le retour de la colonne française

le leur avait permis, et ils avaient rencontré Abd-el-Kader fuyant après sa déroute de Loha, avec les débris de sa cavalerie régulière; l'Émir avait fait tous ses efforts pour les maintenir sous son influence; mais l'excès de leurs misères ne leur avait laissé d'autre sentiment que le désir de les voir cesser; les Krallafas reprirent la route de leur pays, rapportant les cadavres de quatorze de leurs chefs les plus illustres et les plus vénérés, et se remirent tout-à-fait à la discrétion du général; ce dernier les traita avec beaucoup de bienveillance; il leur permit de rentrer chez eux, les admit au nombre des alliés de la France, à condition que tous les chefs viendraient faire acte de soumission entre ses mains et qu'ils enverraient des otages à Mascara, et enfin qu'ils mettraient en culture les terrains qu'il leur désignerait; cette soumission complétait celle de tout le pays à l'ouest de la Mina. L'hiver s'approchant, le général rentra à Mascara le 17 novembre 1842, après avoir essuyé une pluie de sept jours qui n'eut pas cependant l'influence pernicieuse qu'on en redoutait pour la santé des troupes.

Dans le courant de 1842, les hostilités en s'éloignant d'Oran, avaient rendu aux environs de cette ville une sécurité complète; elle en profita pour accroître rapidement sa prospérité; les troupes qui l'occupaient consacrèrent leurs loisirs à des travaux d'amélioration qu'elles poussèrent avec

activité et intelligence; mais les lents progrès du bien-être, donnent peu de matière a l'historien et aucun fait digne d'être rapporté ne se passa de ce côté dans les années 1841 et 1842.

LIVRE HUITIÈME.

LE MARÉCHAL BUGEAUD, GOUVERNEUR.

Expédition du général Baraguay d'Hilliers à Boghar et à Thaza. — Échange des prisonniers par l'entremise de l'évêque d'Alger. — Hostilité des tribus autour de la Métidja. — Le Gouverneur chez les Beni-Ménacer. — Il soumet les environs d'Alger. — Pointe du Gouverneur à l'est d'Alger. — Le Califat Mahiddin. — Tranquillité dans la province de Constantine sous le général Négrier. — Il pénètre sans coup férir à Msyla et à Tébessa. — Les Français envahissent l'Ouarenséris et le Dara. — Combats multipliés dans la Dara. — Fondation d'Orléansville et pacification du Dara. — Fondation de Téniat-el-Had et de Tiaret. — Soulèvement de plusieurs tribus de la province d'Oran. — Prise de la Smala d'Abd-el-Kader. — L'Ouarenséris envahi de nouveau. — La guerre se retire vers l'ouest. — Efforts désespérés d'Abd-el-Kader. — Combat de Sidy-Ioucef, et beau dévoûment d'Escofier. — Le 11 novembre, l'infanterie de l'Émir est détruite par le général Tempoure. — Mort et biographie de Mohammet Ould-sidy Embarreck. — Soumission de toute la régence.

Nous avons voulu renfermer dans un même cadre les événements décisifs qui, préparés en 1841, éclatèrent l'année suivante dans la province d'Oran. Il est temps que nous revenions au centre de nos possessions, qui avait eu aussi sa part de courses et de combats; le général Bugeaud en partant d'Alger le 14 mai 1841, en avait confié le commandement au général Baraguay d'Hilliers, avec la mis-

sion de s'avancer au sud de Médéah, jusqu'à la limite du Désert, pour détruire les établissements que l'Émir avait formés de ce côté. En quittant Médéah, le général Baraguay traversa d'abord un pays frais et fertile, ressemblant aux paysages de la Touraine et de la Normandie, et couvert de prairies exhalant alors tous les suaves parfums du printemps; ces plateaux élevés au-dessus du niveau de la mer d'une hauteur considérable, en acquièrent une température plus tempérée et plus humide que leur lattitude ne semblerait le comporter. Entre les deux chaînes de l'Atlas, les orangers, les caroubiers, les cactus des environs d'Alger sont remplacés par les chênes, les ormes, les églantiers de l'Europe. Le soleil y est moins âpre, la lumière moins vive; quelque chose de calme et de radouci règne dans tout l'aspect de la campagne; le sol légèrement ondulé ne présente plus ces sauvages déchirures si communes aux bords de la mer; une immense quantité de rosiers s'étendant en haies, se réunissant en groupes, couverts de fleurs de toutes les nuances, donnaient seulement à ce beau pays quelque chose d'étranger et d'oriental. Mais à mesure qu'on s'avance vers le sud, la végétation s'appauvrit, et le voisinage du Désert commence à se faire sentir; sur une terre nue et sablonneuse les travaux de l'homme ne s'aperçoivent plus que de loin en loin, dans quelques champs d'orge et de blé, égarés au fond d'arides vallées. Les sources sont faibles et rares; les Français descendirent

une gorge profonde où l'Oued-Hackum roule un filet d'eau saumâtre, remontèrent le Chélif qui n'est plus là qu'un faible ruisseau, et arrivèrent ainsi jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes, à travers laquelle sa course s'est ouvert un passage; la rive gauche de la rivière était formée par une croupe abrupte et boisée, au sommet de laquelle se dressait la citadelle de Boghar semblable à un nid d'aigle, ou à quelque château d'un baron du moyen-âge; en regard, de l'autre côté, apparaissait la ville de Ksar-el-Boghar, peuplée de réfugiés de Médéah, où l'Émir avait établi des ateliers de constructions pour des bois de fusils, des fabriques de toiles et de draps, et toutes les industries que pouvait nourrir l'état social de ses sujets; un détachement français s'en empara sans résistance pendant que le gros de l'expédition suivait le fond de la vallée; des tourbillons de fumée annoncèrent bientôt l'incendie de la ville, qui fut totalement détruite; un autre détachement plus fort que le premier monta ensuite au fort de Boghar, où l'on craignait quelque opposition de la part de la garnison; il fut en effet accueilli par une décharge de mousqueterie; mais immédiatement après, l'ennemi se retira en nous livrant l'entrée des portes. On y trouva de belles constructions renfermant un hôpital, de grandes maisons percées de meurtrières, un moulin avec de très fortes meules et des engrenages assez complets et toute une manutention chargée de fournir du pain aux réguliers de l'Émir;

l'incendie allumé par les Arabes en se retirant avait eu peu de prise sur ces épaisses murailles; la main de l'homme se chargea de compléter son œuvre; Français et Arabes ne s'entendaient que pour détruire; de ce point culminant nos soldats virent se dérouler à perte de vue une plaine de sable légèrement moutonnée, où les effets du mirage complétaient l'image de la mer; la monotonie n'en était rompue que par des rubans verts, serpentant à travers la solitude, qui marquaient le cours du Chélif et de ses affluents; sur quelques points de l'horizon, des cimes de montagnes semblables à autant d'îles, dominaient cette vue d'une immensité triste et solennelle : c'était le Sahara.

Toutes les troupes se réunirent de nouveau sur les bords du Chélif, qu'elles abandonnèrent bientôt pour s'enfoncer à l'ouest; à droite s'élevait la chaîne de montagnes, à gauche s'étendait le Désert; pas un arbre n'égayait la route, çà et là seulement végétaient tristement quelques touffes toute grillées de cithyse et de tamarin; enfin on rencontra un ruisseau coulant au nord; on descendit son cours et bientôt on retrouva la végétation et les travaux de l'homme. Vers les six heures du soir du 25 mai, on aperçut le fort de Thaza, situé à mi-hauteur d'une montagne escarpée; pas un Arabe ne se présenta pour le défendre; il avait cependant une bonne enceinte, percée de meurtrières avec des tours aux angles : il renfermait à peu

près les mêmes établissements que Boghar, mais plus en grand et plus perfectionnés ; au-dessus de la porte d'entrée, on lisait ces mots gravés en arabe sur une tablette de fer :

Bénédictions et faveurs sur l'envoyé de Dieu,
Louanges à Dieu.

« Cette ville de Thaza a été construite et peu-
» plée par le prince des croyants notre seigneur
» El-Hadj-Abd-el-Kader, que Dieu le rende victo-
» rieux : lors de son entrée, il a rendu témoignage
» à Dieu de ses œuvres et de ses pensées et il a dit :
» Dieu est témoin que cette œuvre est à moi, et que
» la postérité m'en conservera des souvenirs. Tous
» ceux qui viendront chercher dans mes heureux
» états la paix et la tranquillité y trouveront encore
» après moi le souvenir de mes bonnes œuvres et
» de mes bienfaits. »

Le général français fit enlever la plaque et l'envoya à Paris ; l'Émir, qui se promettait l'éternité, ne se doutait guère que sa ville, deux ou trois ans après sa fondation, serait détruite et que son inscription si ambitieuse servirait de trophée à ses ennemis ; on mit deux jours à miner les solides constructions de Thaza ; pendant tout le travail, ce plateau élevé fut constamment balayé par un vent glacial, d'autant plus sensible à nos soldats qu'ils sortaient de l'atmosphère embrasée du Désert.

Quand Thaza ne fut plus qu'un monceau de pierres, se confondant avec les rochers grisâtres de la montagne, l'armée reprit sa route au nord, partagée en trois colonnes; l'une servant d'escorte aux bagages, suivait une gorge si étroite qu'on ne pouvait y marcher qu'un à un; les deux autres couronnaient les crêtes à droite et à gauche; on essuya quelques coups de fusil des Kabyles dont on troublait la retraite; enfin la vallée s'élargit, et une riante verdure vint consoler l'œil fatigué de la monotonie du désert et des arides rochers de l'Atlas. On aperçut l'ennemi qui se tenait à distance. Après quelques courses et quelques coups de fusil on vint camper aux pieds des hauteurs que couronne Miliana, et le général monta vers la ville; le premier objet qui frappa ses regards en y entrant fut une affiche de spectacle, placardée contre les murs de la Casbah et annonçant pour la soirée la représentation de *l'Ours et le Pacha.* Ces quelques mots disaient mieux que tous les rapports officiels, combien Miliana était changé depuis un an; ce n'était plus cet amas de ruines, ce foyer d'infection qui avait été si funeste à la première garnison; les rues étaient propres, les hôpitaux, les logements de troupes bien tenus et bien aérés : les jardins des environs parfaitement cultivés fournissaient en abondance des fruits et des légumes aux troupes, dont l'état sanitaire était très bon.

Le général et son escorte vinrent rejoindre dans

la plaine l'armée qui reprit la route de Médéah e
coupant court l'espèce de presqu'île formée sur
rive gauche du Chélif par un contour de la rivièr
aucune colonne française n'avait encore suiv
cette direction; arrivé non loin du col de Mouzai
M. Baraguay d'Hilliers détacha le général Cha
garnier pour prévenir les Arabes qui faisaient mi
de vouloir s'en emparer; ce mouvement fut ex
cuté sans coup férir; enfin la colonne rentra le
juin à Blida par une pluie battante. Ce qu'il y e
de remarquable dans cette expédition c'est qu'el
fut exécutée sans combats, car on ne saur
donner ce nom aux quelques coups de feu échang
entre les Français et les indigènes; l'ardeur bel
queuse de ces derniers commençait à s'épuise
débarrassés de l'influence de l'émir, ils étaient p
soucieux de courir à des combats dans lesquels i
savaient bien qu'ils ne pouvaient pas vaincre. Sa
liens entr'elles, remplies de préjugés et d'ign
rance, ces malheureuses populations, incapabl
également de traiter ou de se défendre, attendaie
avec une résignation toute musulmane, ce qu
plairait au sort de décider pour elles. La voix
quelques fanatiques, essayant encore de prêch
la guerre sacrée, se perdait dans le désert; l
convois de Médéah commencèrent à passer
Tenia, sans tirer un coup de fusil, et un mois apr
son retour le commandant par intérim parcour
tout l'ouest de la province sans éprouver nulle pa
de résistance.

Quittons un moment ces monotones narrations de marches et de contre-marches, ces tristes images de destructions et de ravages, pour un épisode d'un caractère plus doux et plus consolant. Notre contact avec les Arabes, bien qu'il ne se traduisit que trop souvent en combats, n'avait pas été cependant sans une influence sur leurs habitudes; Abd-el-Kader, tout en nous faisant la guerre, avait une trop haute portée d'esprit pour ne pas sentir combien nous étions supérieurs à ses co-religionnaires, et la preuve en est dans les imitations de nos arts qu'il avait poussées aussi avant qu'il avait pu : l'adoucissement dans les mœurs des indigènes s'était surtout fait remarquer par l'humanité avec laquelle ils traitaient les soldats français que les chances de la guerre faisaient tomber entre leurs mains; déjà quelques échanges de prisonniers avaient eu lieu entre les deux partis dès avant le traité de la Tafna, et le renouvellement des hostillités en 1839, avait été bientôt suivi de pourparlers tendant à régulariser une si bienfaisante mesure. Le général Bugeaud, absorbé par les soins de ses armées et de l'administration, avait confié la conduite de cette négociation à M. Dupuch, évêque d'Alger; qui saisit avec ardeur cette occasion d'adoucir les maux inévitables de la guerre; une convention positive fut rédigée et acceptée de part et d'autre le 6 avril 1841, sur les bords du Chélif; mais les clauses de ce traité ne purent être immédiatement

exécutées, et l'on avait presque perdu tout espoir à cet égard, quand le 15 mai, quatre cavaliers arabes, parfaitement équipés, se présentèrent tout-à-coup au poste de Douéra, et au qui-vive des sentinelles, répondirent qu'ils étaient Hadjoutes, qu'ils venaient de la part de Sidy-Mohammet, Califat du cercle de Miliana pour Abd-el-Kader, apporter une lettre à l'évêque d'Alger; on les envoya sur-le-champ dans la ville avec un maréchal-des-logis pour escorte; la lettre portait en substance que les prisonniers français seraient amenés le 18 mai prochain, à une heure après-midi à la ferme de Mouzaïa-Aga, à 8 lieues de Bouffarick, pour être rendus à leurs concitoyens, et qu'en échange Mohammet attendrait les prisonniers arabes : M. Dupuch voulut annoncer lui-même à ces malheureux leur prochaine délivrance, et monta dans les prisons de la Casbah, ou ils étaient renfermés; il fut frappé de la profonde misère, de l'horrible état dans lequel ils gémissaient. Les femmes, les enfants surtout, attirèrent sa pitié; des murs même de la prison, il adressa à ses fidèles un mandement pour implorer leurs aumônes en faveur des malheureux prisonniers; on y lisait les touchantes expressions:

« Comment mesurer, comment trouver des paroles parmi les cris déchirants, parmi les sanglots et les jeux plus tristes encore de cette centaine de pauvres femmes et de petits enfants qui se pressent autour de nous sans comprendre notre

langage, sans que nous entendions le leur, mais qui entendent si bien l'attendrissement de notre voix, la compassion de notre visage, de père, d'évêque, des plus pauvres et des plus délaissés surtout! »

« Ah! si vous étiez à nos côtés pendant que sur des ais dégoûtants nous essayons de vous écrire, si comme nous vous pouviez voir cette affreuse misère, ces enfants décharnés, ces pauvres mères... L'une d'elles n'a pas quinze ans, et minée par une fièvre continue, elle ne peut suffire à nourrir son misérable enfant. Hélas! son sein n'est pas le seul tari, et si nous n'y apportons un prompt remède, avant quelques heures peut-être, elles auront pour la plus part perdu plus que leur patrie, plus que leurs cabanes dévorées par les flammes, plus que leur liberté, elles auront perdu leurs enfants, désormais leur unique consolation, d'autant plus chère que leurs frères ont péri, et que leurs pères ne sont plus. »

Tout fut bientôt prêt pour le départ des 130 prisonniers, qui comptaient par nombre à peu près égal des hommes, des femmes, des enfants : ils quittèrent la Casbah le 17 à 7 heures du matin; des voitures avaient été mises à la disposition de l'évêque pour transporter les plus faibles et les plus malades; M. Dupuch lui-même, à la tête de cette armée d'une nouvelle espèce, s'achemina

pour avoir une entrevue personnelle avec le Califat Mohammet. Mais les combinaisons de la guerre dérangèrent encore celles de l'humanité; à Douéra, on apprit deux circonstances également désagréables; le convoi ne contenait pas tous les prisonniers dont la délivrance avait été promise; une quinzaine avait été gardés à Alger, on ne sait pas trop pourquoi, et c'était ceux-là même dont la liberté était le plus ardemment désirée par Mohammet; en second lieu le général Baraguay d'Hilliers, qui partait alors pour son expédition de Thaza, avait donné ordre, par le télégraphe, à la garnison de Blida, d'occuper le col de Mouzaïa pendant la nuit : M. Dupuch résolut de ne pas pousser au-delà de Bouffarick ; ce n'était pas au milieu des expéditions, probablement des combats qui se préparaient, qu'une œuvre toute pacifique pouvait trouver place. Deux cavaliers furent expédiés à Sidy-Mohammet pour l'instruire de ce contretemps.

Cependant les Arabes, fidèles à leur parole, étaient en marche, dès le 18 au matin, pour la ferme de Mouzaïa, avec leurs prisonniers, qui se croyaient arrivés au terme de leur captivité, quand ils aperçurent un corps considérable de troupes s'avançant directement sur eux ; c'était le général Baraguay déjà en marche; les Arabes se crurent trahis : ils rebroussèrent chemin en toute hâte, entraînant à leur suite les malheureux prisonniers,

dont il est plus facile d'imaginer que de peindre le désespoir. M. Dupuch fut instruit de toutes ces circonstances par une lettre de M. Massot, l'intendant-militaire qui se trouvait au nombre des prisonniers.

Toutes les apparences étaient contre notre bonne foi; le dévoûment de quatre Français, MM. de Francliеu, Suchet, Berbrugger et Tostain, se chargea de les démentir. Ils veulent par une démarche éclatante mettre l'évêque à l'abri de tout soupçon et partent pour le camp de Mohammet, guidés par les deux cavaliers hadjoutes qui avaient apporté la lettre de M. Massot, emmenant avec eux un des principaux prisonniers arabes que l'évêque offrait au Califat en dehors de tout échange, et comme le présent qui pouvait lui être le plus agréable; les Hadjoutes les conduisent par une marche rapide dans des sentiers à eux seuls connus; ils passent la Chiffa, s'engagent dans un taillis épais, théâtre probablement de bien des scènes de meurtre et de pillage; tout-à-coup ils distinguent des armes briller à travers les broussailles, et ils se trouvent entourés par les sentinelles qui veillaient autour du camp ennemi; ils sont conduits devant le Califat d'Abd-el-Kader, qui reposait à l'ombre de magnifiques oliviers sauvages, entouré de ses serviteurs et de ses officiers. La noble démarche des Français trouva un écho dans le cœur de Mohammet, et ses craintes disparurent tout-à-fait quand on lui ex-

pliqua que l'évêque n'était pour rien dans le mouvement militaire qu'il avait pris pour une trahison. Après une courte discussion, il fut convenu que le chef arabe qui désirait voir M. Dupuch, conduirait lui-même ses prisonniers le lendemain à une portée de canon du camp de Bouffarick, et pour rassurer entièrement Mohammet, qui par cette démarche se mettait tout-à-fait à la disposition des Français, maîtres de Blida et de Coléah, les quatres députés s'offrirent à revenir servir d'otages pendant tout le temps que durerait la conférence, et promirent de plus qu'aucun soldat ne s'approcherait du lieu qui en serait le théâtre. Enfin, pour ne pas se laisser vaincre en générosité, le Califat renvoya sur le champ M. Massot à l'évêque français avec les députés. Le lendemain, à la pointe du jours, les quatre Français qui devaient servir d'otage partirent pour le camp arabe : ils rencontrèrent en route Mohammet avec les prisonniers, qui ne les avait pas attendu pour s'acheminer au lieu du rendez-vous; il renvoya même ces messieurs au camp de Bouffarick, ne conservant que M. Berbrugger et Franclieu qui insistèrent pour remplir jusqu'au bout leur noble tâche ; en apercevant l'attelage de M. Dupuch, le chef arabe mit pied à terre, et laissant derrière lui l'escorte qui l'avait accompagné; il s'avança seul vers le vénérable prélat, qui de son côté descendit de voiture ; les représentants des deux religions rivales se prirent les mains qu'ils se serrèrent longtemps avec effu-

sion. Après une longue conversation qui se passa dans le carosse de l'évêque, ils descendaient pour se retirer, quand soudain un coup de fusil jeta l'alarme parmi les assistants; l'escorte arabe saisit ses armes. Un éclair de colère et de soupçon traversa la physionomie mobile de l'Arabe; ce n'était qu'une perdrix que le jeune Caïd des Hadjoutes, cousin de Mohammet, n'avait pu résister au plaisir de tirer, pour l'offrir à l'évêque. La gravité musulmane fut un peu confuse de s'être laissée déconcerter pour si peu, mais l'alerte fut bientôt dissipée. Chaque parti retourna chez les siens, emmenant ses prisonniers. Les Français délivrés retrouvèrent à Bouffarick plusieurs parents et amis; leur arrivée y avait causé un enthousiasme immense; ils semblaient revenir au-delà du tombeau; un *Te Deum* fut chanté dans la modeste église de la colonie. Les prisonniers retrouvèrent avec bonheur ces mille petits riens qui décèlent la patrie, et dont il faut avoir été longtemps privé pour en sentir tout le prix.

Quelques prisonniers musulmans étaient restés à Alger comme nous l'avons dit; ils furent successivement rendus aux Arabes, qui de leur côté renvoyèrent neuf Français sous l'escorte de deux cavaliers hadjoutes; ils apportaient à M. Dupuch la lettre suivante :

» Louanges, honneur à Dieu seul, prières à Jé-

sus-Christ notre-seigneur, l'esprit, l'âme de Dieu.

» Sidy-Mohamet-Ben-Allal Califat, que Dieu le protége : Amen.

» Au serviteur de Dieu, au serviteur de Jésus-Christ l'évêque Antoine, notre bien-aimé, que Dieu le conserve, que la volonté de Dieu soit sur lui.

» Nous avons reçu tes lettres, nous en avons compris le contenu, nous avons reconnu avec bonheur ton amitié et la vérité ; les quatre prisonniers qui les apportaient sont heureusement arrivés ; il nous reste à te prier de t'occuper du soin de ceux qui sont encore à Alger ou ailleurs, et très particulièrement de Mohammet-Ben-Mockat. Les parents et les amis de ces pauvres prisonniers étaient venus avec nous le jour où nous nous sommes si doucement rencontrés ; quand ils ont vu que ceux qu'ils aiment n'y étaient pas, ils se sont mis à pleurer, mais quand ils ont su ce que tu nous avait promis et qu'ils ont vu ton écriture, ils se sont réjouis, l'amertume de leur cœur s'est changée en joie, persuadés qu'ils les reverront bientôt, puisque tu l'as dit.

» Nous t'écrivons ceci parce que tous les jours ils viennent pleurer à la porte de notre tente ; ainsi seront-ils consolés ; car pour nous, nous te connaissons et nous savons bien qu'il n'est pas nécessaire que nous te fassions de nouvelles recomman-

dations; nous savons qui tu es et que ta parole d'évêque est sacrée.

» Nous t'envoyons la femme, la petite fille et les prisonniers chrétiens qui étaient restés à Tegdempt ou chez Milou-Ben-Aratch : quant au capitaine et aux autres prisonniers chrétiens qui sont avec lui, sois sans inquiétude pour eux, ils sont en toute sûreté sous la garde de Dieu : sans la sortie du général et des fils du roi, ils seraient déjà auprès de toi avec les autres; la guerre seule nous empêche encore de te les envoyer, mais tu les auras tous bientôt. Je t'envoie en attendant le sauf-conduit dont tes amis pourraient avoir besoin; ils feront bien d'abord d'aller chez le Caïd des Hadjoutes, les chemins ne sont pas sûrs.

» Je t'envoie vingt chèvres avec leurs petits qui têtent encore leurs mamelles pendantes; avec elles tu pourras nourrir les petits enfants que tu as adoptés et qui n'ont plus de mère : daigne excuser le présent, car il est bien petit. »

Quelques jours après, M. l'abbé Suchet, grand vicaire de M. Dupuch, fut envoyé, par ce dernier, en mission auprès d'Abd-el-Kader qui fuyait alors devant nos armes; accompagné d'un seul interprète, M. Suchet s'avantura à travers les tribus enflammées, les moissons ravagées, les populations irritées, et sa vie ne fut pas seulement menacée;

partout les Arabes qui veillaient des jours et des nuits de suite pour surprendre et massacrer le soldat égaré, s'inclinèrent avec respect devant le ministre d'un culte ennemi. Abd-el-Kader reçut avec émotion le premier prêtre chrétien qu'il eut encore vu ; l'abbé Suchet désirait obtenir qu'un de ses confrères pût résider auprès des prisonniers français, dans le cas où leur nombre viendrait à s'accroître. L'Émir accueillit volontiers sa demande et déjà il avait dispensé les chrétiens tombés entre ses mains de travailler le dimanche, afin qu'ils pussent remplir les devoirs de leur religion ; il accepta avec reconnaissance les présents que lui offrait l'abbé Suchet au nom de son évêque en disant qu'il n'en eut pas été de même, s'ils eussent été offerts par tout autre Français : l'Émir était-il sincère en paraissant excepter les prêtres de la haine qu'il portait aux chrétiens ? prêtre lui-même de la religion musulmane, éprouvait-il de la sympathie pour un collègue en sacerdoce, ou voulait-il simplement se ménager quelques partisans chez ce peuple dont il avait appris à redouter les armes, c'est ce qu'il serait assez difficile de décider ; tout ce qu'on peut dire, c'est que rien ne vint confirmer cette dernière supposition. En lisant de pareils traits, les réflexions naissent en foule ; on se demande si c'est à l'esprit du dix-neuvième siècle seul qu'il faut confier l'éducation morale des Arabes, de ce peuple si profondément religieux et que notre scepticisme étonne et repousse. Et cependant alors que l'Eu-

rope était sincèrement chrétienne, saint Louis, Charles-Quint, les Espagnols, échouèrent sur cette côte, où tout annonce que la civilisation moderne va définitivement s'établir. Cela tient sans doute à ce que les musulmans sont restés stationnaires, tandis que nous avons réalisé d'immenses progrès; mais ces progrès eussent-ils eu lieu également si le Croissant eut remplacé la Croix, au Nord de la Méditerranée? La suprématie actuelle de l'Europe sur le reste du globe, tient-elle à quelque circonstance de climat, de sol, de race, ou bien à la série d'idées qui la domine depuis dix-huit siècles? Jusqu'à présent, ce sont les idées chrétiennes qui ont civilisé les peuples modernes: nos lois, nos mœurs, notre respect pour l'indépendance et la dignité de l'homme, appartiennent au christianisme plus que nous le pensons; nous employons en Afrique un instrument nouveau; il sera intéressant pour le moraliste d'observer les effets qu'il produira.

Les mesures employées par le général Bugeaud pour assurer la sécurité des environs d'Alger, avaient eu généralement un résultat avantageux. Cependant, le 20 juillet 1841, un corps de deux cents cavaliers arabes pénétra encore dans le Sahel, où il fut rencontré par une patrouille de cinquante chasseurs, commandé par le lieutenant Gailhard; ce dernier, malgré l'infériorité du nombre, ne balança pas à fondre sur l'ennemi; il s'ensuivit un

combat très vif, à bout portant, après lequel les Arabes s'enfuirent avec une perte de douze hommes; les chasseurs eurent deux hommes de tués et cinq blessés. Ce fut la dernière affaire que virent les collines d'Alger : malgré cette alerte qui n'eut pas de suite, la culture faisait quelques progrès; la population européenne d'Alger augmentait surtout très rapidement. Le gouverneur passa, le 27 juillet, dans la plaine de Mustapha, une revue de la garde nationale, où elle mit en ligne quatre ou cinq bataillons forts de six cents hommes chacun; elle faisait seule depuis longtemps le service de la place d'Alger, ce qui l'avait forcé à compléter avec plus de soin son organisation. Le gouverneur la convia à une excursion avec lui dans la plaine, excursion toute pacifique, du reste, puisqu'il ne s'agissait que de reconnaître les travaux d'enceinte continue, qu'on exécutait alors, d'après les idées du général Rogniat; elle prenait naissance au bord de la mer, à Fouka, six lieues à l'ouest d'Alger, se dirigeait à peu près droit au sud à travers la plaine de la Mitidja, enfermait Blida dans un angle très aigu, retraversait une seconde fois la plaine pour rejoindre les bords de la mer, à l'embouchure de l'Aratch; son profil consistait en un fossé de quatre mètres de large sur deux de profondeur, avec un parapet formé de terres provenant du déblai, dont la pente extérieure était plantée d'aloès. L'espace ainsi enceint renfermait 64,000 hectares ou quarante lieues carrées; au centre, la capitale de la

régence se complétait peu à peu de la plupart des établissements qu'on trouve dans les villes de France. Un collége dont le premier projet remontait à M. Genty de Bussy, réunissait en 1841 de nombreux élèves, auxquels on enseignait, à la fois les principes les plus élémentaires, et les branches les plus élevées des connaissances humaines; parmi eux, on comptait beaucoup de jeunes Maures ou Arabes, qui n'en étaient ni les moins studieux, ni les moins intelligents; plusieurs furent couronnés dans la distribution des prix qui termina l'année scolaire. Quand on réfléchit que tout cela se passait dans un pays qui, il n'y avait que onze ans, était le repaire de la barbarie et du brigandage, il semble que de pareils progrès eussent dû satisfaire l'impatience la plus exigeante; l'apparence extérieure de la ville s'était elle-même beaucoup embellie, et Hussein-Dey, s'il fût rentré dans sa capitale en 1841, eût eu de la peine à la reconnaître. Trois rues magnifiques qui n'ont d'analogue que la rue Castiglione à Paris, étaient alors complètement terminées; les portes mauresques de la ville, si laides, si incommodes, avaient fait place, d'après les plans du général du génie Berthois, à de belles portes jumelles qui prévenaient tout encombrement pour l'entrée et la sortie.

Pendant l'automne 1841, et l'hiver qui le suivit, les seules expéditions qui eurent lieu dans la province d'Alger, avaient pour objet les ravitaille-

ments de Médéah et de Miliana : on entassait à grands frais dans ces places, les cinq cents milles rations demandées par le maréchal Bugeaud, pour porter au-delà une guerre sérieuse; quelques escarmouches signalaient souvent ces voyages qui ne pouvaient être exécutés que par de petites armées. Le général Changarnier eut, à la fin d'octobre avec les Arabes, un engagement qui leur coûta une centaine d'hommes; mais il était plus facile de vaincre les Indigènes que de les attirer à notre cause. Ils continuaient à éviter obstinément tout commerce avec nous. Malgré les pertes cruelles qu'ils avaient éprouvées par les expéditions du général Baraguay-d'Hilliers, non-seulement le cercle de ces farouches montagnards, entourant la plaine comme une barrière de granit, restait toujours impénétrable pour les petits détachements, mais encore la sécurité dans l'intérieur même de nos lignes, était loin d'être complète. Le 15 avril 1842, la correspondance de Bouffarick à Blida, escortée de vingt-deux hommes commandés par le sergent Blandan, fut attaquée à l'improviste par un corps de deux ou trois cents ennemis. Un déserteur français qui se trouva parmi eux somma Blandan de se rendre : Blandan ne lui répondit que par un coup de feu qui renversa le traitre raide mort. Cet acte énergique fut le signal d'une mêlée terrible; les vingt-deux Français se défendaient avec le courage du désespoir; le bruit de la mousqueterie fut entendu enfin du camp de Bouffarick; des troupes ac-

coururent au pas de course sur le théâtre du combat, mais malheureusement il était déjà bien tard; cinq Français seulement étaient encore debout, entourés de leurs camarades ou morts ou renversés par les plus graves blessures : Blandan avait été tué un des premiers; cette action héroïque ajoutait un nouveau et brillant fleuron à la couronne de gloire que méritait l'armée d'Afrique, mais elle prouvait en même temps combien peu elle avait fait jusqu'alors pour la pacification.

Parmi ces ennemis, on distinguait les Beni-Menacer, qui, protégés par des rochers où jamais les Turcs n'avaient osé pénétrer, s'étaient vus exempts jusqu'alors de tous les maux de la guerre; c'était parmi eux qu'était né un des Califats de l'Émir, Barkany, qui y possédait une grande influence. Le gouverneur partit le 1er avril 1842, pour le frapper dans les biens et l'habitation, berceau de sa famille; ils étaient situés dans un joli vallon, profondément caché entre des rochers sauvages, couvert de jardins, et de bosquets d'orangers; c'était là que la puissante famille des Barkany, si révérée dans le pays, habitait jadis une maison grande et bien bâtie, autour de laquelle s'étaient groupés d'autres habitations, moins somptueuses, mais également agréables. Les seigneurs de cette petite colonie ne s'y étaient fait connaître que par des bienfaits; ils avaient l'habitude d'y rendre la justice; ils y avaient fondé une école pour l'éducation religieuse des

jeunes gens, en arabe une Zaouïa. Quand le gouverneur pénétra dans ce repli si isolé, la plupart des guerriers du pays servaient au-dehors sous les drapeaux de leurs chefs; tous ceux qui s'y trouvaient encore, essayèrent, sans espoir de succès, de défendre les approches de ce lieu vénéré; vains efforts! le pied des chrétiens souilla le sanctuaire des Barkany, et le musulman, en voyant que le ciel permettait une pareille profanation, dut se dire qu'il avait trouvé un maître. Cette expédition, du reste, n'eut d'autre résultat que la destruction de quelques murailles; la colonne française revint à Cherchel, sans avoir obtenu une seule soumission des Kabyles dont elle avait parcouru le sauvage territoire.

Il fallait à tout prix briser cette hostilité acharnée, qui faisait autant de prisons de chacun de nos postes aux alentours d'Alger; la pacification dans l'ouest avait fait tant de progrès que de simples courriers allaient sans danger de Mostaganem à Mascara, et il fallait des escortes de cent hommes pour traverser la Mitidja; il ne s'agissait plus de poursuivre ces montagnards insaisissables ou de brûler des habitations dont ils avaient appris à se passer, il fallait, au moyen de forces nombreuses, envelopper tous leur pays comme dans un filet, et en faire tous les habitants prisonniers à la fois. Le gouverneur imagina d'y réunir pour quelques jours toutes les forces des tribus soumises de la province

d'Oran ; indépendamment des secours qu'il devait trouver dans l'agile cavalerie des Arabes, il comptait sur un puissant effet moral à l'égard des populations à soumettre. Il voulut se charger lui-même d'une opération si importante, et se rendit à Oran, où il commença par rompre quelques commencements d'insurrection qui s'étaient manifestés chez les Beni-Amer, et régla ensuite les rapports des tribus soumises avec l'autorité française. A Mostaganem il reçut la soumission de la puissante famille des Arribis ; ce fut pour la France une excellente acquisition ; les Arribis, marabouts de père en fils, exerçaient sur le bas Chelif une immense influence, et leur chef Ben-Abd alla-Ould Sidy Arribi, commandait plus de 600 cavaliers ; l'Émir fut piqué au vif de la défection d'un personnage dont le pouvoir pouvait balancer le sien dans le Dara ; il voulut en tirer une vengeance éclatante ; Milou-Ben-Aralch et Mohammet-Ben-Allal-Ould-Sidy-Embarreck, réunirent toutes leurs forces régulières, convoquèrent le contingent des tribus qui leur obéissaient encore, et vinrent tomber tout-à-coup sur les populations soumises de la rive gauche des bas Chélif, qui trop faibles pour leur résister, se hâtèrent de mettre la rivière entre leurs tentes et les assaillants ; la belle et patriarcale demeure des Arribis fut réduite en cendre. Après cet exploit, les ennemis apprenant que le général Changarnier s'avançait du côté de Miliana, craignirent d'être pris entre deux feux, et se retirèrent rapidement au

sud. Le gouverneur était encore à Mostaganem quand il apprit ces événements ; il hâta les préparatifs de la grande expédition qui devait remonter le Chélif, et se rendit le 14 mai 1842 à Mazéra, où sous la protection de trois bataillons d'infanterie se trouvait déjà réuni un convoi de 1,500 bêtes de somme, fournies par les tribus. Les forces qu'il amenait de Mostaganem comptaient, y compris la division d'Arbouville, un total de 4,000 baïonnettes. La cavalerie arabe avait reçu pour rendez-vous général un lieu nommé Sidi-Bel-Assel, où se trouvait un gué sur la Mina. Leurs fidèles contingents s'y réunirent au nombre de plus de 2,500 chevaux ; après un jour consacré à mettre un peu d'ordre dans une armée composée d'éléments si hétérogènes, le gouverneur franchit sans obstacle la Mina et le Chélif, et entra sur le terrain des Beni-Zérouel, tribu Kabyle puissante et fanatique, qui s'était constamment fait remarquer par son hostilité; c'était un mauvais voisinage pour nos alliées, surtout au moment ou leurs guerriers allaient s'engager dans une expédition lointaine. Pendant deux jours les Beni-Zérouel furent poursuivis, dispersés, traqués dans tous les sens ; on leur fit 230 prisonniers ; on leur prit 2,500 têtes de bétail, mais on ne put leur arracher un seul acte de soumission ; comptant sur la terreur répandue par ce châtiment, le général Bugeaud reprit sa route, marchant à petites journées, pour donner le temps aux tribus qui voudraient se soumettre de

lui envoyer des députés. Ce retard fut à peu près du temps perdu; on a pu voir qu'Abd-el-Kader avait aussi des châtiments pour ceux qui abandonnaient sa cause; c'était la première fois que le drapeau français remontait la vallée du Chélif; les Arabes qui nous avaient vu tant de fois revenir sur nos pas, s'imaginaient que nous passerions comme un orage; débarassé d'Abd-el-Kader, qui pouvait encore ravager le pays mais non le gouverner, chaque chef de tribu, souverain dans son petit cercle, était peu pressé de se donner un nouveau maître.

Le gouverneur se détourna de sa route pour aller de sa personne visiter Mazouna, petite ville en ruines, à quatre lieues de la rive droite de la rivière, encore peuplée de près de 4,000 Turcs, Coulouglis ou Hadars. A l'approche des Français les Arabes les avaient forcé d'évacuer leurs maisons, et le général n'y trouva que deux ou trois cents malheureux, errans dans des masures qui déparaient les bois d'orangers et le délicieux paysage des alentours.

Le 24 mai 1842, la colonne entra sur le territoire des Sbéas, peuplade belliqueuse et pillarde, très redoutée de ses voisins; deux des chefs en disgrâce sous le gouvernement de l'Émir vinrent au camp français faire des ouvertures qui donnaient à croire que tous leurs contingents allaient se soumettre; mais cet espoir ne se réalisa pas, et le

bivouac fut établi sur le Fod...
elques prisonniers arabes, q...
vision d'Alger non loin des bor
ient d'opérer la jonction des de
eur ordonna le départ du can
à 2 heures et demie du mati
n découvrit en effet le géné
rait une razia sur la rive c
passa bientôt la rivière pc
le gouverneur, et la réuni
ina, à deux journées de m
ux divisions se saluèrent n
de canon. La gaîté et l'
nifestèrent dans des fest
ignait au camp rendait
eux colonnes se traitèr
leur tour; une journée
en vite oublier les fatig

er, tout en ravitaillant
de Méliana, avait tro
ssez de butin à l'enne
n avec le gouverneu
r concourir à l'exé
r'eux, qui consista
nts à la fois, l'ence
lja. Il essaya donc
travers la chaîne
Chélif, mais il tro

urgent de châtier une pareille insolence. Le général Bugeaud partit de son camp le 26, à deux heures du matin; au point du jour on rencontra les Sbéas qui fuyaient vers le sud. Nos auxiliaires arabes se battirent assez bien, mais une fois gorgés de butin, ils disparurent pour le mettre en sûreté, malgré tous les efforts de leurs chefs pour les ramener au combat. L'infanterie française se trouvant alors la première en ligne, jeta ses sacs pour courir plus vite après les Sbéas qui s'enfuirent pendant deux heures. On prit une immense quantité de bétail; suivant l'habitude des Arabes, les Sbéas vinrent tirailler contre la colonne rentrant dans son camp. Des retours offensifs les repoussaient toutes les fois qu'ils approchaient de trop près; ils perdirent plus de 200 cavaliers dans cette série d'escarmouches. Le lendemain, le gouverneur donna un jour de repos à ses troupes, espérant à chaque instant la soumission des Sbéas. Personne ne parut; il fallut attendre un jour de plus, et le 28 seulement arrivèrent quelques chefs. Ils prièrent le général de leur pardonner ce retard, en disant qu'ils avaient passé toute la journée de la veille à enterrer leurs morts. Invités à suivre la colonne dans la Mitidja, ils s'excusèrent en disant que presque tous leurs gens les plus vigoureux avaient péri dans le combat, et qu'à peine s'il leur en restait assez pour faire la moisson; plutôt que de perdre son temps à les poursuivre, le gouverneur n'insista pas davantage et continua sa route.

Le 29 mai, le bivouac fut établi sur le Fodda,
l'on apprit par quelques prisonniers arabes, qu'
avait aperçu la division d'Alger non loin des bor
du Rouina; impatient d'opérer la jonction des de
corps, le gouverneur ordonna le départ du cam
pour le lendemain, à 2 heures et demie du mati
et au grand jour, on découvrit en effet le géné
Changarnier qui opérait une razia sur la rive o
posée du Chélif; il passa bientôt la rivière po
communiquer avec le gouverneur, et la réuni
s'exécuta sur le Rouina, à deux journées de m
che de Miliana; les deux divisions se saluèrent m
tuellement de 11 coups de canon. La gaîté et l'e
pension française se manifestèrent dans des festi
que l'abondance qui régnait au camp rendait f
ciles. Les soldats des deux colonnes se traitère
mutuellement chacun à leur tour; une journée
repos et de plaisir fit bien vite oublier les fatigu
de toute une campagne.

Le général Changarnier, tout en ravitaillant l
garnisons de Médéah et de Miliana, avait trou
le moyen d'enlever bien assez de butin à l'ennem
le lendemain de la réunion avec le gouverneur,
le quittait de nouveau pour concourir à l'exéc
tion du plan concerté entr'eux, qui consistait
envahir, par les deux versants à la fois, l'encein
des montagnes de la Métidja. Il essaya donc
pénétrer dans cette plaine à travers la chaîne q
sépare la mer de la vallée du Chélif, mais il trou

un terrain si boisé si tourmenté, si vigoureusement défendu, que ne pouvant faire aucun usage de sa cavalerie, il prit le parti de rentrer au camp avec quelque butin; sans se laisser décourager il tenta une seconde fois le passage un peu plus à l'est par le col Mahali, qui coupe perpendiculairement le Zaccar; il rencontra encore des chemins épouvantables, mais enfin il put franchir la crête supérieure, et déboucher dans la Métidja.

Il traversait ainsi le territoire de Beni-Menacer, et pour favoriser ses mouvements, le chef de bataillon Bisson, commandant à Miliana tentait alors contre eux un coup de main, qui bien qu'entrepris avec des forces trop inférieures et suivi de pertes cruelles, eut un grand retentissement en Afrique, par l'audacieuse valeur des troupes qui en faisait partie; dans la nuit du 6 au 7 juin, le commandant Bisson avait quitté Miliana avec 500 hommes; il parvint sans obstacle jusqu'à Mahil-Douar, principale bourgade des Beni-Menacer, qui fut livrée aux flammes ainsi que tous les hameaux qui l'entourent: on réunit un énorme butin et troupeau de 16 ou 18,000 bœufs ou moutons, qu'on ramenait à Miliana, quand les Kabyles réunis de toutes les montagnes environnantes, se précipitèrent sur l'arrière-garde avec un acharnement qui tenait de la fureur; reçus à la baïonnette, ils les saisissaient avec la main pour empêcher les soldats de frapper; pendant ce temps d'autres les attaquaient à coups

de yatagan et de pistolet ; la mêlée fut terribl
les Kabyles perdirent 200 hommes à cette pr
mière attaque et se retirèrent ; mais à peine
colonne réorganisée, se remettait-elle en marcl
qu'ils revinrent à la charge ; le commanda
Bisson déjà atteint d'un coup de feu dans l
poitrine, n'en conserva pas moins le command
ment jusqu'à ce que deux nouvelles blessur
l'eussent mis tout-à-fait hors de combat. Malg
les charges à la baïonnette, le nombre et l'acha
nement des Kabyles croissant toujours, il fall
leur abandonner le troupeau dont on s'était em
paré, et rentrer le plus vite possible à Miliana
un tiers de la colonne avait été tué et blessé ; le
Beni-Menacer de leur côté, avaient éprouvé de
pertes bien autrement importantes. Peu de temp
après, ils firent quelques ouvertures de paix qu
n'eurent pas de suite, et l'on verra qu'il fallu
bien d'autres combats pour les soumettre enti
rement. Cependant depuis l'expédition du com
mandant, ils restèrent cantonnés dans leur
montagnes sans oser en sortir.

En arrivant dans la plaine le général Changar
nier apprit la soumission des Mouzzaïas, ces mon
tagnards jusqu'alors si indomptables, et qu
plusieurs fois avaient essayé à eux seuls d
défendre le Ténia contre les armes françaises
toutes ses dispositions contre eux, devenant alor
inutiles, il concentra tous ses moyens d'action su

les Beni-Menad, les Soumatas, les Boulaouans; ses troupes divisées en six corps se placèrent au pied des pentes nord des montagnes; le Gouverneur resté dans la vallée du Chélif, opérait un mouvement analogue sur les pentes sud; le territoire des tribus rebelles était cerné par plus de 9,000 hommes; avant de commencer la chasse le Gouverneur les prévint du sort qui les attendait et de l'inutilité de toute résistence; cette dernière sommation resta sans réponse. Enfin le 9 juin 1842, un peu avant le jour, les deux divisions se mirent en même temps en marche sur les deux versans à la fois, brûlant les moissons et les habitations, faisant prisonnier tout ce qu'elles rencontraient; bientôt des cris, des lamentations, des protestations de soumission vinrent arrêter nos soldats; les chefs de Beni-Menad et des Soumatas se présentèrent devant les généraux. Des officiers furent sur-le-champ dépêchés pour arrêter la marche des troupes; mais perdus dans un pays inconnu, difficile, ils furent quelque temps avant de pouvoir remplir leur bienfaisante mission; cependant beaucoup de dévastations furent empêchées. L'armée française en fut heureuse, car tout en châtiant sévèrement les Kabyles, elle admirait leur énergique fidélité : le soir même on rendit aux Soumatas les 7 à 800 prisonniers qu'on leur avait déjà fait; on retint ceux des Beni Menad et des Bouallouans, parce que quelques portions des leurs n'avaient pas fait leur soumission; elle

fut complétée le lendemain. Les Beni-Sala et toutes les fractions des Hadjoutes imitèrent leur exemple; pour la première fois depuis notre descente en Afrique, tous les montagnards qui dominent la Metidjah du haut de leurs rochers, reconnurent l'autorité de la France.

Si cette soumission avait été difficile à obtenir, du moins fut-elle sincère et durable; dès le lendemain du 9 juin, la sécurité la plus complète régna dans les environs d'Alger; non-seulement les deux divisions rentrèrent à Blida, sans essuyer un coup de fusil; mais des voyageurs isolés traversèrent sans obstacle ces terribles montagnes tant de fois arrosées du sang de nos armées; la population d'Alger si longtemps renfermée dans une étroite enceinte, courait avec délices visiter ces lieux dont le nom avait si souvent retenti à ses oreilles, mais qui jusqu'alors lui étaient restés aussi inconnus que les Oasis du Sahara; des marchands surpris par la nuit la passèrent souvent à l'abri d'un arbre ou d'un rocher, sans qu'un seul accident vînt démentir une sécurité d'aussi fraîche date. Le gouverneur était effrayé d'une pareille confiance; longtemps il craignit que quelque catastrophe n'amenât un terrible réveil; les chefs des tribus le prévenaient eux-mêmes qu'avec une pareille manière d'agir ils ne répondaient plus de rien; plusieurs ordres du jour furent publiés pour recommander la prudence; cette crainte était

naturelle, mais rien ne vint la justifier; le commerce comprimé pendant la guerre, prit tout-à-coup un essor prodigieux : les indigènes, sortant d'une vie de privations et de fatigues inouies, heureux de cette paix inusitée, affluaient dans nos marchés; des maisons de commerce d'Alger écoulèrent pour 150,000 fr. de marchandises pendant une semaine.

En réunissant de si nombreuses forces sous les montagnes d'Alger, en y faisant surtout concourir les cavaliers de l'ouest, venus de si loin pour combattre sous nos étendards, le gouverneur avait en vue surtout un effet moral, et le succès dépassa ses espérances; l'ébranlement une fois donné, les soumissions arrivèrent en foule; un caïd des environs de Médéah en donna le premier le signal, en attaquant El-Barkang, le battant, et le forçant de fuir presque seul dans le Désert. L'ennemi ne tenait plus nulle part la campagne; le gouverneur en profita pour diviser ses forces et opérer sur plusieurs points à la fois; les auxiliaires de l'ouest et la division d'Arbouville retournèrent dans la province d'Oran, ou leur secours ne fut pas inutile au général Lamoricière, qui luttait toujours contre Abd-el-Kader; le général Changarnier descendit le Chélif et obtint la soumission de toutes les populations de la vallée; puis il s'enfonça au sud-ouest, à la poursuite de Sidy-Embarrack, forcé d'évacuer, et qui entraînait dans sa fuite son gouvernement,

vers le Désert, une immense émigration, composée de gens de sa suite, de fractions de tribus insoumises, soutenues par quelques troupes régulières encore organisées ; le 1er juillet 1842, le général français retrouvait le Chélif, dans la partie haute de son cours, qui se dirige directement du sud au nord ; il était près de huit heures du matin ; les alliés Musulmans avaient mis pied à terre, et se reposaient aux bords d'un petit ruisseau ; les troupes françaises établissaient leur camp, quand le général poussa son cheval sur une hauteur d'où son œil pouvait embrasser d'un regard tout le cours du haut Chélif ; tout-à-coup, sur la rive opposée, d'immenses nuages de poussière lui signalent la fuite de la grande émigration. A son ordre les 250 chasseurs qui l'accompagnent sautent à cheval en selle nue, et s'élancent à la poursuite des fugitifs : ils traversent d'abord la rivière, galoppent pendant deux lieues, et se trouvent face à face avec une ligne imposante de cavaliers arabes qui protégeaient la retraite de leurs familles et de leurs troupeaux ; le colonel Korte, qui commandait cette poignée de braves, juge rapidement que la retraite serait aussi dangereuse que l'attaque, et que les ennemis qu'il n'aurait pas directement en tête ne quitteraient pas leurs femmes et leurs enfants pour prendre part à un combat qui ne les concernait pas immédiatement ; en conséquence, il fait sur-le-champ sonner la charge et s'élance sans hésiter sur cette multitude ; là où il donna,

la mêlée fut courte, mais très vive; cinq chasseurs furent tués raides aux premiers coups, et onze plus ou moins grièvement blessés; mais enfin, il parvint à couper une partie de l'émigration, et dès lors, les Français n'eurent plus affaire qu'aux cavaliers, dont les possessions étaient compromises; une quarantaine furent tués; le reste prit la fuite, et à trois heures après-midi, 3,000 prisonniers, 1,500 chameaux, 300 chevaux, 40 ou 50,000 têtes de bétail étaient ramenés au camp des vainqueurs; le général Changarnier ne savait que faire de tant de butin; une partie fut laissée en garde aux tribus alliées, l'autre ramenée lentement à Miliana; le combat de Zouilan, la plus forte de toutes les razias depuis le commencement de la guerre, eut un immense retentissement dans le Désert; des prisonniers arabes en instruisirent le général Lamoricière, qui poursuivait alors les fugitifs de la province d'Oran; du rocher de Gougilah on lui montra la chaîne de hauteurs au pied desquelles son compagnon de gloire avait eu une pareille bonne fortune.

Le général Changarnier n'eut pas un coup de fusil à tirer à son retour; partout les populations soumises paissaient tranquillement leurs troupeaux le long de la colonne en marche, et les propriétaires semblaient avoir un air de paix et de confiance assez extraordinaire après la lutte dont on sortait à peine. Des silos pleins d'un blé ap-

partenant à l'administration de l'Émir, furent livrés aux tribus, qui s'empressèrent de les vider, preuve qu'elles ne craignaient pas de rompre entièrement avec leur ancien maître. Pendant que le général Changarnier bivouaquait sur le Dardar, il apprit que Sidy-Embarreck, après l'affaire de Zouilan s'était retiré encore plus au sud sur le Taguin, que contre son attente il avait trouvé desséché; quatre-vingts Arabes étaient morts de soif sur ses rives. Il était impossible à Sidy-Embarrech de faire vivre ses troupes dans le désert; il fut forcé de remonter au nord, où il se trouva en contact avec les tribus du Sersous, alliées des Français, qui tombèrent sur ses soldats exténués, les désarmèrent et les retinrent dans leurs campements jusqu'à ce qu'ils prissent le parti de rentrer chacun chez eux; tout le corps des réguliers de Sidy-Embarreck se trouva ainsi dissous. Le califat ne conserva, disait-on, que 8 cavaliers autour de lui.

Le général de Bar était parti en même temps que le général Changarnier, mais se dirigeant au sud-est de Médéah, dans un pays entièrement nouveau pour nous; il menait à sa suite plusieurs chefs des tribus soumises, qui servaient de guides et de négociateurs avec les populations que nous allions visiter; cette course ressembla plutôt à une promenade militaire qu'à une guerre; le général de Bar s'avança jusqu'à une distance de vingt lieues de Médéah, à travers un pays ouvert, fertile, très

peuplé, dont les habitants, plutôt agricoles que guerriers, firent en foule leur soumission. Une seul tribu qui avait négligé d'exécuter un ordre du général, fut punie d'une amende de 300 bestiaux, et le jugement fut exécuté au moyen d'une petite razia, terminée sans résistance aucune de la part des coupables comme un châtiment qu'ils croyaient avoir mérité. Ces soumissions entamaient le territoire de Ben-Salem, califat du Sébaou, le seul des lieutenants de l'Émir qui eût encore à ses ordres un corps de 800 réguliers organisés, avec lesquels il maintenait sur une partie de son gouvernement, une autorité que l'influence de nos succès détruisait tous les jours; El Barkany s'était retiré chez lui, dans le pays des Beni-Menacer, en faisant dire au gouverneur qu'il ne voulait plus s'occuper de guerre ni de politique, et que tout ce qu'il demandait, c'était le calme et le repos.

A peine le général Changarnier était-il de retour, que le commandant de Miliana partit à son tour avec une petite colonne, à peu près du même côté, mais en inclinant un peu plus au sud; il pénétra dans des montagnes inconnues aux Turcs et aux Français, où il fut étonné de trouver, cachée dans les replis de rochers, une petite ville du nom espagnol de Medina Sébasna, composée de maisons très solides et très bien bâties; ce n'était pas la première fois qu'on reconnaissait l'esprit industrieux et intelligent de la race kabyle; les habitants se soumirent après quelque hésitation.

Les indigènes semblaient alors accourir d'eux-mêmes sous la domination française ; le 15 août 1842, on vit arriver à Alger des députés d'une partie du Dara, ou du moins des gens qui prenaient ce titre. Ils demandaient au gouverneur de former une confédération particulière, sous les ordres d'un chef qu'ils lui désignaient et sous la protection de la France. Leurs conditions ne pouvaient être admises, parce que leur pays devait dépendre du kalifat Sidy-Arriby ; cependant le maréchal leur promit d'examiner plus à loisir leur requête ; cette affaire n'eut pas de suite, parce que de retour chez eux, les députés furent très mal reçus par les populations au nom desquelles ils avaient parlé, et les événements qui suivirent firent évanouir ces espérances de paix.

Au nord-est de Tegdempt, entre cette ville et Thaza, s'étend une région montagneuse, hachée par une foule de vallées se croisant dans tous les sens. Elles sont ravagées par des torrents qui naissent sur leurs pentes, et par des cours d'eau plus considérables descendant des hauts plateaux qui séparent le désert de la région cultivée du Tell. Ce pays, nommé par les indigènes l'Ouarenseris, est peuplé de Kabyles nombreux, indociles, fanatiques, sur lesquels Abd-el-Kader lui-même, à l'époque de sa plus grande puissance, n'avait jamais pu établir son autorité aussi complètement que

dans la plaine, et c'était sur eux qu'il comptait alors pour nourrir la guerre, parce qu'il avait su leur inspirer l'espoir d'être guidés par lui au pillage des tribus de la plaine, maintenant rangées sous la domination des Français. Jamais nos troupes n'avaient entamé ce difficile territoire, dernière retraite de l'Émir, d'où il était toujours prêt à fondre sur nos alliées, et à les châtier avec une cruauté que les mœurs de son pays faisaient regarder comme toute naturelle. Il y avait été rejoint dans les derniers jours de juillet par Sidy-Embarreck; et la renommée de ces deux guerriers eut bientôt ramené autour d'eux beaucoup de jeunes soldats errant dans toute la Régence, qui servirent de point d'appui aux secours que recevait l'Émir des populations qui lui obéissaient encore ; ils surprirent, dévastèrent quelques tribus soumises que le départ des Français laissait sans défense; l'épouvante se mit parmi nos alliés ; les chefs nommés par le gouverneur, sentant qu'ils n'avaient point de grâce à attendre d'Abd-el-Kader, tremblaient au nom seul d'un homme qu'ils étaient accoutumés à respecter ; notre aga de la portion sud du califat de Miliana, Ameur-Ben-Ferrah, pensait déjà, si on ne lui portait pas un prompt secours, à se retirer sur les bords du Chélif et peut-être même dans la Mitidja. Dans de pareilles circonstances une nouvelle démonstration était bien nécessaire ; aussi dès que les jours les plus brûlants furent passés, le 10 septembre 1842, le général Changarnier reprenait

la campagne, et s'enfonçait, en remontant le Fodda, jusques au milieu des montagnes, boulevard des populations hostiles; il menait avec lui Ameur-Ben-Ferrah qui commandait la cavalerie des alliés et qui secondait vivement une expédition qui devait lui rendre toute son autorité; la vallée de Fodda suivie par la colonne varie en largeur de 60 à 200 mètres, et présentait par conséquent une route facile, mais dominée des deux côtés par les montagnes. Tout-à-coup des hauteurs de droite part une vive fusillade; ce n'était que le prélude d'un combat plus sérieux; de tous côtés les Kabyles, avertis par le bruit de la mousqueterie, accourent au secours de leurs concitoyens; bientôt les ennemis comptent plus de quatre mille combattants; enhardis par leur nombre et l'avantage de leur position, ils attaquent vigoureusement l'arrière garde; et osent même descendre plusieurs fois en force dans la vallée et sur les pentes accessibles; mais chaque fois un retour offensif de l'armée française leur fait payer cher leur audace; cette journée, une des plus meurtrières pour la faiblesse du corps qui y prit part, nous coûta 122 hommes tués ou mis hors de combat; le lendemain l'ennemi revint à l'attaque, mais d'une manière plus molle. Enfin l'armée franchit entièrement ce dangereux défilé, dont la longueur n'était pas moindre que cinq lieues, et dès que le terrain s'ouvrit un peu, les auxiliaires arabes se lancèrent dans toutes les directions pour piller les ennemis : le général reçut

quelques soumissions incomplètes, et s'avança jusqu'au sud de la Grande-Chaîne sur l'Oued-Belada, brûlant et dévastant les populations qui se montraient hostiles; les ennemis particuliers de notre aga Ben-Ferrah surtout, ne furent pas épargnés : mais la colonne avait tourné la partie la plus sauvage de l'Ouaranseris sans l'attaquer; elle n'avait pas des forces suffisantes pour une pareille entreprise; Abd-el-Kader y établit son quartier général, bravant de là les armes des Français, et prêt à reparaître dès qu'ils seraient partis; il savait qu'il n'aurait pas longtemps à attendre : en effet, le général Changarnier, après avoir distribué une part de ses prises aux alliés, les avoir exhorté à rester fermes dans leur fidélité aux Français, était de retour à Miliana le 26 septembre 1842.

Pendant qu'une partie de l'armée poussait cette reconnaissance meurtrière, une autre accomplissait une tâche moins brillante, mais non moins utile; elle perçait à travers la gorge étroite et difficile appelée la Coupure la Chiffa, la route qui mit en communication les deux villes de Blida et de Médéah; elle fut livrée à la circulation dans la mi-septembre et le col de Mouzaïa dès lors définitivement abandonné; le nouveau chemin raccourcissait tellement les distances, qu'un cavalier pouvait le parcourir tout entier dans l'espace de 6 heures; il traversait un pays où la nature s'était plu à rassembler toutes les difficultés possibles; une cas-

cade y tombait d'un plateau sur lequel, disait-on, jamais homme n'avait mis le pied ; les montagnes voisines étaient couvertes de bois, peuplées de singes et d'animaux sauvages, étonnés de voir les hommes troubler une retraite qu'ils croyaient leur appartenir.

Dans les premiers jours d'octobre 1842, MM. Carbuccia et Mantout, l'un commandant au 33me de ligne, en garnison à Médéah, l'autre négociant à Alger, renouvelèrent le trait de courage de MM. Lamoricière et Vialard qui les premiers, sous le général Woirol, avaient ouvert aux Français le marché de Bouffarick. Au point où le Chélif qui coule d'abord droit au nord, rencontre une première chaîne de hauteur qui le force à s'incliner à l'ouest, les Arabes ont établi un marché considérable, se renouvelant les jeudis de chaque semaine, et qui réunit souvent jusqu'à 10,000 personnes ; le lieu où il se tient se nomme Arba-Djendel ; ce que Bouffarick est pour Alger, Arba-Djendel l'est pour Médéah ; bien qu'éloigné seulement de 10 lieues de cette dernière ville, aucun Européen n'avait encore osé s'y rendre isolément ; parmi les Arabes qui le fréquentaient, les uns étaient encore décidément hostiles, les autres n'avaient avec nous qu'une amitié de bien fraîche date. MM. Mantout et Carbuccia voulurent prouver par leur expérience que les Français n'y couraient aucun danger ; ils partent le 29 au soir de Médéah, le premier vêtu en Arabe, le

second portant le costume et les insignes de son grade; quatre Mozabites leur servaient d'escorte; le soir ils demandèrent l'hospitalité au Scheick de la tribu de Djendel, et le lendemain de très bonne heure se mirent en route pour le marché, souvent rencontrés par des indigènes qui les examinaient avec attention, mais sans leur adresser un mot. A leur première apparition au lieu de réunion, ils furent accueillis par des clameurs peu bienveillantes; sans y prêter la moindre attention, le négociant entame ses achats; le commandant se promène tranquillement entre les tentes; l'argent répandu par M. Mantout, la contenance ferme et simple de M. Carbuccia, leur concilient de nombreux partisans : à midi ils quittent sans accident le marché, chassant devant eux les nombreux troupeaux, achetés à un très faible prix; le soir même ils arrivent à Médéah très fatigués mais très heureux d'avoir prouvé l'ascendant que le courage exerce toujours sur les populations les plus farouches.

L'orage qui avait successivement renversé les kalifats de l'Émir s'apprêtait à fondre sur le dernier de tous, le seul qui restât encore debout, Ben-Salem; le maréchal Bugeaud voulut se charger en personne du soin de l'attaquer et d'installer chez lui une autorité indigène relevant de la France, qui put combattre son influence. Il partit, le 29 septembre 1842, de la Maison-Carrée, et,

après trois jours de marche en pays ami, ses troupes arrivèrent au pont de Beni-Hini, sur l'Isser; sur la rive opposée commençait le territoire hostile. Quelques Adouars voisins vinrent cependant faire leur soumission; d'autres reçurent à coups de fusil la colonne française, remontant l'étroite vallée de l'Isser. Dans un retour offensif, le brave colonel Leblond, abordant les positions ennemies, reçut, à vingt-cinq pas, une décharge qui l'étendit raide mort; l'ennemi n'en fut pas moins culbuté et dispersé dans toutes les directions, mais c'était un avantage chèrement acquis que celui qui nous coûtait un officier supérieur dont toute l'armée chérissait le courage et la loyauté.

L'armée quitta les bords de l'Isser pour remonter ceux du Soufflah, un de ses principaux affluents; elle rencontra bientôt et détruisit un établissement de Ben-Salem, moitié habitation, moitié forteresse, où ce dernier avait entassé une foule de provisions. Le surlendemain, elle fit éprouver le même sort au château El-Arib, jadis construit par les Turcs, alors principale place d'armes de l'ennemi. Les populations environnantes n'opposaient aucune résistance, et voyaient peut-être même avec plaisir la destruction d'ouvrages bâtis pour les contenir; il semble que par cela même nous aurions dû les conserver, d'autant plus qu'il n'y avait pas d'exemple que les Arabes eussent jamais osé défendre

contre nous une seule muraille. Après avoir traversé Hamza, vieux fort une première fois visité par le maréchal Vallée lors de son expédition des Bibans, on arriva en face de beaux villages très bien bâtis appartenant à des Kabyles qui avaient pris une grande part aux combats livrés sur les bords de l'Isser. Le Gouverneur pouvait facilement les détruire, mais il se laissa toucher par les supplications des habitants et se contenta de leur imposer une amende de 6,000 boudjous et de 600 fusils. Pendant que cette rançon se traitait une tribu voisine vint au secours de celle qui venait de se soumettre. Nos nouveaux alliés marchèrent avec nous contre ces malencontreux protecteurs qui furent repoussés sans peine après avoir perdu une quinzaine d'hommes. La colonne revint ensuite sur ses pas ; en redescendant l'Isser on aperçut sur les pentes de la vallée, un rassemblement tumultueux, composé d'hommes en armes, et au milieu Ben-Salem, entouré de ses drapeaux, qui semblait les passer en revue et les exciter au combat. Le maréchal Bugeaud employa vainement toute espèce de moyens pour les attirer dans la plaine ; ils n'avaient garde de quitter la position avantageuse qu'ils occupaient et dans laquelle il fallut enfin les aller chercher. A peine l'artillerie eut-elle jeté quelques obus au milieu de cette multitude qu'elle se dispersa en poussant des hurlements épouvantables. Leur faible résistance rendit leur perte très légère ; elle ne fut que d'une vingtaine d'hommes ; le

Gouverneur était de retour à Alger le 16 octobre 1842.

Il avait été rejoint durant sa campagne à l'est par un arabe nommé Mahiddin, d'abord nommé aga de Ben-Salem, par Abd-el-Kader lui-même, mais qui, jugeant probablement que la fortune de son premer maître finirait par disparaitre devant la notre, avait, bientôt après, fait sa soumission entre les mains du général Comman, alors commandant de Médéah. C'était un homme d'une intelligence et d'une portée d'esprit remarquables; nul ne parut plus capable d'être opposé à Ben-Salem, et le Gouverneur le nomma Kalifat de Sébaou : c'est ainsi qu'on appelle la portion de la province d'Alger située à l'est de la capitale; il fut reconnu en cette qualité par toutes les tribus soumises à la France, dans une assemblée où il sut vaincre les résistances qui s'opposaient à son élévation par un discours qui prouva que la race arabe peut encore briller par l'adresse et l'éloquence; jamais, du reste, nous n'eûmes de plus fidèle allié, et le général eut bientôt en lui une telle confiance qu'il ne craignit pas de lui remettre, aux environs du Château-el-Arib, quatre-vingt-quatorze malades que les pluies et les fatigues de la route avaient donnés à l'armée française: il s'était chargé, sans hésiter, de les évacuer sur Alger, et s'acquitta exactement de sa commission au moyen de son frère, marabout très vénéré chez

les Arabes, et de plus homme très capable. Toutes les ressources que pouvait offrir le pays: du lait, des fruits, de la viande fraîche, furent constamment prodiguées à nos soldats invalides. Quand les Kabyles eurent remis leur dépôt aux avant-postes français, on leur offrit de l'argent; ils le refusèrent en faisant entendre que le kalifat et le marabout leur avaient défendu d'en accepter.

Mahiddin une fois établi dans son gouvernement, soutenu de l'influence française, sut bien vite recruter de nouveaux partisans et étendre son autorité aux dépens des ennemis; Ben-Salem fut réduit à se réfugier dans les âpres rochers de Jurjura, où il réunissait encore quelques troupes régulières, et où il s'y renferma, du reste, dans l'inaction la plus complète. Les environs d'Alger furent donc entièrement débarrassés d'ennemis du côté de l'est; cette sécurité complète donna un essor rapide au commerce et à l'agriculture. Le Gouvernement faisait de grands efforts pour attirer en Afrique de nouveaux colons. Le colonel Marengo, qui commandait les ateliers des condamnés militaires fut chargé de construire de nouveaux villages pour les y recevoir. Il obtint des résultats étonnants de ces malheureux expulsés naguères des rangs de l'armée pour leur inconduite, et parmi lesquels il avait su introduire l'ordre et l'amour du travail. Ils créèrent, dans cette année 1842, les villages de Drariah, de l'Achour, d'Aïn-Fouka, des Chéragas,

de Kadour. Ainsi, les colons arrivant d'Europe trouvaient immédiatement à se loger, et recevaient dix à douze hectares de bonne terre, exempte d'impôts, pendant un temps très long; pour surcroît de faveur, la marine accorda le passage gratis sur bateaux à vapeur, à tous les Européens qui viendraient se présenter à Toulon comme colons de l'Algérie. Avec de pareils avantages on ne conçoit pas comment tous les malheureux qui pullulent dans les terres encombrées de l'Europe ne vont pas chercher un réfuge sur ce sol fertile, sous ce ciel enchanteur, où ils trouveraient ce qui attache l'homme aux pays les plus disgraciés de la nature, la propriété; et quand on pense que tant d'avantages ne sont qu'à trois jours de navigation de l'Europe, qu'on peut y conserver presque tous les liens qui rattachent l'homme à sa famille et à son pays, on s'étonne de voir encore une première impulsion entraîner les populations suisses et allemandes au-delà de l'Atlantique, dans les vallées insalubres du Mississipi et de Missouri; tant l'homme est conduit par l'habitude même dans les actions qui semblent devoir les rompre toutes.

Nous avons conduit les événements de la province de Constantine jusqu'au 21 février 1841, jour auquel le général Négrier en reprit le commandement; les insurrections de 1840 et les combats qui en avaient été la suite avaient laissé quelques traces qui disparaissaient chaque jour. Bien-

tôt la tranquillité la plus profonde régna dans toute la province où dominait l'influence, sinon l'autorité immédiate de la France. Les montagnards arabes de Bougie et de Gigelly conservaient seuls une indépendance absolue derrière leurs rochers et s'en servaient pour venir quelquefois essayer leurs forces contre les garnisons françaises, qui chaque fois leur faisait payer cher leur audace. Sauf ces deux points, la guerre était éteinte partout dans le courrant de 1841 ; à la fin de cette année il s'éleva dans le Sahel de Constantine un prédicateur nommé Zi-Zerzoud, dont les déclamations y causèrent quelque agitation ; la fermentation alla toujours croissant dans les premiers mois de l'année suivante. Enfin, quatre mille fanatiques, conduits par le nouveau prophète, débouchent tout-à-coup de leurs montagnes et vinrent, le 12 mai 1842, assaillir le camp de l'Arrouch défendu seulement par 400 français ; le courage triompha encore une fois du nombre et de la fureur. Les Kabyles se firent inutilement massacrer dans les fossés du camp qu'ils remplirent de leurs cadavres. L'orage se dissipa du reste plus vite qu'il ne s'était amassé; quelques jours après il n'était plus question de ce soulèvement qui menaçait de tout envahir ; son principal auteur, Zi-Zerzoud disparut de la scène et on le crut mort dans la mêlée ; on le vit reparaître plus tard aux environs de Bougie pour le malheur des populations qui prêtèrent l'oreille à ses conseils.

le reste de la province ne s'était nullement senti de l'échauffourée du camp de l'Arrouch; récoltes étaient abondantes, grâces aux nom-ses terres que la tranquillité avait permis semencer; les villes, sous l'administration ré-trice des Français, sortaient des ruines où rie des Turcs les avaient laissées s'ensevelir; ldats consacraient à ces utiles travaux leurs que la guerre n'occupait plus. Philippeville, France avait repris l'ouvrage de Rome, mar-surtout vers une prospérité rapide; au bout x ans d'existence, cette ville comptait déjà habitants, et les importations y montèrent 42 à 15,000,000 de francs, rendant par les s un million de revenu à l'État. La route ait la réunir à Bone se perçait rapidement, ersait le pays, peut-être le plus beau et le tile de toute la régence. A l'autre extrémité province, la petite ville de Msylah avait d'elle-même l'autorité de la France. à leurs propres forces, les habitants avaient é, dans le commencement de février 1842, tenant de l'Émir qui voulait s'introduire s murs; malheureusement leur caïd avait à leur tête. Au premier bruit du danger que t nos alliés, le général Sillégue qui com-à Sétif, se porta à leur secours; sa seule e fit fuir l'ennemi et il fut reçu dans la libérateur: il y institua une garde urbaine, a un nouveau Caïd et lui fit présent de trois

mille cartouches et de quelques fusils; il négocia ensuite un traité avec les belliqueuses tribus des environs qui lui promirent de ne pas s'écarter de Msylah pour être toujours prêtes à concourir à sa défense. Les Français n'étaient pas seulement puissants, ils se montraient aussi justes et conciliateurs. Celui qui a reçu l'éducation que donne une société civilisée, a de la peine à concevoir les étranges notions que se forment certains peuples, sur la justice et les principes qui doivent régler les rapports des hommes entr'eux; le dernier sous-lieutenant de l'armée eût probablement fait un meilleur administrateur que le plus habile et le plus juste des indigènes; aussi nos officiers prenaient tous les jours une influence plus décidée sur les populations qui les entouraient; on en vit un exemple bien frappant à cette époque. Une tribu était en discussion avec son Scheick; elle s'adressa au général Négrier, qui envoya le capitaine Montauban sur les lieux pour leur servir d'arbitre; ce dernier parvint à concilier tous les différends, sans avoir besoin de faire usage de la force armée qu'il avait amenée avec lui pour parer à tout événement.

A la fin de mai 1842, le général Négrier partit pour aller visiter la ville de Tébessa, située à plus de soixante lieues au sud-est de Constantine, dont les habitants lui avaient plusieurs fois envoyé des députés. Dans l'anarchie où la destruction des Turcs

laissait le pays, tout ce qui avait intérêt à l'ordr
s'adressait à nous, comme au seul pouvoir capabl
de le maintenir : chemin faisant le général Négrie
recueillit les contributions des tribus soumises, e
arriva le 31 mai sous les murs de Tébessa san
avoir tiré un coup de fusil. Les Ulémas, les nota
bles, ayant à leur tête leur caïd et leur cadi, c'est
à-dire, leur chef militaire et leur chef civil, se por
tèrent à la rencontre de la colonne, jusqu'à deu
lieues de leurs portes; un vieux marabout, che
de la Zaouïa ou école de théologie musul
mane, demanda au général la permission de l
bénir suivant les rites de son culte, ce à quoi l
général se prêta de fort bonne grâce. Le marabou
accomplit la cérémonie avec une grave dignité
puis il adressa à Dieu une prière pour le Roi de
Français, ajoutant, que chaque jour on en ferai
une pareille dans toutes les mosquées de la ville.

Ces préliminaires terminés, le général s'occup
des intérêts plus temporels de l'organisation de l
cité. Il confirma toutes les autorités dans leur
fonctions, leur en donna l'investiture au nom de l
France, et prescrivit la formation d'une garde u
baine, pour veiller à la sûreté et à la défense de l
ville; elle réclamait avec instance un drapeau fran
çais, qu'on promit de leur envoyer de Constantine
Les chefs des Yaya-ben-Taleb, des Némenchaz
deux grandes tribus des environs, se rendirent
Tébessa pour voir de près ces étrangers, dont l

renommée avait pénétré au fond de leurs déserts. Deux petites villes, Youckons et Beccaria, qui reconnaissaient Tébessa comme leur capitale, députèrent quelques-uns de leurs habitants, pour offrir aux Français du miel, l'aliment le plus doux, des gazelles vivantes, l'animal le plus pacifique de leurs contrées; symboles touchants de leurs dispositions bienveillantes à leur égard. Ils soumirent au général le jugement de quelques contestations qui agitaient le voisinage, et qu'il parvint à concilier à la satisfaction générale.

Tébessa, bâtie à trente-cinq degrés et demi de latitude Nord, et à cinq degrés et demi de longitude Est, mais élevée à une hauteur considérable au-dessus du niveau de la mer, jouit d'une température constamment modérée. Elle occupe le centre d'un demi-cercle de montagnes, s'ouvrant au Nord-Ouest, et formé par la chaîne des Roumans, qui l'abritent des vents brûlants du Sahara. L'enceinte de la ville est entourée de jardins et de campagnes délicieuses, dont malheureusement la culture diminuait tous les jours depuis la retraite de la garnison turque, qui arrêtait les brigandages des montagnards. La Chabra, petite rivière formée par la réunion de toutes les sources qui surgissent du pied des montagnes, roule en serpentant autour de la ville ses eaux fraîches et limpides, gage assuré d'une merveilleuse fécondité. Au milieu de ce pays enchanteur, rien n'est plus triste que la misère des habitants, rendue plus frappante par les magnifi-

ques monuments, encore debout, dont les Romain avaient couvert ce sol, occupé de leur temps pa l'ancienne *Thevesta*. On y distingue une forteresse formant un carré à peu près parfait, dont les côté mesurent plus de deux cent cinquante mètres; il sont flanqués par quatre tours carrées, construite aux angles du bâtiment principal, et dans la lon gueur des côtés on en compte dix autres pareille inégalement espacées. Les murs, en belles pierre de taille, dentelés par le temps, s'élèvent en certai nes parties jusqu'à dix mètres de hauteur; des tem ples presque entiers, des arcs de triomphe défiguré et masqués par d'ignobles constructions maures ques, mais vivant au milieu des ruines modernes des inscriptions qui jonchent partout le sol, tou y transporte l'antiquaire aux siècles des Consuls e des Césars. Un vaste cirque, un aqueduc de sep cents mètres de long, assez bien conservé pou amener encore aujourd'hui les sources des monta gnes au centre de la ville, attestent l'importanc de la population qui y florissait jadis; aujourd'hu Tébessa ne contient plus que douze ou quinze cent habitants, couverts de haillons, et cependant ceu qui s'élèvent au-dessus des dégradantes atteinte de la misère, conservent dans leur attitude et leu physionomie, cette noblesse, cette dignité calme e imposante, signe caractéristique des races orien tales. Tébessa tire ordinairement de Tunis des tis sus pour tapis et vêtements, et donne en échang les grains et les fruits de son fertile territoire.

La colonne française se reposa deux jours dans cette intéressante cité : son retour sur Constantine fut moins pacifique que l'arrivée; la grande tribu des Hannéchas, naguère notre alliée contre Ackmet-Bey, ne voulait plus reconnaître notre autorité maintenant que nous étions maîtres de la capitale, probablement parce que, avant tout, elle voulait conserver son indépendance. Elle servait de point de réunion à plusieurs populations encore dissidentes. Ces ennemis attaquèrent le général Négrier dans sa retraite le 7 juin. Ils furent repoussés sans peine, et la colonne se dirigea ensuite sur l'Oued-Méharés, à quinze lieues de Guelma; elle y fit séjour pour surveiller la levée des impôts chez les Haractas, dont quelques fractions s'étaient joints aux Arabes hostiles et ne rentra à Constantine que lorsque tous les mouvements eûrent cessé et que l'ordre eût été rétabli partout. De son côté le commandant de Sétif avait tenu la campagne pendant presque tout le mois de mai; rentré dans ses quartiers en juin, il confia la conduite des hostilités au Kalifat Mokrany, auquel il donna une colonne mobile. Ben-Omar, l'ancien lieutenant d'Abd-el-Kader, avant que celui-ci eût désigné son frère pour le remplacer dans la Medjana, renouvelait alors ses tentatives; El-Mokrany poussa son compétiteur dans le sud-ouest. Ben-Omar ne put nulle part organiser une résistance un peu sérieuse; toutes les populations de ces contrées couraient au-devant de la domination française, auprès

de laquelle se trouvaient la force et le bien-être; les Scheicks des Portes de Fer, depuis longtemps nos alliés, se confirmaient de plus en plus dans leur amitié pour nous, et cette fameuse communication pouvait passer pour entièrement ouverte; on ne s'en servit pas cependant, la soumission des parties sud des provinces de Constantine et de Titery permettant aux forces françaises de se donner la main au-delà de ce passage toujours difficile.

Quelques chefs kabyles des bords de la mer firent à cette même époque des ouvertures, désavouées bientôt par la masse de la population : la grande Kabylie resta donc en dehors de la domination française, enclavée dans nos possessions, mais n'en faisant pas partie. Ces sauvages contrées étaient le rendez-vous de tous les fanatiques de la province. Zi-Zerzoud vint y réchauffer le fanatisme musulman et ses prédications soulevèrent les montagnards qui essayèrent plusieurs fois d'enlever les villes que nous occupions aux bords de la mer : Gigelly surtout fut attaqué le 7 mai et le 25 août 1842, et les assaillants éprouvèrent des pertes qui auraient dû les dégoûter de ces vaines tentatives.

Ainsi le succès couronnait partout les armes françaises. Néanmoins, indépendamment de la grande Kabylie qu'on ne pensait pas encore à soumettre, deux vastes cantons, le Dara et l'Ouarenseris, conservaient encore une attitude hostile vers

l'automne 1842. Cette dernière contrée avait été sillonnée par le général Changarnier en septembre, par le commandant de Miliana, en octobre, et enfin par le général Lamoricière qui, le 7 du même mois, y avait livré le glorieux combat de Loha. Aucune soumission sérieuse n'avait été la suite de ces expéditions. Malgré l'époque avancée de l'année, à la fin de novembre, le maréchal comptant sur les beaux jours que l'apparence du ciel promettait encore, résolut d'envahir ce repaire pour en chasser l'Émir et son lieutenant Barkany qui paraissaient vouloir s'y cantonner pour l'hiver; ce dernier avait déjà oublié la promesse qu'il avait faite de ne plus se mêler de politique.

Le gouverneur fit part de ses projets au commandant de la province d'Oran, en l'engageant à se porter en même temps chez les Flitas, qui, n'ayant jamais été entièrement soumis, se rattachaient par les montagnes boisées et difficiles, au pâté encore moins exploré de l'Ouarenseris. Bien que Miliana fût une base un peu éloignée du théâtre futur des opérations comme c'était la seule dont il pût alors disposer, il y avait entassé toutes les provisions nécessaires pendant 40 jours aux troupes expéditionnaires; plus tard, pour avoir un petit magasin de vivres plus rapproché, le gouverneur choisit une butte sur les bords du Fodda, dont il fit une redoute avec des caisses à biscuit; un détachement l'occupait en permanence, pendant

qu'un autre, conduisant une caravane de mulets, seul moyen de transport praticable dans un pays sans routes, allait et venait de Miliana à la redoute pour approvisionner cette dernière; de cette manière, l'armée agissante eut constamment des vivres en abondance.

Le 25 novembre 1842, le gouverneur partit de Miliana avec toutes les forces que la tranquillité du pays laissé en arrière, rendait disponibles; il s'était adjoint un détachement de la division de Médéah, commandé par le duc d'Aumale; toutes ces troupes furent divisées en trois colonnes dites de droite, du centre et de gauche. Elles devaient chacune opérer isolément et se réunir ensuite sur un affluent de l'Isly (1), nommé la Kreschab, six lieues à l'est du grand pic Cheurfa, dont la cime domine toute la région.

Le maréchal Bugeaud ayant à ses ordres le jeune prince, commandait en personne la colonne de droite. Il remonta la vallée du Fodda, passa ensuite dans celle du Tigaout, sans rencontrer de résistance sérieuse, et son aile droite commandé pas Youssouf, poussa des razzias jusque sur les bords de l'Isly pour châtier des populations qui, après une première soumission, s'étaient de nouveau rangées sous les drapeaux de l'Émir; on ramassa de nombreux troupeaux et plusieurs centaines de prisonniers, que le gouverneur fit relâcher pour leur

(1) Rivière toute autre que celle devenue si fameuse par la grande bataille.

prouver que nous ne voulions rien moins que l'extermination des Indigènes, comme l'Émir le leur avait fait croire. La colonne s'engagea ensuite de plus en plus dans les montagnes, et repoussa les molles attaques de quelques Kabyles qui vinrent tirailler avec l'arrière-garde ; mais retardée par toutes ces opérations, elle n'arriva que le 2 décembre sur la Kreschab, où tout le reste de l'armée était déjà réuni. La colonne du centre commandée par le général Changarnier, avait remonté la Rouina, puis obliqué à l'ouest, en recevant la soumission des populations dont elle traversait le territoire et qui pourtant étaient en grande partie celles qui l'avaient si rudement accueilli lors de son expédition précédente. La deuxième colonne rencontrant que peu d'obstacles, ayant une route moins longue que les autres, arriva la première au rendez-vous.

La troisième colonne sous les ordres du colonel Korte, avait une tâche plus rude à remplir. En quittant Miliana, elle marcha d'abord droit au sud, traversa successivement le Chélif, et l'Ouaıenseris dont elle balaya les pentes sud par une marche parallèle à celle du général Changarnier. Le pays était entièrement nouveau pour les Français qui eurent à y livrer plusieurs combats : quelques soumissions incomplètes en furent le fruit ; la guerre fut surtout profitable pour nos alliés de l'Agalick du sud de Médéah, qui, marchant avec

le colonel Korte se chargèrent de butin aux dépens des ennemis.

Le temps continuant à s'annoncer beau pour au moins quelques jours, le gouverneur se décida à battre la suite des montagnes à l'ouest et les trois colonnes se séparèrent de nouveau chacune dans une direction analogue à celle qu'elle avait déjà suivie : elles devaient se réunir au Kamis des Beni Ourack (1), sur le Rihou ; le gouverneur redescendit au dépôt des vivres sur le Fodda, et obtint la soumission des Beni-Rached, sur la rive droite du Chélif ; il traversa ensuite l'Isly et remonta le Rihou, guidé sur les traces d'une grande émigration par l'immense colonne de poussière qu'elle soulevait sur son passage ; bientôt on entendit une vive fusillade qui ne pouvait provenir que du général Changarnier, et l'on manœuvra de manière à prendre l'ennemi entre deux feux ; sans avoir pu le joindre, le général Bugeaud arriva au rendez-vous le 9 décembre à trois heures après-midi ; il y trouva le général Changarnier dont la course avait offert des épisodes plus intéressants ; après quelques soumissions obtenues sans peine, il avait appris par ses espions qu'Abd-el-Kader, de retour d'une razzia contre nos alliés au sud de Médéah avait rejoint Barkany au confluent de l'Ardjeu et du Teme-

(1) On nomme ainsi le lieu où les Beni-Ourack tiennent leur marché.

lat, et qu'il s'y tenait en observation avec douze cents hommes. Animé par l'espoir de joindre enfin cet insaisissable ennemi, le général Changarnier avec sa cavalerie se porta vers la colonne de gauche en prit tous les cavaliers et quelques fantassins et réunit ainsi une force assez imposante et très mobile avec laquelle il marcha droit à l'Émir; celui-ci redoutant un combat inégal, ne garda avec lui que sa cavalerie et s'enfuit dans le Désert; Barkany resté avec l'infanterie arabe, se glissa dans des montagnes inaccessibles aux chevaux français et se déroba aussi à nos coups; trompé dans son attente, le général Changarnier surprit et ravagea les Adouards des Beni-Tigrin qui, malheureusement pour eux, se trouvaient à sa portée, et délivra quelques habitants de Médéah, retenus prisonniers par les Kabyles; puis n'espérant plus rien de cette pointe, il rejoignit sa colonne qui arriva le 8 au lieu du rendez-vous. Un fourrage qu'elle exécuta le lendemain sur les pentes des monts des Béni-Ourack, fut l'occasion d'un combat où l'ennemi perdit une trentaine d'hommes.

La colonne de gauche avait eu à traverser un territoire dont les habitants fanatisés par le séjour qu'Abd-el-Kader venait de faire parmi eux, avaient montré une hostilité acharnée. Le colonel Korte n'en continua pas moins sa marche, combattant sans cesse et brûlant plusieurs adouars, et les petites villes kabyles de Karnachil et d'Hardi-

gail : le 10 décembre au matin, au moment où le colonel venait de recevoir quelquesouvertures pacifiques, son arrière-garde fut attaquée par des bandes se ruant sur elle avec une telle animosité qu'il fallut les repousser à la baïonnette; un mulet qui portait un obusier de montagne, fut tué d'un coup de feu. La pièce roula dans les précipices; les Kabyles se précipitèrent en force pour s'en emparer; les difficultés du chemin avaient forcé d'allonger tellement la colonne, que le gros des troupes n'entendait rien de ce qui se passait à l'arrière-garde; le capitaine d'artillerie Persac et ses braves canonniers firent des prodiges de valeur pour sauver leur obusier. Un bataillon des voltigeurs d'Afrique, qui se trouvait à portée, les secondait de son mieux, quand le capitaine d'état-major Spitzer, apercevant enfin le danger que courait l'arrière-garde, s'élance à son secours avec toutes les forces qu'il trouve sous sa main, et parvient enfin à la dégager; l'obusier fut sauvé, mais plusieurs canonniers étaient morts et leur capitaine avait reçu trois blessures dont il expira quelques jours après : tous ces combats avaient ralenti la colonne de gauche qui n'arriva au rendez-vous qu'après un jour de retard.

Il fallait à tout prix écraser ce foyer de résistance; le gouverneur envoya un détachement chercher le convoi de vivres qu'il avait laissé dans la vallée du Chélif, puis fondit les trois colonnes en

deux pour cerner par les deux versants les hautes montagnes des Béni-Ourack, et le pic Cheurfa ou Korchef sur les flancs duquel s'étaient groupées toutes les populations; la première colonne sous les ordres du gouverneur en personne, remonta le Rihou jusqu'au Daoussa et revint par un crochet aborder le Cheurfa par l'ouest et le sud; la seconde, commandée par le général Changarnier, appuya à gauche en quittant le Kamis des Béni-Ourack, suivit la vallée du Teleta affluent du Rihou et attaqua l'ennemi par le nord. Des rochers impraticables couvraient tous les points que les Français n'occupaient pas. Le gouverneur commençait à s'élever sur la base des montagnes quand il rencontra la queue des populations fugitives : au même moment, on lui annonce que leur chef s'est présenté à l'avant-garde, et demande à lui parler; le maréchal voit s'avancer un homme auquel son titre de vaincu n'a rien ôté de son calme et de sa fermeté : c'est Mohammet-Bel-Hadj, caïd des Béni-Ourack. Le Kabyle implore la pitié du gouverneur pour cette multitude de familles que le sort de la guerre avait mises entre ses mains : « enfin, dit-il, en concluant son discours, j'ai été votre ennemi le plus acharné, et vous m'avez vaincu; je me soumets, et si vous êtes humains pour les populations que je commande, je serai aussi fidèle à la parole que je vous donne, que je l'ai été envers Abd-el-Kader; sachez que jamais Béni-Ourack n'a manqué à sa promesse; tous les Arabes savent

ce qu'il en est ; je dirai à Abd-el-Kader que je lui ai sacrifié six fils, morts dans les combats, que la tribu a perdu tout ce qu'elle possédait, qu'elle ne peut maintenant plus rien pour lui, puisqu'il ne peut plus lui-même nous protéger » ; le gouverneur lui répondit qu'il n'aurait pas à se repentir d'avoir eu confiance dans la générosité des Français, qu'ils voyaient bien eux-mêmes qu'on pouvait compter sur un homme comme lui, et que, dès le lendemain, les troupes allaient se retirer sur le Rihou ; Mohammed-Bel-Hadj, demanda alors la permission d'aller rassurer sa tribu plongée dans les plus poignantes inquiétudes, et offrit en otage un des fils qui lui restait. « Ta parole me suffit, reprit le Gouverneur. D'ailleurs notre force, notre courage valent mieux que tous les otages pour reconquérir les positions que nous allons abandonner, dans le cas où il faudrait en revenir aux armes. Je t'attends demain sur Rihou pour régler les conditions de notre alliance : » ordre fut sur-le-champ donné au général Changarnier d'arrêter aussi sa colonne. Le fils de Mohammet en fut le porteur et guida le général vers le Gouverneur par une route courte et facile. Le maréchal avait bien jugé à qui il avait à faire. Mohammet fut exact au rendez-vous avec les chevaux de soumission. Ce même jour arrivèrent au camp français les chefs et la cavalerie des Sbéas, grande tribu à cheval sur le Chélif et dont l'hostilité avait jusqu'alors intercepté les communications entre Miliana et Mosta-

ganem. Pendant la journée que le Gouverneur passa sur Rihou bien d'autres peuplades vinrent jurer dans ses mains fidélité à la France et guerre à l'Émir s'il tentait de rentrer sur leur territoire.

Ce même jour le maréchal reçut des dépêches annonçant le résultat des mouvements des généraux Lamoricière et Gentil; ce dernier, successeur de M. d'Arbouville dans le commandement de Mostaganem, avait cerné par le nord la tribu des Flitas, dont seulement quelques faibles parties s'étaient antérieurement soumises; la division de Mascara leur fermait au sud l'entrée du désert; les Flitas ne pouvant plus s'enfuir dans leur refuge ordinaire, les montagnes des Beni-Ourack, occupées par le gouverneur, essayèrent quelques subterfuges pour tromper la surveillance des Français. Enfin leurs principaux chefs vinrent se remettre entre les mains du général Lamoricière, et n'eurent pas plus à se repentir de leur confiance que les chefs des Beni-Ourack de la sienne à l'égard du maréchal. Une partie néanmoins de leurs populations, glissant entre les colonnes françaises, fut rejoindre l'Émir sur le plateau du Serzous, où le général Lamoricière ne jugea pas à propos de les poursuivre dans une saison pareille : ces émigrés rentrés plus tard dans leur pays, y livrèrent le combat dans lequel fut tué le général Mustapha, un des plus anciens et des plus braves de nos alliés indigènes. L'Ouarenseris pacifié, le gouverneur résolut d'attaquer encore

avant les plus grands froids, cette bande de terre, comprise entre le Chélif et la mer, appelée le Dara, qui ne forme pour ainsi dire qu'une seule arête de montagne. Il comptait commencer par l'occupation du Ténez, son port principal, et faisait depuis longtemps préparer à Mostaganem, tous les objets nécessaires aux troupes qui devaient commencer cet établissement : après avoir renvoyé le Duc d'Aumale et sa division à Médéah, il conduisit le reste de l'armée se ravitailler à un magasin de vivres, près d'un pont qu'on bâtissait alors sur la Mina, et poussa de sa personne jusqu'à Mostaganem. Le général Changarnier, pendant l'absence du maréchal resté à la tête de l'armée active, passa la Chélif, et marcha sur Ténez par un chemin que les Français foulaient pour la première fois; on s'attendait à une vigoureuse résistance de la part des Kabyles: il n'en fut rien : nos succès dans le sud les avaient frappés de terreur. Arrivé à Ténez sans brûler une amorce, le général Changarnier n'y trouva que de misérables masures incapables d'abriter les hommes et point de ressources pour nourrir les chevaux. Jugeant qu'il était impossible d'hiverner dans un lieu pareil, il revint à Cherchell par la route en corniche qui longe les bords de la mer; il ne fut point inquiété dans ce retour à l'est; les Kabyles venaient se mêler aux soldats pour leur apporter des vivres; la suite fit bientôt voir quelle confiance on devait avoir dans ces démonstrations amicales.

Il était temps que nos troupes prissent quelque repos; mais elles avaient à faire à un ennemi, qui, n'en ayant pas besoin pour lui-même, n'en voulait point accorder aux autres. Les populations soumises renfermaient une foule d'hommes inquiets, fanatiques qui, ayant une égale horreur pour la paix et pour le nom des chrétiens, fuyaient une domination odieuse et accouraient en foule sous les drapeaux d'Abd-el-Kader, et celui-ci voyait d'autant plus augmenter son armée, qu'il perdait davantage de territoire. A peine les colonnes françaises ont-elles évacué l'Ouarenseris qu'il y reparaît du fond du Sahara, à la tête de troupes nombreuses et dévouées; en vain le fidèle Mohammet-Bel-Hadj le conjure de quitter un pays où il ne peut plus porter que la ruine et la désolation « Dieu, ajoute-t-il, est avec les Français : nous nous exposerions à de grands malheurs en essayant de lutter contre eux; si vous voulez nous y contraindre, nous saurons repousser la force par la force. Mais Mohamet menaçait l'Émir d'un pouvoir qui déjà ne lui appartenait plus. Débordé par l'insurrection, trahi, il tombe entre les mains de ce dernier, qui l'envoie à sa Smala, dans le désert. L'incendie allumé sous les pas d'Abd-el-Kader descend des crêtęs de l'Ouarenseris et embrase la vallée du Chélif. Le champion de l'Islamisme, à la tête d'une multitude armée qui le suit, moitié de gré moitié de force, passe la rivière et entre dans le Dara, à peine entamé par nos armes, ha-

bité par une race belliqueuse, dévouée à sa cause, et qui se croyait inattaquable derrière ses affreuses montagnes. En vain la grande tribu des Alafs veut rester fidèle au serment qu'elle vient de nous prêter; accablée par le nombre, elle essuie une sanglante défaite, et voit périr ses plus braves cavaliers. Les Caïds des Braz et des Ben-Ferrah essaient à leur tour d'opposer une digue au torrent. Leurs propres sujets les livrent à l'Émir, qui leur fait couper les pieds et les mains ainsi qu'à leurs enfants; il voulait opposer la terreur de ses supplices à celle de nos armes, et ses derniers revers lui avaient inspiré une cruauté qui ne semblait pas lui être naturelle. Profitant de l'influence séculaire que la famille des Barkany possédait aux environs de Cherchell, il les y jette avec quelques troupes, et cette petite force devient le noyau d'un rassemblement immense. Le commandant de Cherchell l'attaque avec 700 hommes, le dissipe et rejette les Barkany dans les grandes montagnes de l'ouest. Rejointe par le général de Bar, qui lui amène un renfort de trois bataillons et en prend le commandement, la division de Cherchell marche contre Abd-el-Kader lui-même, qui s'avançait au secours des Barkany, le bat deux fois, le chasse de la vallée de Misselmoun où il s'était établi, et le refoule dans les âpres montagnes des Gourayas. Mais le général de Bar, s'enfonçant à l'ouest, sentait l'insurrection gronder sur ses derrières, dans la grande tribu des Béni-Mena-

cer, qui n'avait jamais été que très partiellement soumise, et fermenter jusque dans le cercle de montagnes qui entourent la Métidja; il s'en rapprocha pour servir de point d'appui aux populations qui voudraient rester fidèles; limité par sa présence le soulèvement ne dépassa pas les Beni-Ménacer. Le général français fut rejoint dans son camp par Sidy-Aly-Embarreck, cousin du Kalifat de l'Émir, et par Ben-Tiphour Caïd, de ces terribles Hadjoutes, si longtemps la terreur de la plaine, et qui cette fois s'armèrent pour la défendre. Les Chénouans amenèrent aussi leur contingent. Ces forces maintinrent la domination française dans les environs d'Alger où la sécurité ne cessa pas d'être complète.

Justement inquiet des nouvelles qui lui arrivaient coup sur coup dans la capitale, le Gouverneur se rendit, le 26 janvier, à Cherchel, amenant avec lui toutes les troupes dont il pouvait disposer. Il s'aperçut bien vite que le mal était bien moindre qu'on ne le lui avait fait. L'insurrection était déjà dans sa période décroissante, et plusieurs personnages importants des tribus les plus acharnées s'étaient rendus à Cherchel, afin d'implorer sa pitié pour de malheureuses populations égarées par de perfides intrigues. Se réservant de faire grâce lorsque toute résistance aurait été vaincue, le général Bugeaud s'avança vers l'ouest, où un châtiment sévère, exercé sur deux tribus, répandit la

terreur dans tout le pays. Deux petites villes kab
les, Aghbel et Tazerout, envoyèrent des dépu
pour détourner la foudre qui s'apprêtait à fondre s
elles; on allait attaquer le cœur de l'insurrecti
quand un temps épouvantable força l'expéditi
française à descendre des régions élevées où el
opérait. Abd-el-Kader et son Kalifat profitèrent
ce répit pour reprendre la campagne et menac
les populations soumises. Les habitants d'Aghb
s'armèrent, repoussèrent l'Émir et demandère
du secours aux Français. Dès que le temps devi
supportable, le général de Bar reprit les proje
du Gouverneur dans le Dara. L'ennemi avait dé
entièrement vidé le territoire d'Aghbel; de sor
que le général n'eut qu'à féliciter cette bourga
de son courage. Il entra ensuite dans Tazerout do
les habitants complétèrent avec empressement
soumission qu'ils avaient commencée, le fou
nirent de vivres, et promirent d'obéir au Ca
qu'on leur imposa. Après d'autres succès,
général de Bar tourna au nord et fondit sur l
Beni-Zioui, d'où était parti le signal de l'insurre
tion. Leur principal village Ghilanzero fut occu
sans coup férir; les habitants s'étaient réfugi
dans les profonds ravins du versant nord des mo
tagnes. Le lendemain ils vinrent faire leur soum
sion. Le général De Bar rentra à Cherchell, le
février, après de nombreux succès achetés par
très faibles pertes. En poursuivant l'insurrecti
dans les montagnes de l'ouest il avait laissé l

colonels Picouleau et Bisson parlementant avec les Beni-Ménacer qui ne voulaient pas se soumettre ; il fallut recourir à la force; le 14 et le 16 février furent marqués par des combats sanglants pour l'ennemi et qui nous coûtèrent une douzaine d'hommes. Le gouverneur avait proscrit la famille des Barkany et réuni leurs biens au domaine de l'État pour les punir d'avoir faussé la promesse faite par leur chef de ne plus se mêler de politique. Cette famille, nombreuse et puissante, combattait avec l'énergie du désespoir pour une cause qui lui était devenue personnelle, et entretenait les Beni-Ménacer dans leur résistance ; il fallut y revenir à plusieurs fois, et les traquer dans leurs rochers comme de véritables bêtes fauves. A la fin leur énergie s'épuisa; les cinq grandes fractions qui composaient la tribu se débarrassèrent de l'influence qui pesait sur eux depuis tant d'années, et firent chacune leur soumission. Mais les Barkany ne pouvaient se résoudre à quitter pour la dernière fois le berceau de leur race; ils se réfugièrent dans des replis de montagnes recélant des populations dont nous ne soupçonnions pas même l'existence. Averti que les proscrits foulaient encore le territoire de Cherchell, le gouverneur donna la commission au colonel Saint-Arnaud de les poursuivre à toute outrance. Celui-ci, avec une petite colonne, remontait l'étroite vallée de l'Harrar, dans les premiers jours de mars, quand tout à coup il éprouva une résistance à laquelle il était

loin de s'attendre ; il la surmonta, mais avec une perte assez notable pour le petit nombre d'hommes qu'il avait avec lui. Un des membres de la famille des Barkany fut pris, les autres s'échappèrent de nouveau et parvinrent, en suivant les crêtes les plus difficiles, à se réfugier au centre du cercle de résistance qui se maintenait encore dans la partie ouest du Dara.

L'Émir semblait avoir adopté pour maxime, de soulever constamment contre la domination française des populations qu'il savait bien que nous écraserions sans peine, mais qu'il espérait devoir user notre énergie et notre patience à force de combats : peut-être même voyait-il, avec un secret plaisir, détruire la puissance de plusieurs grandes tribus, qui souvent avaient voulu secouer le joug qu'il leur avait imposé ; pour lui, il n'avait garde d'engager sérieusement ses troupes régulières, qu'il conservait sans doute pour la fin de la lutte, comme un corps de réserve capable de lui assurer une prépondérance définitive ; ainsi ne parut-il presque point dans les combats provoqués par son apparition dans le Dara ; en vain sur la nouvelle qu'il était campé sur les bords du Bedda avec huit cents cavaliers et quelques Kabyles, le général Changarnier, chargé d'attaquer par le sud le pays insurgé, descendit-il le Chélif, pour lui couper la retraite : la colonne française fut contrariée par le mauvais temps ; Abd-el-Kader eut vent de son ap-

proche, et s'enfonça dans les montagnes du nord-ouest; puis quand il jugea l'incendie suffisamment attisé de ce côté, il en abandonna tout-à-fait le théâtre, et vint avec ses réguliers, essayer d'en rallumer un autre dans les tribus du cercle de Tégedempt; mais il s'adressait à des populations déjà épuisées par la guerre et qui, cette fois, repoussèrent ses ouvertures; il entretenait en même temps une correspondance active avec les Hachems-Garabas, qui vivaient tranquilles dans leur ancien pays, soumis à l'autorité française, et nous verrons bientôt dans quel abîme de malheurs il plongea de nouveau ses crédules concitoyens. Toutes ces menées ne suffisaient pas encore à son activité; il était, le 13 février, de retour avec ses troupes, sur la rive droite du Chélif, où il attaquait la ville de Mazouna, qui ne voulait pas de sa domination; le général Gentil marcha contre lui de Mostaganem, et le força à s'éloigner. On était alors dans la saison des pluies et le Chélif grossissait tous les jours; la division de Mostaganem, en restant sur la rive droite pouvait être coupée de ses magasins. Son commandant prit donc le parti de repasser la rivière en engageant les habitants de Mazouna à le suivre sur la rive gauche; ceux-ci composés de Turcs et de Coulouglis, accoutumés par conséquent à mépriser les Arabes, demandèrent à rester chez eux, se faisant fort de repousser toute nouvelle tentative de l'Émir; bientôt du reste les deux rives eurent une communication prompte et facile; le général

Lamoricière envoya le colonel Géry bâtir un pont de chevalets sur le Chélif et l'ouvrage fut terminé, malgré plusieurs attaques des Béni-Zérouels toujours repoussés avec perte pour les agresseurs, il est vrai, mais qui prouvaient combien les Kabyles nous étaient constamment hostiles.

Dans le bassin de la Métidja, les Béni-Ménad soumis en juin 1842 n'avaient pas trempé positivement dans l'insurrection de l'hiver dernier, mais ils fréquentaient peu les marchés d'Alger; ils évitaient généralement tout contact avec les Chrétiens et plusieurs de leurs membres avaient rejoint les drapeaux ennemis; le gouverneur savait d'une manière certaine que leurs chefs continuaient d'entretenir une correspondance avec l'Émir. Sans vouloir punir toute la tribu d'un crime dont quelques individus seulement étaient coupables, le maréchal tenait à lui prouver qu'il avait constamment l'œil ouvert sur elle et que rien ne lui serait plus facile, que de la châtier sévèrement, si jamais il en voyait la nécessité; en conséquence, le 3 mars, trois détachements entourèrent complètement le territoire des Beni-Ménad, sans brûler une amorce, sans faire de mal à personne; les habitants et les troupeaux en furent réunis sur un seul point; pour toute vengeance, le gouverneur leur reprocha leurs intrigues et choisit trente-six de leurs personnages les plus importants, qu'il conserva comme otages de la fidélité de leurs concitoyens.

Leurs voisins, les Beni-Ménacer, cernés par les garnisons de Cherchell et de Miliana, étaient alors entièrement soumis et payaient l'impôt; pour compléter la pacification de Dara, il n'y avait plus qu'à détruire le noyau de résistance, encore organisé à l'ouest, et dont les Barkany étaient l'âme et le centre; afin d'y réussir d'une manière durable l'on en revint au projet de l'occupation de Ténez et de la création d'un poste correspondant dans la vallée du Chélif; l'on choisit dans ce dernier but un lieu nommé *El Esnam,* sur la rive gauche et à proximité de la rivière; le 20 avril, le gouverneur était à Miliana, avec un grand convoi composé de cent trente voitures qui avaient franchi la première chaîne de l'Atlas par une route improvisée par le zèle et l'intelligence de l'armée; le 26, il arrivait sans encombre à *El Esnam* avec ses immenses bagages; le lendemain le général Gentil le rejoignit de Mostaganem, conduisant un autre convoi, et des troupes qui devaient concourir à l'occupation des nouveaux postes; le même jour le maréchal reconnut l'emplacement du camp à construire; après ces premiers soins, il se dirigea droit au nord, sur Ténez avec une partie des troupes qu'il avait sous la main, et qu'il dissémina sur un long espace, afin de travailler en même temps à plusieurs des parties les plus défectueuses de la route; deux ou trois fois les montagnards essayèrent de l'y inquiéter; alors la cavalerie fondait sur eux, leur tuait quelques hommes, les dispersait, et revenait im-

médiatement sur ses pas, pour être toujours à portée des travailleurs : on arriva ainsi jusqu'à Ténez, dont la population, composée en grande partie de Turcs et de Coulouglis, persécutée naguère par Abd-el-Kader pour avoir accueilli le général Changarnier en 1842, ne vit dans les Français que des libérateurs ; le gouverneur fixa le camp d'occupation sur l'emplacement d'une ville romaine, dont les ruines attestaient l'antique grandeur ; ce point était fortifié naturellement des deux côtés, et de là l'artillerie pouvait commander la plage et le port de la ville moderne ; la route ouverte, il fallait l'assurer, et pour cela soumettre les populations qui la longent ; la grande tribu des Sbéas fut la première sur laquelle tomba l'effort des armes françaises ; le gouverneur l'envahit par le sud, et le colonel Pélissier par le nord ; les Sbéas, après quelques vains stratagèmes pour éviter une rencontre et un combat dans lequel ils perdirent une trentaine d'hommes, essuyèrent une des plus considérables razzias, qui eussent encore signalé nos guerres d'Afrique ; 1900 personnes de tout âge et de tout sexe, et 12,000 têtes de bétail en furent le fruit ; nos auxiliaires arabes suivant leur habitude s'en adjugèrent la plus grande partie ; les Sbéas se soumirent et leur exemple entraîna huit ou dix tribus moins importantes ; un camp fut établi sur le Bou-bara, au milieu de l'espace qui sépare Ténez d'Orléansville, nouveau nom que reçut *El Esnam* : de là les soldats n'avaient plus qu'un court trajet

pour arriver aux points de la route encore à réparer. Cependant les Barkany tenaient toujours dans la partie la plus difficile de ces âpres montagnes et leur nom servait de ralliement aux nombreux partisans de l'Émir ; les événements dont la plaine d'Égris venait d'être le théâtre, et que nous raconterons bientôt, agitaient de nouveau ces populations, si promptes à s'exagérer les moindres événements favorables à leur cause ; leur espoir cette fois ne fut pas de longue durée : deux mouvements combinés, l'un du gouverneur, l'autre du commandant de Cherchell, marchant à la rencontre l'un de l'autre, cernèrent enfin de tous côtés le dernier foyer de résistance armée, les Barkany, craignant de tomber entre les mains des Français, vidèrent complètement le pays pour se réfugier dans l'Ouarenseris ; les derniers vestiges de l'insurrection disparurent avec eux ; toute la contrée, sauf quelques petites tribus établies au bord de la mer, où elles vivaient isolées, reconnurent l'autorité de notre Aga Goberini, désigné pour l'administrer ; les colonnes françaises battirent la contrée sans éprouver plus d'obstacles que dans une promenade militaire ; jugeant alors sa présence inutile sur ce point, le maréchal revint à Orléansville, d'où il repartit le 7 juin, remontant le Rihou, et cherchant à se mettre en communication avec le général Lamoricière ; communication qui ne put avoir lieu que quelques jours plus tard.

Ce n'était pas seulement dans la Dara, que la

domination française se consolidait par l'établis
sement de nouveaux postes destinés à une occu
pation permanente ; les succès du Gouverneu
avaient rendu disponible, dès le commencemen
de mai 1843, la colonne du général Changarnier ; c
dernier se porta aussitôt dans l'est de l'Ouarenseri
dont les habitants, lors du retour d'Ab-del-Kader
avaient oublié leurs promesses de l'hiver dernier
la première opération du général fut le choix d'u
point nommé Teniat-el-Had, non loin de Thaza e
des sources du Deurdeur, pour y former un cam
retranché destiné à devenir un poste permanent
Puis, divisant le reste de ses troupes en deux par
ties, elles battirent simultanément tout le pay
insurgé ; les populations en furent acculées à un
longue chaîne de rochers d'une hauteur perpendi
culaire de 200 mètres, qui leur ôtait toute issu
d'un côté, pendant que les troupes françaises le
bloquaient de l'autre ; quelques sentiers étroits e
excessivement rudes conduisaient aux ennemis ; l
colonel d'Illens en gravissait les premières pente
quand une décharge le renversa mort, ainsi qu
cinq de ses soldats ; puis les montagnards s
mirent à faire rouler de grosses pierres qui m
naçaient de rendre l'assaut meurtrier ; le génér
Changarnier jugea avec raison qu'il était inutil
de prodiguer davantage le sang de ses troupes
et se contenta de garder étroitement tous le
passages par où pouvait s'échapper cette multitud
convaincu que la faim et la soif ne tarderaient pas

la lui livrer à discrétion ; les [illegible] avaient avec eux beaucoup de troupeaux, hissés à grande peine dans ces rochers et qui étaient devenus aussi [illegible] que leurs maîtres ; dès le lendemain 19 mai, les pourparlers commencèrent ; les Kabyles descendirent de leur nid d'aigle, et le général se trouva maître de 2,000 prisonniers qu'il remit sur-le-champ en liberté, ne conservant que les troupeaux et les munitions. Après avoir déposé ses prises à Teniet-el-Had, et livré quelques nouveaux combats qui durent convaincre les indigènes de la supériorité de nos armes, toute résistance parut cesser ; cependant les [illegible] tenaient encore dans le pays et y maintenaient un reste d'inquiétude ; l'émir lui-même errait sur les limites du désert avec ses troupes régulières, qu'il avait le talent de faire paraître très redoutables aux yeux de ses compatriotes ; le manque de vivres ramena le général Changarnier à Miliana, où il trouva trois bataillons chargés de travailler à la route qui devait relier cette place au nouveau poste de Teniet-el-Had ; peu de jours après il parcourait de nouveau la portion est de l'Ouarsenis ; pendant cette dernière course, il ne tira pas un coup de fusil ; toutes les tribus avaient fait leur soumission ou s'étaient réfugiées dans des retraites presque inabordables, en proie à la faim et à la misère qui les décimaient tous les jours.

La division de Mascara n'était pas non plus

restée inactive pendant l'hiver qui venait de s'écouler : mais [illegible] occupée par son expédition contre les Flissas. A la fin de 1842, aux mouvements de [illegible] dans l'Ouarensenis : après le retour de ce dernier dans [illegible], le général Lamoricière avait poursuivi ses courses vers la haute Mina ; mais ces rapides mouvements, en forçant les tribus à se soumettre, les laissaient [illegible] exposées aux coups de l'émir, qui reparaissait aussitôt du fond du désert, avide de butin et de vengeance ; les autres ne pouvaient plus cultiver leurs terres, et il était à craindre que s'ils ne jouissaient pas d'un peu de repos, ils n'abandonnassent une alliance [illegible] qui venait de commencer. Le général voulut que ce bon vouloir de ces tribus à la France, [illegible] de leur offrir une protection toujours efficace et continue ; en conséquence, au mois de janvier 1843, à l'époque des pluies [illegible], il établit un camp au centre du pays des [illegible] et des Flittas, dans un lieu nommé [illegible], où se trouvait un gué sur la Mina et [illegible] garnison de [illegible] : [illegible] d'Arabes [illegible] les approvisionnements avec des [illegible] prises à Mascara, et [illegible] de leur [illegible] : le [illegible], [illegible] de la saison, [illegible] les opérations [illegible] de guerre dans les [illegible], et dès les premiers beaux jours de printemps, il envoya le colonel Géry [illegible] au pied de [illegible] sur le

Chélif, et nous avons vu avec quel succès cet officier s'était acquitté de sa mission; quelques jours après M. de Lamoricière, mettant en exécution les projets du Gouverneur qui consistaient à enlacer tout le pays dans une chaîne de postes fortifiés, désigna l'emplacement d'un nouveau camp à Tiaret, à quelques lieues nord-est de Tégédempt; enfin, il s'établit de sa personne sur ce point, pour surveiller lui-même la construction de la route qui devait le relier à Djelali-Ben-Amar et à Mascara. L'Émir jugea alors que le moment était venu d'exécuter un projet préparé de longue main; depuis longtemps ses émissaires agitaient les Djaffras soumis le printemps dernier et même nos anciens alliés de la Iacoubia; mais c'était chez les Hachems-Garabas, berceau de sa famille, que se croisaient tous les fils de ses intrigues. Tout-à-coup il quitte les environs de Gougilah, où résidait alors le centre nomade de son Gouvernement; il se dirige rapidement à l'ouest avec un noyau de cavaliers réguliers, qui se grossit en route d'individus ramassés dans toutes les tribus; bientôt il a sous ses ordres 1,800 chevaux, avec lesquels il se présenta le 18 avril 1843 à l'ouest de la plaine d'Égris; le général Lamoricière qui, de son camp de Tiaret, surveillait attentivement tous les mouvements de son redoutable adversaire, avait donné l'ordre à Mustapha de venir avec ses Douairs renforcer la garnison de Mascara; il avait écrit en même temps au colonel Gery, qui commandait

dans cette place, de se tenir sur ses gardes; mais Mustapha n'avait pas eu le temps d'arriver, et le colonel, trompé par des éclaireurs indigènes, ignorant de quel côté se dirigeait l'Émir, avait envoyé en observation, sur le Froha, seulement deux bataillons sous les ordres du commandant de Morry; ce petit détachement arrivant à sa destination fut, en un instant, enveloppé par la cavalerie ennemie, à la tête de laquelle marchait Abd-el-Kader lui-même et tous ses drapeaux; l'Émir avait une telle supérioté numérique, qu'il ne craignit pas cette fois d'engager lui-même le combat; le feu des obusiers et de l'infanterie française tint l'ennemi à distance; mais dès les premiers coups de fusil, les Hachems avaient abandonné leur Aga, et replié leurs tentes avec ordre et promptitude comme à un signal convenu; puis toute la tribu se mit en marche vers l'ouest suivie par quelques ennemis, qui semblaient la chasser devant eux sans beaucoup de peine; la petite troupe du commandant de Morry tenue en échec par les forces nombreuses de l'Émir, n'avait pu empêcher cette défection; cependant la plupart des chefs Hachems se réunirent aux bataillons français et rallièrent 120 membres de leur tribu; ce petit nombre de fidèles alliés combattit vaillamment avec les Français et effectua en même temps qu'eux sa retraite en bon ordre, sur Mascara; à une lieue de la ville ils rencontrèrent le colonel Géry qui leur amenait lui-même des renforts; on reprit sur-le-champ

l'offensive ; Abd-el-Kader se replia sans combattre sur le Tagria, et conduisit les transfuges chez les Ouled-Krabb, où se trouvait, disait-on, son infanterie régulière ; tous les Djaïfas se soulevèrent en masse à sa voix, et envahirent immédiatement leurs voisins de la Iacoubia ; ceux-ci trop faibles pour tenir tête à l'orage, moitié de gré, moitié par force, se réunirent en grande partie aux insurgés ; tous leurs chefs s'étaient retirés chez les Arars et firent dire au général Lamoricière, que leurs concitoyens n'avaient cédé qu'à la contrainte, et que leur cœur était toujours avec lui, assurance que la suite confirma assez mal.

Le colonel Géry, en poursuivant l'Émir, poussa vers l'ouest jusque sur les bords de la Maoussa où il resta en observation, attendant chaque jour Mustapha déjà parti d'Oran ; au premier bruit de l'insurrection, le général Bedeau, dont les troupes n'avaient pas fait la guerre depuis près d'un an, partit de Tlemcen pour tomber sur les derrières de l'ennemi ; les Assassénas, fraction des Iacoubias, et les Beni-Amers prirent les armes pour maintenir leur fidélité à la France. Le général Lamoricière, rassuré par les obstacles que rencontrait l'insurrection, jugeant qu'avant tout il fallait protéger ses alliés du cercle de Tegdempt, ne se laissa pas distraire de ses travaux de Tiaret ; il savait aussi qu'il devait avec sa division coopérer aux mouvements du gouverneur dans l'Ouarensé-

ris. Heureusement l'incendie ne fit plus de progrès. Quelques Adouars défectionnaires étaient rentrés dans leurs cantonnements dès le 22 avril ; le général Bedeau arrivé le lendemain sur les bords de la Mékerra, passa cette rivière, entra sur le territoire des Djaffras, les battit deux fois et fit prisonnier leur chef nommé Sidy-Zeitoun, que l'Émir venait de nommer son kalifat, et mit ainsi fin aux honneurs du nouveau dignitaire; ce personnage sembla au général français un homme d'un esprit plutôt politique que guerrier ; il fut très sensible aux prévenances que lui témoignèrent les vainqueurs, parut se rallier à leurs intérêts et usa de toute son influence auprès des membres de sa tribu pour les engager à cesser une résistance inutile : il ne réussit qu'en partie. De son côté, le colonel Géry, qui agissait isolément afin que les armes françaises pussent frapper sur plusieurs points à la fois, atteignit le 2 mai, sur l'Oued-el-Tat la queue d'une colonne émigrante, appartenant aux Iacoubias rebelles et leur fit éprouver de grandes pertes; vingt jours après, il tomba à différentes reprises sur les Béni-Méniarin, les Ouled-Aouf, qui furent sévèrement châtiés de leur récente révolte ; mais déjà l'Émir abandonnait un pays sur lequel il avait attiré encore une fois la ruine et la désolation ; traînant à sa suite les Hachems-Garabas et une foule d'Adouars de diverses tribus, il revint dans le désert de Gougilah dont les sables inhospitaliers dévorèrent en foule les malheureux émi-

grés; il s'y retrouva en face de deux adversaires, dont le plus jeune et celui qui semblait le moins redoutable, lui porta le coup le plus terrible peut-être de toute la guerre, par la prise de la Smala.

Le duc d'Aumale, rentré à Médéah après sa course à la suite du gouverneur, dans l'Ouarenséris, avait repris isolément la campagne pour marcher, dans les premiers jours de janvier 1843, contre Mohammet-Ben-Allal. Le kalifat ennemi, réunissant sous ses ordres la cavalerie régulière de son maître, et le contingent des tribus au sud de l'Ouarenséris, et jusqu'au delà du Nahr-Ouassel qui lui obéissaient encore, avait tenté d'envahir les populations du sud de Titery, fidèles à leurs serments à la France. Le duc d'Aumale repoussa Mohammet, et par une pointe hardie et rapide qui fut comme le prélude de l'expédition qui devait l'illustrer quatre mois plus tard, lui enleva ses magasins, ses provisions son centre d'opération. Il attaqua ensuite Ben-Salem : sa marche contre ce nouvel adversaire fut constamment contrariée par un temps détestable qui fit briller encore davantage le courage et la patience de nos soldats, heureux de servir sous un jeune prince qui se montrait digne de les commander. Sauf la petite affaire de Dra-el-Abbas qui fut assez chaude et dans laquelle les ennemis perdirent vingt-neuf hommes, cette expédition fut toute pacifique : les Indigènes dont on traversait le territoire étaient moins bel-

liqueux et moins fanatiques que ceux de l'ouest, et participaient du goût de l'agriculture et du commerce qui distinguait leurs voisins de la province de Constantine.

Une querelle survenue entre deux tribus et qui, s'envenimant de plus en plus, pouvait fournir à l'Émir l'occasion de troubler de nouveau le pays, ramena le jeune prince au sud-est de Médéah : employant tour à tour les menaces et les promesses, il parvint à faire accepter sa médiation aux deux parties; mais craignant avec raison de blesser par son jugement particulier les mœurs ou les préjugés encore peu connus de ces populations irritables, il voulut s'aider du conseil de sept cadis dont il ne fit que confirmer la décision et termina le débat à la satisfaction générale. Puis s'avançant encore davantage au sud, il se mit en rapport avec la grande tribu des Ouled-Nayl, qui campe ordinairement dans le désert, mais dont les immenses troupeaux effleurent quelquefois les collines du Tell; M. Mantout l'aventureux voyageur que nous avons vu ouvrir aux Européens le marché de Djendell, profita de la course du prince pour parcourir le pays, tantôt à la suite de la colonne française, tantôt entièrement seul; le soin de ses affaires le conduisit jusqu'au désert, sans éprouver même l'apparence d'un danger; il trouva les Arabes à peu près tels que la tradition nous les dépeint, âpres au gain, entendant fort bien leurs intérêts

il eut cependant moins à se plaindre de leur mauvaise foi qu'il ne s'y était attendu;

Jusqu'alors le désert avait été pour Abd-el-Kader une sorte de place forte, lieu de refuge lorsqu'il était serré de trop près, repaire dont il s'élançait avec une effrayante rapidité pour désoler les tribus soumises, dès que nos troupes étaient rentrées dans leurs cantonnements; c'était derrière ces remparts de sable qu'il avait établi sa Smala, ville de tentes que les chameaux emportaient loin des atteintes des ennemis en lui faisant franchir des espaces de vingt-cinq lieues dans un seul jour : elle renfermait sa famille, celles de ses principaux officiers, ses trésors, ses archives, les agents non militaires de son gouvernement, c'était en un mot sa véritable capitale, depuis qu'il avait successivement perdu tous les centres fixes de son pouvoir; le gouverneur pensa enfin à frapper au cœur cette insaisissable puissance, et confia la mission d'atteindre la Smala au duc d'Aumale, dont le quartier-général, à portée du désert, n'en était séparé que par des populations alliés dont le secours pouvait établir une communication facile entre la vallée du Chélif et la colonne agissante. Le jeune général commença par établir des magasins à Boghar, pour en faire la base d'opération de sa course aventureuse à travers cette mer de sable où il n'avait aucune ressource à espérer; il quitta cette forteresse le 10 mai, accrue de quelques renforts que lui avait confié le général Changarnier, et emmenant avec

lui le colonel Yousouf, l'homme sans contredit le plus capable de le seconder par son courage, son activité et la connaissance parfaite qu'il avait des habitudes et des moyens d'action de l'ennemi ; le général Lamoricière avait reçu l'ordre de s'avancer aussi vers le sud et d'opérer à l'ouest du prince : les deux généraux munis d'instructions très détaillées devaient ou séparer ou combiner leurs mouvements, suivant les occasions et les chances de la guerre.

Des renseignements dignes de foi, sans préciser exactement la position de la Smala, la plaçaient aux environs de Gougilah, bourgade déjà visitée par la division de Mascara ; la colonne du prince dirigée par d'excellents guides, se glissa le long d'une étroite vallée, parallèle à celle de Nahr-Ouassel, et par une marche de nuit cerna Gougilah le 14 au matin, sans qu'un seul habitant eût pu s'échapper pour prévenir l'ennemi du coup suspendu sur sa tête ; d'après les plus récentes nouvelles recueillies sur ce dernier point, la Smala campait alors à quinze lieues au sud-ouest, dans un lieu nommé *Oussek-on-Rekaï* ; c'était quelque chose que d'en être venu là sans donner l'alarme à un ennemi toujours sur ses gardes, mais le plus difficile restait encore à faire ; dans la nuit du 14 au 15, la colonne décampa sans bruit de Gougilah et se dirigea sur Rekaï ; quelques prisonniers saisis dans la route apprirent que

la Smala, inquiète de l'apparition du général Lamoricière, avait fait pour l'éviter un mouvement vers l'est, se rapprocher des bords du Taguin, et gagner ensuite le Djebel-Amour, où elle espérait trouver de l'eau, des bois et des moissons déjà mûres; le duc d'Aumale, confiant dans l'ardeur et la bonne volonté de ses troupes, résolut alors de franchir par une seule marche, les vingt lieues qui le séparaient encore du Taguin, soit pour tomber tout-à-coup sur la Smala, si on avait le bonheur de l'y surprendre, soit pour la rejeter à l'ouest sur le général Lamoricière, si ce qui était plus probable, elle prenait l'alarme avant qu'on pût la joindre. Mais il était impossible que le gros de l'infanterie et le convoi, exécutassent une marche aussi rapide. Le général prit donc le parti de les laisser en arrière, et de se composer une petite colonne excessivement mobile, avec la cavalerie, l'artillerie, quelques mulets de charge pour porter les bagages indispensables, et enfin les zouaves, troupe admirable de courage et de dévoûment, et dont le tempérament trempé par leur long séjour en Afrique, semblait défier les privations et la fatigue. La séparation des deux parties de l'expédition eut lieu dans la nuit du 15 au 16, après une halte de trois heures accordée à la fatigue des troupes; les sources du Taguin furent désignées pour point de ralliement; ces préparatifs terminés, le duc d'Aumale se mit à la tête de la colonne agissante, et se lança sur la route du Taguin.

Le 16, à la pointe du jour, on avait déjà surpris quelques traînards de la Smala; animé par l'approche de la proie qu'il croit déjà saisir, le jeune général prend avec lui 500 de ses meilleurs cavaliers, et trompé par les renseignements qu'il vient de recevoir, il pousse droit au sud, une pointe de trois lieues qu'il reconnaît bien vite l'éloigner de son but; puis, par une heureuse inspiration il reprend la route du Taguin, regagnant par la rapidité de sa course le temps qu'il venait de perdre : il était onze heures du matin, quand l'Aga des Ouled-Aïda, envoyé en éclaireur, revient au galop, annonçant que toutes les tentes de la Smala, cachées par un pli de terrain, sont tranquillement dressées aux sources mêmes du Taguin, à un quart de lieue des Français; le jeune prince se donne quelques instants de réflexion; il fallait au moins deux heures pour que les zouaves et l'artillerie pussent le rejoindre, et dans deux heures la Smala pouvait s'envoler dans le désert, et l'occasion cherchée avec tant d'ardeur était perdue peut-être pour toujours; calculant rapidement les effets sur l'ennemi, d'une attaque aussi imprévue, confiant dans l'indomptable valeur de la poignée de cavaliers qu'il a sous la main, il forme son plan d'attaque et le communique aux officiers; en vain les arabes auxiliaires le conjurent-ils de réfléchir à l'énorme disproportion du nombre des combattants, il ne les écoute pas et divise ses cavaliers en deux détachements pour envelopper l'ennemi; celui de gauche

composé de spahis envahit sur-le-champ les tentes de la famille d'Abd-el-Kader, et culbute l'infanterie régulière, qui, quoique surprise, se défend avec le courage du désespoir; le détachement de droite traverse au galop tout le campement ennemi, et se porte à la tête de la Smala pour couper la retraite aux fuyards qui déjà se précipitent vers le sud; la cavalerie ennemie arrive de ce côté et veut rouvrir le passage : on se bat à coups de sabre et de pistolet; l'ennemi avait en tout près de cinq mille hommes en état de porter les armes; il perd trois cents hommes tués raides, le reste se disperse: on les poursuit à peu de distance, et l'on revient rapidement s'assurer de l'immense population que la victoire a mis entre nos mains; nous avions 9 hommes de tués et 12 blessés; jamais victoire si importante n'avait coûté de si faibles pertes, tant il est vrai que contre les Arabes, les attaques les plus fermes et les plus décidées sont aussi les moins meurtrières; à quatre heures arrivent les zouaves et l'artillerie, fatigués mais en excellent ordre, et sans avoir laissé un seul homme en arrière; ils aidèrent les vainqueurs à contenir cette multitude, frémissante de honte, quand elle vint à compter ceux dont elle était prisonnière. On retrouva parmi les Arabes le fidèle Mohammet-Bel-Hadj, que la Smala traînait à sa suite dans le désert, et auquel l'Émir avait ordonné de couper la tête, ordre barbare qui allait être exécuté, lorsque ses geôliers devinrent eux-mêmes prisonniers des Français. Le 17 on fit séjour sur le lieu du

combat pour ramasser le butin, et brûler ce qui ne valait pas la peine d'être emporté. Le lendemain la colonne commença une retraite rendue lente et difficile par tous les bagages qu'il lui fallait traîner avec elle; une partie des troupes restait constamment libre pour repousser toute tentative de l'ennemi, mais il était trop découragé pour oser rien entreprendre; le jeune prince conduisit ses prisonniers dans la Métidja sans tirer un coup de fusil; on comptait parmi eux quelques-uns des principaux fonctionnaires de l'Émir, ses trésoriers, des prêtres musulmans, toute la famille de Sidi-Embarreck, une foule de femmes appartenant aux chefs des tribus; les prisonniers de distinction furent logés à la Casbah; les autres, bien diminués par les suites de la faim et de la misère, qu'ils avaient éprouvée dans leurs émigrations successives, mais comprenant encore 3,100 individus, furent établis auprès de la Maison-Carrée, où on leur laissa leur tentes, leurs meubles et une partie de leurs troupeaux; leur captivité ne fut ni longue ni dure; quelques jours après le gouverneur renvoya la plupart de ces malheureux dans la province d'Oran, dont ils étaient originaires et où ils retrouvèrent leurs anciens campements; presque toutes les tribus avaient fourni des fractions à l'émigration; les personnages logés à la Casbah, ayant une importance politique, furent embarqués pour l'île Sainte-Marguerite, où l'on devait les garder jusqu'à la fin de la guerre.

Bien que le général Lamoricière n'eût pas eu l'occasion de combattre, il recuillit une partie des fruits de la victoire du Taguin. La division de Mascara, après une première pointe, rendue pénible par le manque d'eau et de fourrage, repartait de Tiaret, le 19 au matin, quand un nègre et une famille des Hachems-Garabas, échappés au désastre de la Smala, vinrent tomber dans les rangs français et donnèrent au général tous les détails de la journée du 16. Il pressa la marche pour atteindre les fuyards, et bientôt il saisit quelques misérables à moitié morts de faim, et qui prouvèrent qu'on ne faisait pas fausse route. La cavalerie partit au galop et rencontra, non loin de la division, une masse de population qui fut entourée et faite prisonnière sans résistance. Cependant elle avait avec elle l'Émir et ses réguliers, mais ceux-ci disparurent après quelques coups de fusil tirés par eux sur cette multitude inerte, comme pour la punir de ne vouloir ou de ne pouvoir ni fuir ni se défendre; on recueillit 2,500 malheureux et quelques troupeaux aussi exténués que leurs maîtres; on laissa aux prisonniers cette triste et dernière ressource. Les Français avaient reconnu parmi eux beaucoup de ces Hachems-Garabas qui combattaient naguère dans leurs rangs. A la demande du général, les tribus alliées leur fournirent quelques vivres provisoires; on les achemina vers la plaine d'Egris; les voitures de l'administration partirent de Mascara pour venir à leur

rencontre et fournir des moyens de transport aux femmes, aux enfants et aux malades. De retour chez eux, on leur rendit une partie de leurs moissons séquestrées lors de leur fuite du 19 avril dernier. Ceux des émigrés qui tombèrent entre les mains des arabes auxiliaires furent loin d'avoir un sort aussi heureux ; on doit dire du reste que les Hachems se montrèrent reconnaissants de tant d'indulgence, et que ce fut la dernière fois qu'ils tehtèrent de se soustraire à la domination de la France (1).

La prise de la Smala et des populations émigrées dans le désert, l'établissement des postes de Ténez, d'Orléansville, de Téniat-el-Had, de Tiaret, qui faisaient partout l'action immédiate de nos armes, portèrent un rude coup à l'influence de l'Émir. Cependant, débarrassé du soin de protéger une multitude inutile un jour de combat, réunissant autour de sa personne une poignée de cavaliers d'une agileté surprenante et d'un dévoûment fanatique, il pouvait encore sinon balancer la fortunue du moins rendre terribles à ses anciens sujets les dernières convulsions de son pouvoir expirant. Il avait déjà attaqué une fois les Arars, et continuait de les inquiéter en leur interdisant les pâturages nécessaires à leurs nombreux troupeaux, quand le général Lamoricière récompensa la fidélité de ces anciens amis en les établis-

(1) Ceci a été écrit avant la grande insurrection de 1845.

sant provisoirement dans la belle plaine d'Egris presque déserte par l'émigration des Hachems; puis il partit le 18 juin pour rejoindre le Gouverneur dans l'Ouarenséris en partie encore insurgé, malgré les succès du général Changarnier. Le pays ennemi se trouva bientôt innondé de forces françaises. Le général Lamoricière l'attaquait à l'ouest, le maréchal au centre, le général Changarnier à l'est. Ces différents chefs se renvoyaient mutuellement les populations émigrantes, qui n'évitaient une colonne que pour tomber dans une autre. Le Gouverneur retrouva chez les Beni-Ourack le fidèle Mohammed-Bel-Hadj, à peine échappé au cimeterre de l'Emir, et qui fut nommé Aga de l'ouest de l'Ouarenséris. Les tribus se soumettaient en foule; le Gouverneur les réunit dans une assemblée générale, leur reprocha vivement leur trahison de l'hiver dernier et finit par leur dire qu'il leur pardonnait en considération de leur concitoyen Bel-Hadj. Un célèbre marabout qui, depuis quelques jours, marchait à la suite de l'armée française, prit ensuite la parole pour recommander aux bons Musulmans la fidélité à leurs nouveaux serments. Ces deux discours, soutenus de la vue des baïonnettes, parurent produire beaucoup d'effet, mais de nombreuses populations manquaient encore à cette assemblée : l'apparition du Gouverneur avait déterminé une immense émigration composée de plus de quarante mille âmes appartenant à diverses tribus. Entre Loha et le Rihou, elle fut rencontrée par le général

Lamoricière qui l'attaqua vigoureusement, et ne put cependant en couper et en enlever qu'une partie; le reste se sépara en deux ou trois tronçons, dont l'un, forcé de rebrousser chemin, retomba entre les mains du maréchal Bugeaud. Il serait trop long de suivre tous les mouvements de cette guerre, où les colonnes françaises communiquèrent et se séparèrent plusieurs fois de suite. Ce que désirait surtout le Gouverneur était d'expulser définitivement du pays les Kalifats Barkang et Mohammet Ben-Allal qui défendaient avec fureur les dernières espérances de leur maître et offraient encore un point de ralliement aux populations insoumises longtemps poursuivies en vain. Ils furent enfin amenés à une petite affaire qui fut le dernier combat livré dans l'Ouarenséris. Peu de jours après, ils furent rappelés dans l'ouest par Abd-el-Kader qu'ils rejoignirent en suivant la lisière du désert. Leur départ fut le signal de la cessation des hostilités. N'ayant plus d'ennemis organisés qui pussent inquiéter leurs opérations, les troupes françaises battirent le pays dans tous les sens; tout se soumit, sauf deux ou trois chétives tribus errant et mourant de faim dans d'affreux rochers où il était à peu près impossible de les suivre. Le général Changarnier rentrait à Miliana le 3 juillet, le Gouverneur à Orléansville le 12; ce dernier eut encore un combat assez sérieux à livrer contre les Sindjes, comme il quittait le pied des montagnes pour entrer dans la vallée du Chélif; cette levée de

boucliers n'eut du reste aucune suite. La division de Mascara rentra aussi à la même époque à son quartier-général, mais elle ne fit pour ainsi dire que le traverser, et eut bientôt à recommencer la guerre dans le pays Djaffras, où l'Émir s'était réfugié.

Nous avons laissé ce dernier errant sur le plateau de Serzous après la prise de la Smala. Il recula vers l'ouest dans le courant de juin 1843; il avait encore avec lui trois agas de cavalerie, commandant chacun 200 ou 250 hommes, dont un tiers à pied pour manque de chevaux; à peu près 500 fantassins organisés, en tout 1,000 à 1,200 hommes. Le colonel Géry prévenu par le général Lamoricière le suivait dans sa retraite, et après une marche de nuit des plus fatigantes, le surprit au point du jour à vingt-cinq lieues au sud de Mascara. L'ennemi pouvait être enlevé avant d'avoir songé à combattre; malheureusement les cris de nos nouveaux auxiliaires, qui se trouvaient les premiers en ligne, lui donnèrent trop tôt l'alarme; il eut le temps de se mettre en défense, et une première attaque fut vigoureusement repoussée par l'Émir. Celui-ci conservait jusques dans ses revers cet ascendant sur les indigènes qui ne se démentit jamais que devant les Douairs de Mustapha. Dans cette nouvelle rencontre, le vieux rival d'Abd-el-Kader fondit sur le flanc de l'ennemi, le culbuta du premier choc. L'Émir s'en-

fuit au galop jusqu'à un mamelon, où il parvint à rallier son infanterie pour en faire un point d'appui aux fuyards; il s'y réunit en effet un corps de cavalerie, et il fallut charger une seconde fois ce noyau de résistance. Il fut enfin de nouveau et définitivement écrasé, et 250 ennemis restèrent sur le champ de bataille; on fit de plus 140 prisonniers.

Malheureusement une perte bien sensible vint ternir la joie causée par cette suite de succès; notre fidèle allié Mustapha, dont la bravoure avait tant contribué à les assurer, tomba, dans son retour à Oran, au milieu d'une embuscade dressée par les Flitas insoumis. Abandonné par ses troupes qui, gorgées de butin, voulaient avant tout le mettre en sûreté, il succomba; sa tête et sa main furent coupées et apportées à l'Émir, qui les paya largement. Le commandement des Douairs fut d'abord donné à son neveu Mézary, puis à un officier français, M. Walsin Esterhazy, transformé en caïd arabe, et les Douairs se montrèrent constamment satisfaits de ce commandement étranger.

Ce fut donc en fugitif qu'Abd-el-Kader arriva chez les Djaffras, et cependant tel était le dévoûment qu'il avait su inspirer à ces populations fanatiques, que toute la tribu s'apprêta à subir de nouveau les plus cruelles extrémités pour soutenir sa fortune chancelante. Bientôt il eut rallié

400 chevaux, avec lesquels il pénétra, le 30 juin, dans la plaine d'Égris, où il essaya vainement une razzia contre les Hachems-Garabas, réinstallés dans leurs anciens cantonnements. Pour avoir quelques forces de plus à sa disposition, il lui fallut rappeler auprès de sa personne ses deux lieutenants Barkany et Embarreck, qui jusqu'alors avaient offert un point d'appui aux insurgés de l'Ouarenséris ; c'était un aveu tacite qu'il commençait à se défier de sa fortune. Il savait bien que les habitants de ces montagnes, privés de tout secours, ne pourraient plus continuer la lutte.

Ainsi, dans le cœur de l'été 1843, l'Émir voyant son drapeau évacuer successivement presque toute la régence, concentrait les débris de ses troupes dans l'ouest, où secondé de tous ses Kalifats, trouvant son point d'appui dans la grande tribu des Djaffras, qui entraînait à sa suite plusieurs agglomérations moins importantes, il se préparait à recommencer la guerre avec une nouvelle énergie. Le colonel Géry, les généraux Bedeau, Tempoure, enfin M. de Lamoricière lui-même qui arriva chez les Djaffras au mois d'août, commandaient chacun une force capable d'écraser les dernières ressources de l'ennemi, si on pouvait l'amener à un combat un peu sérieux ; ce n'était que par des prodiges d'adresse et d'activité qu'Abd-el-Kader pouvait soutenir encore quelque temps une lutte si inégale ; mais ces prodiges lui étaient familiers, et s'il

ne fit pas plus de mal à ses adversaires, c'est qu'
trouva constamment chez eux une bravoure, ur
prévoyance au moins égales à la sienne ; ainsi gli
sant sa redoutable cavalerie entre les corps Gé
et Bedeau, il vint surprendre, dans le courant
juillet, à huit lieues au nord de Mascara, un d
tachement de 200 hommes qui travaillaient à
route joignant cette ville à Oran ; la prudence
leur chef qui avait voulu renfermer son bivac da
un retranchement en pierres sèches, bien que ri
ne sembla motiver une pareille précaution, sau
les troupes d'une affaire qui eût pu devenir désa
treuse : abrités derrière cette faible barrière, l
200 Français surent, par un feu bien nourri, ten
à distance tous les cavaliers arabes, qui furent e
fin forcés à une retraite honteuse. Peu de jou
après, l'Émir, par une de ces pointes hardi
dont il avait seul le secret, vint tomber au mili
des campements des Beni-Amer, qu'il ravag
après avoir essayé vainement de les pousser à
révolte ; tant de mouvements ne pouvaient s'ex
cuter sans rencontrer quelques-unes des colonn
françaises, et alors l'avantage ne pouvait lui reste
deux fois il se heurta contre le colonel Géry, q
chaque fois lui fit éprouver des pertes cruelles ; l
fuyards tombèrent ensuite sur le général Lamo
cière qui en prit un grand nombre ; l'ennemi n'
vait presque plus ni vivres, ni munitions, ni ch
vaux ; tous ceux des partisans de l'Émir qui n'
taient pas doués d'une constance pareille à

sienne, s'étaient retirés dans le Maroc, abandonnant une cause qui leur semblait désespérée. Abd-el-Kader sut cependant encore se rendre redoutable; surpris le 22 septembre, à Sidy-Youcef, par 350 chevaux, avant-garde de la division Lamoricière, il range rapidement son infanterie en bataille; le chef des cavaliers français, le colonel Morris, charge l'ennemi avec quatre escadrons pendant que deux autres restent en réserve; mais l'infanterie arabe exécute un feu si bien nourri, que dès les premiers coups, plusieurs chasseurs sont renversés par terre; il y a un instant de désordre parmi les Français; Abd-el-Kader saisit ce moment, débouche sur leur flanc gauche et les attaque vigoureusement avec 400 chevaux; le colonel Morris à la tête de deux escadrons essaie de lui tenir tête; écrasé par le nombre, il est forcé de reculer, abandonnant les chasseurs démontés aux premières décharges : parmi eux le capitaine de Cotte allait être pris par l'ennemi qui s'avançait rapidement; le trompette Escoffier saute en bas de son cheval : « mon capitaine, dit-il, prenez mon cheval; ce n'est pas moi, mais bien vous qui pouvez rallier l'escadron; » le brave Escoffier fut fait prisonnier avec quatre chasseurs démontés; mais son capitaine, remis en selle, grâce à son dévoûment, rallia en effet son escadron : la réserve qui n'avait pas encore donnée arrêta l'effort de l'ennemi : derrière cet abri, les chasseurs se reformèrent, reprirent l'offensive; les Arabes furent repoussés, per-

dirent le champ de bataille et un drapeau, mais emmenèrent les cinq Français prisonniers; le 15e léger dont la tête de colonne commençait à paraître détermina la retraite complète de l'Émir; le noble mouvement d'Escoffier avait peut-être sauvé à son régiment une défaite sanglante et désastreuse; heureuse l'armée dont les derniers rangs renferment des hommes capables de traits semblables (1).

Ce combat, où 350 chevaux avaient attaqué sans hésiter une force triple en nombre, occupant une position avantageuse, ne nous laissa qu'une victoire chèrement achetée; l'ennemi s'était retiré plutôt qu'il n'avait fui; la perte des deux côtés avait été de 30 à 35 hommes; mais parmi les morts de l'Émir on comptait un de ses kalifats, Ben-Baki, et 6 officiers de sa cavalerie régulière. Le général Lamoricière passa la nuit sur l'emplacement même du camp ennemi; le manque d'eau et de fourrage le forcèrent à rétrograder dès le lendemain, mais non sans avoir ruiné toutes les ressources que les Arabes pouvaient trouver dans le pays. Après divers mouvements de part et d'autre, Abd-el-Kader, profitant d'un moment où les colonnes françaises avaient été se

(1) On sait qu'Escoffier, après une captivité pénible mais supportée avec courage, est enfin rentré en France, où il a reçu la plus noble et la mieux méritée des récompenses, la Croix-d'Honneur.

avitailler, envahit le pays des Ouled-Brahim, raction des Beni-Amer, et leur enleva une vingaine de tentes. Bientôt après les Brahim, souenus par l'approche d'une force française, reprient courage, poursuivirent Abd-el-Kader, auquel :ette expédition faillit devenir fatale; un des guer-iers des Brahim le serrait de si près, qu'il fit feu ur lui à trois pas de distance; malheureusement on fusil rata, et l'Émir se retournant l'étendit 'aide mort d'un coup de pistolet. Toutes ces tenatives épuisaient le peu de forces et de ressources qui lui restaient; repoussé du désert par la faim, i'ayant pas une heure de repos à donner à ses roupes, exténuées par des marches forcées, réduit i vivre de brigandage et à moissonner quelques champs de blé échappés par hasard aux vainqueurs, l vit enfin le découragement et la désertion se glisser parmi ces cavaliers jusqu'alors si dévoués. Jn nouveau poste que le général Lamoricière établit i Sidy-Bel-Abbés, à portée du pays insurgé, prouvait aux Arabes que la France était bien décidée i obtenir leur soumission. Les Iacoubias, les Djafiras, les Beni-Méniarin, chez lesquels la guerre évissait depuis le milieu de l'été, étaient arrivés iu dernier degré d'épuisement et de misère; tous irent leur soumission, excepté quelques fractions les Djaffras; la grande confédération des Beni-Amer se fortifiait de plus en plus dans sa fidélité i la France. L'Émir voyait se rétrécir chaque our le cercle où il pouvait espérer de nourrir la

guerre. Débarrassé momentanément du général Lamoricière, qui, après le combat de Sidy-Ioucef, était rentré à Mascara pour donner enfin un peu de repos à ses troupes, il avait encore à lutter contre les trois corps des généraux Bedeau et Tempoure, et du colonel Géry; ces deux derniers s'étaient entendu pour que l'un des deux au moins fût toujours à la poursuite de l'Émir, de manière à ne lui laisser ni repos ni trève.

Indépendamment de son corps de troupes agissant et combattant, Abd-el-Kader avait formé, des débris de la Smala, un petit centre de population, pour servir de point d'appui à ses partisans, et d'asile à leurs familles et à leurs serviteurs. Cette troupe nomade, chassée des déserts de la province d'Alger, par la crainte de se voir couper toute retraite, campait habituellement derrière son armée active, qui lui servait d'avant-garde et de rempart; elle était, en octobre 1843, au sud de Tlemcen, dans le pays des Angads, que l'Émir essayait vainement d'entraîner à la guerre contre les Chrétiens; bien plus, quelques tribus du Désert, peu jalouses de conserver des hôtes qui pouvaient attirer sur elles les armes françaises, mues peut-être aussi par leur amour instinctif du pillage, se livrèrent à quelques démonstrations contre les émigrés; l'Émir en fut bientôt instruit; cet incident compliquait encore ses affaires déjà si délabrées; remettant à un autre

noment la poursuite de la guerre contre les Fran-
;ais, il confie son infanterie à son kalifat Embarrech,
ivec ordre de la tenir cachée dans une grande fo-
·êt qui couvre une partie du pays des Assassenas,
ɜt, prenant avec lui 300 cavaliers, il se porte de
ɜa personne auprès de la Smala pour la protéger,
ɜt mêler un peu la force aux moyens de persuasion
lont il s'était jusqu'alors servi auprès des habi-
ants du Désert; s'apercevant bientôt que ses 300
:avaliers ne pouvaient pas jeter un grand poids
lans la balance, il se décide à écrire à Embar-
'eck d'abandonner tout-à-fait un pays où ils ne
)euvent plus se soutenir, et de venir, avec toute
ɜon infanterie, le joindre sur le plateau d'El-Gor,
)ù il se trouvait alors; sur l'ordre de son maître,
e kalifat se mit en route, en faisant tous ses efforts
)our dérober sa marche aux colonnes françaises;
nais le général Tempoure, campé alors à Ouizert,
ut informé, et du départ d'Embarrech, et de la
'oute qu'il devait tenir; il forme sur-le-champ une
:olonne mobile composée de 800 hommes d'infan-
erie, de la cavalerie et de trois pièces d'artillerie,
t laissant le reste de ses troupes le suivre d'aussi
rès qu'elles le pourront, il se lance, au milieu de
ı nuit du 9 novembre, à la poursuite de l'ennemi;
l occupe le 10, à neuf heures du matin, un village
rabe où il recueille de nouveaux renseignements,
ui lui prouvent qu'il ne fait pas fausse route; après
ne halte de trois heures, accordée à des troupes
ue le mauvais temps avait excessivement fatiguées,

il repart vers midi, guidé par les traces de souffrance et de misère que la colonne ennemie laissait partout sur son passage ; bientôt il rencontre deux malheureux Djaffras, détachés de l'émigration du sud, qui erraient à travers un pays ruiné, pour y chercher quelques glands, seules ressources qu'ils espéraient y rencontrer ; il en reçoit de nouveaux détails sur le corps du kalifat, qui n'est plus qu'à peu d'heures de distance ; électrisées par l'espérance d'un combat, les troupes françaises trouvent la force de faire encore une marche de nuit, au milieu d'une pluie battante, qui pénètre profondément le terrain et le rend horriblement difficile ; au point du jour du 11 novembre on arrive sur les bords de la Kracebba, et, quelques instants après, on rencontre le dernier bivac ennemi, dont les feux brûlent encore ; à cette vue la colonne française ne sent plus de fatigue ; elle n'avait alors autour d'elle qu'un pays entièrement inconnu, couvert de grands bois, coupé de torrents et de ravins profonds, sans route ni même un sentier pour se guider ; enfin elle aperçoit une forte colonne de fumée s'élevant lentement au-dessus d'une forêt, près des sources d'une petite rivière ; plus de doute, l'ennemi est là ; le général fit halte un instant derrière un pli de terrain et forme son ordre de bataille : ses seize escadrons de cavalerie sont divisés en quatre détachements égaux ; l'un attaquera directement les Arabes ; les autres les envelopperont à droite et à gauche :

le quatrième marchera derrière le premier pour servir de réserve; trois cent cinquante fantassins d'élite et un obusier de montagne prennent place immédiatement derrière la réserve de cavalerie; le reste suivra le mouvement le plus rapidement possible, à l'exception d'un détachement laissé à la garde des bagages.

Ainsi préparé, le général Tempoure glisse sa petite armée, avec calme et sans précipitation, à travers tous les accidents de terrain qui pouvaient encore dérober sa marche. Heureusement que Ben-Allal, préoccupé seulement du général Bedeau, avait envoyé ses vedettes du côté de l'ouest, et laissé entièrement découvert son flanc gauche, par où allait commencer l'attaque; et pour comble de bonheur, une petite colline masquait entièrement les Français qui s'avançaient guidés par la colonne de fumée. Le général Tempoure n'était plus qu'à un petit quart de lieue des Arabes et pas un être vivant n'avait paru s'apercevoir de sa marche; tout-à-coup un cavalier s'élance de derrière un rideau de broussailles, tire un coup de fusil sur la colonne, et s'enfuit au galop du côté de Ben-Allal, en poussant de grands cris; l'alarme est donnée : il ne s'agit plus que de fondre à toute bride sur l'ennemi. La cavalerie gravit rapidement la colline; du sommet elle aperçoit les Arabes à portée de fusil, mais déjà en retraite, et se dirigeant vers une colline boisée et rocheuse qui pro-

met une bonne position à leur infanterie. Les escadrons de chasseurs chargent sans perdre un moment. Le kalifat s'aperçoit que le temps lui manque pour gagner la colline, il s'arrête et fait face en arrière; sans tirer un coup de fusil la cavalerie française met le sabre en main et tombe sur les Arabes avec une ardeur et un ordre admirables; le plan du général Tempoure est exécuté dans tous ses détails; malgré un feu bien nourri, l'ennemi est culbuté, sabré, écrasé; les porte-drapeaux arabes sont tués les premiers. Épouvanté de l'horrible massacre de son infanterie, désespérant de rétablir le combat, Ben-Allal s'enfuit tout seul vers les pentes qui bornent la vallée au sud-est. Le capitaine Cassaignoles, accompagné de trois chasseurs, se lance à sa poursuite. Entouré de quatre hommes à cheval, Ben-Allal semblait ne plus devoir chercher à se défendre, et déjà un des cavaliers s'apprêtait à recevoir son fusil de ses mains, quand, par un mouvement aussi rapide que la pensée, le kalifat en dirige le bout contre la poitrine du Français, qui tombe mort percé d'une balle; le sabre du capitaine Cassaignoles allait le venger, un coup de pistolet du Musulman abat son cheval entre ses jambes; le troisième poursuivant assène un premier coup sur la tête de Ben-Allal et allait redoubler, un second coup de pistolet le renverse grièvement blessé; dépourvu de tous ses feux, l'Arabe essayait de se défendre avec son yatagan contre le seul de ses

adversaires qui fût encore debout, quand celui-ci mit fin à cette lutte désespérée, en lui tirant à bout portant un coup de pistolet qui le renverse raide mort. Cependant le capitaine, débarrassé de son cheval, ignorait encore à quel ennemi il venait d'avoir affaire; seulement il avait remarqué la richesse de ses vêtements, son courage, son adresse à manier ses armes; ce ne fut qu'en examinant de plus près le cadavre qui gissait sanglant à ses pieds, qu'il s'aperçut qui lui manquait un œil : plus de doute, c'était bien là Mohammet-Ben-Allal-Ould-Sidy-Embarreck, le borgne, comme l'appelait les Arabes, parce qu'il avait en effet perdu un œil dans son enfance; sa tête fut coupée et apportée aux pieds du général.

L'issue de cet épisode, digne d'un combat du moyen-âge, compléta le désastre de l'infanterie arabe : 404 cadavres furent comptés sur le champ de bataille, 360 prisonniers restaient entre nos mains; les drapeaux de Sidy Embarreck, d'El-Barkany, d'Abd-el-Kader lui-même, six cents fusils, des chevaux tout harnachés devinrent des trophées de la victoire; par un rare bonheur, cette journée si sanglante pour l'ennemi ne nous avait coûté qu'un seul homme; le cavalier tué par Sidy Embarreck.

Ainsi périt à l'âge de 32 ans le lieutenant le plus redoutable de l'Émir et son homme de guerre par

excellence; Mohammet était né en 1811 à Coleah de l'illustre famille des Embarreck, dans laquelle le titre de marabout était héréditaire; dans son enfance, il s'était fait remarquer par sa pétulance et sa vivacité d'esprit; lorsque son cousin Séghir Embarreck, l'Aga établi à Coléah par le général Berthezène, trahit la cause française sous le duc de Rovigo, le père de Mohammet fut accusé d'avoir trempé dans ses menées, et compta ainsi que son jeune fils dans les otages que le général Brossard ramena de cette ville; il paraît que durant sa captivité qui ne fut ni longue ni pénible, Mohammet contracta des gouts européens, car, rendu à la liberté, on le revit plusieurs fois depuis à Alger, aimant et recherchant le plaisir et la dissipation; il était alors observateur très peu rigide de cette foi musulmane, pour laquelle il devait sacrifier sa vie; la mort de son père donna un tour plus grave à ses idées; son humeur devint sombre et enthousiaste; il voulut se rendre digne du titre de Marabout par l'austérité de ses mœurs, et finit par se retirer dans un hermitage entre Coléah et Miliana; c'est là qu'il fut rencontré par Abd-el-Kader alors au faîte de sa puissance, et qui devina sur-le-champ l'illustre guerrier, sous le jeune homme fantasque et bizarre : nommé par lui Kalifat de Miliana, après la mort d'El-Séghir, Mohammet se montra immédiatement à la hauteur de sa position; l'entrevue et la correspondance de l'évêque d'Alger avec le marabout musulman, leur traité pour

l'échange des prisonniers, rapportèrent un moment l'attention publique sur la personne de Sidy Embarreck; mais le fracas des armes qui reprit bientôt avec plus de fureur que jamais fixa toutes les idées sur les événements qui signalaient une lutte acharnée; elle ne devait se terminer qu'avec la vie de Mohammet : tel était le prestige de son nom chez les indigènes et même sur nos alliés, que personne parmi les Arabes ne voulut croire à sa mort; il fallut promener dans toutes les tribus sa tête bien connue pour convaincre les plus incrédules : le général Bugeaud fut le premier à rendre hommage à la mémoire de son ennemi; il rendit ses dépouilles mortelles à son cousin Sidy-Embarreck qui combattait dans nos rangs, afin qu'elles fussent inhumées avec tous les rites de la foi musulmane, dans le tombeau de leur famille à Coléah; la garnison de la ville lui rendit les mêmes honneurs qu'à un général français.

La brillante affaire du 11 novembre, qui s'était passée dans un lieu si désert qu'on ne sut quel nom lui donner, fut le coup de grâce pour la fortune de l'Émir : il présidait une réunion des chefs du désert, et leur prêchait la guerre sainte, quand quelques malheureux échappés au sabre des chasseurs, portèrent jusqu'à lui la nouvelle du désastre de son infanterie; Abd-el-Kader avait refusé d'abord de croire à leur récit; puis forcé de se rendre à l'évidence, il s'était renfermé dans sa tente sans

vouloir voir personne ; l'ardeur de ses hôtes pour sa cause s'était subitement refroidie ; sur la nouvelle de l'approche de la colonne française, l'Émir fugitif s'enfonça encore au sud-ouest ; il n'y fut cependant pas poursuivi ; le général Tempoure, craignant que le mauvais temps n'interrompît ses communications, était revenu à Sidi-Bel-Abbès où il s'établit ; le général Bedeau qui s'était lancé lui-même à la poursuite de l'Émir, avait rétrogradé pour les mêmes causes ; Abd-el-Kader, peut être pour la première fois depuis la guerre, semblait épuisé par ses défaites ; il passa la frontière du Maroc avec le peu d'adhérens qui lui restaient encore, et envoya Milou-Ben-Arateh et Ben-Thamy, à la cour de l'Empereur, pour tâcher de l'armer en sa faveur.

En quittant la Régence, Abd-el-Kader la laissa entièrement soumise à l'autorité française, hors deux points où flottait encore son drapeau. Biscara restait occupé par un de ses lieutenants qui commandait un bataillon régulier de 500 hommes ; mais la capitale du Ziban, perdue au milieu des sables du désert, appartenait à peine à l'Algérie ; un autre bataillon régulier soutenait dans le Sébaou l'autorité chancelante de Ben-Salem, qui se renfermait dans l'inaction et la retraite ; les trois quarts de son territoire était déjà envahis par Mahiddin, le compétiteur que nous lui avions donné, et qui sans autres ressources que ses talents

et notre influence morale, avait assis son autorité d'une manière régulière, percevait les impôts et en versait les produits à Alger ; à l'ouest de cette capitale, le Dara, grand foyer de l'insurrection de l'hiver dernier, ne manifestait plus aucun signe d'hostilité, et acceptait au moins par un consentement tacite, l'organisation que nous lui avions donnée ; de petites colonnes parcourant dans tous les sens cette région si dificile, recevaient partout des montagnards une hostilité empressée; l'Ouarenséris se remettait de toutes les insurrections et de tous les ravages qu'il avait essuyés. Le Gouverneur était lui-même rentré dans ce canton au commencement d'octobre; nulle part les populations ruinées, décimées par la guerre n'avaient opposé de résistance sérieuse; elles semblaient au contraire jalouses pour la plupart, d'effacer, par des marques de soumission et de confiance, le ressentiment que le maréchal devait éprouver de leurs promesses deux fois violées; les tribus soupiraient après l'ordre et le repos; mais privées de leurs chefs par la mort des uns et la fuite des autres, n'ayant pas encore reçu de Gouvernement positif des Français, en remplacement de celui qui avait été renversé, elles étaient tombées dans l'anarchie la plus complète, et n'offraient plus de pouvoir régulier avec lequel on put traiter; le Gouverneur convoqua une grande assemblée de toutes les personnes notables du pays, sur les bords de la Kreschab, au pied du grand pic de l'Ouarenséris,

et désigna pour Aga de toute la partie Est du pays Hadj-Hamet-Ben-Férah, homme qui était venu à nous dans le principe et qui depuis lors n'avait cessé de nous servir avec une fidélité et un dévoûment à toute épreuve; chaque tribu reçut aussi le chef qui devait la gouverner; le bruit du canon et le son des fanfares consacrèrent cette imposante solemnité ; les autorités nommées par Abd-el-Kader, acceptèrent, ainsi que leur famille, l'ordre d'émigrer et de venir s'établir, soit auprès du camp français à Orléansville, soit auprès du Kalifat du Dara, Ould-Sidy-Arribi, qui devait répondre de leur soumission et de leur tranquillité. Les anciens partisans de l'Émir proclamaient, du reste, qu'ils ne désiraient plus rien que le repos, et qu'ils renonçaient pour jamais à toute part dans l'administration de leur pays. Une seule tribu n'avait pas été représentée à la grande réunion du 7 octobre. Peu de jours après elle fit aussi sa soumission. Le Gouverneur détacha du camp de la Kreschab une colonne sous les ordres du colonel Eynard, pour parcourir la portion ouest de l'Ouarenséris, gouvernée par notre ancienne connaissance Mohammet-Bel-Hadj ; ce fidèle allié de la France se rendit auprès du colonel dès qu'il le sut arrivé dans ses montagnes ; il avait avec lui Mohammet-Ben-Marabit , autre personnage important dévoué à notre cause. L'influence de ces deux hommes croissant tous les jours amena au camp français beaucoup de chefs qui jusqu'alors

s'étaient tenus à l'écart. Aidé par les sages conseils de Bel-Hadj, le colonel parvint à accommoder quelques misérables différents, qui depuis longtemps travaillaient diverses tribus et menaçaient de faire encore couler le sang. Enfin, avant de quitter le pays, il passa en revue 400 cavaliers Beni-Ourack, tous bien montés et équipés, qui, commandés par Mohammet, paraissaient très capables de maintenir dorénavant l'ordre dans le pays.

De l'Ouarénseris, le gouverneur se dirigea vers l'ouest, complétement pacifié par la victoire du 11 novembre; il y fut reçu en triomphateur. Il s'avança jusqu'aux frontières du Maroc, continuellement escorté par les tribus dont il traversait le territoire. Ce brillant cortége n'oubliait ni les fantasias, ni les décharges de mousqueterie avec lesquelles les Indigènes ont l'habitude de célébrer tous les événements importants. Avec la mobilité ordinaire à leur race, ceux des Arabes dont la résistance avait été la plus opiniâtre, étaient précisément ceux qui nous témoignaient le plus de dévoûment. La conquête de l'Algérie semblait terminée; les troupes pouvaient espérer un peu de repos, après tant de périls et de fatigues; le maréchal rentra enfin dans Alger, heureux de la grande œuvre à laquelle il avait attaché son nom; trois mois après, le gouverneur d'Oran ramenait son quartier général dans la capitale de la Province, après une résidence à

Mascara, de deux ans, qui n'avaient été qu'une suite continuelle d'expéditions et de combats. A son retour à Oran, le général Lamoricière donna quelques fêtes brillantes, délassements bien dus à ses jeunes officiers, qui retrouvaient avec délices les plaisirs d'une vie civilisée; on soupçonnait peu que la vieille ville, partie musulmane, partie espagnole et partie française, pût contenir la société choisie qu'on vit se presser dans les salons du gouverneur. Longtemps la guerre avait arrêté toute colonisation de ce côté; mais depuis que nos forces avaient éloigné l'ennemi de nos ports de mer, la population en avait appris peu à peu les chemins. L'Espagne, surtout, que d'anciens souvenirs rattachaient à Oran, dont les côtes n'en sont qu'à quarante lieues, lui fournissait beaucoup d'émigrans; dans sa dernière course à l'ouest, le maréchal avait examiné les constructions qui s'élevaient au village nouvellement fondé de la Sémira, et parut satisfait de ses premiers essais; Mostaganem, dont les alentours sont très fertiles, commençait aussi à prendre son essor; mais tous les essais d'établissement et de culture européenne ne s'éloignaient pas encore des bords de la mer: l'autorité ne permettait alors à la population civile de s'établir, ni à Tlemcen, ni à Mascara; il semble qu'il eût été temps, cependant, de commencer à repeupler cette dernière ville, qui, entre les mains des Européens, douée d'un sol excessivement riche, eut été bientôt en voie de reprendre son ancienne splendeur.

LIVRE NEUVIÈME.

LE MARÉCHAL BUGEAUD, GOUVERNEUR.

Travaux des troupes. — Expédition sur Biscara. — Les Ouled-Soltan soumis. — Le général Marey pénètre à Agouat. — Le Gouverneur occupe Delly et attaque le territoire de Ben-Salem. Il rejoint à l'ouest le général Lamoricière. — Précis des évènemennts dont la frontière du Maroc avait été le théâtre. — Bataille de l'Isly. — Bombardement de Tanger et de Mogador. — Paix avec le Maroc. — Abd-el-Kader et la Deïra. — Paix générale. — Prospérité. — Commerce. — Ordonnance du 1er actobre sur la propriété. — Nouveaux combats à l'est d'Alger et soummission de deux tribus kabyles. Le Gouverneur rentre en France. — Jeunes Arabes à Paris.

A la guerre qui sévissait avec fureur sur tant de points de la Régence avait succédé tout-à-coup la tranquillité la plus complète. Les troupes françaises, n'ayant plus d'ennemis à combattre, étaient rentrées daus leurs cantonnements; mais les hommes dont l'activité a été fortement surexcitée pendant plusieurs années, ont besoin encore longtemps après d'un aliment à leurs efforts. Nos soldats, disséminés dans les trois provinces, reprirent leurs travaux de route et d'amélioration

avec une ardeur égale à celle qu'ils avaient montrée dans les combats; leurs sueurs fécondaient cette terre que leur sang avait conquise; neuf bataillons étaient échelonnés sur le parcours de Cherchel à Miliana; un chemin praticable reliait déjà cette dernière ville à Teniat-el-Had; on en traçait un troisième de Teniat-el-Had à Tiaret; Mascara communiquait avec Tiaret, par suite des travaux du général Lamoricière; un réseau de routes enlaçait ainsi la partie la plus belliqueuse et la plus turbulente de toute la Régence. Sept autres bataillons travaillaient sur la route d'Alger à Constantine, jalonnée par l'expédition du maréchal Valée; on réparait le pont de Ben-Hini, qu'elle traverse. Les populations de Sébaou, agricoles et industrieuses, voyaient avec plaisir se percer une communication qui promettait à leurs productions un débouché facile et toujours sûr; elles comparaient l'activité française à l'apathie des Turcs, dont le long séjour en Algérie n'avait presque laissé aucune création utile. Au sud-ouest de Tlemcen, trois petites colonnes, à portée du désert, surveillaient les mouvements d'Abd-el-Kader, qui, à cheval sur la frontière, était parvenu à réunir les débris de ses réguliers, dispersés sur toute la Régence, et à y joindre les cavaliers de quelques fractions de tribus réfugiées dans le Maroc ou dans les sables du Sahara. Cette poignée de Français, jetée à l'extrémité de nos possessions, préparait l'établissement d'un nouveau

poste à Sebdou, ce fort détruit par le maréchal Bugeaud au commencement de 1842, et construisait la route qui devait le relier à Tlemcen. Elle attendait avec impatience que le retour de la belle saison lui permît de poursuivre à outrance un ennemi vaincu, écrasé, mais non soumis, et dont les intrigues agitaient encore quelques populations nomades du désert. Partout ailleurs la résignation musulmane semblait avoir pris son parti de la domination française; les habitants de Médéah, de Miliana et d'autres villes, émigrés au moment de leur occupation, rentraient en assez grand nombre dans leurs foyers pour reprendre, après un pénible exil, cette existence monotone et somnolente qui avait pour eux tant de charmes.

Le duc d'Aumale, nommé commandant de la province de Constantine, s'était rendu à son poste à la fin de 1843. L'éclat qui environnait le jeune prince émut vivement les Arabes; tous les chefs de tribus furent convoqués à une grande réunion pour le 31 décembre; une fête fondée par Mahomet en avait été la première occasion; des rites musulmans, des fantasias, différents jeux, se partagèrent cette grande journée. Pour jouir d'un si brillant spectacle, toute la population de la ville était sortie de ses murailles; les collines des environs, couvertes de burnous blancs, semblaient tout-à-coup avoir revêtu un manteau de neige. Le ciel était pur et le soleil chaud comme dans une

journée de printemps ; malheureusement quelques accidents vinrent attrister la fin de ces jeux. Les bals et les soirées succédèrent aux fêtes musulmanes ; bizarres caprices de la fortune qui transportaient les plaisirs de l'Europe dans la capitale de Jugurtha.

De ce côté le repos des armes françaises ne fut pas de longue durée ; une région, jusqu'alors inexplorée, allait leur servir de théâtre. La portion cultivée de la province est bornée par les monts Aurès, dont les pentes méridionales s'effacent peu à peu dans les sables du Sahara ; cette immense plaine stérile, très peu élevée au-dessus du niveau de la mer, ne nourrit que quelques cours d'eau saumâtres et paresseux, dévorés par le sol à quelques pas de leur source, ou s'étendant en grandes nappes peu profondes, marécageuses, et desséchées par le soleil dès le commencement de l'été. Çà et là s'étendent, à perte de vue, de vastes espaces recouverts d'innombrables plantes aromatiques, où des tribus nomades promènent leurs nombreux troupeaux. Partout où un filet d'eau surgit de terre, s'est fixé un petit centre de population qui cultive un bois de dattiers, et à leur ombre quelques céréales, qui bravent le soleil du Sahara, et parviennent à leur maturité dès le commencement d'avril ; ressources bien insuffisantes pour les habitants de ces tristes contrées, qui tirent du Tell presque tout le blé

qui leur est nécessaire. Ainsi le pays, divisé en deux parties bien distinctes, les oasis et le désert, contient deux espèces d'hommes, de mœurs et d'inclination toutes différentes. Les naturels cultivateurs, et attachés au sol, se sont construits des villages ou châteaux fortifiés appelés *Ksours*, à l'abri desquels ils se livrent à la fabrication de ces tissus qui se répandent dans toute la Régence. Les naturels pasteurs vivent sous des tentes, sans cesse transportées d'un point à un autre, suivant que leur caprice les y engage ou que la nourriture de leurs bestiaux le demande. Autant les citadins des Ksours sont tranquilles et pacifiques autant les nomades sont inquiets et belliqueux. Ces derniers, véritables enfants du désert, méprisent la monotone existence de leurs voisins; ceux-ci plaignent les fatigues incessantes et la vie précaire des tribus nomades. Cependant un besoin mutuel rapproche et maintient ordinairement en paix des populations si opposées. Les nomades, dont toute la vie n'est qu'un long voyage, se chargent chaque année, vers le mois d'août, d'aller vendre dans le Tell les objets manufacturés dans les Ksours, et d'en rapporter une quantité de blé suffisante pour tous les habitants du pays; ils l'emmagasinent ensuite dans les Ksours, où ils viennent le reprendre au fur et à mesure de leurs besoins; c'est là aussi qu'ils déposent tous leurs objets les plus précieux : ainsi une rupture prolongée entre les villes et les campagnes serait également désas-

treuse pour tous. Tel est l'état social de ces peuples depuis un temps immémorial.

En 1838, les troupes d'Abd-el-Kader avait envahi le désert de Constantine qu'on appelait le Ziban; son lieutenant El-Barkany soumit la capitale Biskara, y désigna pour Kalifat au nom de son maître, un marabout nommé Mohammet Ségrir, et lui laissa en partant un bataillon régulier de 500 hommes, force bien suffisante pour contenir le pays; les représentations du maréchal Valée avait arrêté le cour des succès de Barkany; à la suite de la rupture de 1839, Ben-Gannah chef des Saharis, la plus puissante et la plus belliqueuse des tribus nomades, investi par nous du commandement du désert, parvint à y reprendre la plus grande partie de l'autorité que sa famille y avait exercée pendant des siècles; mais le Kalifat de l'Emir se maintenait dans la Casbah de Biscara, et l'été pendant que les nomades allaient chercher dans le Tell leur provision de grains accoutumée, Mohammet Ségrir, à la tête de ses réguliers, parcourait le Ziban, en exigeait des impôts et pillait ceux qui refusaient de reconnaître son autorité : les cavaliers de Ben-Gannah, à leur retour, reprenaient la campagne, et venaient faire inutilement le coup de feu autour des murs de Biscara; on conçoit l'état où se trouvait réduit ce malheureux pays, livré à deux autorités rivales, se succédant régulièrement deux fois par an; il n'avait plus ni agriculture, ni commerce,

ni industrie. Une réunion sous la domination française pouvait seule lui rendre la paix et cette espèce de prospérité qu'il pouvait espérer ; Ben-Gannah appuyait de toutes ses forces une expédition qui devait rendre complette son autorité ; il s'offrait de fournir les transports nécessaires aux provisions et aux magasins de l'armée, pendant une portion du trajet ; il faisait valoir les avantages que le commerce français retirerait de la pacification du désert ; il fut décidé qu'on marcherait sur Biscara et le duc d'Aumale fit ses préparatifs dans le commencement de 1844, afin de partir dès les premiers beaux jours.

Pour pénétrer dans le Ziban, il fallait descendre une longue vallée, inclinée du nord au sud, et arrosée par une rivière qui plus loin lave les murs de Biscara. La route à suivre en cotoyait les bords et traversait plusieurs défilés très étroits ; à l'est s'élevaient les monts Aurès, à l'ouest les monts Mestaouas. Apres et difficiles, les deux rives étaient également occupées par des populations belliqueuses et qui n'avaient jamais éprouvé la force de nos armes ; l'ancien bey de Constantine, Ackmet, avait dressé sa tente dans les monts Mestaouas, et bien qu'il n'eut aucune autorité positive sur les habitants, il y jouissait d'une très grande influence due au prestige d'une ancienne puissance, et aux nombreux trésors qu'il possédait encore. C'était le premier ennemi que nous devions combattre, au

début de l'expédition. D'abord le lieutenant-colonel Battafoco guidé par Ben-Gannah partit de Constantine le 8 février, conduisant de l'artillerie, de la cavalerie et 3,000 fantassins, avec la mission d'établir un dépôt de vivres et un hôpital à Batna, à vingt-huit lieues de Constantine, au point où la route de Biscara s'engage dans les montagnes; c'était à partir de là que Ben-Gannah devait fournir tous les transports nécessaires à l'armée : les voitures de l'administration furent en conséquence renvoyées à Constantine; le Scheick-el-Arab fit rassembler dans sa tribu, au sud des montagnes, les chameaux et les bêtes de somme nécessaires à l'exécution de ses promesses, et ses partisans les acheminèrent vers le nord pour arriver à Batna; mais l'apparition des Français dans le pays, en avait ému les populations; dans la nuit du 19 au 20 février, des coups de fusil furent tirés sur le camp de Batna; enfin les Ouled-Soltan, et les Halfaouas, les deux plus puissantes tribus des monts Mestaouas se saisirent des défilés entre Biscara et Batna, et interceptèrent le convoi de Ben-Gannah; ce dernier en fut bientôt instruit, mais comptant que les Ouled-Soltan finiraient par se lasser, il n'en fit point part au commandant français; cependant approchait le moment où la grande expédition et le duc d'Aumale en personne allaient arriver à Batna; ils allaient être arrêtés subitement, si Ben-Gannah ne trouvait le moyen de faire arriver ses gens jusqu'à lui. Ce fidèle allié

tourmenté d'inquiétude, pressé par le colonel Buttafoco, lui avoua enfin toute la vérité, et le conjura de lui donner quelques troupes pour forcer le passage; le chef français y consentit volontiers; avec une petite colonne, le Scheick-el-Arab, partit le 21 février à la tombée de la nuit, et marcha droit à l'ennemi; on l'aperçut au point du jour: soudain le chevaleresque chef des Saharis, qui croyait son honneur compromis par l'accident qui l'empêchait de remplir ses promesses, fond sur lui suivi seulement des personnes de sa famille, le disperse et force le premier passage; mais derrière, s'en trouvaient d'autres également occupés par les Kabyles; le pays paraissait de plus en plus difficile, et les ennemis se reformant derrière la petite colonne française pouvaient la cerner au fond de ces gorges sauvages; Ben-Gannah eut l'heureuse idée de faire tirer plusieurs coups de canon; à l'instant une vive fusillade leur répond vers le sud; c'étaient les Saharis, qui, prévenus par ce signal des efforts du leur chef, attaquaient vivement les derrières des Ouled-Soltan; ceux-ci pris entre deux feux ne pensent qu'à fuir et la route reste libre; Ben Gannah retrouve ses braves Saharis, dont le courage et l'intelligence l'avaient si bien servi; la reconnaissance fut touchante; à leur tête, il rentre au camp de Batna, qui retentit de joyeuses acclamations: à l'instant même arrivaient du côté opposé le duc d'Aumale, et le duc de Montpensier qui venait faire ses premières armes en Afrique,

sous les ordres de son frère ; Ben-Gannah fut proclamé par eux le héros de la journée : quelques jours après, une grande revue réunit les Français et leurs auxiliaires, et une salve de 21 coups de canon annonça aux tribus des montagnes que les fils du grand Sultán de France foulaient leur territoire. À la suite des princes, la civilisation européenne marquait sa trace dans ces sauvages contrées ; le camp de Batna offrait déjà de nombreuses ressources ; on y trouvait un hôpital, une boulangerie, des magasins; le pays paraissait beau et fertile, les eaux étaient bonnes, les bois abondants ; les troupes prirent à Batna quelques jours de repos.

Elles continuèrent ensuite leur marche, interrompue souvent par des haltes, consacrées à l'exploration des environs et au châtiment des montagnards qui conservaient une attitude hostile ; les derniers jours de février 1844, elles arrivaient à El-Cantara, ainsi nommé à cause d'un beau pont romain jeté sur un abyme, que les Français admirèrent alors pour la première fois; El-Cantara est le premier Ksour du désert; il forme le centre d'un oasis de dattiers situé, au pied de rochers escarpés, à la sortie d'un défilé fort étroit, que traversait une voie romaine, aujourd'hui impraticable. Les habitants d'El-Cantara ne témoignèrent aux Français aucune répugnance, et acceptèrent leur domination sans difficulté; l'espoir d'un gouvernement stable et fort, était reçu avec plaisir par des po-

pulations fatiguées de la guerre et de l'anarchie.

Le Kalifat d'Abd-el-Kader, prévenu de l'arrivée des chrétiens n'essaya pas de défendre Biscara et se retira dans les monts Aurès avec ses troupes régulières; les Français entrèrent dans la ville sans coup férir; les habitants que l'ennemi avait vainement tenté d'amener dans sa retraite, reçurent leurs nouveaux maîtres avec un empressement qui semblait sincère; les jours suivants des officiers français à la tête de petits détachements, parcouraient sans obstables les environs, écoutaient les observations des notables, et recueillaient sur la richesse et l'industrie du pays, des données qui suffirent pour assoir une légère contribution, signe de la domination française; les rapports qui devaient exister entre le Scheik-el-Arab, gouverneur désigné du Ziban et ses administrés furent règlés; les personnages les plus turbulents et les plus hostiles furent arrêtés pour être conduits à Constantine; enfin tous les biens des émigrés qui ne seraient pas rentrés dans leurs foyers le 25 mars, furent déclarés propriétés de l'État.

Le lieutenant de l'Émir chassé de Biscara, privé d'une partie de ses troupes par la désertion, ne désespérait pas encore de soutenir la guerre; il avait déposé ses trésors à Méchounech, village situé sur la pente sud des monts Aurès, à huit lieues nord-est de Biscara; ce point défendu par

trois châteaux passait pour inexpugnable, chez des gens pour lesquels les moindres murailles sont des obstacles invincibles; puis Mahommet Segrir se mit à parcourir les montagnes, prêchant la guerre sainte et conviant les Kabyles à la defense du boulevard de leur pays; il ramassa ainsi 2 à 3,000 hommes avec lesquels il revint à Méchounech; ce point fut reconnu le 11 mars par le commandant Tremblay, qui, à la tête d'un faible détachement put seulement détruire quelques habitations situées dans la plaine; pour chasser définitivement les Kabyles de Méchounech, les deux princes partirent de Biscara, à la tête de 1,600 hommes; le Kalifat se défendit bravement; il fallut enlever l'une après l'autre toutes les positions qu'il occupait, ce qui ne put s'effectuer sans quelque perte; une compagnie engagée contre des forces supérieures et dans un pays affreux, se trouva un instant sérieusement compromise; elle ne fut dégagée que par une charge vigoureuse dirigée par les deux princes; le duc de Montpensier y fut légèrement blessé par une balle qui lui déchira la paupière gauche; ce furent les derniers coups de fusil tirés dans la journée; Mohammet nous abandonna Méchounech et les forts qui en dépendent, qu'on détruisit dès le lendemain; le pays paraissant vuide d'ennemis, le duc d'Aumale revint à Biscara, rejoint dans sa marche par une foule de déserteurs des réguliers de Mohammet, qui demandaient à servir sous nos drapeaux.

L'autorité française semblait définitivement assise dans le Ziban; le duc d'Aumale revint à Batna, laissant à Biscara le bataillon turc, sous les ordres du commandant Thomas; celui-ci était chargé de réunir et d'organiser un corps de 300 Indigènes pour garder la Casbah au nom de la France; malheureusement il fut en grande partie composé d'anciens réguliers d'Abd-el-Kader, et de membres de la tribu d'Ocba, dont son Kalifat Mohammet-Ségrir, était le chef et le Marabout; dix Français, dont deux officiers s'offrirent pour commander, discipliner ces farouches soldats, et soutenir, seuls de leur nation, le drapeau de la patrie, au fond des déserts; noble dévoûment qui leur devint fatal; sa tâche terminée, le commandant Thomas et son bataillon turc rejoignirent, suivant leurs ordres le colonel Buttafoco à Batna; les troupes du camp étaient employées à réparer l'ancienne voie romaine qui traverse le défilé.

Pendant que la colonne principale envahissait le Ziban, ce dernier poste avait eu aussi sa part de combats; les Ouled-Soltan, fiers de la virginité de leurs montagnes, où jamais l'étranger n'avait mis le pied, s'étaient déclarés les chefs des tribus voisines, et les réunirent toutes dans une ligne contre les Chrétiens; après plusieurs tentatives isolées contre les retranchements de Batna, elles se concentrèrent enfin au nombre de plus de 3,000 combattants; le 11 mars leurs tentes couvrirent les collines qui do-

minent le bassin où reposait le camp français ; la nuit suivante, toutes les crètes furent illuminées des feux de leurs bivacs ; on entendait par intervalles la voix des marabouts qui appelaient les Musulmans à la prière, et qui se prolongeait au loin dans le calme de la nuit ; le spectacle était imposant par lui-même, et par les présages du combat qui se préparait pour le lendemain. A la pointe du jour les Kabyles se précipitèrent sur les Français : un retranchement de pierres sèches où se trouvaient une douzaine de soldats, attira surtout leurs efforts ; ils en furent constamment repoussés, mais la moitié de la petite garnison fut tuée avant d'être secourue. Les ennemis, écrasés par la mitraille, ne se retirèrent qu'après une lutte acharnée, emportant sur des mulets leurs blessés et leurs morts. Les Français avaient perdu 39 hommes, ou tués ou mis hors de combat ; depuis lors, Batna ne fut plus attaqué. Dès que le duc d'Aumale y fut de retour, il songea à venger cette insulte : les Ouled-Soltan en étaient les principaux instigateurs : la tente d'Achmet-Bey, dressée dans leurs montagnes, était un foyer perpétuel d'intrigues et de prédications : ils furent choisis pour servir d'exemple. Déjà le général Sillègue, parti de Sétif pour opérer une diversion à l'ouest des Ouled-Soltan, avait obtenu quelques soumissions incomplètes : le duc d'Aumale le rejoignit à *Mgaous*, petite ville située sur les pentes occidentales des monts Mestaouas, fameuse dans les

légendes religieuses des Arabes. L'armée y fut retenue pendant trois jours par le mauvais temps, encore son début ne fut-il pas heureux; elle gravissait ces horribles montagnes, quand elle fut tout-à-coup enveloppée par un épais brouillard : les montagnards en profitèrent pour l'attaquer avec une grande vigueur. Nos auxiliaires arabes, pénétrés de l'idée que les Kabyles étaient invincibles chez eux, lâchèrent le pied sans combattre, et abandonnèrent les bêtes de somme du convoi qu'ils étaient chargés de conduire; en un instant tout fut pillé; livrés à eux-mêmes, les Français revinrent à Mgaous, où ils se reposèrent et se refirent. Ils y furent rejoints par de nouveaux convois de vivres arrivés de Sétif, et par les tribus nomades de Ben-Gannah; ces enfants du Désert et leurs immenses troupeaux s'abattirent comme une nuée de sauterelles sur les champs ensemencés des Ouled-Soltan, qu'ils rendirent bientôt aussi nuds que leurs sables; d'autres populations indigènes, alliées des Français, gardaient toutes les issues des montagnes; ces préparatifs terminés, le duc d'Aumale s'ébranla le 1er mai; cette fois le temps était beau et le ciel clair; la résistance des Ouled-Soltan fut bientôt vaincue; on fut coucher à Bir, lieu ainsi nommé d'un puits situé au fond d'un entonnoir de rochers, et qui passait pour une position inexpugnable. On fouilla tous les replis les plus reculées des montagnes, ménageant les populations soumises, traquant à outrance les ennemis; pour mieux

leur donner la chasse, le duc d'Aumale divisa ses forces en plusieurs détachements, et ne cessa de les poursuivre que lorsque toutes les fractions des Ouled-Soltan eurent demandé grâce. Il était de retour à Batna, quand un indigène, arrivé à grand peine du Ziban, lui remit un billet contenant d'affreuses nouvelles; il avait été écrit par le sergent-major Pélisse, l'un des Français restés à Biscara, et le seul qui fût encore vivant. A peine le duc d'Aumale avait-il quitté Biscara, que le Kalifat d'Abd-el-Kader avait tenté d'y rentrer; il ne lui avait pas été difficile de se ménager des intelligences dans le corps des indigènes à la solde de France, dont une partie avait servi sous ses étendarts. Suivi de 150 hommes dévoués, il se présenta dans la nuit du 11 au 12 mai devant la Casbah; les portes lui en sont ouvertes par les conspirateurs; les Français, à peine réveillés par un bruit inusité, sont massacrés avant d'avoir pu se reconnaître; ceux des soldats indigènes qui n'étaient pas du complot, surpris au milieu de leur sommeil, privés de leurs chefs, n'opposent aucune résistance; le sergent-major Pélisse, sauvé par une femme dont il avait su se ménager l'affection, fit vainement tous ses efforts pour organiser une résistance; à peine put-il se sauver avec le Caïd de Biscara, chez le Scheick de Toulga, au sud-ouest, parmi des populations dépendantes de Ben-Gaurah, et qui restèrent fidèles à la France; jeté seul au milieu d'elles, ce brave sous-officier sut les

armer pour sa patrie; à leur tête, il rentra dan
les murs de Biscara, où le Kalifat d'Abd-el-Kad
ne se maintint que cinq jours. Le duc d'Auma
vola au secours de Pélisse, qu'il trouva maître
la ville : les habitants en étaient consternés, cra
gnant que le général français ne leur imputât
crime de quelques traitres, et accoutumés qu'i
étaient à la justice musulmane, dont le princi
est qu'il vaut mieux punir un innocent que
manquer un coupable. Le prince se hâta de l
rassurer et commença une enquête pour découvr
ceux qui avaient trempé dans ce lâche guet-ape
du 12 mai; une garnison de 500 Francais fut dés
gnée pour occuper, sous les ordres du comma
dant Thomas, la Casbah, d'une manière perm
nente, et déjouer toute nouvelle tentative
Kalifat d'Abd-el-Kader. Un chef indigène, dévo
à la France, fut mis à la tête des villages d'E
Cantara et d'Outaya; après ces mesures qu
cette fois, fixèrent l'avenir de Biscara, le du
d'Aumale rentra à Constantine.

Le colonel Lebreton fut investi du command
ment de Batna, occupé alors par des forces suf
santes pour tenir les communications ouvertes
nord et au sud et agir sur les populations enviro
nantes; il représentait la France auprès de cell
qui s'étaient soumises, devait continuer avec l
Ouled-Soltan les rapports interrompus par la poi
sur Biscara, enfin combattre chez les montagnards

l'Aurès encore inexplorés, le pouvoir du Kalifat d'Abd-el-Kader qui s'y était retiré avec 200 hommes, et qui y jouissait d'une grande influence, due principalement à son caractère religieux; il ne put remplir cette dernière partie de sa tâche; les monts Aurès ne furent soumis qu'un an après par le général Bedeau, successeur du duc d'Aumale.

Les Ouled-Soltan, fidèles à leurs promesses, réglèrent les conditions de leur soumission, payèrent l'impôt et descendirent de leurs montagnes pour cultiver la plaine sous la protection du camp de Batna; afin d'assurer encore davantage cette nouvelle alliance, le colonel séjourna pendant un mois au milieu de leurs tribus, et lorsqu'il quitta leurs tentes 350 cavaliers des premières familles du pays l'accompagnèrent jusqu'aux limites de leur territoire : pendant le trajet, le colonel se trouva plusieurs fois sans défense au milieu d'eux; mais il ne lui vint pas même dans la pensée de concevoir le moindre doute sur leurs intentions; bien plus il engagea les principaux chefs à l'accompagner jusqu'à Constantine; la proposition fut agrée; et à son arrivée dans la capitale, le colonel Lebreton présenta au duc d'Aumale quarante de ces farouches montagnards dont nos anciens alliés disaient qu'on ne les ferait jamais entrer que pieds et poings liés dans Constantine. Cette soumission si complette assura le

côté ouest de la route qui conduit de Constantine à Biscara. Au sud de cette ville, le chef de l'oasis de Tuggurt offrit lui-même de payer à l'administration française, le tribut par lequel il reconnaissait jadis la suzeraineté du Bey de Constantine.

La province d'Alger a aussi son désert en tou semblable au Ziban, et par l'aspect du pays, e par les mœurs de ses habitants : Agouat en es la capitale, Aïn-Madhi et Tegmont, les villes prin cipales. Nous avons déjà raconté les vains effort d'Abd-el-Kader pour s'emparer d'Aïn-Madhi ; i n'avait pas été plus heureux sur Agouat don le Caïd nommé Sidy-Achmet-Ben-Salem, avai constamment déjoué ses intrigues et battu tous le compétiteurs qu'il lui avait opposés ; Ben-Salem sentait cependant qu'il n'était pas de force à reste entièrement indépendant, et pour sanctionner son autorité il avait sollicité le titre de Kalifat de la France. Le maréchal lui avait répondu qu'il ne traitait pas avec les gens qu'il ne connaissait pas et l'avait engagé à venir à Alger où il recevrait l'in vestiture de son Gouvernement ; Ben-Salem, gra vement malade, envoya son frère pour le rempla cer ; l'envoyé du désert rejoignit la colonne du général Marey, commandant de Médéah, qui tra vaillait alors à la soumission des Ouled-Naïl, et fu envoyé par lui à Alger. Le Gouverneur admira la distinction des manières, la profondeur des ré flexions de ce patricien du désert, et en recueil

lit une foule de détails très intéressants sur sa patrie, qu'à travers plusieurs révolutions, sa famille gouvernait depuis plus de 300 ans. Agouat situé à 120 lieues d'Alger et sous le même méridien, est comme toutes les villes du désert construite en briques cuites ou déssechées au soleil; les charpentes des maisons sont en bois de palmier; les murailles baignées par une branche du grand fleuve Adjedid, contiennent 16,000 habitants; les environs très fertiles, sont occupés par des jardins clos de mur, ou l'on cultive tous les fruits d'Europe, et surtout le dattier; le 13 avril 1844, Achmet-Ben-Salem fut investi à Alger du titre de Kalifat-d'Agouat dans la personne de son frère; mais cette investiture, simplement conditionnelle, ne devait devenir définitive que lorsqu'une colonne française aurait parcouru sans coup férir tout le pays dont le nouveau Kalifat recevait le Gouvernement. En conséquence le général Marey reçut ordre de marcher sur Agouat; son expédition en effet fut toute pacifique; les chefs du désert reconnurent la suzeraineté de la France, et il reçut des ambassadeurs du fameux Tedjini offrant de payer un tribut. Il s'excusait de venir à Alger, ou de recevoir les Français dans Aïn-Madhi, parce que disait-il, jamais force étrangère n'avait pénétré dans ses murailles, qu'il avait prouvé du reste, savoir défendre contre l'ennemi commun. Le général insista cependant pour que quelques officiers d'état-major pussent lever le plan de la place; ils trouvèrent que

ces murailles, si terribles pour les Arabes ne seraient pas capables de tenir longtemps contre l'artillerie française ; les chefs du désert ayant prouvé qu'ils pouvaient et voulaient maintenir en paix leurs populations, furent dès-lors rangés définitivement au nombre de nos alliés.

Le printemps 1844 venait de s'ouvrir, et l'occupation de Delly, résolue depuis quatre ans, n'était pas encore effectuée. Ce petit port, situé à vingt-cinq lieues à l'est d'Alger, nourrissait une population industrieuse et commerçante, qui, sauf quelques échauffourées bientôt réprimées, avait constamment vécu en bonne intelligence avec la France ; elle désirait même voir ses murailles occupées par les maîtres d'Alger, parce qu'eux seuls pouvaient lui donner une protection toujours efficace contre les Kabyles des montagnes environnantes. Le Governeur, résolu d'attaquer enfin sérieusement Ben-Salem, le seul des Kalifats de l'Émir qui soutînt encore son drapeau dans la région du Tell, voulut faire de Delly la base de ses futures opérations. Il partit de la Maison-Carrée le 27 avril 1844, rallia en route le Kalifat Mahiddin et ses cavaliers. Les tribus dont on traversa le territoire ou s'étaient soumises, ou s'étaient éloignées, et la ville fut occupée sans coup-férir le 8 mai. Cette fois, du moins, notre arrivée ne fut pas le signal de la dispersion d'une population tranquille et industrieuse : les habitants de Delly reçurent les Français avec des

démonstrations d'affection et de cordialité assez rares chez les musulmans ; on y trouva quelques ouvrages de défense construits par les Turcs, et une batterie de huit pièces de canon ; sur-le-champ on se mit à l'ouvrage pour compléter les fortifications. Pendant ce temps, les kabyles des montagnes, qui n'étaient pas gens à se soumettre sans combattre, formaient de nombreux rassemblements à deux journées de marche des murs de Delly ; avec la partie active de la colonne le maréchal marcha contre eux jusqu'au delà de l'Oued Sébaou, et les aperçut bientôt occupant les crêtes supérieures des montagnes ; il simula ensuite une retraite, les attira dans la plaine, les battit le 13 mai ; de là il se porta au sud à la rencontre d'une troupe d'ennemis encore plus nombreuse ; il les trouva au centre du pays des Flittas ; les Kabyles avaient construit des redans en pierre sèches pour ajouter encore à la force d'une position déjà bien formidable ; heureusement qu'un sommet encore plus élevé était resté inoccupé ; le maréchal y parvint le 17 mai en suivant une grande arrête défendue à droite et à gauche par de profonds ravins, de sorte que l'armée n'eut en montant à soutenir qu'un combat tête de colonne dont la valeur des troupes garantissait le succès ; la ligne des ennemis fut coupée en deux ; ils prirent l'épouvante, se précipitèrent en fuyant le long des pentes sud, jusque sur les bords de la Kessab ; dans l'espoir de leur couper la retraite, le maréchal

détacha les quelques centaines de chevaux qui composaient toute la cavalerie de la colonne ; malgré leurs efforts ils n'arrivèrent pas à temps et de grosses masses ennemies purent se retirer de ce côté sans être entamées ; d'autres détachements de musulmans essayèrent alors de s'emparer des sommets extrêmes, abandonnés par le gros de la colonne française, lors de son mouvement aggressif; il fallut donc y monter une seconde fois, recommencer le combat contre ces opiniâtres adversaires que de nouveaux auxiliaires venaient constamment renforcer; forcés de céder sur tous les points, ils ne se retirèrent qu'après des pertes nombreuses ; parmi les Français 32 morts et 95 blessés payèrent de leur sang le prix de la victoire : les vaincus nous abandonnèrent la possession de cinquante villages Kabyles où nos troupes et leurs auxiliaires indigènes surtout firent un butin considérable ; le pays était fertile et peut-être le plus peuplé de la Régence. Ce succès amena la soumission des Flittas qui comptaient dix-neuf fractions différentes ; le fils du célèbre Ben-Zamoun, dont le nom remplit les premières pages de l'occupation française, vint au camp du gouverneur faire acte d'obéissance entre ses mains ; sa famille gouvernait les Flittas et d'autres petites tribus satellites de la grande depuis longues annés ; on forma pour Ben-Zamoun un Agalick relevant directement d'Alger et indépendant du Kalifat Mahiddin, pour ménager la répugnance qu'éprouvent généralement

les Kabyles à être gouvernés par un Arabe; avant de recevoir l'investiture, Ben-Zamoun crut devoir s'excuser d'avoir combattu contre les Français : « Nous ne pouvions faire autrement, dit-il, nos femmes n'auraient pas voulu nous regarder ni préparer nos aliments; vous nous avez vaincu, nous nous soumettons, vous pouvez compter sur notre fidélité; si Ben-Salem fut resté au milieu de nous, nous nous serions tous fait tuer jusqu'au dernier, plutôt que de lui manquer de parole; mais il nous a lâchement abandonnés sans combattre, il ne peut plus reparaître parmi nous. » La soumission des Flittas étendit la domination française jusqu'à une distance de 40 lieues à l'est d'Alger; le frère de Ben-Salem lui-même vint au camp français demandant à vivre sur notre territoire; le Gouverneur étudia rapidement les divers intérêts compliqués qui se croisaient au milieu de tant de tribus indépendantes ayant chacune leurs haines, leurs affections, leurs intérêts, puis il organisa le Gouvernement qui devait les régir. Les nouvelles venues de l'ouest, l'empêchèrent pour lors de pousser plus loin ses conquêtes. Dans le courant de l'été suivant, Ben-Zamoun accompagné du Kalifat-Mahiddin vint à Alger compléter sa soumission entre les mains du général de Bar, et fut accueilli avec les plus grands honneurs ; le colonel Daumas, directeur des affaires arabes, alla à sa rencontre jusqu'au pont de l'Aratch ; Ben-Zamoun avait une suite de 418 cavaliers; le cortége était précédé

des tambours et des hautbois de Mahiddin, honneur auquel les Kalifats seuls avaient droit. Ils furent reçus à la porte Bab-Azoun par la musique d'un régiment ; le jeune Ben-Zamoun qui n'était jamais venu à Alger admirait cette grande cité, et la pompe grossière qui l'entourait, fut elle-même un sujet d'étonnement pour les habitants.

Au retour de la courte et fructueuse campagne de l'est, l'infatigable maréchal Bugeaud ne fit pour ainsi dire que passer à Alger. Des événements,se présentant sous une face nouvelle et excessivement grave, venaient de surgir sur la frontière du Maroc, et le Gouverneur voulait en juger par lui-même ; il était en mer le 31 mai 1844 ; mais avant de le suivre sur ce nouveau théâtre, nous allons tracer une esquisse rapide des causes qui l'y avaient amené. Abd-el-Kader chassé de la Régence à la fin de l'année 1843, s'était retiré dans le Maroc où les restes de ses partisans et de ses réguliers ne tardèrent pas à se grouper autour de sa personne. L'auréole de gloire et de religion qui l'entourrait, lui donnait une immense influence sur les populations qui l'avaient reçu ; ses prédications fournirent un aliment au fanatisme musulman ; bientôt il se vit maître d'une petite armée qui se recrutait d'éléments variables, accidentellement réunis autour des rares débris de ses forces régulières, armée indisciplinée mais courageuse et dévouée ; avec elle il franchissait souvent

la frontière, pillant ses ennemis et quelquefois ses amis, parce que avant tout, il lui fallait faire vivre ses partisans; ces brigandages, car ses courses n'étaient pas autre chose, amenaient la ruine et la désolation des tribus frontières du Maroc, et l'inquiétude dans toute la Régence. La tolérance du Maroc était contraire au droit des gens tel que l'entendent toutes les nations civilisées; l'autorité française s'en plaignit à l'Empereur; celui-ci ne put ou ne voulut pas faire droit à ces réclamations; peut-être dans son orgueil barbare était-il bien aise d'amener un conflit dans lequel il espérait prendre sa part des dépouilles de l'ancienne Régence, dont les limites à l'ouest étaient souvent très incertaines; il comptait aussi sur la jalousie des puissances européennes, qu'ils croyaient ne devoir jamais permettre à la France de s'établir définitivement en Afrique. Ouchda, première ville de son empire du côté de l'Algérie, avait pour Caïd un nommé Ali-Ben-Taïb-el-Génaoui, qui semblait se préparer ouvertement à la guerre. Génaoui commandait ordinairement 2,000 de ces cavaliers formés de nègres venus d'au-delà du désert, connus chez les indigènes sous le nom d'Abids-Bokary véritable et presque unique troupe régulière du Maroc. Cette force ne suffisant pas à ses projets, le Caïd convoqua le contingent de toutes les tribus voisines et les réunit autour de lui à Ouchda. Abd-el-Kader lui-même avec ses forces qui comptaient encore 800 hommes, se joignit aux Marocains. Pour être

à portée des événements, le général Lamoricière vint établir son camp aux environs de Lalla-Mégrania, bourgade à quinze lieues à l'ouest de Tlemcen, à deux de la frontière du Maroc, presque en regard d'Ouchda. Les événements ne tardèrent pas à se compliquer. Génaoui ne contenait plus qu'avec peine la turbulente milice qu'il avait eu l'imprudence de réunir. Il tentait même de la renvoyer dans ses foyers, quand un proche parent de Muley-Abder-Rhaman parut à Ouchda; ce nouveau personnage, fier de son influence dans une cour barbare, ne voulait pas être arrivé aussi près des chrétiens sans les combattre; envain Génaoui fait ses efforts pour calmer une fougue, qui pouvait amener des événements funestes à son pays; l'allié de l'Empereur entraîne à sa suite tout le camp marocain et Génaoui lui-même qui n'ose pas lui résister positivement. Sans provocation, sans déclaration de guerre, les Marocains passent la frontière, et viennent assaillir le camp français dans la journée du 30 mai 1844. Le général Lamoricière, quoique surpris repoussa vigoureusement les Marocains, leur tua une cinquantaine d'hommes et leur prit trois drapeaux; l'ennemi en pleine déroute repassa la frontière aussi vite qu'il l'avait franchie, et les Français, provoqués et victorieux ne le poursuivirent pas au-delà. Peu de jours après arriva au camp le Gouverneur lui-même qui amenait des renforts, et qui prit le commandement de toute l'armée d'ob-

servation. Son premier soin fut d'écrire à Génaoui pour lui demander une conférence, où l'on essayerait de règler les points en litige et d'éviter la guerre. Le chef Musulman accepta la proposition; la conférence fut fixée au 15 juin sur les bords de la Mouilah, et le général Bedeau fut chargé d'y représenter la France; il s'y rendit avec la cavalerie française et quatre bataillons seulement; Génaoui au contraire par une vaine ostentation de puissance, s'était fait accompagner d'une escorte de 3,000 hommes; ces soldats indisciplinés, orgueilleux de la supériorité de leur nombre, commencèrent par troubler les négociations en dépit de toutes les remontrances de leur chef, et finirent par tirer des coups de fusil sur le détachement français; la conférence fut rompue; le général Bedeau se retira suivi de près par les cavaliers marocains qui tiraillaient avec son arrière-garde. Prévenu de l'insolence et de la perfidie des Musulmans, le maréchal avait fait prendre les armes à quatre nouveaux bataillons qui volèrent au secours de leurs camarades; alors ceux-ci se voyant soutenus firent volte face; la cavalerie chargea les ennemis, les rompit, leur tua plus de 300 hommes : le reste s'écoula honteusement vers Ouchda; on ne perdit à cette brillante affaire que huit hommes dont deux officiers; l'un était le jeune Tristan de Rovigo, fils de l'ancien Gouverneur de l'Algérie.

Ce combat, que l'armée française avait voulu

éviter, même aux dépens de son orgueil national, constata de nouveau la supériorité de sa cavalerie sur ces cavaliers nègres, que les Arabes nous avaient dépeints si terribles. Dans la conférence si brusquement interrompue par une bataille, Génaoui avait eu l'audace de réclamer, pour son maître, tout le pays à l'ouest de la Tafna ; le lendemain, le gouverneur lui écrivit pour repousser comme elle le méritait une pareille proposition, l'assurer en même temps de la modération de la France, tout en lui confirmant que le Maroc n'avait point de paix à espérer de sa part, tant qu'il donnerait asile à ses ennemis ; il demandait donc la dissolution immédiate du rassemblement des tribus algériennes qui campaient aux portes d'Ouchda. La réponse de Génaoui fut évasive. Impatienté de ces retards, le maréchal voulut prouver aux réfugiés algériens que le bras de la France pourrait toujours les atteindre et marcha sur Ouchda, en prévenant le Caïd qu'il allait occuper la ville, uniquement pour se rendre à lui-même une justice qu'il n'avait plus à espérer d'une autre manière. Cependant, en partie à cause de la chaleur, en partie pour donner aux Marocains le temps de la réflexion, il mit trois jours à franchir les dix lieues qui séparaient Lalla-Mégrania du but de son expédition. L'ennemi ne se montra nulle part. A la suite de l'affaire du 15, la discorde s'était mise parmi les chefs ; les uns voulaient combattre, les autres prétendaient que les ordres de leur maître

exigeaient la paix. Tout ce que put faire Génaoui, au milieu de ce conflit, fut de se retirer à l'ouest avec une force de 4,500 hommes encore organisés, et quatre pièces de canon. L'armée française traversa les beaux jardins d'Ouchda et occupa la ville sans coup-férir. Elle y trouva deux cents familles émigrées de Tlemcen, que les ennemis retenaient par force parmi eux, et qui furent très heureuses de pouvoir rentrer dans leur patrie. Le maréchal réunit quelques notables de la ville, restés dans ses murailles; la facilité des mœurs françaises eut bientôt rassuré ces Musulmans, étonnés d'être traités avec tant de douceur. Ils donnèrent au Gouverneur plusieurs détails très intéressants sur les forces et la tactique du Maroc, et il en conçut l'idée qu'il ne lui serait pas difficile de pousser plus loin ses victoires, si l'intérêt de la France l'exigeait plus tard. Le but de la pointe de l'armée française dans le Maroc, la dispersion des tribus algériennes, était en partie atteint. L'éloignement de la mer, d'où il tirait ses provisions, ne permit au gouverneur un long séjour à Ouchda; il revint au nord et occupa, le 26 juin, le petit port de Djemma-Gazouat, le dernier de l'Algérie, au sud-ouest de l'embouchure de la Tafna; c'était là qu'il comptait établir ses magasins, dans le cas où la guerre viendrait à se prolonger sur cette frontière; il y reçut l'entière soumission de toutes les tribus environnantes, qui, jusqu'alors, n'en avaient fait que de très équi-

voques. Complètement approvisionné, il reprit la route du sud, longeant les limites de la régence, prêt à tomber sur les tribus algériennes dès qu'il en découvrirait à sa portée, même sur le territoire marocain, puisque de part et d'autre on ne respectait plus les frontières. Il était auprès du confluent de l'Isly et de la Mouilah, quand il aperçut l'armée marocaine ; elle était rentrée dans Ouchda et l'avait même dépassé dès que les Français en étaient partis. Il n'entrait pas dans les plans du maréchal d'engager le combat. Génaoui venait d'être destitué et mis aux fers, et l'on ne savait si son successeur avait mission de faire la paix ou la guerre ; mais le général français s'aperçut bien vite que les Marocains affectaient de ne pas vouloir s'éloigner, de le suivre même, toujours, il est vrai d'assez loin pour être à l'abri de ses coups, mais de manière, cependant, à ce qu'il eût l'air de fuir devant eux. Ce manége dura plus de deux heures ne voulant pas laisser à un ennemi fanfaron l'apparence d'un succès dont il n'aurait pas manqué de se glorifier, le maréchal reprit vivement l'offensive. Sur-le-champ, toute cette masse indisciplinée recula en désordre ; la cavalerie marocaine se dispersa : on avait cru apercevoir derrière son infanterie, mais, quand on la chercha pour la charger, elle avait disparu. Cette journée du 3 juillet fut très peu sanglante, parce que l'ennemi n'avait tenu nulle part. Abd-el-Kader, qui se trouvait dans ses rangs, dut s'apercevoir que ses auxiliaires pouvaient bien peu pour sa cause.

La guerre continua ainsi pendant quelques jours, les Français donnant la chasse aux Marocains, et venant de temps en temps se ravitailler à leurs magasins de Lalla-Mégrania. Le général Lamoricière s'était séparé du maréchal et agissait alors à l'ouest de Sebdou, pour compléter la soumission encore assez incertaine de quelques petites tribus. Bientôt le bruit se répandit que le grand sultan de l'ouest faisait de nouveaux et d'immenses préparatifs pour combattre les infidèles. Son fils aîné, Mouley-Mohammet, s'avançait avec d'innombrables soldats; tout l'empire était en armes depuis les bords de l'Océan jusqu'aux frontières de l'Algérie. C'était une véritable croisade du Maroc pour rétablir les affaires de l'Islamisme. Tout en faisant la part de l'exagération orientale, le gouverneur jugea qu'il était prudent de rappeler M. de Lamoricière, et les deux généraux s'établirent à Lalla-Mégrania, surveillant les événements. Ce fut là qu'ils apprirent le commencement des opérations maritimes contre Tanger, par le prince de Joinville. Certains alors que la guerre allait être poussée avec une nouvelle vigueur, ils prirent toutes les mesures pour une action générale que l'ennemi, fier de sa supériorité numérique, ne devait plus éviter. Le maréchal avait organisé un poste télégraphique sur une butte en avant de son camp; on apercevait de là une armée réellement considérable se concentrer sur les collines bordant la rive droite de l'Isly, à deux lieues à l'ouest

d'Ouchda. Une multitude de tentes occupaient un espace de plusieurs lieues et se divisaient en sept à huit camps différents; un d'eux, qu'on disait aussi grand à lui seul que tout le camp français, était consacré à l'usage personnel du fils de l'Empereur et renfermait sa maison, ses bagages, ses concubines. Des Arabes alliés, qui s'étaient glissés parmi les Marocains, évaluaient leur nombre à près de 40,000 hommes, et tous les jours ils recevaient de nouveaux renforts. L'arrogance et les prétentions de ces hordes fanatiques ne connaissaient plus de bornes : elles ne se proposaient rien moins que de chasser les Français de toute l'Afrique. La position du maréchal eût été critique s'il eût commandé à des troupes moins braves et moins aguerries. Il était déjà enveloppé par les détachements envoyés par l'ennemi à droite et à gauche, pour soulever le pays sur ses derrières. Une étincelle pouvait rallumer un vaste incendie. Il sentit qu'il fallait sortir de cette inaction par un coup de foudre. Renforcé par la division Bedeau, qui le rejoignit le 12 août, il se porta en avant dès le lendemain, simulant un grand fourrage, pour donner le change à l'ennemi sur ses intentions agressives. L'armée, dans sa marche, formait un lozange, composé lui-même de plusieurs carrés d'infanterie. Aux saillants de ce lozange cheminaient des pièces d'artillerie de campagne, chargées de balayer par leur mitraille les angles morts des carrés d'infanterie. Cet ordre de-

vait être aussi celui du combat et du bivac. A la tombée de la nuit, les nombreux fourrageurs qui couvraient les flancs de l'armée, revinrent s'y réunir et l'on campa ainsi en silence et sans feu. A deux heures du matin, l'on se remit en route. La colonne, marchant au sud-ouest, avait alors à sa droite la rivière de l'Isly, et se trouvait, par conséquent, sur la même rive que les Marocains; mais le chemin qui conduisait jusqu'à eux traversait deux fois la rivière, par des gués, ce qui augmentait encore les obstacles qui attendaient les Français. Ils traversèrent le premier gué au point du jour, sans rencontrer d'ennemi; parvenus sur un massif, qui forme le coude très peu prononcé de la rivière, ils comptèrent devant eux tous les camps marocains rangés sur la rive droite, et un peu plus à l'est, au milieu d'une masse de combattants, sur une butte dominant les alentours, on distinguait parfaitement le groupe du fils de l'Empereur, ses drapeaux et son parasol, signe du commandement.

Le maréchal, avant d'aller plus loin, réunit encore autour de lui les chefs des diverses parties de son ordre de bataille, pour leur donner rapidement ses dernières instructions. Avec une confiance qui présageait la victoire, il leur désigna pour point de direction la tente même du fils de l'Empereur, et après une halte de cinq minutes, toute l'armée descendit sur le second gué, au sim-

ple pas accéléré et au son des instruments. De nombreux cavaliers ennemis, défendant le passage, furent repoussés sans peine par les tirailleurs de l'infanterie française. Le gué fut franchi, et la colonne atteignit sans grandes pertes le plateau immédiatement inférieur à la butte occupée par le fils du Sultan : les quatre pièces de campagne qui marchaient en tête y dirigèrent leur feu, et à l'instant le plus grand trouble s'y manifesta ; tout-à-coup d'immenses masses de cavaliers marocains débouchent à la fois d'à droite et d'à gauche des collines, et enveloppent l'armée française. Pas un de ses soldats ne s'y montra faible ; ses tirailleurs placés cinquante pas en avant, attendirent de pied ferme cette multitude, puis se couchèrent par terre, suivant l'ordre du maréchal ; alors les carrés ouvrirent leurs feux, et les canons tirèrent à mitraille. Avant d'arriver aux lignes françaises la cavalerie ennemie s'arrêta, et se mit à tourbillonner. Les quatre pièces de campagne, qui jusqu'alors avaient dirigé leurs boulets en avant, augmentèrent son désordre, en l'écrasant à droite et à gauche. La colonne française, voyant l'effort des ennemis ainsi brisé sur ses flancs, continua sa marche en avant, et après une légère résistance, enleva la butte où brillait naguère le parasol du fils de l'Empereur. Alors le maréchal ordonna une conversion à droite pour marcher à l'attaque des camps marocains.

Ce vigoureux effort était réservé à la cavalerie

française, qui, jusqu'alors, n'avait pas donné; le colonel Tartas la divisa en quatre échelons, formés chacun de quatre ou cinq escadrons; le premier échelon était en très grande partie composé de spahis indigènes, qui se montrèrent dignes de combattre dans nos rangs. A leur tête Yussuf se précipite vers ce camp immense : il essuie plusieurs décharges d'artillerie, repousse des masses de cavalerie et arrive aux tentes marocaines, remplies de fantassins et de cavaliers qui disputent le terrain pied à pied. Yussuf est soutenu par trois escadrons de chasseurs qui donnent une nouvelle impulsion à l'attaque. Les canonniers marocains sont sabrés sur leurs pièces; leur artillerie est prise; tout le camp tombe au pouvoir des Français.

Cependant les cavaliers marocains, repoussés dans leur première attaque, revenaient à la charge sur le flanc droit de l'infanterie française. Pour leur couper la retraite et les mettre entre deux feux, le colonel Morris, à la tête de six escadrons, passe l'Isly, et les attaque sur leur droite : séparé des siens par la rivière, ayant en tête un ennemi d'une immense supériorité numérique, il était dans le plus grand danger quand trois bataillons d'infanterie volent à son secours. Alors les chasseurs du colonel, se sentant soutenus, chargent avec une nouvelle ardeur les Musulmans, les poussent dans une gorge, vers l'ouest, en tuent un grand

nombre, et reviennent chargés de dépouilles : 550 cavaliers français avait défait 5,000 Marocains.

Mais la bataille n'était pas encore finie : les ennemis, chassés de leur camp, se reformaient en grosses masses derrière l'Isly. L'artillerie française, maîtresse de la rive droite, s'y mit en batterie, et la mitraille fit bientôt de vastes trouées dans cette grande confusion d'hommes et de chevaux : l'infanterie passa alors la rivière, et soutenue par la portion de la cavalerie qui n'avait pas encore donné, acheva ce que l'artillerie avait commencé. L'ennemi fut chassé pendant une lieue, mis en déroute complète et s'enfuit rapidement, partie par la route de Thaza, partie par les gorges qui s'enfoncent dans les montagnes des Beni-Snassen.

Il était midi ; la chaleur était étouffante, les soldats horriblement fatigués ; tout le matériel de l'ennemi était pris ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait plus un seul centre de résistance. Le maréchal fit sonner la retraite, et les troupes rentrèrent au camp de Mouley-Mohammet ; il était encombré de cadavres d'hommes et de chevaux, jetés pêle-mêle avec des pièces d'artillerie renversées, des drapeaux marocains souillés de sang, des boutiques de marchands dévastées, mais étalant encore les restes d'un luxe grossier

et barbare. On retrouva le parasol du fils de l'Empereur; sa tente, toute dressée, reçut la plupart de ces glorieux trophées. Huit cents morts, appartenant presque tous à la cavalerie marocaine, furent comptés sur le champ de bataille; l'infanterie, peu nombreuse, n'avait éprouvé que de très faibles pertes, à cause des ravins dont le sol était sillonné, et qui lui avaient permis une fuite facile. En tout l'ennemi dut avoir près de 2,000 hommes mis hors de combat. Les Français avaient eu 27 hommes de tués et 86 blessés. Le succès le plus chèrement acheté par eux avait été la prise du camp par la cavalerie de Yussuf. L'armée vaincue, en se retirant, rencontra un corps de 10,000 Kabyles, formé par le contingent de diverses tribus auquel le général marocain avait promis le pillage des villes de l'Algérie. Déchus de cette espérance, ces sauvages auxiliaires, mettant en pratique le proverbe kabyle, que quand un fusil est chargé, il faut le tirer, n'importe sur qui, tombèrent sur les fuyards, massacrèrent les hommes isolés, et inspirèrent une telle frayeur à Mouley-Mohammet, qu'il ne s'arrêta qu'après avoir fait vingt-quatre lieues d'une seule traite.

Les émanations des cadavres, que la chaleur du climat amenait à une prompte décomposition, forcèrent l'armée française à s'éloigner dès le lendemain du théâtre de sa victoire; elle se porta à

deux lieues à l'ouest, prête à marcher sur Fez si la guerre venait à se prolonger. Mais ce n'était pas seulement sur l'Isly que la France venait de triompher ; pendant qu'Abder-Rhaman recevait la nouvelle du désastre de son armée de terre, une catastrophe peut-être encore plus terrible pour lui, parce qu'elle attaquait directement son trésor, venait de le frapper à l'autre extrémité de son empire, et ne lui laisser plus d'autre désir que celui de la paix.

Dès que les premiers différends avaient éclaté entre la France et le Maroc, le cabinet du roi, se défiant peut-être de l'ardeur belliqueuse de nos généraux africains, avait entrepris une négociation directe avec la cour de l'Empereur, au moyen de M. de Nyon, consul de France à Tanger ; puis il l'appuya d'une escadre sous les ordres du prince de Joinville. L'Angleterre elle-même s'était portée comme médiatrice, et M. Drummond-Hay, un de ses agents diplomatiques, s'était rendu auprès d'Abder-Rhaman pour lui représenter le danger auquel il s'exposait, en irritant à plaisir une puissance dont il ignorait encore toute la force. Ces deux tentatives n'avaient eu d'autres résultats que de faire éclater encore davantage la modération du Gouvernement français. Ce dernier avait adressé enfin, le 23 juillet, une nouvelle note à la cour du Maroc, renfermant son *ultimatum* et donnant huit jours pour y répondre : pour être en mesure de

commencer les hostilités contre Tanger dès que le délai serait expiré, le prince reçut M. de Nyon à son bord, et envoya en même temps un bateau à vapeur sur les côtes occidentales de l'empire musulman, pour y recueillir nos consuls et nos nationaux. La crainte de rallumer trop tôt la haine toujours vivace des mahométans contre les chrétiens, et de compromettre ainsi la sûreté de M. Drummond-Hay, arrêta encore pendant quatre jours la foudre des vaisseaux français; mais enfin, le 5 août, l'amiral apprit que le plénipotentiaire anglais était en sûreté à Mogador; ce jour-là même il reçut d'Oran l'ordre d'attaquer immédiatement, si aucune réponse n'était arrivée à *l'ultimatum* du 23 juillet. Le jeune prince mit à profit les quelques heures qui lui restaient encore jusqu'au lendemain pour se préparer au combat; le branle-bas fut donné deux heures après minuit, en silence. Au matin, le temps s'annonça beau et le vent favorable, et les premières lueurs du jour éclairèrent le pavillon du combat, flottant au mât du vaisseau amiral. Le prince avait fait noliser d'avance la ligne d'embossage, de sorte que les bateaux à vapeur n'eurent qu'à remorquer les bâtiments de guerre à leur poste de bataille, sur une courbe à peu près concentrique à celle des murailles de la ville, et à une distance d'environ 800 mètres; le peu de profondeur des eaux ne permit pas qu'on s'en approcha davantage. Le Suffren, que montait le prince, n'avait que cinq pieds d'eau sous sa

quille; l'ennemi ne fit aucune démonstration pour contrarier ces manœuvres. A huit heures et demi, un coup de canon parti du vaisseau amiral donna le signal : tous les bâtiments lâchent en même temps leurs bordées; la place leur répond avec toutes ses pièces, dont quelques-unes d'un énorme calibre. Mais dès les premiers coups la supériorité des feux français se décide; les fortifications de Tanger volent en éclats, tandis que la plupart des boulets marocains sifflent au-dessus des mâts. Cependant tous ne furent pas perdus, et le Suffren pour sa part en reçut plus de cinquante dans sa coque, sans toutefois éprouver de graves avaries; deux bateaux à vapeur inondaient en même temps de fusées à la Congrève la partie musulmane de la ville, en respectant scrupuleusement le quartier européen. La ligne des bâtiments suspendit un moment son feu pour laisser dissiper l'épaisse fumée qui l'enveloppait, observer les effets de son tir et rectifier son pointage. A peine cinq ou six boulets s'égarèrent-ils au-dessus des remparts; les feux ennemis se ralentissaient successivement, et au bout d'une heure et demie ils furent tout à fait éteints; alors les vaisseaux cesserrent le leur, et l'épais rideau qui voilait cette scène se déchirant tout à fait, on put juger de l'étendue des ravages éprouvés par les musulmans. Cette ligne de défense, crénelée, hérissée de canons qui rendait les abords de Tanger si pittoresques, n'était plus qu'un monceau de ruines. Les débris des murailles encore

debout, déchiquetés comme de la dentelle, se dessinaient sur la ville, qui se présentait au-dessus en amphithéâtre, presque intacte, mais déserte et silencieuse comme un vaste tombeau; ses habitants l'avaient abandonnée dès les premiers coups. A deux heures l'escadre française défila pour se rendre au mouillage, ses couleurs victorieuses flottant aux sommets des mâts, à la vue de tous les bâtiments sardes, danois, espagnols, anglais, dont plusieurs la saluèrent de joyeuses acclamations; tous au moins avaient conservé la plus stricte neutralité. Le bombardement de Tanger ne nous coûta que deux morts et vingt blessés; l'ennemi avouait une perte de 150 hommes et de 400 blessés, mais il n'en connaissait pas lui-même le chiffre, puisque longtemps après, on retirait encore des cadavres de dessous les décombres.

A l'autre extrémité de l'empire la ville de Mogador, en arabe Souéra, domine les rives africaines de la mer atlantique; c'est par elle que Maroc, la ville capitale, communique avec le reste du monde; Mogador était la perle de l'Empire, le patrimoine particulier de son chef; il en louait les maisons, les terrains, aux nombreux négociants attirés par un commerce toujours florissant, et les sommes qu'il en retirait ainsi formaient la branche la plus claire de ses revenus. Le port en est formé par une chaîne de rochers, courant

du nord-est au sud-ouest, entièrement occupée par les batteries et les forts dits de la Marine. A leur pied mugissent éternellement les grandes vagues, arrivant sans obstacles de l'immensité de l'Océan. Au bout et dans le prolongement sud de la chaîne se dresse une petite île, ou quelques buissons rabougris retiennent à peine un peu de sable. Elle porte cinq forts, qui battent à droite et à gauche les deux passes conduisant dans le port. Occuper cette île, et ruiner ainsi le commerce de la ville, était porter le coup le plus sensible à Abder-Rhaman; ce fut la seconde tâche que se proposa le prince de Joinville.

Le 11 août, son escadre était réunie devant Mogador, mais la violence des vents et la grosseur de la mer était telles, que les bâtiments ne pouvaient pas même communiquer entre eux; il fallut attendre que le temps s'embellît un peu. Le 15, au matin, le vent tomba, mais si complètement que les navires, tourmentés par la houle, ne pouvaient plus gouverner. Les préparatifs qu'on apercevait à terre prouvaient qu'on ne nous laisserait pas approcher si facilement qu'à Tanger. Employer les bateaux à vapeur était dangereux, un seul boulet ennemi pouvant briser leurs machines et les mettre tout-à-fait hors de service. Heureusement, dans l'après-midi, une faible brise du nord-ouest permit les manœuvres; l'amiral en profita sans plus tarder. Il avait communiqué à tous les commandants son

plan d'attaque et assigné à chacun son poste. Trois vaisseaux vinrent les premiers au mouillage, sous les boulets des Marocains auxquels ils dédaignaient d'abord de répondre ; une fois complètement embossés, ils ripostèrent, mais ce ne fut qu'au bout de quelque temps que leur feu prit une supériorité complète sur celui de l'ennemi. Le Jemmapes, principal point de mire des coups de ce dernier, eut bientôt 20 hommes tués ou blessés à son bord. Pour brusquer l'affaire, une frégate et trois bricks entrèrent dans le port et tirèrent à la fois, d'un côté sur les batteries de la ville musulmane, de l'autre sur celles de la Marine. Cette manœuvre hardie eut pour effet de faire évacuer ces dernières. Les défenses de l'île seules résistaient encore, exposées à droite et à gauche aux coups des bâtiments français; du haut des dunes, des matelots armés de grosses carabines, fusillaient à six cents mètres de distance les canonniers musulmans. Cependant, pour enlever ce point dont l'amiral avait ordre de s'emparer à tout prix, il fallut en venir à un débarquement; 500 hommes, répartis sur trois bateaux à vapeur et conduits par MM. Duquesne et Chauchard, furent chargés de cette glorieuse tâche. A cinq heures et demie, cette flottille s'avance à travers une grêle de balles; ses hommes sautent à terre, gravissent au pas de course un talus assez raide, et s'emparent d'une première batterie; de là, les assaillants se divisent en deux détachements, qui partent chacun d'un côté pour faire

le tour de l'île ; mais les assiégés résistent avec une bravoure désespérée : une fusillade meurtrière arrête les Français. Du haut de son navire, le prince de Joinville suivait de l'œil toutes les périodes de la lutte : il la voit indécise, et juge que c'est à lui à fixer la victoire ; il se fait descendre à terre et s'élance sans armes à la tête de la colonne d'attaque. A cette vue, les soldats redoublent d'efforts ; les Musulmans sont refoulés dans une grande mosquée, située au centre de l'île, où ils se barricadent ; le canon en fait voler les portes en éclats, et les Français, se précipitant par la trouée, se trouvent engagés sous des voûtes obscures, au milieu d'une fumée si épaisse, qu'on n'apercevait plus rien à deux pas en avant. M. Potier, lieutenant d'artillerie de marine, venait de recevoir le coup mortel ; trois autres officiers étaient grièvement blessés. Cependant, les soldats que leurs pertes ne faisaient qu'animer davantage, voulaient absolument enlever la place d'assaut. L'amiral pensant que le sang français ne devait pas être inutilement prodigué, fit évacuer la mosquée, en se contentant de la cerner, et la nuit étant venue, les troupes bivaquèrent. Le lendemain, au point du jour, les derniers défenseurs de l'île, au nombre de 140 hommes encore vivants, se rendirent prisonniers de guerre. Plus de 200 cadavres étaient amoncelés sur cet étroit espace.

Ce brillant fait d'armes termina la résistance des

Musulmans : les batteries de la ville ne tirèrent plus un seul coup de canon ; les bâtiments légers de l'escadre vinrent s'embosser à droite et à gauche du point où la langue de terre qui ferme le port se rattache au continent, pour couper toute communication entre la ville et les bâtiments de la Marine qu'on voulait envahir dans la journée du 16; mais ces précautions devinrent inutiles : les ennemis attérés avaient évacué et la Marine et la ville elle-même ; 600 hommes débarquèrent sans obstacle sur la terre ferme, parcoururent, sans trouver âme qui vive, tous les forts déjà ruinés la veille, enclouèrent les pièces de canon, démolirent les embrâsures, noyèrent les poudres et rapportèrent pour trophées trois drapeaux et dix à douze pièces en bronze. Les vastes magasins de la douane, pleins de marchandises, furent laissés intacts; on craignit qu'en y mettant le feu, il ne finit par se communiquer à de grands dépôts de poudre, amoncelés dans les casemates des forts.

Après cette facile expédition, les Français rentrèrent dans l'île qu'on devait occuper jusqu'à la conclusion de la paix. A l'instant, des nuées de Kabyles, accourus comme des oiseaux de proie au bruit du combat, envahirent la ville, la pillèrent, la saccagèrent, et finirent par y mettre le feu ; et, au bout de quelques jours, il ne restait plus de la belle Souéra, de la ville chérie de l'Empereur, que des murailles en ruines, criblées de boulets et noircies par les flammes.

Une petite garnison fut chargée de l'ennuyeus
tâche de maintenir, sur l'islot de Mogador, l
pavillon de la France. On l'y installa le moins ma
possible; on la fournit abondamment de vivres e
de munitions; le prince voulut lui donner toute
les provisions de bouche destinées à son servic
particulier. La plupart des bâtiments qui avaien
renversé Mogador, huit jours après, avaient fai
voile pour l'Europe, et il ne resta devant la vill
que quelques légers navires pour servir de com
munication entre la patrie et ceux de ses enfant
que le soin de la servir retenait loin d'elle. Leu
exil, du reste, ne fut pas de longue durée : le 1
septembre, ils apprirent la conclusion de la paix
et dès le lendemain l'île de Mogador fut évacuée
bien que d'après le traité, elle dût continuer à êtr
occupée jusqu'à l'exécution complète de tous le
articles stipulés. Cette précipitation fut générale
ment blâmée comme impolitique.

Abder-Rhaman en apprenant coup sur coup le
désastres de Tanger, de Mogador, de l'Isly, fu
atterré; il ne pensa plus qu'à terminer prompte
ment une guerre qui lui avait si mal réussi; l
France de son côté se montra peu difficile sur le
conditions; dès le début des hostilités, elle avai
annoncé qu'elle renonçait à toute conquête; qu'a
vait-elle à faire en effet d'une adjonction de terri
toire, dans un pays où elle en possédait déjà plu
peut-être qu'il ne lui eut convenu d'en occuper

sa politique à l'égard du Maroc devait avoir deux buts : le premier, de lui prouver qu'il n'était pas de force à lutter avec elle, et l'issue de la guerre venait de le démontrer ; le deuxième, de lui tendre une main secourable, afin qu'il pût organiser chez lui un Gouvernement assez fort, pour faire désormais respecter sa frontière orientale, trop souvent violée par les réfugiés algériens ; résultat qui jusqu'à présent est encore à obtenir. A M. de Nyon fut adjoint le fils aîné du duc Decazes, connu sous le nom de duc de Glucksberg ; ces deux plénipotentiaires signèrent le 10 septembre à Tanger, le traité qui en a pris le nom (1).

---

(1) **Traité de Tanger.**

ART. 1er Les troupes marocaines réunies extraordinairement sur la frontière des deux empires, ou dans le voisinage de ladite frontière, seront licenciées.

S. Majesté l'Empereur de Maroc s'engage à empêcher désormais tout rassemblement de cette nature ; il restera habituellement, sous le commandement du Caïd d'Ouchda, un corps dont la force ne pourra excéder habituellement 2,000 hommes ; ce nombre pourra toutefois être augmenté si des circonstances extraordinaires et reconnues telles par les deux gouvernements les rendaient nécessaires dans l'intérêt commun.

ART. 2. Un châtiment exemplaire sera infligé aux chefs marocains qui ont dirigé ou toléré les actes d'agression commis en temps de paix sur le territoire de l'Algérie, contre les troupes de Sa Majesté l'Empereur des Français. Le Gouvernement marocain fera connaître au Gouvernement français les mesures qui auront été prises, pour l'exécution de la présente clause.

ART. 3. S. M. l'empereur de Maroc s'engage de nouveau, de

Dès que la nouvelle en parvint dans les villes capitales du Fez et du Maroc, elle fut accueillie par des transports de joie et des manifestations bien rares chez les États despotiques ; les cités marocaines, comme celles de l'Algérie sont continuellement en crainte des populations féroces qui

---

la manière la plus formelle et la plus absolue, à ne donner ni permettre qu'il soit donné, dans ses États, ni assistance ni secours et armes, munitions ou objets quelconques de guerre à aucun sujet rebelle ou à aucun ennemi de la France.

Art. 4. Hadj Abd-el-Kader est mis hors la loi dans toute l'étendue de l'empire du Maroc, aussi bien qu'en Algérie.

Il sera, en conséquence, poursuivi à main-armée par les Français sur le territoire de l'Algérie et par les Marocains sur leur territoire, jusqu'à ce qu'il soit expulsé ou tombé au pouvoir de l'une ou de l'autre nation.

Dans le cas où Abd-el-Kader tomberait au pouvoir des troupes françaises, le Gouvernement de S. M. s'engage à le traiter avec égard et générosité. Dans le cas où Abd-el-Kader tomberait au pouvoir des troupes marocaines, S. M. l'Empereur de Maroc s'engage à l'enfermer dans une des villes du littoral ouest de l'empire, jusqu'à ce que les deux gouvernements adoptent, de concert, les mesures indispensables pour qu'Abd-el-Kader ne puisse, en aucun cas, reprendre les armes et troubler de nouveau la tranquillité de l'Algérie et du Maroc.

Art. 5. La délimitation des frontières entre les possessions de S. M. l'Empereur des Français et celles du Maroc reste fixée et convenue, conformément à l'État reconnu par le Gouvernement Marocain à l'époque de la domination des Turcs en Algérie. L'exécution complète et régulière de la présente clause sera l'objet d'une convention spéciale, négociée et conclue sur les lieux entre les plénipotentiaires délégués à cet effet par l'Empereur des Français et un délégué du Gouvernement marocain. S. M. l'Empereur du Maroc s'en-

les entourent et l'exemple de Tanger et de Mogador pillés par les Kabyles, n'était pas fait pour les rassurer; à la suite des revers de leur maître, elles craignaient la destruction de son pouvoir et l'insurrection complète d'une multitude de tribus qu'un lien déjà si faible rattachait à l'autorité impériale; la paix avec l'étranger permettait à Abder-Rhaman de consacrer tous ses soins et toutes ses ressources à l'intérieur de ses États; en effet, aussitôt après les réjouissances publiques, le fils de

---

gage à prendre sans délai, dans ce but, les mesures convenables, et à en informer le Gouvernement Français.

ART. 6. Aussitôt après la signature de la présente convention, les hostilités cesseront, de part et d'autre; dès que les stipulations comprises dans les articles 1, 2, 4, 5 auront été exécutées à la satisfaction du Gouvernement Français, les troupes françaises évacueront l'île de Mogador, ainsi que la ville d'Ouchda, et tous les prisonniers faits de part et d'autre seront mis immédiatement à la disposition de leurs nations respectives.

ART. 7. Les hautes parties contractantes s'engagent à procéder, de bon accord et le plus promptement possible, à la conclusion d'un nouveau traité qui, basé sur les traités actuellement en vigueur, aura pour but de les consolider et de les compléter, dans l'intérêt des relations commerciales et politiques des deux empires.

En attendant, les anciens traités seront scrupuleusement respectés, et la France jouira, en toute chose et en toute occasion, du traitement de la nation la plus favorisée.

ART. 8. La présente convention sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées dans un délai de deux mois, ou plus tôt si faire se peut.

Ce jourd'hui, 10 septembre 1844.

M. D. DON DE NYON. DECAZES DUC DE GLUKSBERG.

l'Empereur rassembla les débris des troupes régulières battues sur l'Isly, marcha à leur tête contre les Kabyles qui avaient pillé Mogador, les battit, leur enleva leur butin et redonna un peu de vie à ce grand corps prêt à tomber en dissolution; la cour de Maroc en profita pour faire rechercher partout les prisonniers français épars sur son territoire, et qui devaient être remis à leurs concitoyens; quelques mois après furent délivrés les chasseurs pris au combat de Sidy-Joucef, et parmi eux le brave Escoffier, qui vit enfin finir une captivité que son héroïsme lui avait fait accepter.

Mais la tâche la plus difficile pour le Maroc à peine remis de ses défaites, était de se débarrasser de l'hôte incommode qui les lui avait attirées; pendant que l'incendie allumé par Abd-el-Kader ravageait jusqu'aux bords de l'Atlantique, qui faisait ce sultan déchu, mais encore redoutable par le prestige qu'il avait su attacher à sa personne? nous l'avons vu s'associer d'abord à la guerre des Marocains contre les chrétiens; puis, quand les revers successifs de ses correligionnaires lui firent perdre l'espoir de ressaisir par leur moyen son ancien pouvoir, fuyant le voisinage de l'armée française qui battait la campagne, il se retira avec les siens, sur les bords de la Méditerranée, auprès de Mélilla, dans une région montagneuse, où une tribu puissante lui offrit l'hospitalité; là, il apprit l'ouverture des négociations; et, craignant que sa tête ne devînt la

rançon du Maroc, il se rapprocha du sud-est pour être à portée de se réfugier dans lé désert ; il resta quelque temps campé sur la rive gauche de la Mouilah, à vingt-cinq lieues de notre frontière : sa suite, en Arabe, sa Deïra, renfermait environ 300 tentes, Hachems, Djaffras, Beni-Amer, et 7 à 800 familles des mêmes tribus, dispersées chez les Marocains, le reconnaissaient encore comme leur chef; sa force-armée se composait de 700 hommes, fantassins ou cavaliers, alors tourmentés par les maladies, résultat des fatigues excessives et des misères qu'ils avaient endurées. L'Émir lui-même en fut atteint, et l'on crut alors en France qu'un détachement par une pointe hardie, eut pu s'emparer de sa personne; il est propable cependant que sa défiance naturelle l'eut encore une fois préservé de toute tentative de ce genre.

Dans sa retraite, il reçut une lettre d'Abder-Rhaman, lui enjoignant de licencier les troupes qui lui restaient, de disperser ses partisans dans une tribu marocaine qu'on lui désignait, et de s'acheminer avec les gens les plus directement attachés à sa personne du côté de Fez, où on leur donnerait des terres pour les nourrir, eux et leurs bestiaux ; pour lui il devait renoncer à toute influence politique, et se résigner à son simple rôle de Marabout, sinon quitter sur-le-champ les terres de l'Empire.

Cette lettre jeta une grande agitation parmi la

petite colonie d'exilés, auxquels leur chef la communiqua. S'interner dans le Maroc, c'était, pour les Arabes de l'Algérie, abdiquer à jamais toute nationalité, toute espérance de rentrer dans leur patrie, et se condamner à passer le reste de leur vie, sous un pouvoir despotique, avec la crainte d'être livrés à leurs ennemis, si cela pouvait convenir plus tard aux intérêts de leurs hôtes : parfaitement d'accord sur ce qu'ils devaient éviter, les compagnons d'Abd-el-Kader, comme dans toutes les positions difficiles, différaient d'avis sur ce qu'ils avaient à faire. Il leur était impossible de rentrer dans leur patrie, courbée sous le joug de l'étranger, et toute la Déïra, misérable reste de nombreuses populations, dévorée par les sables du Désert, frissonnait à la seule idée d'y retourner; d'ailleurs les moyens de transport leur manquaient; ce fut pourtant à ce parti désespéré que se décida l'Émir. Pour gagner du temps, il commença par répondre à l'Empereur une lettre remplie de témoignages de respect et de soumission, s'excusant du retard qu'il allait apporter à l'exécution de ses ordres, sur la maladie qui ravageait les derniers défenseurs de l'Islamisme; puis, avec ses conseillers les plus intimes, il résolut de réunir auprès de sa personne tous les émigrés algériens, de leur déclarer, dans une assemblée générale, sa ferme résolution de fuir au Désert, et avec l'aide de ceux qui consentiraient à le suivre, de s'emparer de gré ou de force de tout ce que possédaient

ceux qui voudraient rester. Après avoir ainsi concentré la fortune publique sur un petit nombre de têtes choisies, il voulait recommencer avec leur aide la lutte contre un ennemi tant de fois vainqueur; il paraît même qu'il fit quelques démarches pour accomplir cette résolution désespérée. Le bruit de son retour se répandit au sud-ouest de Mascara. L'alarme et l'agitation gagnaient déjà des populations accoutumées à le craindre et à le respecter; mais les officiers français veillaient sur leurs frontières. Un mouvement du colonel Géry, qui commandait dans l'ancienne capitale de l'Émir, rétablit la confiance un moment ébranlée. Plus tard, le 11 novembre, le général Korte, effectua une pointe jusque dans la plaine immense qui s'étend entre les deux Schots, et châtia des fractions de tribus jusqu'alors insoumises. L'étincelle, un moment rallumée au fond du Sahara, s'éteignit sans se propager, et Abd-el-Kader dut, pour le moment, renoncer à toute tentative, et rester dans un repos qui pesait à son activité.

Jamais, depuis la descente des Français, l'Algérie n'avait joui d'un calme pareil à celui de l'automne 1844. Les indigènes se façonnaient peu à peu à la domination européenne. Les relations de commerce, qui de temps immémorial réunissaient les populations du Tell et celles du Sahara, se renouèrent avec une rapidité que la nécessité seule peut expliquer : le Titery était inondé dès

le mois de septembre, par une nuée d'Arabes accourus du sud, qui se chargeaient, non-seulement de leur provision de grains accoutumée, mais encore de beaucoup de marchandises d'Europe; c'étaient des gens de l'oasis d'Agouat, du Djebel-Amour, et de régions encore plus éloignées, inconnues même de nom. Le plus grand ordre régnait parmi ces populations, qu'on ne pouvait évaluer à moins de 30,000 âmes; plus de 200,000 Indigènes avaient déjà fréquenté nos marchés dans les seuls mois d'avril, de mai, de juin 1844; ainsi commençait cette fusion qui devait asseoir définitivement notre conquête. Le bien-être dont jouissaient les tribus soumises contrastait avec la misère de celles qui conservaient encore une indépendance qui pour elles n'était que de l'anarchie.

Nos officiers gouvernaient les Arabes aussi bien qu'ils les avaient combattus; la guerre avait eu ses rigueurs, ses nécessités déplorables, et malheureusement l'avenir en réservait de plus cruelles encore. On ne dompte pas des peuplades belliqueuses et sauvages, comme on conquiert une province en Europe; mais les stricts besoins de la conquête ne furent jamais volontairement dépassés : la générosité s'alliait à nos victoires, et les soins que prenait le vainqueur du commerce, de l'industrie, du bien-être des vaincus, frappait vivement leurs imaginations impressionnables. L'Algérie se perçait de routes, ses rivières se couvraient de ponts.

On entreprit le barrage du Sig, travail aussi grand que bienfaisant, et qui devait rendre à la fertilité, par l'irrigation, une grande plaine desséchée par le soleil d'Afrique. Notre influence était alors si grande, même dans les lieux où nous n'avions jamais pénétré, que M. Pougnet, agent de l'administration, osa renouveler sur une plus grande échelle les courses avantureuses de M. Mantout en 1842; avec un seul interprête, il s'avança jusqu'à plus de quarante lieues de nos avant-postes, achetant des bestiaux pour la nourriture des troupes. Dans le Djebel-Amour, il fut, il est vrai, assez mal reçu, et presque partout il eut à lutter contre l'avarice proverbiale des Arabes; sauf ces légers inconvénients, et un vol commis par un indigène qu'il avait pris à son service, il n'eut qu'à se louer de l'hospitalité du désert. Il se mêla à la vie patriarchale des nomades, assista à leurs noces, à leurs fêtes, à leurs combats, et ne rentra parmi les siens qu'après avoir dormi vingt-trois nuits sur le sable du Sahara, avec plus de sécurité probablement qu'il ne l'eût fait au milieu des rues si fréquentées de nos grandes villes. Un indigène eut peut-être été moins en sûreté qu'un Français. On savait que notre justice protégeait nos nationaux jusqu'au fond des déserts; nos Caïds, responsables de la sûreté du territoire qui leur était confié, devaient y arrêter tous les étrangers, tous les vagabonds et les remettre entre les mains de l'autorité française; ils s'acquittaient généralement

de leur tâche avec zèle et intelligence. Par la raison que les meilleurs agents de police sont souvent des hommes dont la vie n'a pas toujours été pure, les Arabes montraient une sagacité extraordinaire pour découvrir les voleurs et les assassins. Leur vie nomade et avantureuse, l'habitude qu'ils avaient de vivre dans un pays où l'homme doit pourvoir lui-même à sa sûreté, en faisaient des gendarmes, bien autrement habiles que leurs confrères de France. Pour faciliter encore leur tâche, l'autorité militaire établit quelques lignes télégraphiques qui devaient se prolonger plus tard sur toute la Régence ; ces signes énigmatiques qui traversaient les airs, rapides comme la pensée, étonnaient et terrifiaient les indigènes. Ils croyaient être sous l'influence d'un pouvoir magique, en voyant avec quelle rapidité les Français savaient tout ce qui se passait dans leur pays ; on va juger par ce trait combien notre police était active : des marchands de Bouçada, ville située à plus de trente lieues de nos postes, après avoir acheté de nombreuses marchandises à Alger, en étaient partis sans les payer ; ils furent arrêtés à deux lieues de chez eux et forcés à la restitution.

Cette sécurité n'avait pu être qu'éminemment favorable à l'augmentation de la population européenne, aussi s'élevait-elle à près de 80,000 âmes à la fin de l'année 1844. Plus de la moitié de cette population, il est vrai, n'était pas fran-

çaise; mais parmi les étrangers venus à la suite des conquérants, on comptait beaucoup d'Espagnols qui tendaient à se fondre rapidement avec les Français au moyen des mariages. Les villes prenaient un accroissement rapide; à Blida surtout, les maisons s'élevaient comme par enchantement. Malheureusement les constructeurs, oublieux du tremblement de terre de 1825, leur donnaient une élévation qui présage de nouvelles catastrophes pour l'avenir. Une ceinture de grâcieux villages se formait tout autour sous les noms français de Montpensier, de Joinville, de Dalmatie qui remplaçaient les accentuations arabes, peu faites pour les gosiers européens. Les indigènes eux-mêmes nous suivaient, quoique de loin, dans cette voie de progrès. Le kalifat de l'est, Mahiddin, l'Arabe peut être qui par ses goûts, son intelligence, la tournure de son esprit, se rapprochait le plus des Européens, construisait au siége de son Gouvernement une belle maison en pierres, et y ajoutait un moulin à eau, première œuvre de l'industrie qui commençait à surgir sur cette côte barbare.

Un seul obstacle arrêtait encore l'essor de plus en plus rapide de la prospérité, l'état précaire de la propriété en Afrique. Avant l'arrivée des Français, la plupart des immeubles, tant des villes que des environs étaient substitués, c'est-à-dire que le propriétaire et l'usufruitier étaient deux personnes différentes; ce dernier payait une rente au pro-

mier, et perdait son usufruit dans quelques cas désignés d'avances; il pouvait le céder également pour une rente à une tierce personne. Ce régime, aussi compliqué qu'absurde, eut du moins cet avantage, qu'il permit aux premiers colons de jouir de vastes propriétés en déboursant de très faibles sommes; quant aux terrains occupés par les tribus, la plus grande partie du sol y était dans l'indivision, et appartenait à une foule de copropriétaires, qui n'avaient ordinairement d'autres titres qu'une jouissance précaire et plusieurs fois interrompue. Lors de la conquête d'Alger, un grand nombre d'indigènes quittèrent le sol de la régence, vendant leurs biens ou les abandonnant au premier occupant, qui souvent les aliéna lui-même, sans y avoir aucun droit. La guerre et les perturbations qui la suivirent, l'émigration des tribus fuyant nos armes, furent une nouvelle cause de désordre pour les territoires éloignés des villes. Maintenant que les hostilités avaient cessé partout, que les progrès incessants de toutes les industries, l'affluence des capitaux et des bras permettait de fournir un nouvel aliment à la colonisation, la première base à lui donner était l'organisation de la propriété. Ce fut dans ce but que parut une ordonnance royale, en date du 1er octobre 1844.

Sa première disposition fut de concéder au ministre de la guerre le pouvoir de désigner autour

de chaque ville ou village créés ou à créer, le périmètre à livrer immédiatement à la culture européenne. Dans ce périmètre, tout individu qui avait amélioré, réparé un fond de terre, en était censé le propriétaire jusqu'à preuve du contraire, preuve qui devait être fournie avant deux ans; passé ce terme, l'occupant en était maître légitime et irrévocable. Toute terre inculte revenait d'abord à l'État, qui la concédait aux colons arrivant d'Europe, d'après des formes qui seraient réglées plus tard; cependant, tout ayant-droit à ces terres abandonnées avait trois mois pour faire valoir ses titres; présentés dans ce délais, et trouvés suffisants, leur détenteur était envoyé en possession. Après trois mois, il n'avait plus droit qu'à une indemnité consistant en terres analogues, et de même étendue que celle dont l'État s'était emparé. Celui qui était reconnu maître d'une terre inculte devait la mettre en rapport suivant sa fertilité, sous peine de payer un impôt spécial de 5 francs par hectare; sage mesure, qui frappait la spéculation, l'incurie et la paresse, et devait bientôt faire passer le sol dans des mains capables de le cultiver. Au-delà du périmètre où la culture était aussi obligatoire, en était tracé un second, renfermant les portions de l'Algérie, comprises dans la juridiction des tribunaux français. L'ordonnance y garantissait toute acquisition d'immeubles faite par un Européen, même dans le cas où elle avait été faite contrairement à la loi musulmane, ou lors-

que, sans mandat spécial, des Cadis avaient stipulé pour leurs administrés, des parents pour leurs proches dont ils avaient la tutelle, sauf le recours du légitime propriétaire contre le vendeur. Tout en se montrant très facile pour la manière dont la propriété avait été acquise dans le passé, l'ordonnance lui donnait de nouvelles garanties pour l'avenir, en spécifiant le seul cas où elle pouvait être violée, et cela toujours pour cause d'utilité publique, et avec une indemnité préalable. Enfin, tout bail ou rente sans limite précise, étaient censés perpétuels, et toute rente perpétuelle était essentiellement rachetable au taux légal de l'intérêt à Alger, disposition nécessaire pour débarrasser la propriété d'une chaîne qui l'eût gênée, maintenant que l'argent commençait à devenir commun. Au-delà du territoire régi directement par la mère patrie, tout était laissé aux populations indigènes qui vivaient et se gouvernaient suivant leurs habitudes, moyennant un impôt signe de la souveraineté de la France, recueilli par les chefs, qui le versaient entre les mains de l'administration.

Toute l'Algérie obéissait donc directement ou indirectement aux lois de la France, hors la grande Kabylie, qui se maintenait en dehors de notre influence. Ben-Salem y avait trouvé un asile, ainsi qu'un ancien Aga des Amarouas, nommé Bel-Kassem, partisan fanatique de l'Émir. Co-

lui-ci trouvait le moyen de réchauffer leur zèle par des lettres fréquentes et des promesses de secours jamais exécutées et toujours reçues avec confiance. Le gouverneur avait commencé à entamer ce dernier centre de résistance, lorsque les événements du Maroc l'avaient rappelé à l'ouest; Ben-Salem profita de son absence pour tâcher de se rattacher les Flittas de Ben-Zamoun, dont la soumission était toute récente; elle n'en fut pas moins sincère, et Ben-Salem, chassé et pillé par eux, fut contraint à vider tout-à-fait leur territoire. Il continuait à l'inquiéter, lorsque le 17 octobre 1844, le général Comman poussa, avec 1,500 hommes, une grande reconnaissance dans une tribu hostile, dont il croyait n'avoir que les membres à combattre; tout-à-coup il se trouva en face de 6,000 Kabyles, accourus des montagnes de Bougie. Ils étaient établis dans une position très forte, couverte encore par des retranchements en pierres sèches. Les Français avaient l'habitude d'attaquer les Africains sans les compter, et le général Comman, malgré la faiblesse de ses troupes, les divisa en deux détachements, dont l'un assaillit directement les redoutes ennemies, en essuya le feu à dix pas, et en chassa les Kabyles; l'autre devait tourner la position pour soutenir le premier; mais il s'égara dans sa route, trouva des difficultés de terrain excessives.

En définitive, le premier détachement, qui ne

comptait que 600 hommes, fut seul aux prises pendant plusieurs heures avec un ennemi dix fois supérieur en nombre; il se maintint cependant dans la position qu'il avait conquise, mais non sans éprouver des pertes assez notables; à la première nouvelle de ce combat, où les Français avaient fini par être forcés à rester sur la défensive, le Gouverneur, craignant qu'il ne fût pas suffisant pour dompter la région, où il s'était livré, accourut à Delly, avec 1,500 hommes amenés d'Alger sur des bateaux à vapeur; avec ces nouvelles forces, il se porta aux lieues mêmes où s'était livré le combat du 17 octobre, croyant y trouver les ennemis qu'on y disait retranchés; mais les Kabyles s'étaient retirés une lieue en arrière, dans une position encore plus forte; le maréchal les y attaqua le lendemain 28 octobre, les en chassa en leur tuant de 150 à 200 hommes : leur perte eût été bien plus forte, sans l'horrible difficulté des lieux, qui permettait aux fuyards de s'échapper lorsqu'on pensait les tenir; cependant ce combat amena à l'obéissance les deux tribus qui y avaient pris part, en leur faisant sentir combien elles étaient incapables de lutter contre les nouveaux conquérants; leurs chefs reçurent l'investiture de leur pouvoir au nom de la France, aux mêmes lieux où ils avaient combattu le 28 octobre. Un air de bonne foi et de confiance mutuelle signala cette cérémonie, qui laissa parmi eux des traces profondes; le maré-

chal leur parla de leur industrie, de leur commerce, de leur avenir ; il leur promit un bateau à vapeur pour transporter leurs marchandises aux marchés d'Alger ; ces peuples étonnés d'être vaincus, plus étonnés encore d'entendre un vainqueur leur tenir un pareil langage, parurent enfin comprendre la supériorité de l'Europe sur leur sauvage simplicité ; ils furent un nouvel exemple de la bonne foi des Kabyles, puisque dès le lendemain des soldats isolés parcouraient sans danger leur territoire, tandis que chez les Arabes, longtemps après leur soumission, les sentinelles étaient assaillies, les chevaux volés, les voyageurs égorgés ; cette expédition fut la dernière de l'année **1844**.

Peu de jours après le Gouverneur remit le commandement à M. de Lamoricière, le lieutenant-général le plus ancien de l'armée d'Afrique, et fit voile pour la France ; près de quatre ans d'un séjour non interrompu sur ce sol brûlant, tant de courses, de travaux, de combats avaient fatigué, mais non épuisé son inépuisable activité : il vint recueillir en France les acclamations qui saluèrent le vainqueur de l'Isly, le pacificateur de l'Afrique, le premier homme de guerre du Gouvernement de juillet. En rentrant en Europe, il ramena avec lui plusieurs jeunes Arabes, appartenant aux plus puissantes familles du pays ; c'étaient les fils de Ben-Gannah et du premier magistrat de Constan-

tine, le neveu d'El-Mokrany ; à côté de ces rejetons de famille dévouées depuis plusieurs années à la France, on voyait de nouveaux alliés, hier encore nos ennemis, et qui pouvaient juger par expérience, qui de nous ou d'Abd-el-Kader savait le mieux récompenser ses partisans. Ces patriciens du désert, transportés au milieu de notre luxe, l'admirèrent sans en être éblouis ; ils se mêlèrent pendant quelques jours aux fêtes et à l'éclat de la capitale, et rentrèrent dans leur patrie, reconnaissants de l'hospitalité française et fiers de la nation à laquelle le sort les avait réunis.

LIVRE DIXIÈME.

LE MARÉCHAL BUGEAUD, GOUVERNEUR.

L'Algérie après le départ du Gouverneur. — Les Darkaouas et tentative de Sidy-Bel-Abbès. — Retour du maréchal et soumission de l'Aurès par le général Bedeau. — Mohammet-Ben-Abdalla dit Bou-Maza insurge le Dara et l'Ouarenséris. — Le Gouverneur soumet l'Ouarenséris. — Défaites de Bou-Maza dans le Dara, et catastrophe des Ouled-Rhias. — Réapparition de Bou-Maza, ses lieutenants. — Le colonel Géry à Stitten et Brizina. — Tentative de l'Émir avortée. — Événements à l'Est d'Alger et départ du Gouverneur pour la France. — Catastrophe de Sidy-Brahim. — L'Émir dans la province d'Oran et M. Walsin-Esterhazy. — Soulèvement des Flittas. — M. de Lamoricière soumet les Traras. — L'Émir dans la Iacoubia, insurrections. — Aventures de Bou-Maza. — Lamoricière à Mascara. — Le Gouverneur dans l'Ouarenséris. — Yussuf poursuit Abd-el-Kader. — Combat de Tenda, l'Émir chassé du Tell va dans le désert. — Il revient brusquement au nord, surprend les Issers, est surpris par le général Gentil. — Coup d'œil sur l'ensemble de la Régence—Cavaignac à Tlemcen. — Fin de l'insurrection du Dara de l'Ouarenséris. — L'Emir dans le Jurjura, est repoussé par les Kabyles. — Il retourne au sud, est battu par le colonel Camou et Yussuf. — L'Émir chez les Ouled-Naïl. — Massacre des prisonniers français. — Dissolution de la Deïra. — L'Émir dans le Djebel-Amour. — Il recule vers l'ouest. — Poursuivi par le colonel Reynaud, il passe définitivement la frontière. — Fin de la grande insurrection de 1845.

L'état de calme et de prospérité dans lequel le départ du gouverneur avait laissé la colonie, se

maintint pendant quelques mois sans événements importants; on en profita pour pousser activement les travaux du port d'Alger, et l'on commença à s'occuper de plusieurs autres points de la côte. Cherchel, l'ancienne *Julia Cesarea*, possédait un bassin creusé par les Romains, et revêtu de belles pierres de taille; mais nous l'avions trouvé encombré de vase, de décombres, et chose bizarre, de débris de navires antiques très bien conservés. La France reprit l'ouvrage des maîtres du monde, répara le bassin, l'agrandit : les villes d'Arzeu, de Mostaganem, de Gigelly, de Bougie, reçurent des entrepôts de douane et furent ouvertes au commerce maritime, qui, jusqu'alors, en avait été exclu. On étudiait la marche des caravanes, ces flottes du Désert. L'affluence des Sahariens dans les marchés du Tell, pendant l'hiver 1844—45, avait rapporté l'attention sur les vastes contrées dont ils étaient sortis, et qui promettaient à nos produits de nouveaux débouchés que l'imagination française étendait déjà jusqu'à Tombouctou. Les expéditions de Biscara et d'Agouat, entreprises surtout dans un but commercial, avaient aiguisé la curiosité plus qu'elles ne l'avaient satisfaite; on recueillait avidement toutes les données qui nous arrivaient sur ces singulières régions, vassales du Tell par une loi inexorable, parce que ce n'est que du Tell qu'elles peuvent tirer leurs substances. « Nous ne sommes partisans ni d'Abd-el-Kader ni des Fran-

çais, disaient eux-mêmes les enfants du Désert; nous sommes les serviteurs de notre appétit. » On sut que derrière la vallée du grand fleuve Ad-Jedid, déjà visitée ou occupée par nos troupes, il existait une nouvelle ligne d'oasis, à 120 lieues des rives de la Méditerranée; là florissaient les villes de Tuggurt, de Témacine, d'Ouergla, de Gardeya, de Guerrera; ces deux dernières, fondées par Mozabites, ou les membres de la grande tribu des Beni-Mzab, si connus à Alger. Il faut que nos oreilles se familiarisent avec les noms de cités destinées à devenir françaises. Ce petit monde, isolé dans ces îles de verdure, avait ses lois, ses mœurs, sa civilisation plus avancées qu'on ne serait tenté de le croire, et aussi ses querelles, résultats d'anciennes inimitiés ou de la rivalité du commerce; quelques peuplades gardaient avec Tunis des relations qu'elles ne paraissaient pas décidées à changer; d'autres reconnurent d'elles-mêmes les Français pour leurs suzerains et leur envoyèrent des députés. Au-delà, il n'y a plus d'habitations fixes; le véritable Désert étend sans interruption ses ondes de sable, traversées périodiquement par des caravanes, qui font le commerce de la Nigritie. Nous n'avions plus là de résistance à attendre, ni de soumissions à espérer; sur plusieurs points, nos relations avec les Indigènes, commençaient donc à atteindre la limite possible de notre domination et les frontières naturelles de l'Algérie.

Les victoires de l'Isly, de Tanger, de Mogador, remportées sur l'Empereur du Maroc, n'avaient agi qu'indirectement sur un ennemi bien plus redoutable pour nous. Peut-être même l'influence morale d'Abd-el-Kader s'accrut-elle par l'humiliation du seul pouvoir qui dut la balancer, dans l'esprit des bons Musulmans. Aussi, soit mauvaise volonté, soit impuissance, les premières démonstrations d'Abder-Rhaman contre le redoutable exilé, n'avaient produit aucun résultat, et ce dernier malgré la teneur expresse du traité de Tanger, dressait insolemment sa bannière derrière la Mouilah, comme une menace perpétuelle pour les deux empires. Sa tente y devint un but de pèlerinage pour toutes les populations africaines. On venait de très loin pour baiser, pour charger de présents cette main tant de fois teinte du sang des Chrétiens. Plusieurs familles, des tribus entières fixaient momentanément leurs errantes demeures auprès du Sultan, emblème vivant de leur religion et de leur nationalité : l'Émir encourageait ces émigrations par ses intrigues, et en attendant mieux, il acquerrait des sujets, à la place du territoire que nous lui avions enlevé; importante conquête, dans un pays où jamais la terre ne manque à l'homme, et où l'homme manque constamment à la terre; une foule d'émissaires repartaient ensuite d'auprès de lui, chargés de lettres pour les nombreux partisans qu'il conservait encore dans toute l'Algérie; une vaste conspiration

fut bientôt ourdie pour l'insurger toute à la fois, et nos officiers n'avaient réussi qu'à en saisir quelques fils détachés, tant les Arabes sont naturellement réservés, tant leurs relations avec leurs vainqueurs étaient rares et contraintes ; c'était surtout chez les populations qui étaient venues à nous le plus facilement, et qui par conséquent avaient le moins souffert des maux de la guerre, que le complot comptait le plus d'adhérents. Les Arabes sont capables de tout souffrir, hors le repos et le bien-être ; depuis que nous n'agissions plus, leurs têtes fermentaient, et les mêmes hommes qui nous avaient servi fidèlement sur le champ de bataille, conspiraient depuis que la paix était rétablie : les Béni-Amer, en se réunissant au général Mustapha, en 1843, avaient précipité la chute d'Abd-el-Kader : ils se préparaient à combattre en 1845 pour hâter son retour : les généraux Bedeau et Cavaignac, successivement commandants de Tlemcen, avaient surveillé attentivement leurs menées et fait arrêter quelques-uns des chefs les plus compromis, sans pouvoir intimider les autres. Ces éléments de désordre se combinant avec d'autres précédemment rassemblés produisirent enfin une explosion qui, bien que promptement étouffée, et paraissant sans connexion avec l'état général du pays, n'en était pas moins effrayante par l'indomptable fanatisme qu'elle décélait chez ceux qui y prirent part.

Dans toutes les nationalités, quelque soit leur état social, leur religion, leur latitude, on rencontre des hommes doués d'une imagination ardente et inquiète, dont le propre est d'outrer l'esprit du milieu qui les entoure, que cet esprit soit religieux, patriotique ou anarchique; inhabiles à créer, mais puissants pour détruire, ils sont facilement comprimés dans une époque tranquille, et deviennent naturellement les chefs de toute révolution qui se prépare. Tels étaient ces puritains ou indépendants, qui, dirigés par Cromwel, précipitèrent du trône le roi Charles Ier d'Angleterre. Étrange analogie, depuis longtemps existait en Algérie, une secte imbue des mêmes principes, des mêmes tendances et portant le même nom, car ils s'appelaient eux mêmes les indépendants, en arabe Darkaouas; à la constitution aristocratique des Arabes, ils voulaient substituer la démocratie kabyle, aussi était-ce aux classes inférieures qu'ils s'adressaient surtout; connaissant l'énorme puissance de la religion sur les Musulmans, ils outraient avec ostentation toutes les pratiques extérieures de leur culte, en l'entremêlant de cérémonies bizarres et particulières; ils frappaient ainsi l'imagination du bas peuple, auprès duquel on est d'autant plus sûr de réussir, qu'on emploie des moyens plus extraordinaires et en apparence plus absurdes. Ils finirent par acquérir un tel ascendant dans la province d'Oran, qu'ils y balançaient le pouvoir des Turcs au commencement

de ce siècle; alors leur chef Ben-Chérif périt au milieu des vastes projets qu'il méditait, et ses partisans furent dispersés; ils n'en continuèrent pas moins à se propager dans l'ombre, et Abd-el-Kader qui trouvait en eux une influence rivale de la sienne, les combattit sans pouvoir les détruire; une haine commune les réunit ensuite contre les Français, et les émissaires de l'Émir trouvèrent constamment dans les Darkaouas des instruments dévoués et fanatiques de leurs projets, d'autant plus redoutables qu'ils savaient les envelopper d'un mystère impénétrable. Sur ces entrefaites, arriva de l'ouest chez les Ouled-Brahim, fraction des Beni-Amer, un Marabout publiant partout que l'Empereur du Maroc venait d'être renversé du trône, en punition de son alliance avec les chrétiens, que son successeur l'avait envoyé, lui, le serviteur de Dieu, pour chasser les infidèles de l'Afrique. Il promet à tous ceux qui voudront le suivre de les rendre invulnérables; les Ouled-Brahim s'enflamment et se décident à tenter un coup de main sur le poste de Sidy-Bel-Abbès établi au milieu d'eux; la plupart des Beni-Amer connaissaient leurs projets, mais ne voulurent pas les révéler, soit sympathie pour les conjurés, soit crainte de leur vengeance, soit manque de foi dans la réalité du complot; en effet au moment de l'exécution les Ouled-Brahim reculèrent, et 58 Darkaouas furent les seuls qui persistèrent jusqu'au bout dans leur folle entreprise; ils prirent jour

pour le 30 janvier; le chef de bataillon Vinoy qui commandait le camp de Sidy-Bel-Abbès, en était alors absent avec une partie de la garnison, pour punir un vol commis dans le voisinage; mais il ne paraît pas que cette circonstance ait été pour rien dans la détermination des conjurés; vers les dix heures du matin, ils se mettent en marche, leurs armes cachées sous leurs burnous, des bâtons dans leurs mains, sans apparence hostile. Ils étaient précédés de quelques enfants et récitaient des prières d'un air inspiré; ils arrivent ainsi en vue des soldats dont leur étrange physionomie excite la risée; la sentinelle qui gardait l'entrée du poste veut la leur interdire, sans cependant user de violence; alors un arabe s'approche comme pour lui parler et l'étend mort d'un coup de fusil; à ce signal ses compagnons saisissent leurs armes, se précipitent dans la redoute, attaquant tout ce qui se trouve sur leur passage; ils se portent droit au logement du commandant, tuent le factionnaire qui veillait à sa porte et envahissent l'intérieur. Mais les Français revenus de leur premier étonnement avaient promptement saisi leurs armes; officiers et soldats fondent sur l'ennemi; une lutte acharnée s'engage, et la bravoure et la supériorité du nombre ont bientôt vaincu le fanatisme de ces misérables; ceux qui échappent aux premiers coups veulent fuir par où ils sont entrés; heureusement que le passage était gardé. Alors ils essaient de franchir les parapets; mais, là encore,

ils trouvent une rangée de baïonnettes, maniées par des hommes dont ils n'ont point de grâce à attendre. Ils se font tuer jusqu'au dernier; 58 Darkaouas étaient entrés dans la redoute, et 58 cadavres furent comptés sur la place. Le commandant Vinoy, averti par un coup de canon, arrive enfin, ne comprenant rien à ce qui venait de se passer. Chemin faisant, il avait rencontré deux Adouars en pleine émigration, mais qui ne renfermaient que des femmes et des enfants. Il les ramenait au camp, sans avoir éprouvé de résistance; c'étaient les familles des malheureux qui venaient de se faire massacrer. On chercha, mais en vain, à en obtenir quelques éclaircissements. Les femmes, mises en présence des cadavres encore palpitants de leurs maris, ne manifestèrent aucune émotion, et affectèrent de ne pas les reconnaître. Il était important cependant de savoir d'où provenait un acte si extraordinaire. Le commandant Walsin-Esterhazy, chef du bureau arabe d'Oran, fut envoyé sur les lieux pour faire une enquête. Il était au courant des habitudes et du caractère des indigènes, et parvint à découvrir la majeure partie de la vérité. Les Ouled-Brahim furent désarmés; on leur enleva leurs chevaux de guerre et tous leurs moyens de transport; ordre leur fut donné de camper toujours à portée du camp français. Enfin, pour dernière mesure, on changea leur Caïd, et cette échauffourée, sans analogue dans nos guerres d'Afrique, finit aussi rapidement qu'elle avait commencé; seu-

lement, une partie des Beni-Amer parvint alors à s'échapper, et rejoignit Abd-el-Kader sur les bords de la Mouilah.

Tout était donc tranquille quand, deux mois après, le maréchal Bugeaud, de retour de France, reprenait son commandement à Alger, annonçant l'espérance d'envahir prochainement la grande Kabilie. Il ne se doutait guère alors que toutes les forces des provinces d'Alger et d'Oran seraient bientôt à peine suffisantes pour garder leurs anciennes conquêtes. Les complots d'Abd-el-Kader n'avaient presque au contraire aucune ramification dans la province de Constantine, dont le calme ne se démentit pas. Son Gouverneur, le général Bedeau, en profita pour étendre dans le printemps 1845 la domination française sur les monts Aurès. Nous allons d'abord jeter un coup d'œil sur son expédition pour n'avoir plus à nous occuper que des événements bien plus importants, qui se passèrent dans l'ouest de la régence.

Le duc d'Aumale, pendant son gouvernement de Constantine, avait noué quelques relations avec les montagnards de l'Aurès, que le colonel Lebreton, commandant à Batna, avait eu mission de suivre. Elles n'eurent aucun résultat à cause de l'influence d'Achmet-Bey et de l'ancien Kalifat d'Abd-el-Kader, retiré chez eux, comme nous l'avons précédemment raconté. Le successeur du duc d'Aumale

reçut l'ordre d'employer la force, puisque la persuasion avait échoué. Il partit de Batna, le 1er mai 1845, s'avançant vers l'est; il soutint quelques heureux combats, obtint plusieurs soumissions et parvint le 4, à Médina, point central de ces montagnes, où il établit un dépôt d'approvisionnements à portée des troupes pendant tout le reste de son expédition. De là, inclinant un peu au sud, toujours en combattant, il s'empara d'Aydroussa, village Kabyle, qui fût livré aux flammes, pour punir les habitants de leur hostilité. Après cette exécution, toute résistance sérieuse cessa. Le général Bedeau parcourut la chaîne entière de l'Aurès, recevant des soumissions, exigeant des contributions, dont le total monta à 120,000 francs. Il traversait un pays pauvre, montagneux, difficile. L'industrie des habitants y a fait de grands efforts pour vaincre la stérilité du sol; le fond des vallées y est bien cultivé, et nourrit de nombreux arbres fruitiers, principale ressource du pays, et que les Français ménagèrent avec soin. Cette expédition, qui fit sentir à ces contrées éloignées la force de la France, pouvait passer plutôt pour une reconnaissance que pour une conquête bien réelle; elle était terminée le 21 juin, jour auquel le général Bedeau rentrait à Batna.

La conquête ou la reconnaissance de l'Aurès réalisait l'un des projets favoris du maréchal; mais, sans aller chercher des ennemis aussi loin, il

existait à trente lieues d'Alger, un foyer d'hostilité trop négligé, d'où partit l'étincelle qui devait rallumer un vaste incendie. Dans la partie ouest du Dara, tout le long de la mer, au milieu de rochers encore inexplorés, deux ou trois petites tribus étaient restées en dehors de la domination française. On espérait qu'enlacées par des populations soumises, elles finiraient par reconnaître leur faiblesse, implorer notre protection, ou du moins qu'elles s'abtiendraient de toute manifestation malveillante. Il n'en fut rien; bravant hautement une force qu'elles n'avaient pas éprouvée, elles offraient un asile à tous les brouillons arrivant de l'ouest, et répandaient autour d'elles une atmosphère d'inquiétude et d'hostilité; le pont de pilotis jeté sur le Chélif, qui permettait à la division de Mostaganem de surveiller ces turbulents montagnards, ayant été emporté par les crues de l'hiver, le champ resta libre aux agitateurs, et une misérable jonglerie donna la première impulsion à la révolte préparée de longue main. Le principal instigateur en était un homme, à peine âgé de vingt-cinq ans, nommé Mohamet-Ben-Abdala, devenu depuis si célèbre sous le nom de Bou-Maza. Issu d'une famille illustre du Maroc, qui faisait remonter son origine jusqu'au fondateur de l'Islamisme, il s'était fait remarquer dès son enfance par son enthousiasme religieux. A dix-huit ans, un Derviche lui prédit qu'il était destiné à purger l'Afrique de la présence des infidèles. Dès lors, toutes

les pensées du jeune Chérif, c'est-à-dire du descendant du prophète, n'eurent plus qu'un seul but, l'accomplissement de sa mission. Affilié à la secte des Mouley-Abd-el-Kader, une de ces corporations religieuses qui ont tant d'empire sur les Musulmans de la Régence, il la parcourut tout entière, soufflant dans toutes les âmes le feu dont la sienne était animée. Caché sous le sale costume d'un prédicateur vulgaire, il séjourna trois ans dans le Dara, étudiant les hommes et les choses avec une profondeur bien rare dans un âge aussi tendre. Dans le courant d'avril 1845, il se présente dans une assemblée de Kabyles, et leur prêche la guerre sacrée. Un chef l'engage à porter ailleurs ses prédications, et à ne pas attirer dans leur pays le fléau de la guerre; le prophète, comme tous ses pareils, promet une victoire certaine, se prétend invulnérable, et pour toute preuve, engage le chef Kabyle à faire feu sur lui. Ce dernier s'y décide après quelque hésitation, son fusil ne prend pas; nouvel essai de la part d'un assistant, même résultat. Alors plus de doute, voilà le prophète qui doit faire triompher la cause de l'Islamisme; on lui arrache ses haillons, on le recouvre des plus beaux habits qu'on peut trouver; on le porte en triomphe à travers le pays, et tous les habitants se réunissent pour marcher contre les Chrétiens. Le prophète se faisait suivre d'une chèvre, dont le lait, disait-il, pourrait nourrir tous les combattants pendant le temps de la guerre. De là lui vint le nom de *Bou-Maza*, le père de la chèvre, qui devint bientôt

si fameux. La nouvelle de l'insurrection, comme un coup électrique, remue tout le Dara ; les habitants de Mazouna eux-mêmes, naguère si hostiles à l'Émir, se joignent en partie aux insurgés. Nos Caïds sont décapités dans l'exercice de leurs fonctions : quelques Français, surpris loin des leurs, sont massacrés. Le 18 avril, un bataillon de chasseurs d'Orléans, fort de 370 hommes, et commandé par M. Canrobert, essuie aux environs de Ténez, les premiers coups d'une multitude fanatisée. Entouré par 2,000 Kabyles, après deux jours de combats, il parvient à se dégager ; mais avec une perte aussi nombreuse que celle éprouvée à la bataille de l'Isly. Cinq jours après un autre bataillon, chargé de la correspondance entre Ténez et Orléansville, eut à combattre constamment pendant toute la route pour s'acquitter de sa mission. Triomphant de ses succès dans le Dara, Bou-Maza vole dans l'Ouarensériş, qui renfermait à peu près les mêmes germes de révolte, et ses pas allument partout l'incendie. Au même moment, un mouvement ayant des ramifications dans toute la contrée entre le Chélif et la Mina, éclate chez les Sdamas, et les émissaires de l'Émir, redoublant d'activité, inondent toute l'Algérie de ses lettres et de ses promesses de retour. Cependant la masse de la population resta tranquille, et quelques assassinats signalèrent seulement l'agitation des esprits, dans les tribus qui ne prirent point part à l'insurrection. Le Gouverneur remettant à un autre moment

ses projets sur la Kabylie, et laissant aux commandants de Ténez, d'Orléansville et de Cherchel le soin de réduire le Dara, marcha en personne contre l'Ouarenséris; et, le 5 mai 1845, il entrait dans le territoire insurgé. Au premier aspect, il lui parut vide d'habitants. Malgré leur fanatique ignorance, les Kabyles avaient éprouvé trop de fois la force de nos armes pour ne pas les redouter; ils s'enfuyaient sans essayer de combattre. Plusieurs mêmes restèrent chez eux et demandèrent grâce; mais le Gouverneur, si souvent trompé par leurs promesses, avait résolu cette fois de ne leur pardonner qu'autant qu'ils livreraient leurs armes. Jamais les Turcs n'avaient employé une pareille mesure; ils étaient trop faibles en infanterie pour pénétrer profondément ces sauvages retraites. Aussi les révoltes des Kabyles, contre leurs anciens maîtres, rempliraient-elles plusieurs volumes. Les conditions si nouvelles et si pénibles du maréchal, furent d'abord très mal reçues des montagnards. Les plus ardents voulurent combattre et perdirent une soixantaine d'hommes; ils finirent enfin par s'exécuter. Le Gouverneur reçut plus de 2,000 fusils, dont il envoya la majeure partie à Orléansville, après avoir brisé les plus mauvais. Il fit dresser ensuite une liste de plusieurs individus, signalés comme les incorrigibles instigateurs de tous les désordres, et ordre fût donné de les saisir partout où on les trouverait pour les envoyer en France. Il laissa enfin le soin aux généraux Bour-

jolly et Reveu le soin de compléter le désarmement de tout le territoire, et revint à Alger reprendre les rênes du gouvernement.

Les insurgés de Dara furent plus difficiles à réduire. Bou-Maza y avait établi son quartier-général, et sa présence lui conservait un ascendant que ses revers successifs auraient dû cependant lui faire perdre. M. de Saint-Arnaud, commandant d'Orléansville, marcha contre lui les premiers jours de mai, avec la mission de n'accorder le pardon aux tribus soulevées, que lorsqu'elles auraient livré 4,900 fusils, montant de cette contribution de nouvelle espèce, à laquelle les avait condamnées le gouverneur. Les premières opérations de M. de Saint-Arnaud amenèrent la soumission des Beni-Hidja, qui livrèrent 600 fusils; il rencontra ensuite une grande bande d'insurgés, commandés par Bou-Maza lui-même, les battit le 20 et 21 mai, leur tua 400 hommes, leur prit beaucoup de femmes, d'enfants et de bestiaux, sans pouvoir les soumettre. Ces deux combats ne lui avaient coûté que trois ou quatre hommes. De retour à Orléansville, le 25, il y trouva le gouverneur qui était venu y faire une apparition pendant ses opérations dans l'Ouarensériz, et en reçut l'ordre de pousser la guerre avec un surcroît d'énergie et d'activité. On lui adjoignit le colonel Pélissier, commandant une nouvelle colonne. Celui-ci ayant à ses ordres le Kalifat Sidi-Arribi, dont les possessions s'étendaient sur

les bords du Bas-Chélif, devait descendre cette rivière, puis remonter au nord pour prendre à revers, en tournant à l'est, toute cette chaîne de montagnes dont les versants du nord regardent la mer, et où les Français n'avaient encore jamais paru. M. de Saint-Arnaud, partant de Ténez, marchait à sa rencontre en s'avançant vers l'ouest; celui-ci exécutant la tâche dont il était chargé, rencontra le 31 mai le Chérif Bou-Maza, marchant à la tête d'un nombreux rassemblement de tribus. Il le bat, lui tue une centaine d'hommes, disperse sa troupe, et parvient au lieu du rendez-vous. Le colonel Pélissier n'avait pas obtenu des succès si rapides : il opérait vers le Bas-Chélif, quand le Kalifat Sidi-Arribi, qu'il avait avec lui, apprit que Bou-Maza, déjà rétabli de sa défaite du 31 mai, a juré de détruire la belle habitation que la famille des Arribi possédait sur la rive droite du Chélif, au sud-ouest de Mazouna; avec les cavaliers arabes qu'il avait à ses ordres, le Kalifat marcha au secours de l'héritage de ses pères, et, le 11 juin, battit si complètement le Chérif, que celui-ci, vaincu pour la quatrième ou cinquième fois, cessa dès lors de tenir la campagne. Cette journée eut cela de remarquable que pas un Français n'y prit part. Le colonel Pélissier profita des succès de son lieutenant indigène, et poursuivit à outrance les populations rebelles, démoralisées par le dernier échec; il parvint ainsi chez les Ouled-Rhias, petite tribu qui n'avait jamais voulu se soumettre, parce

qu'elle possédait sur son territoire un lieu de refuge jusqu'alors inexpugnable. Recueillons-nous un instant avant de raconter un épisode si tristement célèbre.

Les parties montagneuses de l'Algérie renferment un grand nombre de grottes, dont les populations voisines s'étaient fait de véritables forteresses; du temps des Turcs, elles s'en servaient fort souvent pour refuser l'impôt, et quand la cavalerie du gouvernement se présentait pour l'exiger, elles se retiraient dans leurs cavernes, où l'on ne savait pas les forcer; un prestige superstitieux avait fini par s'attacher à ces sauvages retraites. Les indigènes s'y croyaient à l'abri de toute puissance humaine. Abd-el-Kader, lui-même, l'avait éprouvé à l'égard des Sbéas qui, deux fois en révolte contre son autorité, s'étaient réfugiées dans leurs grottes, où il ne parvint à les réduire qu'en les faisant bloquer par les tribus voisines, qui lui étaient dévouées. Les Français parcourant rapidement le pays pour le soumettre, toujours pressés par le manque de vivres ou le besoin de combiner leurs mouvements, ne pouvaient employer un pareil moyen et avaient imaginé d'enfumer ces cavernes pour forcer les défenseurs à en sortir. D'autres fois on les attaquait à force ouverte, et l'on perdait bien assez de monde, surtout des officiers, qui étaient toujours les premiers à se jeter au fond de ces obscures et difficiles repaires. A l'arrivée

du colonel Pélissier chez les Ouled-Rhias, une partie de la tribu, après bien des hésitations, finit par se soumettre; les autres se retirèrent dans leurs grottes, où ils avaient déjà envoyé leurs familles et leurs troupeaux. L'entrée en était située au fond d'une gorge étroite, formée par des rochers à pic de plus de cinquante mètres de haut, entre lesquels on ne peut s'avancer qu'homme à homme; une compagnie de grenadiers s'y engagea dans la matinée du 18 juin 1845, essuya une décharge meurtrière, et fut forcée de rétrograder. Insister davantage eût été folie; tout le corps français eût été détruit avant d'enlever une pareille position. Un ruisseau qui traverse les grottes, les vivres abondants que les Kabyles y avaient entassés, leur permettaient d'y soutenir un blocus de plusieurs semaines, et les moments du colonel étaient comptés. Il envoya des parlementaires indigènes, qui furent reçus à coups de fusil, et l'un d'eux fut tué. M. Pélissier, après bien des hésitations, résolut alors d'employer le moyen recommandé par le gouverneur dans les cas extrêmes; mais la suite prouvera jusqu'à l'évidence qu'il voulait seulement forcer les assiégés à se rendre, et non pas les détruire. Il fit faire des fascines qu'on entassa devant l'ouverture des grottes, en les jetant du haut des rochers; les Ouled-Rhias essayèrent d'abord de les retirer, mais gênés par les coups de fusil d'un détachement qu'on avait mis en embuscade, et encombrés par la grande quan-

tité des fascines qui arrivaient sans cesse, ils durent renoncer à cette opération ; de la même manière, on fit tomber des gerbes de feu, et l'on alluma cette immense amas de bois, qui brûla toute la journée du 28 juin.

Alors on entendit dans l'intérieur un tumulte effroyable formé de cris, de gémissements, de coups de fusils ; les assiégés commençant à être suffoqués, délibéraient sur le parti qu'ils devaient prendre : la délibération dégénéra en combat, les plus violents l'emportèrent, et il fut résolu qu'on se défendrait jusqu'à la mort ; espérant que l'ennemi finirait par se rendre, le colonel suspendit le feu et l'on recommença les pourparlers : le 19, à neuf heures du matin, un Kabyle s'échappa à travers le foyer encore brûlant, et vint offrir sa soumission ; on le renvoya vers les siens, pour leur dire que les assiégés ne seraient point regardés comme prisonniers de guerre, que leurs personnes et leurs biens seraient scrupuleusement respectés, mais qu'ils devaient se rendre et livrer leurs armes ; Les Ouled-Rhias refusèrent, rentrèrent dans leurs grottes et recommencèrent la fusillade sur les Français et sur ceux des leurs qui tentaient de s'échapper. Trois heures leur furent laissées pour réfléchir encore. Enfin, le 19 dans la soirée, le feu fut rallumé et alimenté toute la nuit ; un vent violent et qui portait les flammes directement dans les grottes, souffla sans relâche. Bien-

tôt les cris, les détonations d'armes à feu recommencèrent. Qui peindra les scènes épouvantables qui se passaient alors aux entrailles de la terre? à chaque instant on s'attendait à voir les Ouled-Rhias s'élancer à travers les flammes et demander grâce; il n'en fut rien. Peu à peu les cris s'appaisèrent, les détonations cessèrent et l'on n'entendit plus que le pétillement des flammes à travers les bois verts et par intervalle le craquement des rochers que la violence du feu faisait éclater.

Le drame marchait rapidement vers son horrible dénoûment; mu enfin par un sentiment de pitié, le colonel ordonna, vers une heure après minuit, de cesser d'alimenter le feu; mais le brasier était si ardent qu'on ne put le franchir que vers les quatre heures du matin. Le détachement qui pénétra le premier dans la grotte espérait trouver les Ouled-Rhias domptés mais non détruits. Dès l'entrée, une odeur cadavéreuse et sans analogue fit pressentir une catastrophe : des débris de vêtements encore en flammes, des bestiaux calcinés obstruaient le passage. Au fond d'un réduit étaient amoncelés des corps entièrement nus et dont les membres disloqués annonçaient les convulsions d'une mort affreuse; presque tous avaient le visage tourné contre le sol pour y respirer un reste de fraîcheur; le sang leur sortait par la bouche et les narines. Parmi eux se trouvaient plusieurs femmes serrant encore leurs enfants

dans leurs bras ; on compta en tout plus de 800 individus; 760 avaient cessé de souffrir, les autres respiraient encore. On s'empressa de les extraire de cet infernal réduit; vingt expirèrent en revoyant la lumière.

En apprenant ces tristes détails, le colonel fut atterré ; il se refusa d'abord à y croire, mais forcé de se rendre à l'évidence, il se sentit frappé d'une déplorable célébrité qu'il avait pressentie, sans savoir comment l'éviter. Il donna ses ordres pour que les malheureux qui survivaient à tant de souffrances fussent traités avec tous les soins possibles. Une dizaine furent bientôt en état d'être remis en liberté ; autant restèrent quelque temps malades à l'ambulance.

La résistance du Dara finit avec celle des Ouled-Rhias : toutes les tribus frappées d'épouvante s'empressèrent d'apporter leurs armes. Cependant les 4,900 fusils exigés d'abord par le gouverneur pour le canton ouest, ne purent être complétés parce qu'il parut évident que plusieurs tribus n'en possédaient réellement pas le chiffre auquel elles avaient été primitivement taxées. Bou-Maza poursuivi de retraite en retraite, accablé des plaintes de tous les malheureux qui l'accusaient de les avoir trompés, abandonna le Dara pour se réfugier dans l'Ouarenséris ; il n'y fut pas plus tranquille. L'aga des Sindjès, Hadj-Ahmet, le traqua sans paix ni

trève, lui enleva sa tente, ses bagages ; et enfin, n'ayant plus à sa suite que deux ou trois partisans, Bou-Maza revint sur la rive droite du Chélif, se cacher chez les Sbéas. Cet Hadj-Ahmet, que nous voyons défendre si activement nos intérêts, était un homme d'une naissance obscure, mais d'une grande réputation de bravoure, que le gouverneur au commencement de 1843, avait nommé Aga des Sindjès et d'une partie de l'Ouarenséris. Alors nos troupes soumettaient, pour la seconde fois, les deux rives du Chélif, et les grandes familles indigènes, en possession depuis des siècles de gouverner leurs compatriotes, ou quittaient le pays, ou se montraient constamment hostiles ; force fut donc à l'administration française de choisir ses agents musulmans parmi des plébéïens peu influents ; Hadj-Ahmet, du reste, se montra digne du rang auquel il semblait que son origine ne l'avait pas destiné ; il aimait les Français et leur savait gré de l'avoir distingué au milieu de la foule pour l'élever au-dessus de ses concitoyens. Mais le zèle qu'il montrait pour notre service lui avait fait beaucoup d'ennemis. Malgré notre soutien toujours énergique, son influence avait peu grandi ; hors de sa présence, ses administrés eux-mêmes ne le nommaient qu'avec mépris ; c'était toujours pour eux Ahmet le parvenu.

Le calme paraissant rétabli dans toute la province, Hadj-Ahmet désira pour épouse à son fils

une jeune fille appartenant à une famille illustre de la petite ville de Mazouna ; le pouvoir dont il était revêtu le fit agréer, mais l'orgueil des Arabes s'en indigna, et Bou-Maza saisit cette occasion de rallumer des passions comprimées mais non éteintes ; jurant de se venger de cet indigne persécuteur devant lequel il s'était vu forcé de fuir, lui le descendant de Mahomet, il parvint à faire entrer dans ses projets une portion des Sbéas, qu'on croyait non-seulement soumis de bonne foi, mais encore hors d'état de rien entreprendre, par suite des pertes nombreuses qu'ils avaient essuyées. Pendant ce temps, Ahmet avec sa famille célébrait à Mazouna un hymen qui devait lui coûter la vie. Il revenait avec une brillante cavalcade, et la jeune épouse qu'il conduisait à la tente de son fils, les armes n'étaient chargées qu'à poudre pour exécuter les détonations avec lesquelles les Arabes célèbrent toutes leurs joies, quand il aperçut au défilé de Méran, un groupe d'Indigènes à la tête desquels marchaient deux cavaliers en burnous rouges; cette couleur étant celle des soldats du Caïd des Sbéas, il crut que ce chef venait rendre hommage à sa belle-fille, et le malheureux se trouvait en face de Bou-Maza, à la tête des conjurés; arrivés à portée, les Sbéas font feu presque à bout portant : Ahmet tombe avec douze des siens, le reste se dissipe sans combattre ; la jeune mariée, la fille d'Ahmet, tous ses bagages, sont la proie des meurtriers. Trente Spahis à la solde de France,

que le commandant d'Orléansville avait donné à l'Aga pour lui faire honneur, essayèrent seuls de résister ; mais trop peu nombreux, ils perdirent plusieurs des leurs et furent forcés de se retirer. Ahmet, couché sur le gazon, respirait encore ; il serrait la main de sa fille chérie et lui disait adieu, car il avait enfin reconnu Bou-Maza et savait qu'il n'avait point de grâce à attendre ; déjà les Sbéas allaient lui couper la tête, lorsque Bou-Maza, pour rendre sa vengeance plus cruelle, arrête ses Seïdes et reproche au blessé son alliance avec les Français ; la réponse d'Ahmet ne démentit ni son courage ni sa loyauté. Pour en finir, Bou-Maza appuie son pistolet sur la tête d'Ahmet et lui fait sauter la cervelle entre les bras de sa fille.

A peine le sang de notre brave et malheureux allié était-il refroidi, qu'il fut vengé par le commandant Manselon ; cet officier qui commandait un poste établi au marché des Beni-Ourack, par une marche de nuit, surprit et saccagea deux Adouars appartenant aux Sbéas coupables. Quelques jours après, Bou-Maza, à son tour, dévasta les Ouled-Farès, aux portes d'Orléansville ; le pays devenait inhabitable pour tous les partis ; trois colonnes françaises furent mises en mouvement contre ce terrible chef de partisans qui se jouait de toutes ses défaites : fuyant devant l'une d'entre elles, poursuivants et poursuivis étaient également hors d'haleine, quand un seconde colonne,

par un heureux hasard, se présenta pour relayer la première; il semblait cette fois que Bou-Maza ne pouvait échapper; son frère, tous ses principaux partisans venaient d'être tués à ses côtés; il se jette dans des chemins épouvantables, perd tous ses bagages, mais sauve encore une fois sa tête. Il reparait bientôt sur les bords de la mer, chez les Ouled-Younès, à la tête d'une centaine de cavaliers. Le lieutenant-colonel d'Allonville avec ses spahis, exécute une marche de nuit pour le surprendre; Bou-Maza prévenu, se sauve avec une de ses femmes sur un rocher que les chevaux des spahis ne peuvent gravir; tout ce qu'il avait pu réunir de nouveau fut enlevé par M. d'Allonville. Alors fut délivrée la fille d'Hadj-Ahmet, qui donna tous les détails sur la mort de son héroïque père.

Les trois colonnes françaises ne sachant plus où chercher Bou-Maza, avaient dirigé leurs efforts contre la fraction hostile des Sbéas, qui se retirèrent dans leurs fameuses grottes. Comme tout le pays était alors à peu près tranquille, on eut le temps de les y bloquer, sans s'aider du moyen qui venait d'avoir un si résultat essai chez les Ouled-Rhias; on essaya de miner le rocher, pour traquer ces derniers insurgés; une explosion en tua plusieurs; le reste, effrayé, se rendit. Plus coupables que les malheureux Ouled-Rhias, ils furent bien moins sévèrement punis.

Les succès de Bou-Maza, comme prédicateur de la guerre sainte, lui avaient suscité une foule d'imitateurs, qui se disaient ses lieutenants, prenaient quelquefois son nom, et ne manquaient pas de grouper une multitude ignorante, qui courait à l'envi se faire massacrer à leur suite. Presque chaque tribu avait alors son Chérif, offrant tous la même physionomie morale, mélange d'ambition de patriotisme et de religion. Moins heureux que leurs chefs, presque tous ces prophètes eurent une fin tragique. Un des moins malheureux fut un nommé Mohammet-Ben-Saïd, qui prêchait à l'est de Ténès : battu et poursuivi par le colonel Ladmirault dès le commencement de la guerre, il vint rejoindre Bou-Maza, et l'on n'en entendit plus parler; un second, du nom de Ben-Aïcha, ancien porte-drapeau d'Abd-el-Kader, homme résolu et énergique, tenta un mouvement à une journée de Miliana, au centre du Dara. Il y rencontra notre aga Goberini, qui s'empara de sa personne, le laissa échapper, le reprit, et cette fois pour plus de sûreté lui fit couper la tête ; reconnaissable à une blessure que Ben-Aïcha avait reçue sous les murs de Blida, elle fut exposée aux portes de Cherchel, comme exemple à tous ceux qui seraient tentés de l'imiter.

Un troisième prophète eut un sort encore plus funeste : après une vaine tentative d'insurrection

chez les Beni-Zug-Zug, il porta vers la fin d'août ses prédications chez les Beni-Ménacer, et leurs voisins les Beni-Ferrats. Le commandant de Cherchel dépêcha sur-le-champ 350 hommes pour dissiper le rassemblement avant qu'il eût le temps de se grossir. L'aga des Beni-Ménacer marchait avec la colonne française ; la rencontre eut lieu le 6 septembre, sur les bords du Misselmoun ; les insurgés réunissaient 800 hommes. Les Français les attaquèrent à la baïonnette, et un combat très vif s'engagea ; déjà nous avions 5 hommes tués et 22 blessés, quand l'aga des Beni-Ménacer et un officier de spahis s'avancèrent au milieu des combattants, et reprochèrent aux révoltés toute la folie de leur conduite. À leur voix, le feu s'arrête ; le rassemblement se dissipe, et 27 Kabyles des plus résolus saisissent cet homme sous les ordres duquel ils venaient de combattre, et le conduisent pieds et poings liés à Cherchel. On pardonna aux insurgés, et le Chérif, traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort à l'unanimité, subit le 22 septembre sa peine aux lieux mêmes où il avait prêché la révolte.

Le printemps de 1845 venait de voir publier un traité entre la France et le Maroc, complémentaire de celui de Tanger, et qui fixait d'une manière positive la frontière des deux territoires; tout le désert d'Oran nous y était attribué, et, en effet, il avait toujours fait partie de l'Algérie;

mais nos armes n'y avaient jamais pénétré; les populations affectaient non-seulement d'y braver notre autorité, mais elles insultaient sans cesse le territoire soumis, en poussaient les habitants à l'émigration, et réussissaient souvent à entraîner des gens trop bien disposés à les écouter; elles étaient soutenues dans leurs tentatives par des réguliers d'Abd-el-Kader, établis au milieu d'elles, et au moyen desquels l'Émir comptait relever son drapeau dans cette partie reculée de notre territoire. Contre de pareils ennemis, l'offensive était la meilleure sinon la seule défense; en conséquence, le général Lamoricière confia un détachement au colonel Géry, avec mission de leur faire sentir enfin les maux de la guerre; dans le courant d'avril 1845, le colonel arriva d'abord à Stitten, sans éprouver de résistance. Les habitants de cette petite ville située au milieu des sables, se dispersèrent d'abord à l'arrivée des Français, puis rassurés par leur exacte discipline, ils rentrèrent dans leurs habitations et acceptèrent toutes les conditions qu'on voulut leur imposer. Plus au sud encore, les Ouled-Chigr maintenaient une apparence hostile; le colonel résolut de pousser jusqu'à Brizina, à vingt lieues sud-ouest de Stitten. Le 27 avril 1845, il était devant Ressoul, position intermédiaire dont les habitations furent scrupuleusement respectées; il eut ensuite un petit combat à soutenir pour franchir un passage fort étroit entre deux rochers qui sont les véri-

tables limites du désert; le 30 avril, il occupait Brizina, dont il fit sauter le fort; les habitants de cette bourgade qui s'étaient montrés hostiles, furent pillés et finirent par faire un acte de soumission fort équivoque; le colonel eut un second combat à soutenir pour revenir sur ses pas. Quoique constamment vainqueur, il n'obtint que peu de soumissions, et fut ramené dans l'intérieur de nos lignes par le manque de vivres; il avait pénétré jusques sous le parallèle de Tuggurt, à plus de cent vingt lieues de la côte.

Pendant que les fureurs de la guerre dévastaient toute l'Algérie, l'Émir, tranquille sur les bords de la Mouilah, suivait d'un œil attentif les progrès d'un incendie qu'il avait allumé; trop habile pour se compromettre imprudemment dans la lutte, il se borna d'abord à recueillir les nombreux émigrés qui venaient grossir ses forces, et à prodiguer des encouragements et des promesses de retour aux malheureuses populations qui se faisaient tuer pour lui. Enfin, arriva le moment qu'il jugea favorable pour entrer lui-même en lice, et dans le commencement de mai, un avis du Caïd d'Ouchda, prévint l'autorité française qu'Abd-el-Kader était parti pour le sud avec tous les cavaliers qu'il avait pu réunir, et dont on ne précisait pas le nombre; il était le 11 mai aux puits de Mangourra, puis tournant les Schots par le sud pour marcher à couvert des troupes françaises, il tomba

comme la foudre sur Stitten, et en massacra les habitants pour les punir de leur récente soumission au colonel Géry. Il se dirigeait ensuite vers les sources de l'Oued-el-Abd, espérant traiter de même les Harars, quand un mouvement du général Lamoricière arrêta ses progrès. Il erra quelque temps sur les limites du Tell, cherchant une trouée pour y pénétrer, vivant de ses prises, et quand cette ressource lui manquait, s'imposant de gré ou de force à l'hospitalité des Hamians, grande tribu qui erre sur les rives méridionales des Schots. La partie est de la tribu qui avait déjà ouvert des relations avec nous, finit par se lasser de ses exigences. L'Émir, fit arrêter leurs chefs, mais les Hamians-Chéragas, prenant une attitude de plus en plus menaçante, il s'aperçut qu'il était allé trop loin et relacha ses prisonniers, en colorant cet acte d'un vernis de clémence qui ne trompa personne; chaque jour il découvrait que la place devenait plus en plus dangereuse pour lui; les populations du Tell qu'il avait en face ne lui donnaient aucun signe de sympathie, contenues qu'elles étaient par les bonnes dispositions du général Lamoricière, campé sur les bords du désert et y récoltant en même temps des foins qui sur ces hauts plateaux sont d'excellente qualité. Tout-à-coup la nouvelle se répandit que le Caïd d'Ouchda allait attaquer la Smala de l'Émir, que les frontières du Maroc allaient être fermées aux réfugiés algériens. Alors Abd-el-Kader, menacé sur ses derrières, re-

doutant quelque trahison de la part de ses hôtes, chez lesquels il attirait la guerre et la famine, prit son parti : il réunit toutes les familles qui voulurent le suivre, et reprenant le chemin de l'ouest, il était de retour à la fin de juin à sa Deïra, que ses récentes acquisitions portèrent à 6,000 tentes, pouvant fournir 3,000 combattants, la plupart cavaliers; il y devint le point de réunion de tous les avanturiers marocains, ce qui augmenta encore ses forces; sa présence en face de nos frontières de l'ouest, y entretenait une sourde fermentation que nous verrons bientôt se changer en guerre ouverte.

Le colonel Géry, depuis son retour du désert d'Oran, était resté en observation à Frenda, dont il travaillait à réparer l'enceinte. Dans sa course au sud-ouest, il était entré en relation avec les Hamians-Chéragas, que d'anciennes inimitiées empêchaient de s'approvisionner dans le Maroc. L'apparition d'Abd-el-Kader avaient comprimé les bonnes dispositions des Hamians à notre égard, sans les détruire. A peine l'Émir fut-il parti pour l'ouest, que les mêmes chefs, qui sortaient de ses fers, écrivirent au colonel pour le prier de favoriser par un mouvement le désir qu'ils avaient de se mettre tout-à-fait sous la protection de la France. Sans perdre un instant, le colonel se porta à la pointe du Schot-Chergui, ou Schot de l'est au lieu dit Guétifa; il y fut rejoint par un rassemblement

de 7 à 8,000 individus, qui venaient se jeter entre ses bras : 200 cavaliers très bien montés formaient leur escorte. L'alliance fut célébrée par une grande fantasia, à laquelle assistèrent les femmes des principaux Hamians, portées sur leurs chameaux, dans de riches palanquins, qui les cachaient à tous les regards. Leur époux se reconnurent vassaux de la France, furent investis de leur pouvoir en son nom, et donnèrent des bestiaux à titre de tribut.

Le lendemain 28 juin, toute cette population, marchant à la suite de la colonne française, s'avança au nord pour s'approcher des bords du Tell, après lesquels elle soupirait depuis longtemps. On leur assigna des campements entre Freda et les sources de l'Oued-el-Abd, de manière à relier les Harars aux Assassenas, et à compléter la ligne des tribus alliées, qui devaient fermer le pays cultivé aux incursions des habitants des déserts, toujours avides de visiter les pays à silos. Fruenda, rebâti et fortifié, devait être un lieu de dépôt et de protection pour toutes les tribus amies, et servir au besoin de point de ravitaillement pour les troupes françaises.

Quatre jours après que les Hamians-Chéragas eurent cimenté leur alliance avec les Français, leurs frères de l'ouest, moins sages et moins heureux, essuyèrent une razzia ruineuse de la part du général Cavaignac. Ils furent poursuivis à travers

le Schot, alors à sec, jusqu'à une lieue des rives méridionales, et rejetés dans une saison brûlante au fond des sables inhospitaliers du Sahara.

Nous n'avons rien dit encore de la portion est de la province d'Alger, qui cependant avait alors ses troubles et ses combats. Dans ses plans, pour insurger toute l'Algérie, Abd-el-Kader comptait se faire un appui des montagnes insoumises de la Kabylie, où ses partisans les plus dévoués avaient constamment trouvé un asile, où son Kalifat Ben-Salem jouissait d'une grand influence. Ce dernier possédait un cachet de son maître, ou du moins plusieurs lettres signées en blanc de son sceau, et s'en servait pour répandre comme arrivant de l'ouest les nouvelles vraies ou fausses qu'il jugeait les plus favorables à ses projets. Ses intrigues embrassaient la partie du Titery, au sud du Sébaou, appelée le Dira, du nom d'une montagne, canton d'autant plus accessible à la révolte, qu'il avait été conquis presque sans coup férir. Il était alors dominé par un nommé Bou-Chareg, qui avait résisté à tous les efforts essayés par le Gouverneur pour se l'attacher. Ben-Salem y réussit beaucoup mieux, et ces deux hommes réunis soulevèrent tout le pays : heureusement que le général Marey, commandant à Médéah, arrivait alors très à propos de chez les Ouled-Naïl pour combattre l'insurrection triomphante. Les partisans de Bou-Chareg, battus, poursuivis se réfugièrent sur les pentes sud du Jurjura, où le général Marey était

trop faible pour les traquer. Notre Kalifat Mahiddin, dont l'intelligence et l'activité avait jusqu'alors conservé la paix dans son gouvernement, rejoignit la division de Médéah avec 800 cavaliers indigènes; mais Ben-Salem profita de son absence pour envahir le territoire soumis en 1844, dont les habitants de gré ou de force se rangèrent de nouveau sous ses étendards, et Mahiddin fut contraint de revenir en toute hâte pour arrêter ses progrès. Notre brave Kalifat fut remplacé auprès du général Marey, par M. d'Arbouville, commandant à Sétif, qui abandonna deux fois la Medjana où tout alors était tranquille pour secourir la division de Médéah. Les deux généraux réunis escaladèrent les montagnes les plus sauvages, battirent Ben-Salem qui était venu soulever les Kabyles du Jurjura, et poursuivirent, sans pouvoir l'atteindre, un nouveau Chérif, surgi tout-à-coup au sud de Médéah. Le général Marey resté seul obtint encore des succès contre les insurgés; ses courses et ses combats se prolongèrent jusqu'en octobre 1845. A l'exception de quelques fractions de tribus soumises en 1844, et qui s'étaient jointes à Ben-Salem, ainsi que nous venons de le dire; tous nos alliés à l'est d'Alger, résistant aux suggestions des ennemis, avaient bravement protégé leur territoire à main armée; mais le temps des moissons approchait, les cavaliers de nos Agas, qui depuis six semaines étaient à cheval, avaient besoin d'un peu de repos pour recueillir leurs récoltes; ils

s'adressèrent au gouverneur qui leur envoya une colonne commandée par le général Gentil; celui-ci établit son camp à *Aïn-el-Arba*, cinq lieues en avant de Dely. Un rassemblement hostile se forma en face de lui; tantôt assaillant, tantôt assailli, le général livra plusieurs petits combats, ravagea les récoltes ennemies, mais en définitive n'obtint aucune soumission.

Pour en finir, le gouverneur concentra à Aïn-el-Arba, une colonne de 5,000 hommes dont il prit en personne le commandement; Ben-Salem, incapable de lutter contre de pareilles forces, se retira vers le sud derrière le Sébaou, où il emmena toutes les populations qui voulurent l'y suivre. Le projet du maréchal, cependant, n'était point d'étendre ses conquêtes, mais de reporter ses limites au point où elles étaient à la fin de 1844; ce résultat fut obtenu sans coup férir, les tribus soumises de nouveau furent réorganisées d'une manière plus sûre. Pour les garantir des attaques de celles qui restaient indépendantes, le gouverneur essaya les voies de la persuasion, et écrivit aux Beni-Iraten, les chefs de la ligue des montagnes, et leur reprochant leurs liaisons avec le Kalifat de l'Émir, il les menaça de toute sa colère s'ils ne restaient pas désormais tranquilles chez eux. Les Beni-Iraten répondirent courtoisement au gouverneur, en mettant leurs hostilités contre nos alliés sur le compte d'anciennes inimitiés aux-

quelles du temps des Turcs, personne n'avait jamais fait attention. Une seconde lettre du maréchal leur faisait sentir que la France était trop puissante pour ne pas protéger les alliés, et la chose en resta là.

Le calme paraissait de nouveau rétabli; le gouverneur confia encore une fois tous ses pouvoirs au général Lamoricière, avec la faculté de les exercer sans même le consulter, mesure indispensable dans une entreprise où la promptitude de la conception et de l'exécution sont les premiers éléments du succès. Puis, s'embarquant pour la France, il alla conférer avec le ministre de la guerre, à Soultberg, d'où il partit pour Excideuil.

Le printemps et l'été 1845 venaient de s'écouler, au milieu de combats multipliés, d'insurrections toujours renaissantes, mais toujours étouffées et renfermées dans un cercle assez rétréci. Les efforts d'Abd-el-Kader pour pénétrer dans le Tell avaient échoué; il n'avait signalé son apparition sur les frontières que par le massacre des inoffensifs habitants de Stitten; malheureusement la trame de ses complots enlaçait encore toute la Régence. Rendu à sa Deïra, il en saisit de nouveau tous les fils, et attendit pour les faire jouer, l'époque la plus critique de l'année, alors que les Arabes débarrassés de leurs moissons, ne s'occupant pas encore de leurs semailles, se livrent

à toute l'exaltation religieuse que ramène périodiquement le Ramadan, et l'épée qu'ils étaient accoutumés à redouter était alors bien loin d'eux. L'autorité française veillait en approchant de ce redoutable moment, et s'attendait à quelque mouvement; mais l'événement cette fois dépassa ses craintes : deux foyers insurrectionnels éclatèrent à la fois, presque le même jour, avec une pareille intensité, l'un chez les Flitas, l'autre à la frontière de l'Ouest. Nous raconterons d'abord ce dernier comme le plus intéressant et par la gravité des événements et par l'importance des acteurs qui y prirent part.

Dans le courant de septembre, le général Cavaignac avait été averti qu'une grande fermentation régnait chez les Grossels et les Traras, et que des chefs qui nous paraissaient dévoués y prêchaient ouvertement la révolte. Pour mieux juger de la gravité du mal et de l'énergie des coups qu'il devait frapper, il commença par s'adresser directement aux populations les plus soupçonnées; la réponse de quelques-unes ne laissant aucun doute sur leurs intentions hostiles, il partit le 19 septembre de Tlemcen avec 1,700 hommes, et trois jours après, il se trouvait au centre du canton insurgé, chez les Beni-Ouersous, fraction des Traras. Il s'empara d'un village, le crénela pour s'en faire un moyen de défense, car tout annonçait chez les ennemis un enthousiasme et une ardeur belli-

queuse que le général remarqua dès les premiers coups de fusils, sans savoir à quoi l'attribuer; il ignorait encore que les Indigènes venaient de recevoir la nouvelle de l'entrée en personne de l'Émir sur leur territoire. Le 25, les Français furent assaillis dans leurs retranchements, par 400 Kabyles, qui d'un premier élan franchirent les postes les plus avancés; le chef de bataillon Peyraguy, vieux soldat de l'Empire, s'élançant pour les reprendre, tomba mort frappé de trois balles; ses troupes cependant repoussèrent les Musulmans, et le lendemain, les Français reprenant l'offensive, chassèrent les insurgés de toutes leurs positions et les forcèrent de s'enfuir chez des populations qui n'avaient point encore bougé; ils y propagèrent l'insurrection; tout le cercle de Tlemcen fut bientôt en feu; les Indigènes enivrés par la présence de l'Émir au milieu d'eux, ne respiraient plus que la guerre. Le général, après avoir touché à Lalla-Mégrania, prit le parti de ce concentrer devant Tlemcen, louable prudence qui malheureusement ne fut pas imitée partout; inquiet pour le poste d'Aïn-Temouschen, occupé seulement par 63 hommes et qui éclairait ses communications avec Oran, il réunit 200 soldats des moins valides de sa division pour aller le renforcer. Partis de Tlemcen le 27 septembre, ils devaient être rendus à leur destination dans la matinée du 28; Mais Bou-Hamedi, à la tête d'un groupe nombreux, battait la campagne, et marchait précédé du contingent

des tribus environnantes, la veille nos alliés. Le malheureux détachement, entouré par des forces qu'il croyait amis, fut forcé de mettre bas les armes sans tirer un coup de fusil.

La nouvelle de l'entrée de l'Émir sur le territoire de la Régence avait été apportée à Djemma-Gazouat, par un chef des Souhalias, la dernière tribu du côté du Maroc. L'Arabe s'adressant au commandant de la place, le lieutenant-colonel de Montagnac implora de lui aide et protection contre l'ennemi commun. Était-il de bonne foi dans cette demande de secours, ou voulait-il seulement attirer le colonel dans un piége? C'est ce qui n'a jamais été bien éclairci; quoiqu'il en soit, M. de Montagnac, officier d'une rare bravoure et d'une imagination ardente, saisit avec empressement l'occasion de sortir d'un repos qui lui pesait, et d'attacher peut-être à son nom la gloire d'avoir débarrassé la France d'un rival, qui depuis si longtemps bravait toute sa puissance. En réunissant tous les hommes, qui n'étaient pas strictement nécessaires à la sûreté de la place, il forma une petite colonne de 400 hommes, dont 63 cavaliers. Il sortit de Djemma-Gazouat, le 21 septembre à dix heures du soir, pour chercher un ennemi qu'il croit plus difficile d'atteindre que de vaincre. Dès le lendemain cependant, il s'aperçut qu'il était surveillé par des forces nombreuses; car il l'écrivit au capitaine chargé de commander Djemma-Ga-

zouat en son absence, ajoutant qu'il ne pouvait se retirer sans exposer nos alliés à être écrasés; et, qu'en conséquence, il allait continuer de tenir la campagne. Cette lettre semblerait indiquer qu'il ne fût point trahi par des renseignements perfides, comme on le crut alors, mais qu'il connut le danger et voulut le braver. En effet, si ses 400 hommes eussent été bien fournis de munitions, s'il les avait conservés réunis, il est probable qu'il eût pu regagner au moins Djemma-Gazouat sans de grandes pertes. Il comptait du reste sur l'appui d'une colonne de 800 hommes, opérant dans les environs sous les ordres du colonel de Barral, qu'il avait fait prévenir de ses mouvements.

Le 23 septembre, M. de Montagnac arriva au point du jour sur l'Oued-Brahim, au sud-ouest de son point de départ. Il y établit son camp, et donna quelque repos à ses troupes, qui avaient marché une partie de la nuit; puis, laissant le commandant Froment-Coste à la garde du camp et des bagages, il prit avec lui les 60 hussards, commandés par M. Courby de Cognord, leur adjoignit 185 fantassins, et remonta le torrent marchant à la découverte. Quelques cavaliers arabes voltigeaient le long de la colonne française; en les suivant, cette dernière se trouva bientôt à trois quarts de lieues de son camp. Les ennemis devenaient à chaque instant plus nombreux et leur feu plus incommode. Bientôt le détachement fut enveloppé d'une mul-

titude, qui se ruait sur lui avec fureur; M. de Montagnac donna l'ordre à M. de Cognord de charger, en échelonnant ses 60 cavaliers en deux pelotons très rapprochés; le colonel de sa personne marcha avec eux. Les 60 hussards firent cinq charges successives, qui repoussèrent un peu les ennemis, et leur firent éprouver des pertes. Celles des Français furent cruelles; le capitaine Saint-Alphonse fut tué raide d'une balle; le lieutenant Klein, mortellement blessé, alla expirer quelques pas sur les derrières; le cheval de M. de Cognord fut abattu de deux coups de feu, mais le hussard Testard lui donna le sien, ce qui lui permit de rallier 40 hommes avec lesquels il gagna une petite élévation, où il fut immédiatement rejoint par les 185 fantassins, restés d'abord quelques pas en arrière. Ceux-ci essayèrent à leur tour deux charges dans lesquelles ils furent décimés. Tous leurs officiers y furent tués ou pris après des blessures qui les mettaient hors de combat. M. de Montagnac, mortellement atteint, remit alors le commandement à M. de Cognord, seul officier qui resta debout. Il eut encore la force d'envoyer le maréchal-des-logis chef Barbut à M. de Froment-Coste, et expira immédiatement après. M. de Cognord resté avec 60 hommes, fantassins et cavaliers, se disposa alors à défendre sa position tant qu'il lui resterait un souffle de vie; pendant une heure et demie le carré formé par 60 Français, lutte contre les charges ardentes et répétées de 3,000 cavaliers

conduits par Abd-el-Kader lui-même; mais les cartouches s'épuisent, les Arabes, resserrant de plus en plus le cercle autour de ce petit groupe silencieux et immobile, le fusillent à leur aise. Il est enfin réduit à une douzaine d'hommes; alors le commandant Cognord reçoit à son tour trois coups de feu, qui le renversent. Les Arabes, voyant tomber le dernier officier, poussent de grands cris, chargent tous à la fois, et enlèvent la position; M. de Cognord, couché par terre, reçut encore deux coups de yatagan. Il fut relevé sans connaissance et emporté par un officier de la cavalerie régulière de l'Émir. Le Kalifat Bou-Hamédy lui fit donner les plus grands soins.

Par un singulier hasard, le sous-officier Barbut avait pu pénétrer jusqu'à M. Froment-Coste; celui-ci marcha sur-le-champ au secours du colonel avec la moitié des 160 hommes qui lui restaient; mais à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il est assailli à son tour, tué un des premiers, et tout son détachement est exterminé ou fait prisonnier : restaient encore 80 hommes laissés à la garde du camp et le capitaine de Géreaux pour les commander. Témoins du désastre de leurs compagnons, assaillis à leur tour par un ennemi dont le triomphe a doublé l'ardeur, ces braves soldats n'éprouvent pas un moment de trouble ni d'hésitation; ils se forment en un carré, qui fait feu de ses quatre faces, et parviennent à gagner sans grandes

pertes, le Marabout de Sidy-Brahim. C'était un petit édifice carré, avec une porte si basse, qu'il était bien difficile d'y pénétrer, et dont chaque côté pouvait contenir une rangée d'une vingtaine d'hommes; il était percé d'étroites fenêtres pouvant servir de créneaux. A onze heures du matin, le capitaine de Géreaux l'escalada avec son monde. Son premier soin fut de former un drapeau tricolore avec de grossiers lambeaux de mouchoirs et de ceintures; à travers une grêle de balles, le caporal Lavaissière l'arbore sur le faîte de cette mâsure, et jamais étendard formé de soie et d'or ne fut plus noblement défendu. Pendant quatre heures M. de Géreaux soutient les attaques furieuses d'un ennemi ivre du sang qu'il vient de répandre. Pour ménager leurs munitions, ses soldats ne font feu qu'à bout portant, et chaque décharge couvre de cadavres les abords du Marabout. Abd-el-Kader se voit arrêté par 80 hommes; désespérant de les forcer, il leur envoie un parlementaire, qui leur promet la vie et un bon traitement, s'ils veulent se rendre. Les assiégés jurent de se défendre jusqu'à la mort. L'Émir veut alors essayer de l'intervention des officiers français déjà dans ses fers, et leur dépêche sur parole le capitaine Dutertre; mais le moderne Régulus, arrivé à la portée de la voix, ne l'élève que pour engager ses compatriotes à persévérer dans leur héroïque résolution. A son retour, Abd-el-Kader, digne successeur des Carthaginois, lui fit couper la tête, et, remettant à la

faim et à la soif le soin de réduire ses ennemis, établit de nombreux gardes autour du Marabou et poursuit sa marche vers l'est.

Pendant quarante-huit heures, le capitaine G reaux resta renfermé dans sa retraite, sans ea presque sans vivres ; l'urine, mêlée à un peu d'ea de-vie et d'absynthe, sert à étancher la soif. Da la matinée du 26 septembre, les assiégés s'aperç rent qu'ils avaient faim ; on tint conseil ; il fut réso qu'on se ferait jour à travers l'ennemi pour regagn Djemma-Gazouat : on défait les cartouches q restent encore, les balles fendues en quatre pe vent tuer à bout portant, et ce n'est plus qu'à cet portée qu'on combat depuis quelques jours. Enfi vers les six heures du matin, 75 hommes empo tent sur leurs épaules sept blessés, se font jour à baïonnette. Pendant une heure, les Arabes n'ose attaquer de près le petit carré qu'ils forment marchant. Encore une lieue, et ils sont sauvé mais le plus difficile de la route leur reste enco à faire. Les ennemis, furieux de voir leur pro leur échapper, se sont réunis en force dans u gorge étroite ; les forces et les munitions des Fra çais s'épuisent en même temps ; leur marche ralentit, et les balles arabes écrasent des malhe reux qui ne peuvent plus leur répondre. Le ca taine Géreaux a succombé, presque tous ses s dats tombent autour de lui ; 15 ou 16 homm échappent à la fusillade, et courent à perdre halei

vers les murs qu'ils aperçoivent déjà. Enfin, ils distinguent des uniformes français, ils tombent dans les bras de leurs camarades; quelques-uns expirent de leurs blessures au moment où ils sont hors de danger.

La petite garnison de Djemma-Gazouat, condamnée par sa faiblesse à se dévouer toute entière au salut de la place, avait vu successivement arriver auprès d'elle un cavalier et un fantassin, échappés au massacre des deux premiers détachements; d'après leur récit, que la frayeur rendait encore plus désastreux que la réalité, on avait cru à l'extermination de tout le reste; vers les neuf heures du matin du 25 septembre, on entendit une vive fusillade du côté du sud, et l'on jugea que la mort n'avait pas encore fini sa tâche; tout-à-coup des hommes sans armes, pareils à des spectres débouchent des broussailles; le poste saisit ses armes, court au-devant d'eux et fait le coup de fusil avec les poursuivants; un sapeur du génie fut tué dans cette escarmouche.

Après la journée du 25 septembre, Abd-el-Kader avait inondé le bassin de Nédroma; les habitants de cette petite ville lui fermèrent d'abord bravement leurs portes; puis, effrayés par la multitude de ses troupes, ils lui fournirent des vivres et de l'argent, sans vouloir l'admettre dans leurs murailles. L'Émir passa ensuite la Tafna, et parvint

sans obstacles jusqu'à douze lieues d'Oran. Toutes les populations dont il traversait le territoire étaient depuis longtemps travaillées par ses agents. Plusieurs cavaliers de nos anciens alliés, les Douairs, avaient même reçu ses lettres. L'insurrection menaçait de s'étendre jusqu'aux portes de la ville, et elle ne renfermait que quelques centaines d'hommes. Le 28 septembre, le colonel Walsin-Esterhazy, directeur du bureau arabe, fut informé que les populations encore fidèles se préparaient à passer à l'ennemi; il partit immédiatement pour arrêter un mouvement qui pouvait devenir très dangereux. Arrivé le lendemain à six heures du soir à l'extrémité ouest du lac Sebka, il envoya des espions chez les Ouled-Abdalla, une des tribus les plus violemment soupçonnées. Ils revinrent vers les deux heures du matin, annonçant que les Ouled-Abdalla avaient commencé leur mouvement pour se joindre à l'Émir, campé à Ain-Tekbalet, six lieues plus loin. Le colonel monta immédiatement à cheval avec 300 Douairs qu'il était parvenu à réunir, et arrivé au milieu d'une immense colonne déjà en marche, il ordonna aux chefs de rétrograder et de repasser le lac : ceux-ci hésitent et murmurent; c'était un de ces instants qui décident un grand avenir. M. Walsin saisit ses pistolets; sa résolution domine le mauvais vouloir des mutins qui ne savent plus qu'obéir. Sans leur laisser le temps de réfléchir, le colonel conduit toutes ces populations frémissantes dans la langue de terr

qui s'étend entre le lac et la mer. Le mouvement, qui dura tout un jour, ne fut que faiblement inquiété par l'ennemi. Le lendemain, le colonel fit également replier toutes les tentes dressées dans la vallée de Rio-Salado, et les plaça entre la montagne et la mer, où elles étaient à l'abri du dangereux contact de l'insurrection. Il profita de cette opération pour pousser, avec 150 de ses plus vieux Douairs, une reconnaissance jusqu'au poste d'Aïn-Témouschen. Abd-el-Kader l'avait déjà sommé de se rendre; mais son commandant, le capitaine Safrany, n'avait point été effrayé de ses menaces, et 'ennemi n'avait pas seulement tenté de les exécuer. Le poste, cependant, n'avait qu'une faible réerve en cartouches; le colonel lui en envoya deux aisses, qu'il escorta lui-même. Successivement uelques petits renforts lui arrivèrent d'Oran, vec lesquels il continua de couvrir les abords e la place. Enfin le 3 octobre parut la colonne du énéral Lamoricière, arrivant à marches forcées, mme nous le dirons tout à l'heure.

Il paraît qu'Abd-el-Kader avait combiné son rnier mouvement avec Bou-Maza, qui, dans le incipe, avait fait la guerre en ne prenant conseil ue de lui-même. Cet infatigable partisan, dont on ait perdu la trace depuis la soumission du Dara, sta caché chez les Flittas, parmi lesquels, au oyen de l'ascendant irrésistible dont il semblait ué sur ses coreligionnaires, il organisa une prise

d'armes générale, qui devait éclater à son premier signal : il eut bientôt l'occasion de le donner. Dans le milieu de septembre 1846, le général Bourjolly apprit à Mostaganem que des tribus Sahariennes, venues dans le Tell pour faire leur provision de blé ordinaire, avaient été pillées chez les Flittas. Voulant sur-le-champ réprimer un pareil désordre, il marcha vers le sud avec 1,400 hommes. A mesure qu'il s'approchait des Flittas, l'apparence du pays devenait de plus en plus menaçante et hostile. Il demanda alors au commandant Manselon, chef de poste du marché des Beni-Ourack de venir l'aider dans sa tâche, et lui donna pour rendez-vous un lieu nommé Ben-Atia, au milieu des montagnes. Prévenu que les ennemis l'attendaient au défilé de Tiphour, il dépêcha sa cavalerie pour le tourner et le franchit sans coup-férir; mais ce passage n'était pas le seul dangereux; toutes les broussailles furent bientôt remplies d'ennemis acharnés; le premier coup de fusil tiré, la route ne fut plus qu'un long combat jusqu'à Ben-Atia. Les Arabes mettaient dans leurs attaques une audace qu'on ne leur avait pas vue depuis longtemps, et qui fit pressentir au général qu'il devait se préparer à des luttes plus graves encore.

Le commandant Manselon n'était pas encore arrivé au lieu du rendez-vous; le pays qu'il avait à traverser avec un faible détachement était plus mauvais encore, s'il est possible, que la route de

Mostaganem. Le général Bourjolly prit donc le parti de laisser au camp de Ben-Atia une partie de ses troupes, et avec le reste il marcha au devant du commandant; la rencontre eut lieu sur la Djidonia; le commandant, de son côté, avait eu à soutenir plusieurs attaques, ce qu'il avait fait avec courage et succès, mais il est douteux qu'il eût été aussi heureux pendant le reste de la route. Les deux chefs revinrent ensemble à Ben-Atia, dont le camp avait aussi été assailli; le retour du général fit disparaître l'ennemi.

Il était alors évident que toutes les montagnes des Flittas étaient en pleine révolte; même avec le secours de M. Manselon, le général ne pouvait espérer de les réduire. Il ne restait plus qu'à se concentrer à leur débouché pour y attendre des renforts; le général se mit donc en retraite par le chemin qu'il avait déjà suivi en venant; il fut d'abord peu inquiété, mais à chaque pas les ennemis augmentaient de force et d'audace. Bientôt leurs burnous blanchirent les ravins et les broussailles; une première charge de la cavalerie française les éloigna pour un moment. Après deux heures de marche, on arriva à l'entrée d'un petit bois de 500 mètres de large; c'était une ramée très épaisse, traversée par un chemin enfoncé et étroit; la colonne se montrait déjà presque toute entière de l'autre côté, et l'infanterie de l'arrière garde repliait ses tirailleurs pour rentrer dans le

chemin creux, lorsque les Kabyles se ruèrent sur elle avec fureur; on se fusillait à bout portant, en un moment les cartouches furent épuisées, on en vint à la baïonnette. Un escadron de chasseurs d'Afrique, sous les ordres du lieutenant-colonel Berthier, fit alors demi-tour, et revint au galop pour dégager l'arrière-garde. A deux pas de la sortie du bois, à gauche du chemin, un capitaine de chasseurs d'Orléans, entouré par les ennemis, se défendait vigoureusement, mais allait succomber; M. Berthier vole à son secours avec quelques cavaliers; d'un coup de sabre il traverse un Kabyle qui, en tombant pour mourir, lui lache son coup de fusil qui porte en plein dans la poitrine du colonel. Les rênes lui échappent et il roule de son cheval sur le gazon. Deux Kabyles se précipitent pour l'achever, mais deux chasseurs sautent par terre pour défendre leur chef, et les Kabyles sont massacrés; un chirurgien tenait le colonel expirant dans ses bras et appelait du secours; à ses cris, le sous-lieutenant Castellane, avec un second peloton, pénètre au galop dans le bois; d'un coup d'œil il a jugé ce qu'il y a de mieux à faire; il laisse six hommes pour protéger le trépas de M. Berthier, et avec le reste il se porte en avant sur une petite crête pour maintenir l'ennemi; une ligne de tirailleurs vint le soutenir, et le colonel fut enlevé sans obstacle; il expira quelques instants après et fut remplacé, dans le commandement de la cavalerie, par le chef d'es-

cadron Clère, qui eut à son tour le genou fracassé d'une balle ; il eut la force de cacher sa blessure et de rester à cheval jusqu'à ce que le combat eût été terminé ; il mourut un mois après, à Mostaganem, des suites de sa blessure. Dans ces diverses rencontres, la colonne française eut 22 hommes tués et 57 blessés ; le reste de la retraite fut plus tranquille. A la sortie des montagnes, le général Bourjolly s'arrêta enfin et prit poste à Rélizan, d'où il couvrait les tribus de la plaine.

Les nouvelles de l'insurrection des Flittas et du désastre de Sidy-Brahim arrivèrent coup sur coup à Alger. M. de Lamoricière réunit sur-le-champ cinq bataillons, et s'embarqua pour l'ouest espérant écraser à son début un mouvement dont il ignorait encore la gravité ; il toucha successivement à Ténez et à Mostaganem pour y recueillir des nouvelles. Dans cette dernière ville, il apprit l'insurrection de presque toute la province d'Oran et le départ du colonel Géry de Mascara, pour rejoindre le général Bourjolly. Il conçut dès lors le danger que courait ce faible détachement, et partit emportant avec lui la crainte qu'il ne fût exterminé en traversant un pays entièrement soulevé ; mais des soins plus importants le rappelaient à Oran, où il arriva le 1er octobre. Tout y était tranquille, grâce aux mesures énergiques du colonel Walsin. Le premier soin de M. de Lamoricière fut de donner au général Korte, qui se trouvait à Sidy-Bel-

Abbès avec 1,100 hommes, l'ordre de venir le joindre à marches forcées; puis, sentant la nécessité de reprendre l'offensive, s'il voulait arrêter une insurrection générale, malgré la fatigue des troupes accablées par une chaleur brûlante, il partit d'Oran, le 2 octobre à dix heures du soir, et arriva à Aïn-Témouschen, sans avoir aperçu l'ennemi; il renforça ce poste de 125 hommes, recueillit à Aïn-Tekbalet le général Korte, et marcha vers Tlemcen pour s'y réunir au général Cavaignac. L'aspect du pays était désolant; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, un incendie presque général avait noirci le sol. Toutes les populations avaient été enlevées sur l'ennemi, et la colonne française ne rencontra pas une âme vivante. Le 6 au soir, M. de Lamoricière eut enfin des nouvelles du général Cavaignac. Celui-ci, prévenu des progrès de l'Émir vers l'est, de ses efforts pour faire émigrer les insurgés dans le Maroc et de leur répugnance à quitter leur pays, s'était porté au col de Bab-Taza avec 1,800 baïonnettes. De ce point culminant, son regard embrassait tout le bassin de Nédroma, s'étendant entre son camp et la mer; c'était par là qu'Abd-el-Kader devait conduire les émigrants. En effet, le général aperçut bientôt de nombreuses populations se dirigeant vers l'ouest; il les fit attaquer par un détachement, leur tua 150 hommes, et leur enleva un riche butin. Cet acte d'audace, exécuté presque en vue des troupes

de l'Émir, avertit celui-ci de hâter l'exécution de ses progrès. Dans la journée du 8 octobre, sa nombreuse cavalerie entraîna les Beni-Amer-Garabas, déjà rassemblés chez les Traras, et, dans la matinée du 9, les obligea à franchir la frontière qu'ils ne devaient plus revoir. Les Grossels, liés d'amitié avec les Traras, se cantonnèrent chez ces derniers, dans le pâté montagneux qui occupe les bords de la mer, entre Djemma-Gazouat et l'embouchure de la Tafna, qui devint dès lors le quartier-général et la forteresse de l'insurrection. L'Émir s'y établit avec sa cavalerie, et en fit le centre de ses intrigues et de ses prédications; c'est là que le général Lamoricière jugea qu'il fallait frapper les premiers coups. De Tlemcen, où nous l'avons laissé, il marcha vers Bab-Taza; et, dans la journée du 8 octobre, s'y réunit sans obstacle avec son lieutenant, ce qui porta à 5,500 hommes les forces dont il pouvait disposer; il alla déposer ses malades et ses blessés à Djemma-Gazouat, et, s'appuyant sur ce port de mer pour en tirer ses vivres et ses munitions, il se prépara à forcer le col de Aïn-Kébira, qui donne entrée par le sud-est dans l'intérieur du cercle de montagnes occupées par les ennemis. Des bords du Téléta, il distingua à l'horizon les forces de l'Émir, occupant les crêtes dont il fallait s'emparer, et plus bas, sur les pentes des hauteurs, les contingents des Traras et des Grossels, placés en avant-garde et exposés aux premiers coups. Le général les attaqua, leur tua du monde, les re-

poussa, et monta au col, le 13 octobre dans la matinée. Les Traras continuaient à se défendre, espérant toujours que l'Émir finirait par voler à leur secours; mais quand ce dernier vit qu'il allait se trouver face à face avec les troupes françaises, il évacua sa position sans brûler une amorce; alors les Traras le chargèrent d'imprécations et quittèrent à leur tour le champ de bataille. Abd-el-Kader poursuivit sa fuite vers l'ouest, détruisant les ponts des rivières qu'il traversait, et abandonnant, selon son habitude, ses alliés à toute la colère des Français. De nouveaux mouvements du général cernèrent les nombreuses populations insurgées au fond de ravins à pic, qui débouchent dans la mer; les troupes n'avaient plus qu'à descendre, et cette multitude allait, tout entière, être passée au fil des baïonnettes ou précipitée dans les flots. Les soldats exaspérés par le massacre de Sidy-Brahim étaient peu disposés à faire grâce; le général préféra le parti de la clémence; il pardonna aux chefs qui étaient venu l'implorer dans son camp, régla les conditions de leur retour en grâce, et les engagea à rester cantonnés dans leurs rochers, pour les tenir fermés à tous les révoltés. Ces derniers étaient si nombreux, que le général pensa que ce n'était pas le moment de se montrer trop difficile à l'égard de ceux qui revenaient à la soumission.

En effet, pendant qu'il soumettait le nord du cercle de Tlemcen, tout le midi se soulevait à la

fois. L'Émir y avait dépêché un nommé Bou-Guerrera, personnage jusqu'alors inconnu et dont il avait fait un Kalifat. A son instigation, les Beni-Ouriack qui entourent le poste français de Sebdou en attirèrent le commandant sous leurs tentes, par l'appât d'une fête, puis l'y égorgèrent ainsi qu'un capitaine qui l'avait accompagné; ce lâche assassinat fut le signal de la levée en masse de tout le pays. Dès le lendemain, les ennemis parurent devant la place; cependant deux Zouaves purent encore s'en échapper pour aller prévenir le général Cavaignac de cette nouvelle catastrophe. Puis les insurgés se cachèrent dans un ravin à portée du poste, épiant l'occasion de quelque surprise et de quelque massacre; heureusement que le capitaine Brachet auquel était échu le commandement par la mort du titulaire, se défia d'une tranquilité peu en harmonie avec les habitudes arabes; il envoya un détachement de 15 hommes à la découverte, mais avec l'ordre de se ménager une retraite toujours facile. Quand les Arabes les virent dans la campagne, deux coups de fusils tirés par eux donnèrent le signal de l'attaque; le détachement rentra sur-le-champ sans perte; il en était temps, car les ennemis arrivèrent comme la foudre: des nuées de Kabyles roulaient de toutes les montagnes, débouchaient de toutes les vallées; en quelques minutes le fort était attaqué de tous côtés; on n'eut que le temps de fermer la barrière et de placer des sacs à terre derrière; tous les soldats étaient à

leurs postes. Un feu d'artillerie et de mousqueterie eut bientôt chassé les ennemis de tout le terrain découvert; seulement 5 ou 600 Kabyles qui avaient trouvé le moyen de se loger derrière de vieilles murailles, continuaient de là à tirailler. 90 hommes qui devaient au besoin être soutenus par un autre détachement, sortirent de la place, chassèrent les Kabyles de leur poste, en tuèrent plusieurs et dispersèrent le reste. La place de Sebdou avait du reste une trop faible garnison pour avoir quelque action sur les environs, et l'insurrection générale des tribus au sud de Tlemcen, ouvrit un nouveau champ aux projets de l'Émir; tournant, selon son habitude, les forces françaises par le sud, il vint réchauffer le zèle des nouveaux insurgés, puis il s'avance vers l'est, à petites journées comme un monarque qui reprend possession de ses états. Devant lui marchait son Kalifat Bou-Hamedy, à la tête de quelques centaines de chevaux; ces faibles forces suffisaient pour relever partout son drapeau; les populations saluaient avec transport le retour de leur idole, oublieuses des malheurs passés, insouciantes des maux à venir. Il est inconcevable que si souvent abandonnées par l'Émir, elles aient pu croire encore une fois à sa puissance et à ses promesses. Presque tous nos anciens amis de la Iacoubia furent les premiers à l'accueillir; leurs voisins, les Harrars, que nous avons vus accompagner le général Lamoricière, dans les premières courses autour de Mascara, après quelque hésita-

tion, devinrent les plus fermes soutiens d'une cause qu'ils avaient combattue jusqu'alors. Mais Abd-el-Kader avait une trop haute portée d'esprit; il avait trop de fois éprouvé la force de nos armes pour s'enivrer de ses triomphes, de manière à croire pouvoir reconquérir entièrement son ancienne autorité. Craignant d'être forcé d'abandonner de nouveau le sol de l'Algérie, il voulait en enlever les habitants, et pour cela ses agents prêchaient partout la révolte, assassinaient nos Caïds, et puis quand une tribu était compromise de manière à n'avoir plus de grâce à espérer, l'Émir lui faisait dire qu'il était inutile de continuer la lutte, que tout ce qu'il restait à faire aux vrais musulmans, était d'abandonner un sol souillé par les infidèles, et de suivre les étendards de leur sultan sur une terre étrangère. Ce fut le langage qu'il tint aux Arabes de la Iacoubia. Mais quel que fut l'enthousiasme des Indigènes pour sa cause, ils hésitaient à vouloir quitter le pays où ils étaient nés. Il s'en suivait que, tiraillés entre leur répugnance pour l'étranger et la crainte d'être forcés de quitter leur pays, ils restaient souvent dans une position équivoque, et sans relations tant avec les Français qu'avec l'Émir, heureux d'une indépendance de courte durée.

Voulant suivre autant que possible les mouvements de l'Émir, M. de Lamoricière, après la réduction des Traras, était revenu à Tlemcen, où il

laissa le général Cavaignac; puis il marcha vers Mascara par une ligne parallèle à celle suivie par l'ennemi, mais située plus au nord. L'est de la province réclamait alors son concours.

Le général Bourjolly, campé à Rélizan, y apprit bientôt que Bou-Maza, descendu des montagnes avec 1,200 chevaux, pillait et soulevait, sur ses derrières, les populations de la Basse-Mina. Le Kalifat Sidy-Arribi, lui écrivit de son côté, que presque tout son territoire était soulevé et que le pouvoir lui échappait. Pour se rapprocher de ce nouveau foyer, le général rétrograda jusqu'à Sidy-Bel-Acel, et dépêcha le colonel Tartas avec 450 chevaux, à la recherche de Bou-Maza. La rencontre eut lieu le 30 novembre; malgré des forces triples en nombre, le Chérif fut battu, perdit 150 hommes et plusieurs chevaux; cet heureux combat commença la période décroissante de l'insurrection. Le camp de l'ennemi fut abandonné par beaucoup de combattants, mais Bou-Maza savait qu'il lui suffisait de toucher la terre du Dara pour en faire sortir des soldats dévoués ; il traverse encore une fois le Chélif, recueille de nombreux partisans, et revenant à leur tête sur la rive gauche, il tente d'enlever les Hachems-Daraor, campés aux portes de Mostaganem. Cette place était alors entièrement dégarnie de troupes; à peine si le commandant Mellinet, aux soins duquel elle était confiée, put réunir une soixantaine de chevaux. A leur

tête, il marcha le 15 octobre contre Bou-Maza et le repoussa; l'ennemi revint à la charge, mais déjà un détachement d'infanterie avait eu le temps d'arriver de Mostaganem; Bou-Maza, battu une seconde fois, est contraint de se retirer en abandonnant ses morts.

Les avantures de ce célèbre partisan, semblent plus dignes du roman que l'histoire; comme ces êtres fantastiques qui ont le privilége de l'ubiquité, il paraissait successivement sur des points très éloignés, avec une rapidité qui tenait du prodige: chassé de Mostaganem, on le retrouve le 1er novembre sur le Riou, où il recrute 200 cavaliers; le 4, il était chez les Atafs qu'il essaya vainement de pousser à la révolte; le 11, il attaque sans succès le Vieux-Ténez, occupé par les Musulmans; puis revenant au sud, il envahit les Beni-Rached qu'il soulève, menace inutilement les Braz, est plus heureux chez les Medjéjas, et traînant à sa suite un ramassis de toutes les tribus, il ravage nos alliés aux portes d'Orléansville, et ose même attaquer les murs naissants de cette ville. Jamais Abd-el-Kader lui-même n'avait fait autant de tentatives en si peu de temps; cette dernière ne fut pas heureuse pour Bou-Maza; ses bandes y furent décimées, et lui-même disparut pour quelque temps de la scène. Le bruit courut qu'il avait été assassiné chez les Flitas, qui lui imputaient tous les maux qui fondaient alors sur eux; il n'en

était rien cependant, mais cette nouvelle s'accrédita facilement, parce qu'on pensait qu'il était impossible qu'il fût vivant et qu'il restât un seul jour dans l'inactivité. Pour le moment, abandonnons ce chef à ses allures vagabondes, et occupons-nous des expéditions plus sérieuses de nos généraux.

Le général Bourjolly, pendant son séjour à Rélizan, avait appelé à lui les forces disponibles d'Orléansville et de Mascara, dont les environs étaient alors encore tranquilles; M. de Saint-Arnaud s'avança donc le 27 septembre, sur la Djidonia et y rencontra Bou-Maza avec lequel il échangea quelques coups de fusils; puis l'insurrection venant à gronder sur ses derrières et sur sa gauche, il fut forcé d'abandonner ses projets de jonction avec la division de Mostaganem, et s'enfonca dans l'Ouarenséris; il y livra un heureux combat, sans pouvoir arrêter les progrès des révoltés. De son côté, le colonel Géry, commandant à Mascara, en était parti le 25 septembre; il s'aperçut bien vite qu'il marchait sur un volcan, dont l'explosion pouvait lui coûter cher; il concentra donc toutes ses faibles forces dont il pouvait disposer, fit rentrer ses travailleurs et manœuvra de manière à isoler les différentes parties de l'insurrection. Arrivé à Tiliaoumet, il fut assailli par de nombreux rassemblements, et eut le 27 et le 28 septembre des engagements sérieux, où les Arabes éprou-

vèrent de grandes pertes ; il se trouvait alors non loin de Calaa, petite ville peuplée d'Hadars et de Coulouglis qui avaient fourni un contingent aux combattants ennemis. Le colonel voulut qu'un châtiment sévère intimida les populations qui seraient tentées de les imiter ; le 1er octobre à 2 heures du matin, sa cavalerie s'assure des issues de la ville, pendant que l'infanterie y pénètre au point du jour ; les soldats avaient ordre de ménager les femmes, les enfants et les métiers à tapis pour lesquels Calaa est renommé ; le reste fut abandonné à leur fureur ; pendant deux heures la ville fut saccagée ; 250 musulmans y furent tués, et un seul Français blessé. Le colonel pardonna au reste des habitants après les avoir frappés d'une amende dont une partie fut consacrée à indemniser leur Caïd, pillé et maltraité par eux pour n'avoir pas voulu partager leur révolte. Si ce coup de vigueur ne fit pas rentrer tous les insurgés dans le devoir, du moins leur donna-t-il à réfléchir, et les rendit-il plus hésitants dans leurs entreprises. Toutes les tribus avaient interrompu leurs relations avec les Français à la première nouvelle du retour de l'Émir ; le colonel continua de battre la compagne sans obtenir de soumission, mais aussi sans être attaqué ; il eut depuis un seul engagement avec les Beni-Chougran qu'il dévasta. Le général Lamoricière arriva enfin le 29 octobre sous les murs de Mascara ; la première opération du général fut la soumission des Beni-Chougran, déjà

entamés par le colonel ; leur exemple fut immédiatement suivi par toutes les populations situées entre Mascara et Mostaganem, de sorte que la liberté des communications fut rétablie, et que le commerce entre les deux villes put reprendre son cours. Le colonel Géry fut ensuite envoyé à Daya, au centre de la Iacoubia, où il trouva le général Korte, arrivé de son côté de Sidy-Bel-Abbès. Leur mission était d'encourager les populations dans leur résistance aux projets d'émigration auxquels l'Émir voulait les forcer. Le général Lamoricière se lança de sa personne à la suite des nombreux rassemblements, qu'il atteignit, le 1er décembre, au fond de la sauvage vallée du That. Tant de ravages, de guerres, d'émigrations, avaient désorganisé ces grandes familles qui constituent la tribu. Cette fois les Français rencontrèrent devant eux un pêle-mêle de toutes les populations de la province ; un pareil ramassis était peu capable de résistance ; quelques cavaliers qui voulurent essayer de se défendre furent tués, le reste se dispersa dans tous les sens, et une foule de familles, ne pensant plus qu'à retrouver leurs foyers, revinrent au nord, ramenées à la tranquillité par la misère.

Pendant que les lieutenants du maréchal faisaient tous leurs efforts pour le remplaçer, la nouvelle de leurs combats parvint à ce dernier à Excideuil ; son premier mouvement fut de revoler sur le théâtre de la guerre, et amenant avec lui de

nombreux renforts, que les circonstances exigeaient et que le gouvernement ne lui refusa pas, il débarquait à Alger vers le milieu d'octobre. Il commença par adresser une proclamation aux Français de l'Algérie, dans laquelle il leur disait avec autant de vérité que d'à-propos, que le propre de la conquête de la Régence était de se confirmer par les obstacles même qu'elle semblait rencontrer. Les esprits étaient incertains de quel côté il dirigerait ses premiers coups ; il se décida pour l'Ouarensé-ris, contrée qu'il connaissait parfaitement, alors l'un des principaux foyers de l'insurrection qui cette fois s'était étendue jusqu'à Téniat-el-Had. Il arriva sans coup férir jusqu'à Ain-Tukéria au sud-ouest de ce poste : partout le vide s'était fait devant sa marche; les habitants avaient fui à plus de vingt lieues, vers le Nador, prêts à pousser plus loin à la première approche des Français; il n'était pas facile de faire la guerre à de pareils ennemis : le maréchal organisa une colonne mobile avec sa cavalerie et deux bataillons d'infanterie dont les sacs étaient portés par cent cinquante mulets, et en donna le commandement à Youssouf élevé récemment au grade de maréchal de camp. Après une première course sans résultat, Youssouf partit une seconde fois du camp, le 25 octobre, à la tombée de la nuit, arriva avant le jour dans un ravin où il se tint caché toute la journée du 26, et puis, par une nouvelle marche de nuit dans laquelle il fit vingt-six lieues tout d'une traite, il tomba au point

du jour sur de nombreux Adouars qui se croyaien à l'abri de nos atteintes. Quoique surpris leur cavaliers se défendirent assez bien ; ils furent ce pendant vaincus, perdirent trois cents hommes tous leurs effets de campement, de nombreux trou peaux. Après cet échec, les indigènes se retirèren encore plus loin et le maréchal se trouva plus qu jamais dans un désert.

Il revint ensuite au nord, et, pénétrant dans le retraites les plus sauvages de l'Ouarenséris, il can pait le 3 novembre près des sources du Riou, le il suivait les crêtes du Matmata, qui partage le bas sin de cette rivière de celui de l'Arjem. Les Kaby les émigrent moins facilement que les Arabes aussi eut-il alors l'occasion de livrer de nombreu combats, dans lesquels les insurgés éprouvère des pertes considérables; les soldats étaient écra sés de fatigue, en arpentant ces affreux pays, ma leur perte par le feu de l'ennemi fut insignifiant Peut-être l'insurrection de l'Ouarenséris allait-ell finir, quand la présence de l'Émir vint lui donn un nouvel aliment ; avançant toujours vers l'est e allumant l'incendie sous ses pas, Abd-el-Kader p rut tout-à-coup avec un groupe de cavalerie, a milieu d'une assemblée de Kabyles où il fut re avec enthousiasme : un redoublement d'énergie d'ardeur guerrière signala dès lors les opératio des insurgés ; le maréchal sentit que c'était le pri cipal ennemi qu'il fallait frapper avant tout. Presq

toute la cavalerie française était alors dans l'ouest de l'Algérie, où on croyait avoir à combattre les goums nombreux d'Abd-el-Kader, qui déjouait tous les calculs par sa subite apparition au milieu des montagnes. Onze cents fantassins d'élite, avec des mulets pour porter leurs sacs, et quatre cents cavaliers les seuls que posséda la colonne, furent confiés à Youssouf avec ordre de s'attacher constamment aux pas de l'Émir, de le suivre de nuit et de jour, sans lui laisser un moment de repos. Devant une pareille tactique, l'Émir n'eut rien de mieux à faire que de regagner les plaines du sud où il erra quelques jours : Youssouf s'y lança à sa suite, et détruisit un commencement d'organisation et de fabrique d'armes qu'il avait déjà rétabli à Goujilah. Le maréchal lui-même remonta la Mina et se portait sur les hauts plateaux, pour donner à la colonne agissante l'appui plus solide de son infanterie, quand on lui annonça qu'Abd-el-Kader, par un de ces retours qui lui étaient familiers, reparaissait sur ses derrières dans l'Ouarensériis ; les forces françaises firent sur-le-champ volte face, et enfin à force de marches et de contre-marches, de courses de nuit et de jour exécutées par tous les temps, la cavalerie française parvint à joindre cet ennemi que sa mobilité rendait redoutable. Le 23 décembre, Youssouf traversait la vallée du Tenda, un des affluents occidentaux du Riou, à l'extrémité ouest de l'Ouarensériis, quand il tomba sur deux traces très fraîches : l'une appartenait aux forces de l'Émir, l'au-

tre était celle de ses bagages. Youssouf avec ses quatre cents cavaliers s'attache à cette dernière, arrive bientôt au convoi ennemi, en enlève une partie : tout-à-coup l'Émir paraît sur la gauche avec sept ou huit cents chevaux rangés en très bel ordre ; le général malgré son infériorité numérique ne balança pas à les charger ; à cinquante pas il essuie une décharge qui ne l'arrête pas un instant ; les ennemis étaient tous des hommes d'élite, éprouvés dans vingt combats, vieux compagnon de la bonne et de la mauvaise fortune de leur maître, et qui sentaient toute la portée politique de la journée. Aussi se défendirent-ils vigoureusement ; rompus une première fois, ils se rallient sur un éminence autour du drapeau blanc de l'Émir. Ils y sont attaqués une seconde fois ; le cheval d'Abd-el-Kader est tué, et ce n'est qu'avec peine que ses soldats l'arrachent aux vainqueurs, et le remettent en selle ; ils sont encore chassés de cette seconde position. Une troisième tentative de résistance fut suivie d'une troisième défaite. Enfin les Arabes se retirent à plus d'une lieue du champ de bataille, laissant leurs morts, leurs blessés, leurs bagages au pouvoir des Français ; l'Émir réunissait encore trois cents chevaux autour de sa personne, et Youssouf essaya de les attirer à un quatrième combat, en simulant une retraite ; mais l'ennemi refusa de le suivre et se mit définitivement en retraite vers le sud, du côté de Tegdempt.

La chasse de l'Émir par Youssouf recommença

après la journée du 23. Le maréchal avec sa colonne alla chercher des vivres et donner un peu de repos à ses troupes à Orléansville. Il fut remplacé par le général Lamoricière appelé de l'ouest pour prendre part aux opérations contre l'Émir; celui-ci allait être surpris au milieu de la nuit par Youssouf, qui était parvenu à lui dérober sa marche, quand un mouvement de M. de Lamoricière engagea l'Arabe à décamper et Youssouf s'avançant au milieu des ténèbres, apprend tout-à-coup par ses coureurs que les feux qu'il voit briller devant lui sont ceux de la colonne de l'ouest; mais l'Émir échappé à Youssouf fut suivi de près par M. de Lamoricière. Il glisse entre les deux généraux et descend l'Ardjem, espérant pénétrer par là jusqu'aux rives du Chélif, en insurger les populations et porter la guerre sous les murs de Miliana et dans les environs d'Alger. Le gouverneur parti le 31 décembre d'Orléansville, remontait alors l'Ardjem; pour éviter ce troisième adversaire, l'Émir se jette sur la gauche, traverse les crêtes qui séparent la vallée de l'Ardjem de celle du Riou et arrive sur cette dernière rivière à Guelleb-el-Oued; poursuivi à outrance par M. de Lamoricière, mal reçu des populations qui l'entourent, il n'y prit que quelques instants de repos, et traversa le territoire des Misselem, celui des Cheurfas, naguères si dévoués à sa cause et dont il reçut alors des coups de fusil, en faisant cinquante lieues en trente-six heures avec des chevaux qu'on croyait exténués

et qui depuis quatre mois tenaient la campagne. Les marches de M. de Lamoricière avec son infanterie sont tout aussi remarquables. L'Émir eut encore le temps de dévaster en passant les Adouars des Sdamas récemment reconstitués sous l'autorité de la France ; puis il gagna par la haute Mina le grand plateau du Serzous, où il put enfin respirer. M. de Lamoricière, arrivé au pied du mont El-Maïs entre les sources du That et de l'Abd, s'arrêta enfin, ne jugeant pas à propos de s'avancer plus loin au cœur de l'hiver dans un pareil pays.

L'Émir venait d'échouer complètement dans son projet de rapprocher les hostilités de la capitale de l'Algérie. Le Tell était encore une fois débarrassé de sa présence ; les populations qui l'avaient reçu, châtiées, décimées, s'en prenaient aux deux partis des maux sans nombre qui les accablaient, et cherchaient à éviter les coups des combattants sans en porter elles-mêmes. Cet indice d'un nouvel état moral, alors presque général dans toute la Régence, méritait d'être remarqué, car il indiquait un progrès bien réel de notre influence ; jadis, au premier cri de la guerre sainte, toute une contrée se levait et courait aux armes. Plus tard, les défaites multipliées, les souffrances et les ravages de la guerre firent germer au sein de chaque tribu un parti pacifique, d'abord faible, sans influence et débordé à chaque occasion par les fiers partisans de la religion et de la nationa-

lité. Peu à peu la fraction dévouée, non pas à la France, mais à la paix, à la sécurité, aux intérêts matériels qu'elle représentait, se fortifia de toutes les déceptions éprouvées dans le passé, de toutes les craintes pour l'avenir, et on la voyait alors déployer une énergie calme, mais profonde et réfléchie contre les éternels agitateurs : ceux-ci, en 1845, furent les seuls à rejoindre les étendards d'Abd-el-Kader. La plupart périt dans les combats; leurs adversaires, devenus plus puissants, empêchèrent leurs concitoyens de fournir des vivres à l'Émir; et celui-ci, obligé de piller pour vivre, descendait du rôle de souverain à celui de bandit.

Mais deux grandes tribus, les Harars et les Ouled-Naïl, n'avaient jusqu'alors que peu ou point éprouvé les modifications que nous venons de décrire; elles occupent un vaste espace au sud des provinces d'Alger et d'Oran, sur une longueur de plus de cent lieues, à partir du méridien de Bouçada. Les Harars sont uniquement pasteurs; mais les Ouled-Naïl ont encore de riches moissons, et ne dépendent pas uniquement du Tell pour leur subsistance. Les uns et les autres comptent plus de 50,000 âmes, et sont, sans contredit, les agglomérations les plus nombreuses de toute l'Algérie; elles faisaient un commerce considérable entre le littoral et la vallée de l'Adjedid, ce qui leur a procuré de grandes richesses. Fières de leur puissance, confiantes dans leurs déserts, ces deux tribus se

crurent appelées à faire expier aux Chrétiens leurs triomphes sur l'Islamisme. Chassé du Tell par M. de Lamoricière, Abd-el-Kader fut reçu à bras ouverts par les Harars; 1,500 de leurs cavaliers, des plus jeunes et des plus ardents, s'offrirent sur-le-champ pour soutenir sa fortune chancelante. A leur tête, il envahit le Djebel-Amour, contrée montagneuse au nord d'Aïn-Madhi, ravage les terres de notre Kalifat d'Agouat, entraîne les Ouled-Naïl, jusqu'alors incertains et s'y recrutant de tous les individus que le fanatisme ou l'inquiétude de caractère range sous ses drapeaux, il tourne les colonnes françaises par l'est, marche droit au nord, en laisssant à sa gauche le fort de Hamza. Ben-Salem, averti de sa marche, avait préparé un mouvement offensif pour son arrivée. L'Émir le rejoint le 2 février sur l'Isser, et les deux chefs réunis, dévastent les populations environnantes qui, étonnées, surprises, ne savent ni d'où vient ni quel est cet ennemi qui leur tombe ainsi sur les bras. Abd-el-Kader ne fut pas longtemps à payer cher ce succès éphémère; le colonel Blangini, chargé d'un mouvement sur Delly, apprit en route cette soudaine apparition. Son premier soin fut d'en prévenir le général Gentil, campé au col de Ben-Aïcha; puis, repartant sur-le-champ de Delly avec un corps de troupes fraîches, il rejoint le général déjà en marche; avec une colonne légère, par une marche de nuit, ils surprennent à leur tour l'Émir et son Kalifat, campés sur la Djemma,

petit affluent de l'Isser supérieur. La déroute des Musulmans fut complète; ils perdirent et le butin qu'ils avaient fait et leurs propres bagages, et à peine si les deux chefs purent sauver leurs têtes, grâce à la vitesse de leurs chevaux. L'Émir séjourna cependant encore quelques jours chez les Ménaiels, d'où il écrivit lettres sur lettres à tous les chefs du Sébaou, afin de réchauffer leur zèle pour l'Islamisme; sans leur demander leur assentiment, il leur envoyait des Burnous d'investiture, afin de les compromettre à l'égard de l'autorité française. Ben-Zamoun fut surtout l'objet de ses intrigues; celui-ci, dont une portion de sa famille était alors à la merci d'Abd-el-Kader, temporisa, parlementa et passa généralement pour avoir fait défection. Une fois le danger passé, il vint à Alger expliquer sa conduite; sa présence y causa d'abord quelque étonnement; en définitive, sa justification fut acceptée, et il resta en possession de son gouvernement.

Quand se dessina le mouvement de l'Émir vers l'ouest, le maréchal refaisait ses troupes au camp d'Aïn Tukéria; sur-le-champ il leur fit descendre la rive gauche du Nahr-Ouassel, et arriva à Boghar, où il apprit le 5 février, que l'ennemi était sur les confins de la Métidjah, menaçant d'y porter le trouble et la dévastation. Alger était alors presque entièrement dégarni de troupes; le gouverneur dépêcha au général de Bar, qui y com-

mandait, l'ordre de préparer la garde nationale, d'armer les condamnés militaires, pendant qu'il volait de sa personne au secours du cœur des possessions françaises; chemin faisant, il rallia le général Bedeau qui commandait un corps d'observation au sud de Médéah. L'heureux coup de main du général Gentil rendit ces précautions inutiles; cependant se trouvant à la tête de forces importantes, le maréchal voulut s'en servir pour pénétrer à l'est, plus loin qu'il ne l'avait encore fait; il arriva le 11 février sur la rive droite de l'Isser, en face des Beni-Kalfoun; il n'y trouva plus d'ennemis; l'Émir, à la suite de sa défaite du 7 février, s'était enfui chez les Kabyles de l'est. Les troupes françaises franchirent, le 15 février, les montagnes des Beni-Kalfoun, et ravageant le pays qui avait fait défection, ou qui n'avait jamais été soumis, elles parvinrent, le 16, au pied de la fameuse montagne du Jurjura; de là elles aperçurent le camp et les bagages de l'Émir, descendant les pentes sud-ouest de la grande chaîne rocheuse, par un sentier qui bordait la région des neiges, et rentrant dans le Hamza; un corps de 2,000 Kabyles protégeait sa retaite. Ils furent successivement délogés de poste en poste, et quelques tribus firent une soumission incomplète; mais le principal ennemi ne put être atteint. Les soldats étaient harassés de fatigue; ceux de la colonne du maréchal tenait la campagne depuis le milieu d'octobre; leur chef les ramena à Alger, où ils

entrèrent le 18 février. Tous les habitants accoururent pour saluer de leurs acclamations ces figures martiales, amaigries par tant de souffrances, mais brillantes encore de l'ardeur guerrière dont elles venaient de donner tant de preuves. Profitons du court repos du gouverneur à Alger, pour jeter un coup d'œil sur les autres événements de la guerre, dont nous n'avons pas encore parlé.

Les Flittas qui avaient été les premiers à donner le signal de l'insurrection, avaient aussi été les premiers à être châtiés et soumis; le général Bourjolly, soutenu d'une nouvelle colonne aux ordres du colonel Pelissier, envahit leurs montagnes et leurs forêts, dans le courant d'octobre 1845; leurs nombreuses divisions furent successivement traquées de retraites en retraites, les unes se soumirent, d'autres évacuèrent leur pays et furent enlevées par les corps français agissant tout autour; d'autres enfin se dispersèrent sans se soumettre, et se fondirent chez leurs voisins. Nous avons vu les Cheurfas, la fraction la plus turbulente et la plus indomptable des Flittas, accueillir Abd-el-Kader à coups de fusils, comme s'ils voulaient se venger sur quelqu'un d'être forcés à une soumission si nouvelle pour eux. Quand toute résistance eut cessé, le colonel Pelissier, resté seul au milieu de ces populations décimées, désorganisées, travailla à les reconstituer sous l'autorité de la France, et y parvint après beaucoup de peines et d'essais.

Le général Cavaignac, laissé par M. de Lamoricière à Tlemcen, battit quelque temps sans succès le territoire insurgé, puis parvint à pacifier toute sa division, et, moitié de gré, moitié de force, à rappeler sur le sol de l'Algérie, plusieurs tribus émigrées au Maroc. Cette première tâche terminée, il fut chargé par le gouverneur d'essayer une tentative sur le royaume ambulant de l'Émir, établi derrière la Mouilah, ce foyer perpétuel d'intrigues, qu'on appelait la Deïra ou la Smala; il se concerta d'abord avec les autorités du Maroc dont il allait envahir le territoire, puis à la tête de 5,600 hommes, il franchit la frontière à une heure du matin, dans la nuit du 8 au 9 février. Il laissa son infanterie dans une belle plaine couverte des cultures des Beni-Snassen, et avec la cavalerie, il poussa rapidement à l'ouest; ses éclaireurs arrivèrent bientôt sur les bords de la Mouilah, qu'ils trouvèrent déserts; la Deïra avait disparu et s'était enfoncé sept ou huit lieues dans les terres; le général ne jugea pas à propos de passer la rivière; la Mouilah est un cours d'eau de 80 mètres de large, qui, n'ayant que deux pieds d'eau dans les meilleurs gués lorsque la rivière est basse, grossit quelquesfois tout-à-coup dans une pluie, de manière à interrompre tout-à-fait les communications.

Le général marcha ensuite vers Djemma-Gazouat en suivant, en sens inverse, le chemin qu'avait pris le colonel Montagnac. C'était la première fois depuis cinq mois qu'une force française visi-

tait le théâtre d'un combat impérissable dans les fastes de notre histoire ; aussi tous les cœurs furent-ils émus dès qu'on en distingua la première trace ; le soleil d'Afrique et les pluies de l'hiver avaient consumé les corps de nos soldats qui n'étaient plus alors que des squelettes ; mais on pouvait encore lire sur le sol l'histoire détaillée de tout le combat ; d'abord une longue ligne d'ossements qui s'arrêtait au pied d'une colline, représentait les charges des 60 hussards de M. de Cognord ; puis un carré encore régulier, désignait la poignée de braves au milieu desquels était mort l'intrépide Montagnac, criant à ses troupes, pour dernier adieu, de mourir plutôt que de se rendre, consigne qu'elles avaient littéralement suivie.

Par les ordres du général Cavaignac, tous ces vénérables restes furent recueillis avec un soin religieux. La cavalerie défila par pelotons au pied de la fosse où ils avaient été déposés, et le feu successif des bataillons d'infanterie leur rendit les derniers honneurs. A une lieue plus loin, la colonne salua de ses acclamations le marabout de Sidy-Brahim, et chacun s'y précipita, avide de recueillir sur ces murs quelque souvenir des scènes dont ils avaient été témoins ; on y retrouva seulement des traces de sang, et dans un coin de la muraille cette simple date, écrite au crayon : *26 septembre*.

Rentré à son quartier-général, M. Cavaignac

ent ensuite à combattre un des nombreux prophètes qui fourmillaient alors dans toute l'Algérie; mais celui-ci mérite d'être distingué par l'étrangeté de sa conduite, qui ferait volontiers penser que l'enthousiasme religieux l'avait complètement privé de sa raison. On ne sait ce qui doit le plus étonner ou des incroyables promesses qu'il faisait aux Arabes, ou de l'inimaginable crédulité de ces malheureuses peuplades. Mohammet-Ben-Abdalla-Sidy-el-Fadel commença les premiers jours de mars 1846 à prêcher la guerre sainte dans le désert du Maroc; il réunit une multitude d'Algériens émigrés, d'Angades des deux territoires, et pénétra le 20 mars sur le sol de l'Algérie, d'où il écrivit au commandant de Tlemcen une lettre, bizarre mélange d'un mysticisme appartenant à toutes les religions. Il concluait en ordonnant au général Cavaignac de se convertir à l'islamisme, et de le reconnaître pour son maître, lui, Mohammet-El-Fadel, l'image de Jésus-Christ, Jésus-Christ lui-même ressuscité.

Indigné de ce qu'on ne répondait même pas à sa lettre, le prophète marcha vers Tlemcen, où il devait, disait-il, entrer sans coup-férir. Le général, avec une colonne, s'avança vers cet étrange ennemi, qu'il rencontra le 24 mars. Mohammet avait avec lui 800 cavaliers, 1,200 fantassins, huit drapeaux, le tout rangé en meilleur ordre qu'on l'eût supposé d'après sa lettre; cependant, il se

défendit assez mal. Après une légère perte, ses troupes se dispersèrent, le prophète disparut et l'on n'en entendit plus parler. Cette échauffourée coûta aux Français deux hommes tués et neuf blessés.

Dans le Dara, la réapparition de Bou-Maza à la suite de la grande insurrection de septembre 1845, y avait été marquée par l'assassinat de Mohammet-Bel-Hadj, Caïd des Sbéas, homme dévoué à la cause française, pour laquelle sa mort fut une véritable perte. Il fut massacré au milieu du marché qu'il était chargé de présider. On gémit de voir autant de nos amis payer de leur sang leur attachement pour nous. La mort de Mohammet devint le signal de la nouvelle insurrection de tout le Dara ; on ne put l'étouffer, dès le principe, parce que les opérations de la guerre appelèrent sur un autre théâtre les forces d'Orléansville. M. Canrobert, resté seul avec celles de Ténez, combattit cependant Bou-Maza avec succès, et lui tua un de ses principaux lieutenants ; il poursuivit ensuite les révoltés qui, désarmés à la suite de l'insurrection précédente, se défendaient à coups de pierres. Il ne put cependant obtenir une seule soumission. Les Kabyles, tant de fois insurgés, tant de fois vaincus, désespéraient de nous résister, mais disparaissaient, faisaient le vide devant nos colonnes ; Bou-Maza leur avait donné pour consigne de fuir sans se défendre, et quand ils seraient trop vive-

ment pressés, de donner des chevaux de soumission en attendant des temps meilleurs. Ce système, exactement suivi, eût rendu la guerre éternelle ; heureusement que la fougue de Bou-Maza ne lui permettait pas à lui-même de l'employer toujours. Il livra le 15 mars à M. de Saint-Arnaud, de retour dans le Dara, un engagement où il eut le bras fracassé d'une balle. Incapable de tenir la campagne, il alla se cacher dans quelque Adouar, vers le Bas-Chélif, où sa blessure empira beaucoup par suite d'une opération qu'il voulut y pratiquer lui-même. Il confia son commandement à un nommé Kaddour-Ben-Naka, qui eut l'audace d'attaquer encore le 22 et le 23 avril la colonne de M. Canrobert, forte, il est vrai, seulement de 600 hommes ; celui-ci se défendit d'abord dans ses positions, puis simula une retraite pour attirer l'ennemi dans un piége, où M. de Saint-Arnaud devait le surprendre par une marche de nuit. La manœuvre réussit, mais les difficultés du terrain la rendirent incomplète : beaucoup de Kabyles s'échappèrent par les ravins. Ben-Naka eut à son tour le bras cassé d'un coup de fusil qui, de plus, pénétra dans la poitrine. Incapable de fuir, il fut pris par les spahis ; ses soldats ne se réunirent plus ; alors Bou-Maza, encore souffrant de sa blessure, au point de ne pouvoir supporter qu'avec peine le mouvement d'un mulet, quitta encore une fois, et pour la dernière, un pays sur lequel il avait attiré tant de calamités. L'insurrection du Dara, privée du chef enthou-

siaste qui en était l'âme et la vie, s'éteignit rapidement. Le colonel Pélissier, qui y pénétrait de Mostaganem à la fin d'avril, n'eut d'autre peine que de mettre les populations en rapport avec les officiers qui devaient les gouverner. Les Beni-Zérouels seuls se retirèrent d'abord dans leurs grottes; ils y furent investis et finirent par se rendre. Le colonel fit venir de Mostaganem des outils et de la poudre, afin de détruire ces repaires une fois pour toutes; quelques jours lui furent nécessaires pour compléter cette opération.

L'insurrection de l'Ouarenséris se maintint encore pendant un mois; Abd-el-Kader, en quittant les montagnes, y avait institué un Kalifat, nommé El-Séghir, qui inquiéta longtemps les tribus soumises, en les menaçant continuellement de la vengeance de son maître, revenant, disait-il, de la grande Kabylie, vainqueur et tout-puissant. Les Atafs furent surtout l'objet de ses intrigues; plusieurs de leurs familles abandonnèrent leur Caid, dévoué à la France, et se réfugièrent chez les insurgés, où elles trouvèrent aide et protection. Notre Caïd de son côté eut recours aux Braz, ses voisins, et, dans le courant de mars, la guerre civile éclata tout-à-fait entre les Atafs des deux partis, soutenus chacun par des auxiliaires. Les partisans de la France, d'abord vainqueurs, puis vaincus, furent forcés de se retirer sur la rive droite du Chélif, d'où ils implorèrent l'assistance

des généraux français ; elle ne se fit pas attendre : le colonel Eymard, avec un détachement, remonta rapidement le Fodda, chassant devant lui El-Séghir qui n'osa pas l'attendre. De retour sur le Chélif, le camp français devint le point de ralliement des Atafs de tous les partis, dispersés dans le voisinage, où ils ne trouvaient qu'un hospitalité pénible pour ceux qui la recevaient, et coûteuse pour ceux qui l'offraient, et peu à peu toute la tribu finit par se reconstituer sous l'autorité de son Caïd.

Le duc d'Aumale, descendu encore une fois en Afrique, fut alors chargé d'aller chercher l'ennemi jusqu'au fond de ses retraites les plus sauvages ; il combina ses mouvements avec la colonne d'Orléansville, et poursuivit El-Séghir, qui avec les contingents des tribus qui lui obéissaient encore, essaya de tenir tête à l'orage ; quelques petits combats suffirent pour dissiper un rassemblement déjà démoralisé par ses échecs précédents. Le duc d'Aumale s'étant ensuite avancé dans le sud, comme nous le dirons bientôt, le Kalifat ennemi reprit courage et enleva, les premiers jours de mai, deux fractions des Atafs, à peine remis de leurs commotions politiques ; il était alors secondé par Bou-Maza, réfugié dans l'Ouarenséris, et qui, quoique encore souffrant, était parvenu à former un rassemblement de 2,000 individus parmi les populations qui entourent le Grand-Pic. Le maréchal en personne envahit encore une fois cette

ndomptable contrée. Le drapeau de l'Émir dispa-
'aissait alors successivement de tous les points de
a régence. Devant le Gouverneur, les deux chefs
les insurgés et leurs partisans les plus compromis
ɜvacuèrent enfin ce pays livré depuis si long-
emps à toutes les fureurs de la guerre, et le der-
ier foyer allumé dans le Tell, depuis la grande
:onjuration de septembre 1845, s'éteignit faute
l'aliment.

A l'ouest de l'Ouarensériis, le général Lamoricière
ıprès sa chasse à l'Émir, dont nous avons rendu
:ompte, reprit celle des populations émigrées. Le
29 mars 1845, il dépassait la pointe occidentale du
)jébel-Nador, attiré aussi avant dans le sud par la
/ue de nombreux Adouars dont ses yeux, trompés
ɔar le mirage du désert, ne mesuraient pas exac-
ement l'éloignement. Le lendemain cependant il
ıtteignit une fraction des Ouled-Krelifs auxquels il
it éprouver de grandes pertes. De nombreuses
ribus restaient encore dans une attitude hostile,
ɔarticulièrement les Harrars qui furent les derniers
se soumettre. La guerre que leur fit alors le gé-
éral fut dictée par la nature et leurs anciennes
elations avec le Tell. Il les proscrivit de nos
narchés, les refoula vers le sud, où ni eux ni leurs
ıombreux troupeaux ne pouvaient trouver de quoi
ivre. C'est ainsi qu'il les vainquit presque sans
ombat, les enchaîna sans les atteindre. Les Har-
ars, domptés par la famine, entamèrent des négo-

ciations, que le général ne se pressa pas de conclure ; plus elles se prolongeaient plus la faim tourmentait les Harrars. Enfin, plusieurs familles incapables de la supporter plus longtemps accoururent, spontanément et sans condition, se mettre à la merci de l'autorité française. M. de Lamoricière leur accorda grâce, moyennant une amende de 300 francs environ par tente ; les mêmes conditions étaient étendues à toute la tribu. Les Harrars ne firent aucune objection et rentrèrent en foule. Leur misère et la maigreur de leurs troupeaux dépassaient tout ce qu'on pouvait imaginer, mais une fois en possession de bons pâturages, la vente de leurs laines acquitta bien vite leur contribution, qui dépassait 800,000 francs.

Un prophète, qui avait paru à la fin de 1845 dans la Medjana, fut l'occasion pour les soldats français d'un désastre qu'on aurait cru peu à redouter sous une pareille lattitude. Une région élevée et montagneuse au sud du Sétif en fut le théâtre. Pour en chasser les insurgés, qui s'étaient réunis sous les étendards du Chérif et qui y occupaient les pentes du mont Bou-Thaleb, le général Levasseur l'envahit dans les derniers jours de décembre 1845. Le temps était clair et le soleil presque chaud. Vainement les Arabes alliés, qui connaissaient les soudaines vicissitudes de ces climats et chez lesquels s'étaient perpétué les souvenirs de plusieurs corps turcs ensevelis sous

les neiges, avertirent le général Levasseur de se défier de ces apparences favorables ; leurs conseils furent mis sur le compte d'une imagination craintive. La division française pénétra au cœur des plus sauvages vallées et y obtint la soumission des insurgés. Mais, le 30 décembre, le ciel s'assombrit tout-à-coup, une neige épaisse recouvrit les sentiers et les rochers. Le général Levasseur fit séjour dans les hautes régions, comptant que le soleil ne tarderait pas à reparaître. Vain espoir, le manque de vivres rendit bientôt le retour nécessaire. Les Français avaient à traverser pour gagner la plaine un défilé de 1,500 mètres de longueur ; ils y furent assaillis, vers les 10 heures du matin, par des rafales de neige qui aveuglaient les hommes et les chevaux ; ils furent sept heures à le franchir, et laissèrent plusieurs soldats enterrés sous les glaces. Enfin, vers les 8 heures du soir, le gros de la division arriva chez les Righas, où les troupes trouvèrent un abri incomplet sous les chétives habitations des Arabes. Le lendemain, le général arriva à Sétif après avoir perdu près de 200 hommes dans cette malheureuse retraite.

Nous avons laissé l'Émir réfugié dans la grande Kabylie, où la retraite du Gouverneur lui permit enfin de goûter un peu de repos ; il en profita pour faire des efforts inouis afin de rattacher à sa cause les belliqueux enfants de ces montagnes. Comptant sur l'enthousiasme qui envahit si facilement les

assemblées, il convoqua, le 27 février, sur les pentes sud du Jurjura une grande réunion de tous les chefs encore indépendants. Le zèle religieux parut, en effet, se réveiller à sa voix ; de nombreuses décharges de mousqueterie annoncèrent les projets audacieux des Kabyles. Le 5 mars, une nouvelle assemblée eut encore des résultats plus avantageux pour lui et les serments de guerre à l'étranger y furent renouvelés avec solennité. Mais, le même jour, le maréchal partait d'Alger à la tête d'une colonne de troupes fraîches, destinées à agir dans l'est; sa seule approche fit évanouir toutes les résolutions belliqueuses. Une levée en masse fut vainement attendue par l'Émir; les intérêts matériels firent pencher la balance contre lui ; les ministres mêmes de ce culte qu'il venait soutenir lui répondirent : « nous voudrions te donner l'hospitalité, mais nous avons semé beaucoup de blé cette année, le Chrétien est puissant et il peut venir incendier nos récoltes ; et alors que dirons-nous aux pauvres qui comptent sur nous pour leur nourriture. Tu le vois, nous ne pouvons te permettre de rester dans le pays. » L'Émir eut encore moins de succès parmi les chefs que parmi les prêtres; les chefs comprenaient très bien que le séjour de l'Émir parmi eux ne pouvait que les amoindrir, leur enlever une partie de l'éclat et du pouvoir qui les environnaient. Indépendants chez eux, ils avaient peu d'envie de se donner un maître, leur intérêt et leur amour-propre étaient d'accord

pour leur faire repousser une domination étrangère ; les Kabyles savaient aussi que l'Empereur de Maroc avait fait la paix avec les Chrétiens et Muley-Abder-Rhaman était le chef spirituel au nom duquel les prières étaient ordonnées dans tous les États barbaresque. A lui seul, suivant leurs dogmes, appartenait le droit d'ordonner la guerre sacrée, et cette circonstance ne laissait pas que de jeter des doutes dans l'esprit même des plus fanatiques. La rapacité des sauvages soldats du désert, que l'Émir menait à sa suite, acheva de lui faire perdre le reste de confiance que les montagnards avaient en lui. La présence des troupes françaises au sein des plus âpres montagnes, au cœur de l'hiver, porta le dernier coup à ses espérances. Craignant pour sa vie ou pour sa liberté, il vida la Kabylie aussi brusquement qu'il y était entré; Ben-Salem y resta avec une influence amoindrie, comme il arrive après toute entreprise avortée; à peine put-il obtenir un asyle sur le territoire qu'il commandait naguère. Il ne conservait à sa suite qu'une vingtaine de partisans, plutôt serviteurs que soldats. Toutes les intrigues qu'il essaya encore de nouer furent d'avance frappées d'impuissance.

Abd-el-Kader, faisant d'une seule traite quarante lieues en vingt-quatre heures, arriva dans la matinée du 7 mars à quinze lieues au sud de Médéah, où il rasa une tribu soumise; ce trait d'audace lui devint fatal. Le colonel Camou, qui commandait

une colonne française aux environs, accourut au secours des alliés : les Goums voisins le rejoignirent dans sa marche, et montrèrent une grande ardeur contre l'ennemi commun. L'Émir surpris à son tour eut encore une fois son cheval tué sous lui ; il perdit cent dix réguliers, quatre agas, un Kalifat, et se sauva avec soixante cavaliers seulement. Le vieux Barkani, son Kalifat de Médéah qu'il voulait présenter à ses anciens administrés, fut renversé d'un coup de crosse ; trois cents chevaux sellés et bridés furent enlevés par les alliés.

Abd-el-Kader n'était pas au bout de ses revers ; le colonel Camou rallia le lendemain à Aïn-Oussera le général Youssouf et sa cavalerie ; les deux chefs, après s'être concertés pour cerner l'ennemi, le poursuivirent chacun de leur côté sans trêve ni relâche. Le 12 mai, ayant tous les deux suivi la même piste, ils se rencontrèrent de nouveau. Déjà on apercevait les fumées du camp de l'Émir à sept ou huit lieues vers l'est. A cinq heures du soir Youssouf se lance à sa poursuite avec trois cents cavaliers et quatre cents fantassins dont les sacs cheminent sur des mulets ; la lumière de la lune, inondant les sables de la plaine, trahit la route suivie par les Arabes qui traînaient encore à leur suite de nombreux chevaux ; à onze heures du soir, Youssouf tombe sur un bivac qui venait d'être abandonné ; cette vue redouble l'ardeur des troupes ; enfin, un peu avant le jour, les feux ennemis brillent de

nouveau, à un quart de lieue de distance. On allait attaquer, quand les éclaireurs annonçent qu'Abd-el-Kader décampe, laissant à la merci des Français ses tentes et ses bagages. Trois fois dans douze heures, il abandonnait son campement; le jour naissant découvrit sa cavalerie et ses mulets fuyant à toute bride à une lieue de distance. A cette vue, le général Youssouf ordonne à tous ses hommes de sauter à cheval, et de poursuivre l'ennemi à bride abattue, et le plus rapidement que chacun pourra le faire; le capitaine Ducrots avec ses goums, et un escadron de Spahis, eurent le bonheur de le joindre le premier. Les réguliers Arabes sont sabrés et tués, deux drapeaux sont pris; Abd-el-Kader s'enfuit presque sans combattre avec quatorze cavaliers; quelques officiers français des mieux montés s'acharnèrent à sa poursuite; un instant il fut serré de si près qu'on crut qu'il allait être pris. L'extrême vitesse de son cheval le sauva encore une fois.

L'Émir dans ses courses aimait à se faire suivre de quelques-uns des officiers Français que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains; il s'entretenait avec eux, tâchait d'en obtenir des renseignements; mais le trait suivant prouve que l'humanité n'entrait pour rien dans ses relations avec eux; il semble, du reste, qu'il devenait d'autant plus cruel qu'il était plus malheureux, et le 13, quand il vit sa défaite assurée, il donna l'or-

dre de massacrer deux Français qu'il avait alors dans son camp ; l'un était le capitaine Lacoste, surpris dans une embuscade, près de Tiaret, lors du commencement de la guerre, et l'autre l'interprète Lévy, un des malheureux échappés du désastre de Sidy-Brahim ; ils essuyèrent chacun trois coups feux des Arabes chargés de la mission de l'Émir; ceux seulement de M. Lévy se trouvèrent mortels; les assassins pressés par l'arrivée des vainqueurs n'eurent pas le temps de redoubler, et M. Lacoste recueilli par ses camarades fut bientôt hors de danger; il avait suivi Abd-el-Kader dans toute cette mémorable campagne; il donna plusieurs détails, jusqu'alors ignorés, sur cet homme extraordinaire.

L'Émir, poussé vers le sud de défaite en défaite, fut reçu à bras ouverts par la petite ville de Zaninas ; Youssouf le poursuivant avec une énergie toujours nouvelle, bivaquant sans feux pour cacher ses approches, y arriva trente heures après: Abd-el-Kader fut si étonné en apprenant l'approche des Français, qu'il fit châtier sévèrement le messager qui lui en donna la première nouvelle, en le traitant d'imposteur; éclairé enfin sur la vérité, il n'eut que le temps de s'enfuir. Il traversa sans s'arrêter Sidy-Bouzied, autre petite bourgade, et s'enfonça avec quatre ou cinq cents cavaliers Ouled-Naïl qui lui restaient encore dans les gorges de Djebel-Amour. Youssouf châtia sévèrement Ze-

nina et Bouzïed pour l'appui qu'elles avaient offert à l'Émir.

Les combats avaient épuisé les ressources d'Abd-el-Kader, mais non son énergie. Incapable de céder à cette fortune, qui s'acharnait à le poursuivre, fugitif déjà sans ressources, il songeait à s'en créer de nouvelles. Les Beni-Amer, qu'il avait laissé à sa Deïra, possédaient une cavalerie qu'il crut pouvoir utiliser pour nourrir encore la guerre. Il fit donc parvenir à Bou-Hamedi, qui commandait la Deïra, l'ordre de les lui amener, et pour le remplacer dans son commandement, il lui renvoya Ben-Thamy avec 150 ou 200 cavaliers démontés, éclopés, qui avaient besoin de se refaire dans le repos de la Deïra; puis, pour donner le change aux Français et rendre ces mouvements plus faciles, il se porta de sa personne vers le mont Lazaret, à l'est, ou du moins il fit semblant de s'y porter. A l'aide de ce stratagème, Ben-Thamy arriva sans obstacle à la Deïra; l'ordre du départ des Beni-Amer, ébruité dans le désert, passa pour être exécuté; il n'en était rien cependant. Le misérable état dans lequel Ben-Thamy ramenait ses soldats, engagea peu les Beni-Amer à tenter la même fortune; Bou-Hamedy, qui devait les commander, partageait leur répugnance. Après quelques négociations, le Kalifat et la tribu abandonnèrent tout-à-fait le drapeau de l'Émir flottant sur la Deïra, et offrant leurs services à l'Empereur

du Maroc, ils s'enfonçèrent à l'ouest, d'où ils ne sont plus revenus. Ce premier exemple de défection ne tarda pas à trouver des imitateurs; Milou-Ben-Aratch, entraînant avec lui plusieurs tentes, partit aussi pour l'ouest, et Ben-Thamy ne réunit plus que les Hachems et quelques familles appartenant à diverses tribus. La Deïra, réduite des trois quarts, non-seulement ne put envoyer aucun secours à l'Émir, mais paraissait incapable de résister à une attaque probable des populations marocaines. La garde des prisonniers français devenait de plus en plus difficile et leur entretien dispendieux. Ben-Thamy fit part à l'Émir des difficultés qu'il éprouvait à les nourrir, et celui-ci répondit par l'ordre barbare de les égorger. Le Kalifat, Seïde fanatique de son maître, ne fit aucune objection. Afin de trouver des exécuteurs plus faciles, il répandit dans la Deïra le bruit que les prisonniers musulmans avaient été massacrés en France; puis il prit ses mesures pour que l'exécution eut lieu dans la nuit du 27 avril.

La Deïra était alors campée à trois lieues de la Mouilah; les prisonniers français occupaient sur les bords mêmes de la rivière des gourbis entourés par le camp de 500 réguliers chargés de leur garde. Pour la rendre plus facile, les Arabes s'étaient entourés d'une enceinte de broussailles fort élevées, qui n'avait que deux entrées constamment surveillées par des sentinelles.

Dans l'après-midi du 27 avril, Ben-Thamy envoya trois cavaliers pour ramener, sous un vain prétexte, à la Deïra, les officiers qu'ils voulaient sauver : ceux-ci obtinrent d'amener avec eux quatre soldats. Si M. de Cognord eût eu le moindre soupçon du sort qui attendait les autres prisonniers, rien ne l'eut pu déterminer à les quitter; pour rendre toute résistance impossible, ceux-ci, dès l'entrée de la nuit, furent répartis sept par sept dans les gourbis des réguliers. Vers minuit, les soldats de l'Émir poussent un grand cri; c'était le signal du massacre. A l'instant chaque peloton des réguliers fait feu sur les Français qu'il avait à sa charge; quelques-uns ne furent pas tués à la première décharge et se réfugièrent dans leurs premiers gourbis, au milieu du camp. Les Arabes y mirent le feu, et tirèrent sur ceux qui fuyaient au travers des flammes; quelques-uns cependant échappèrent encore à la fusillade, et se cachèrent dans les broussailles. Pendant plus d'une demi-heure, ils entendirent de sinistres détonations se prolongeant dans les ténèbres, glas funèbre de leurs malheureux compagnons. Puis ils parvinrent à gagner les tentes des Beni-Snassen, qui les accueillirent assez bien, et promirent de les ramener à leurs concitoyens; d'autres arrivèrent directement à Djemma-Gazouat.

Les Arabes eux-mêmes furent épouvantés de cette boucherie; elle devint le signal de la disso-

lution de la Deïra. L'émigration au Maroc devint plus fréquente que jamais et Ben-Thamy, n'ayant plus avec lui que sept à huit Adouars, marcha vers le sud pour rejoindre son maître, qui dans ce moment se rapprochait du désert marocain.

Pendant que cette sanglante tragédie se dénouait sur les bords de la Mouilah, Youssouf, acharné à sa proie, poursuivait l'Émir sans relâche. Après l'avoir vainement cherché dans les monts Lazaret, il tomba sur les Ouled-Naïl, qui se trouvaient à sa portée, et qui payèrent pour Abd-el-Kader. Le 5 avril, après une marche forcée de quatorze heures, il atteignit à six heures du matin une forte émigration, qui fut saccagée. Plusieurs fractions de la tribu essayèrent de négocier pour rentrer en grâce; mais Youssouf repoussa leurs ouvertures, et continua de les châtier vigoureusement, convaincu que plus ils achèteraient cher leur soumission, plus elle serait durable. La colonne agissante au désert, revenait dans ses courses toucher de temps en temps à Beïda, où les troupes restées dans le Tell, lui apportaient des vivres et des munitions; Beïda devint ainsi pour Youssouf une place de ravitaillement et un centre d'opérations. Il en partit encore une fois dans la nuit du 19 au 20 avril, et tomba le 22 à Gerça sur un rassemblement d'Ouled-Naïl, parmi lesquels se trouvait Abd-el-Kader lui-même. Sa seule apparition suffit pour disperser l'ennemi, et tout l'horizon fut obscurci par la poussière que

soulevaient les fuyards; Youssouf s'attacha à la poursuite du groupe qui lui parut le plus rapproché, lui tua une vingtaine d'hommes, enleva ses troupeaux.

Alors le duc d'Aumale s'avançait dans le désert, théâtre de ses premiers succès en 1843. Il rejoignit Youssouf à Kourireuk, le 1er mai. La ligue des tribus du désert pour soutenir l'Émir, et dont les Ouled-Naïl étaient l'âme et le centre, était déjà dissoute par leurs revers. Le prince reçut à son bivac une foule de chefs qui, sur la seule nouvelle de l'arrivée du fils du roi des Français dans leur pays, venaient faire acte de soumission entre ses mains. Abd-el-Kader, incapable de tenir tête à la moindre colonne française, ne se maintenait plus que par la fuite; après l'affaire de Gerça, il se retira dans le Djebel-Amour, dont le chef Djelloul, au milieu d'une conduite équivoque et tortueuse, paraît avoir réservé toute sa sympathie pour son coreligionnaire. Youssouf envahit le Djebel-Amour, qui n'essaya pas de résister. Abd-el-Kader, craignant autant la trahison de ses partisans que l'épée des Français, reculait peu à peu vers l'ouest; il arriva le 5 mai avec 200 chevaux aux environs de Stitten, sur l'Oued-Sidy-Naceur; il y fut rejoint le 21 par Bou-Maza et El-Séghir, échappés de l'Ouarenséris par les Hauts-Plateaux, qui lui amenaient quelque cavalerie, mais en trop petit nombre pour qu'il pût organiser une résistance. Il continua sa

retraite vers l'ouest, marquant sa trace sur
sables par les cavaliers démontés, les cheva
éclopés qu'il laissait derrière lui. Il n'avait plus al
à redouter Youssouf, resté dans le désert d'Alg
mais une nouvelle colonne, organisée comme ce
du général, fut lancée à sa poursuite de la provin
d'Oran; le colonel Reynaud, qui la commanda
après avoir traversé Chellala-du-Nord le 1er jui
arrivait à Arba au moment où l'Émir en parta
essayant, à la tête des cavaliers qui lui restai
encore, de protéger la retraite de ses bagages;
violent orage sépara les combattants et l'enner
ce jour-là, ne perdit que trois réguliers.

Le lendemain, à trois heures du matin, le co
nel se remit en route avec ceux de ses homn
qui étaient le moins écrasés par les fatigues d'u
campagne dans le Sahara. Il suivait l'ennemi à
trace de ses feux qu'il trouvait encore fumants,
après quatorze lieues achevées tout d'une traite
tomba vers les trois heures après-midi sur Ch
lala-du-Sud. L'Émir s'y reposait depuis deux h
res; à l'approche des Français, il évacua la vi
avec précipitation. La cavalerie du colonel l'en
hit à l'instant et sabra une soixantaine d'homn
qui, cachés dans les jardins avaient voulu oppo
quelque résistance. Cette escarmouche, qui n
coûta un officier et un spahis, fut la derni
que soutinrent les débris des forces arabes; u
fuite immédiate leur sauva de plus gran

désastres. Leur chef gagna rapidement Assela, où il ne séjourna que quelques heures, et passant la frontière du Maroc, il rejoignit les restes de la Deïra qui arrivait du nord pour le rejoindre. Avec elle il reprit ses anciens campements derrière le Mouilah, et depuis lors les déserts du Maroc ont enseveli dans leurs solitudes et ses inutiles regrets, et les rêves qu'il forme pour ressaisir une puissance à jamais perdue.

Dans le désert d'Alger le duc d'Aumale continua à recevoir dans son camp l'hommage de tous les principaux habitants du pays, et travaillait à régler les intérêts, apaiser les différends, organiser le gouvernement de cette partie de nos possessions, qui jamais n'avait été aussi complètement conquise. Il fut puissamment secondé par le Kalifat d'Agouat, dont le bon sens, l'intelligence et le zèle pour nos intérêts ne se démentirent jamais; Djelloul, chef du Djebel-Amour, fut destitué, et son autorité remise à un successeur capable et dévoué. Tedjini, le fameux marabout d'Aïn-Madhi, qui semble aussi avoir donné quelque sujet de plainte, s'en tira à meilleur marché et fut laissé en possession de sa ville. Depuis longtemps il affectait de dire que les intérêts du ciel étaient les seuls qui eussent le pouvoir de l'occuper, et sa conduite était d'accord avec ses paroles. Quelques populations au sud de la vallée de l'Adjedid semblaient conserver encore des dispositions peu bienveillantes pour

nous : on laissa à la faim le soin de les réduire.

La fin de la grande insurrection de 1845 a laissé l'autorité française bien plus forte qu'elle n'était auparavant. Les populations du désert ont chèrement payé l'audace qu'elles avaient eue de nous braver; celles mêmes qui ne nous connaissent encore que par la renommée de nos victoires, sont déjà moralement soumises, et font chaque jour quelques démarches pour se rattacher à un pouvoir qui sait protéger ses alliés et châtier ses ennemis. La dépendance où le Sahara s'est toujours trouvé à l'égard du Tell, est plus que jamais démontrée depuis que ce dernier est entre les mains des Français, et une autorité rivale de la nôtre n'a aucune chance de s'établir dans les lieux que nous n'occupons pas directement. La patience et l'énergie d'Abd-el-Kader doivent être épuisées; mais, dans tous les cas, ses tentatives futures sont d'avance frappées d'impuissance : son influence est ruinée chez ses coreligionnaires; s'il conserve encore le respect attaché à son caractère religieux, le prestige de sa force est pour toujours détruit. Nos établissements dans l'intérieur des terres, récents par leur date, sont anciens par les tempêtes qu'ils ont essuyées sans en être ébranlés. Ils seraient évidemment à l'abri de nouvelles attaques, mais ces attaques sont peu probables : l'expérience tant de fois répétée que les indigènes ont fait de leur impuissance, les a profondément découragés. Mieux que jamais ils connaissent notre force, et les sacri-

fices qu'ils nous voient consacrer à l'Algérie leur prouvent la ferme résolution où nous sommes d'y rester. Ils nous craignent maintenant, s'ils ne nous aiment pas encore; partout, d'ailleurs, les hommes les plus ardents à la révolte ont péri dans les combats, et avant qu'une nouvelle génération se soit formée, les idées des Algériens seront modifiées, et surtout la population européenne sera augmentée.

Ainsi les espérances que nous avons manifestées en prenant la plume sont non-seulement réalisées, mais même dépassées; notre domination a atteint une limite où elle ne devait arriver qu'après de longues années; la Grande-Kabylie, il est vrai est encore insoumise, mais elle nous connaît, et, entourée par nos armes, elle sait qu'elle devra faire le sacrifice de son indépendance dès que la France l'exigera. La conquête de l'Algérie sera la dot que la dynastie de Juillet aura apportée à la France.

Nous ne clorons pas cette narration sans rassurer le lecteur sur le sort des onze Français échappés au massacre du 25 avril. Leur chef, M. de Cognord, qui conservait dans les fers cet ascendant qui suit toujours le vrai courage, réclama longtemps et vivement auprès du commandant de la Deïra ses malheureux compagnons, dont il ignorait la fin tragique; seulement aux réponses embarrassées de ses geôliers, au surcroît de précautions dont il était

l'objet, il se doutait qu'il s'était passé que
chose d'extraordinaire ; enfin il apprit l'affreus
rité, en même temps les chefs arabes l'engagè
à écrire au maréchal pour qu'il voulût bien er
en négociation avec l'Émir, et s'entendre ave
pour l'échange des prisonniers encore viva
M. de Cognord écrivit, mais sa lettre ne par
pas à sa destination.

Le 18 juillet 1846, Abd-el-Kader de retou
sa longue et infructueuse campagne dans l'
rejoignit la Deïra ; il avait encore avec lui qu
cents cavaliers et quelques fantassins, mais
dans le plus misérable état ; à leur tête, il p
devant la tente des Français qui purent remar
son air soucieux, et ses traits fatigués ; après
sieurs jours donnés aux repos pendant lesque
ne voulut voir personne, il manda M. de Cogn
des questions sans importance firent tous les
de cette entrevue, et l'officier français n'en
porta aucun espoir d'une prochaine délivra
Enfin, vers le 15 septembre 1846, M. de Cogn
privé des nouvelles de sa patrie, se hasarda à s
vrir à un chef arabe, et le pria de sonder l'É
pour savoir à quel prix il mettrait la liberté de
onze prisonniers. Il lui fut répondu que le
moyen d'arriver à leur délivrance était d'obt
un échange de la part du gouvernement franç
M. de Cognord n'avait aucune mission pour tr
porter la négociation sur un pareil terrain, et

fit l'aveu à l'Arabe avec loyauté et désintéressement. Ce dernier lui fit alors espérer que l'Émir ne serait probablement pas toujours aussi sévère, et quelque temps après M. de Cognord ayant renouvelé ses tentatives, les chefs arabes commencèrent à discuter sur le chiffre de la rançon qui, après quelques débats, fut fixée à la somme de trente mille francs ; l'Émir qui voulait paraître au-dessus d'une question d'argent ne parut point dans ces négociations qui cependant lui étaient toutes communiquées.

La Deïra se trouvait alors à son campement ordinaire, à l'ouest de la Mouilah, à trois journées de marche de la petite ville de Mélilla, appartenant à l'Espagne qui en a fait un lieu de détention. M. de Cognord s'adressa au gouvernement Espagnol, et le pria de lui prêter la somme qui devait le rendre à la liberté ainsi que ses compagnons d'infortune. L'aurore de la délivrance commençait à poindre pour les malheureux captifs ; M. de Cognord eut cependant encore l'occasion de montrer tout son courage dans une dernière entrevue qu'il eut avec l'Émir : « Tu le vois, lui dit ce chef barbare, ton pays t'abandonne et ne fait rien pour ta délivrance ; le maréchal Bugeaud n'a pas même répondu aux lettres que je lui écrivais pour lui proposer l'échange des prisonniers, et c'est ce qui m'a forcé d'en mettre à mort un si grand nombre ; toi que j'ai épargné, dont j'aime et j'estime la bra-

voure, reste avec moi; je te ferai grand et puissant; tu auras de beaux chevaux et des armes magnifiques : — La France, répondit fièrement M. de Cognord, ne nous abandondera jamais ; des raisons de haute politique l'empêchent sans doute d'accepter l'échange que tu proposes, mais nous n'en aurons pas moins une éternelle confiance dans sa force et dans son bon vouloir ; et dût ma patrie être ingrate, je ne porterai jamais les armes que pour elle ; — eh bien, tu la reverras bientôt cette patrie, répondit Abd-el-Kader subjugué par tant de grandeur d'âme » ; et la main du guerrier musulman serra celle de son captif ; on doit être fier d'appartenir à un pays qui produit de pareils hommes.

Deux jours après arriva une réponse du gouverneur espagnol ; la rançon des captifs était prête, et serait livrée contre l'échange de leurs personnes, sous les murs de Métilla, dès que les Arabes se présenteraient pour la recevoir ; on peut juger avec quels transports de joie, les Français firent leurs préparatifs de départ. Les troupes d'Abd-el-Kader qui se montaient encore à 300 fantassins et autant de cavaliers, fournirent la moitié de leurs hommes pour servir d'escorte ; leur dénûment était si complet, qu'à peine si elles purent se fournir des objets nécessaires à cette course. Le détachement marchait sous les ordres du Kalifat Sidy-Kaddour, le frère de Mohamet-Ben-Allah, tué le 11 novembre 1843. Le 23 novembre 1846,

à onze heures du soir, on se mit en route, et deux jours après les prisonniers arrivèrent sur la plage de Mélilla, où ils furent reçus par le gouverneur espagnol.

C'est ainsi que, grâce à la fermeté et au courage de M. de Cognord, s'est terminée cette transaction à laquelle le gouvernement français n'a pris aucune part ostensible. Était-il donc vrai, comme le disait l'Émir, que la France oubliait ceux de ses enfants qui s'étaient montrés les plus dignes d'elle? Une partie de l'acte du 25 avril, doit-elle retomber sur le maréchal Bugeaud, que l'Émir accusait d'avoir refusé un échange de captifs? Il faut le dire, l'armée éprouvait peu de sympathie pour le détachement d'Aïn-Témouschen, enlevé, le 27 septembre 1845, par les Arabes, sans brûler une amorce. Mais il semble qu'on aurait dû se rappeler qu'il ne composait pas à lui seul tous les prisonniers de la Deïra, et qu'un seul des héros de Sidy-Brahim, valait bien toutes les têtes arabes qu'on aurait rendu pour les sauver. Un cartel d'échange avec l'Émir, eût-il été impolitique, était commandé par l'humanité; du reste, ces événements si récents, sont encore enveloppés de tant de mystères, que la raison ne permet de porter qu'un jugement conditionnel que d'autres données pourront rectifier plus tard.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

LIVRE SIXIÈME.

LE MARÉCHAL VALÉE, GOUVERNEUR.

Pages.

Rupture avec Abd-el-Kader. — Irruption des Arabes dans la Métidja. — De part et d'autre, on se propose à pousser vigoureusement la guerre. — Prise de Cherchel par les Français. — Le 12 mai 1840, le maréchal Valée force le Ténia de Mouzaïa. — Il occupe Médéah et Miliana. — Plusieurs combats sanglants avec les réguliers de l'Émir. — Le maréchal Valée remplacé par le général Bugeaud. — Commencements de la guerre dans la province d'Oran. — Beau fait d'armes de Mazagran. — Le général Lamoricière commande à Oran. — Intrigues et tentatives d'Abd-el-Kader dans la province de Constantine. — Affaires du désert. — Bou-Azis-Ben-Gannah. — Considérations sur la partie est de la Régence. — Le général Négrier revient y commander. 1

LIVRE SEPTIÈME.

LE MARÉCHAL BUGEAUD, GOUVERNEUR.

Le général Bugeaud à Alger. — Son système et celui du général Rogniat. — Il bat Abd-el-Kader auprès de Mi-

Pages.

liana et chez les Beni-Zugzug. — Il passe dans la province d'Oran, détruit Togdempt, occupe Mascara. — Les Meedjers passent sous les drapeaux français. — Osman-Bey. — Les Français poursuivent les ennemis. — Le Gouverneur revient à Alger, M. de Lamoricière transporte son quartier général à Mascara. — Ses expéditions multipliées aux alentours. — Il soumet plusieurs tribus. — Soulèvement du cercle de Tlemcen contre Abd-el-Kader. — Le général Bedeau y commande et le soumet. — M. de Lamoricière poursuit ses succès. — La division de Mascara s'avance de plus en plus dans le sud. — Le général d'Arbouville commande à Mostaganem. — Courses d'Abd-el-Kader d'une rapidité excessive. — Combat de Loha. — Les Krallafas soumis. — Sécurité aux environs d'Oran. . 71

LIVRE HUITIÈME.

LE MARÉCHAL BUGEAUD, GOUVERNEUR.

Expédition du général Baraguay d'Hilliers à Boghar et à Thaza. — Échange des prisonniers par l'entremise de l'évêque d'Alger. — Hostilité des tribus autour de la Métidja. — Le Gouverneur chez les Beni-Menacer. — Il soumet les environs d'Alger. — Pointe du Gouverneur à l'est d'Alger. — Le Kalifat Mahiddin. — Tranquillité dans la province de Constantine sous le général Négrier. — Il pénètre sans coup férir à Msyla et Tébessa. — Les Français envahissent l'Ouarensériз et le Dara. — Combats multipliés dans la Dara. — Fondation d'Orléansville et pacification de Dara. — Fondation de Ténіat-el-Had et de Tiaret. — Soulèvement de plusieurs tribus de la province d'Oran. — Prise de la Smala d'Abd-el-Kader. — L'Ouarensérіs envahi de nouveau. — La guerre se retira vers l'ouest. — Efforts désespérés d'Abd-el-Kader. — Combat de Sidy-Ioucef, et beau dévoûment d'Escoffier. — Le 11 novembre, l'infanterie de l'Émir est détruite par le général Tempoure. — Mort et biographie de Mohammet-Ould-Sydy-Embarreck. — Soumission de toute la régence. . . 159

LIVRE NEUVIÈME.

LE MARÉCHAL BUGEAUD, GOUVERNEUR.

Pages.

Travaux des troupes. — Expédition sur Biscara. — Les Ouled-Soltan soumis. — Le général Marey pénètre à Agouat. — Le Gouverneur occupe Delly et attaque le territoire de Ben-Salem. — Il rejoint à l'ouest le général Lamoricière. — Précis des événements dont la frontière du Maroc avait été le théâtre. — Bataille de l'Isly. — Bombardement de Tanger et de Mogador. — Paix avec le Maroc. — Abd-el-Kader et la Deïra. — Paix générale. — Prospérité. — Commerce. — Ordonnance du 1er octobre sur la propriété. — Nouveaux combats à l'est d'Alger et soumission de deux tribus Kabyles. — Le Gouverneur rentre en France. — Jeunes Arabes à Paris. 277

LIVRE DIXIÈME.

LE MARÉCHAL BUGEAUD, GOUVERNEUR.

L'Algérie après le départ du Gouverneur. — Les Darkouas et tentative de Sidy-Bel-Abbès. — Retour du maréchal et soumission de l'Aurès par le général Bedeau. — Mohammet-Ben-Abdalla dit Bou-Maza insurge le Dara et l'Ouarenséris. — Le Gouverneur soumet l'Ouarenséris. — Défaites de Bou-Maza dans le Dara, et Catastrophe des Ouled-Rhias. — Réapparition de Bou-Maza, ses lieutenants. — Le colonel Géry à Stitten et Brizina. — Tentative de l'Émir avortée. — Évènements à l'est d'Alger et départ du Gouverneur pour la France. — Catastrophe de Sidy-Brahim. — L'Émir dans la province d'Oran et M. Walsin-Esterhazy. — Soulèvement des Flittas. — M. de Lamoricière soumet les Traras. — L'Émir dans la Iacoubia, insurrections. — Aventures de Bou-Maza. — Lamoricière à Mascara. — Le Gouverneur dans l'Ouarenséris. — Youssouf poursuit Abd-el-der. — Combat de Tenda, l'Émir chassé du Tell va dans le désert. — Il revient brusquement au nord.

Pages.
surprend les Issers, est surpris par le général Gentil. — Coup d'œil sur l'ensemble de la Régence. — Cavaignac à Tlemcen. — Fin de l'insurrection du Dara de l'Ouarensénis. — L'Émir dans le Jurjura, est repoussé par les Kabyles. — Il retourne au sud, est battu par le colonel Camou et Youssouf. — L'Émir chez les Ouled-Naïl, — Massacre des prisonniers français. — Dissolution de la Déïra. — L'Émir dans le Djebel-Amour. — Il recule vers l'ouest. — Poursuivi par le colonel Reynaud, il passe définitivement la frontière. — Fin de la grande insurrection de 1845. 443

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

... par le ...
... de la Régence. — ...
... l'insurrection ...
... dans le Jurjura, est ...
... au sud, est ...
... — L'Émir chez les ...
... prisonniers français. — ...
... dans le ...
... poursuivi par le ...
... la frontière. — ...

SECOND VOLUME

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARC-AUREL, RUE RICHER, 12.